


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.

II. Part. Frontispice.



'ASTRÉE

DE M. D'URFÉ,

STORALE ALLEGORIQUE,

AVEC LA CLE',

NOUVELLE EDITION,

ans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage, & d'abreger les conversations.

TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

PIERRE WITTE, rue S. Jacques proche de S. Yves, à l'Ange Gardien.

DIDOT, Quay des Augustins, près du Pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DÉJA la lune s'étoit montrée deux fois, depuis que Celadon s'étoit retiré dans la caverne ; & quoiqu'il y eût près de trois mois qu'Astrée l'avoit perdu, elle en ressentoit un si cruel déplaisir, qu'elle ne pouvoit le cacher aux yeux les moins attentifs. Le temps qui adoucit tous les maux ne faisoit qu'augmenter les siens. La compagnie des autres bergeres, la promenade, les amusemens, tout lui paroissoit insupportable. Dans sa douleur, elle n'avoit pas même

la consolation ordinaire aux malheu
de ne pouvoir imputer qu'à elle-mêı
cause de son malheur. Sans Diane &
lis qu'elle aimoit tendrement, elle a
succombé sous le poids de son affli
Dès la pointe du jour, elles venoient
ou l'autre, & souvent toutes deux la
ver. Elles l'arrachoient de sa caban
la conduisant en des lieux écartés
rien ne pût lui rapeller le souvenir
perte, elles lui racontoient des hif
agréables, ou l'amusoient par des je
nocens, & déroboient ainsi chaque
quelques momens à sa douleur.

D'un autre côté, Silvandre qui pa
geure feignoit de s'attacher à Dian
devint serieusement amoureux; & p
violente passion qu'il conçut pour e
apprit à toute la contrée qu'on ne
point impunément l'amour. Silv
trouva la bergere si aimable, qu'
surpris de l'avoir vue si long-temp
l'aimer. Quelque tourment qu'il en
il ne se plaignoit point de la bergere
ce qu'il pouvoit, sans l'offenser, lui
rer une passion que d'ailleurs il ne po
dissimuler. Mais lorsqu'il se rapell
bonheur dont il jouissoit auparav
quels efforts ne fit-il pas pour romp
premiers nœuds? Efforts inutiles, il
boutirent qu'à lui faire comprendr

l'homme s'oppose en vain à la volonté des dieux, & que la vraye sagesse est de s'y conformer. Ainsi, quand il ne pouvoit être auprès de Diane, quand il ne pouvoit voir la seule personne qui l'occupoit, il cherchoit la solitude, & consultoit la volonté des dieux. Il ne voyoit pas moins d'impossibilité à poursuivre son dessein qu'à l'abandonner. S'il formoit la resolution de renoncer à Diane, il trouvoit dans son propre cœur une resistance invincible; s'il se déterminoit à suivre son penchant pour elle; quelles peines, quels tourmens ne prévoyoit-il point? Que ferons-nous donc enfin, Silvandre, disoit-il? puisque l'un & l'autre paroissent également impossibles. Obéissons aux dieux, continuoit-il; puisqu'ils l'ont faite si belle, ils veulent qu'elle soit aimée. Pourquoi déliberer davantage? les dieux veulent qu'elle soit aimée, & moi je ne puis me défendre de l'aimer.

Tandis qu'il s'entretenoit de la sorte, il se trouva sur les bords du Lignon, vis-à-vis le rocher qui repete si juste les derniers accens. Alors, comme s'il fût revenu d'un profond sommeil: mais pourquoi, ajouta-t-il, me consumai-je ainsi? Pourquoi m'embarrassai-je dans ces contrarietés? Echo qui habite ce rocher voudra bien m'apprendre ce qu'elle a entendu de la bouche de ma bergere. Quel oracle plus

certain pourrois-je consulter ? Et dan moment élevant sa voix, il lui parla en termes ;

ECHO.

STANCES.

Fille de l'air, toi qui ne peut rien
taire,
De ces rochers hôtesse solitaire
Où vont les cris que je vais élevant ? *au*

Et quel crois-tu que le cruel martyre
Qui nuit & jour va mon cœur consu-
mant
Devienne enfin, aux maux que je sou-
pire !

Que feroit donc cet œil qui me des-
arme,
Cet œil enfin dont la douceur me
charme,
Et me promet de m'aimer constam-
ment ! *il*

Mais s'il est vrai qu'il mente ; quel
remede,
Sçavante Echo, dis-le moi prompte-
ment,
Pourra guerir l'erreur qui me possede !

Comment ceder un bien si desirable,
L'unique bien qui semble délectable!
Qui plus que moi voit-elle volontiers! *un tiers.*

Un tiers, Écho! cruel est ton langage.
Mais s'il est vrai qu'elle préfere un
tiers
Au lieu d'amour qu'auroit un grand
courage? *rage.*

Nymphe qui sens dans ce lieu soli-
taire,
Quel est le mal de l'amoureux mystere,
N'aurai-je donc aucun soulagement? *je mens.*

Comment, Echo, n'est-ce point un
blasphême
De t'accuser & dire que tu ments.
Ce que j'entens, est-ce bien ta voix
même? *aime.*

C'est bien ta voix qui frape mes
oreilles.
Mais ce secret, nymphe qui me
conseilles,
Di-moi l'as-tu de ma Diane oui? *oui.*

Mais que je l'aime, helas c'est peu
de chose,
Si d'elle aimé, d'elle je ne joui.

Pour un tel bien qu'est-ce qu'on me
propose ?

Le ciel chargé de tempête & d'orage
Ne peut abattre un genereux courage.
Mon tendre cœur méprise ces terreurs: *errei*

Je ne suis point menteur ni teme-
raire.
L'amour ne peut m'inspirer des erreurs.
Que faut-il plus pour un si grand
mystere ? *ta*

Je me tairai. Plus tôt ma voix pressée
Soupirera ma mort que ma pensée.
Amant secret comme amant valeureux. *heure*

Heureux cent fois, aimé de cette
belle;
Mais d'où sçais-tu que son cœur
genéreux
Sera vaincu, si je lui suis fidele ? *d'e*

Le berger n'ignoroit pas que ces répon ses n'étoient autre chose que les sons ren voyés par le rocher ; cependant comm il croyoit que tout étoit conduit par un sage providence, il s'imaginoit aussi qu le génie qui l'aimoit les lui avoit mises da la bouche. Semblable à tous les amans q

ſont ingenieux à ſe flater eux-mêmes, & qui trouvent ſans aucun fondement des motifs d'eſperance. Après avoir remercié le genie du rocher, & les nymphes du Lignon, il vouloit aller au carrefour de Mercure, pour y attendre la bergere. Il ſçavoit qu'elle y paſſoit pour ſe rendre chés Aſtrée, & le ſoleil ayant fait la moitié de ſon tour, il lui sembloit qu'il ne tarderoit pas à la voir. Mais il apperçut près de lui Leonide & Pâris, qui ayant entendu ſa voix s'étoient avancé pour s'entretenir avec lui, & lui demander des nouvelles d'Aſtrée, de Phylis, & de Diane. Quoique la paſſion de Silvandre pour Diane ne fût pas inconnue à Pâris, celui-ci ne laiſſoit pas d'aimer la bergere, il la croyoit trop ſage pour lui preferer Silvandre; & la grandeur d'Adamas, qui ne reconnoiſſoit au-deſſus de lui qu'Amaſis, l'entretenoit dans cette idée: inſenſé qui penſoit que l'amour ſe meſure à l'ambition ou au merite, & non pas à l'opinion ſeulement! Silvandre ſentoit bien que l'amour ſeul, & un amour qui lui étoit contraire, amenoit Pâris en ces lieux. Mais comme il étoit civil, & qu'il avoit été élevé chés les Maſſiliens, il s'avança pour ſaluer Pâris & la nymphe.

» Je ne vous demande pas, lui dit Leo- » nide en ſouriant, de quoi vous vous en-

» treteniez dans ces lieux solitaires, c
» je n'ignore pas que Diane vous occu
» sans cesse, mais je voudrois bien sç
» voir pourquoi vous préferez ce sejo
» à sa vue, & ce qui vous le fait aim
» plus que sa presence. Madame, répo
» dit-il, j'avouerai que Diane m'occ
» poit en ce lieu, comme elle m'occu
» par tout; mais que je le prefere à sa pr
» sence, c'est madame, ce que je n'ai
» encore obtenir de moi, quoique je
» dusse pour bien des raisons. Si vous n
» trouvez seul, c'est que j'ai cru pass
» plus doucement à rêver, les heures q
» je suis contraint de perdre loin d'elle
» & lorsque vous avez paru, j'allois n
» rendre au carrefour de Mercure, par
» que voici le temps où Diane va trouv
» Astrée, & j'avois resolu de l'accomp
» gner. Nous sommes venus, dit Leonid
» dans la resolution de passer le reste
» la journée avec ces aimables bergere
» & quand cela ne seroit pas, nous cro
» rions offenser l'Amour, si nous vous r
» tardions. Berger conduisez-nous,
» pour abreger le chemin, dites-no
» pourquoi vous devez cherir plus v
» pensées, que la presence de celle qui l
» fait naître. Cela me paroît si peu raiso
» nable, que je ne le croi pas même po
» sible.

Aussi-tôt Silvandre les conduisit par un sentier qui traversoit un pré, & reprenant la parole : » Grande nymphe, dit-il, rien » de si facile à entendre que ce que vous » me demandez. C'est par les yeux que » l'amour entre dans nos cœurs, s'il y en » a qu'un simple recit ait touchés, ou leur » passion n'a pas duré, ou ils n'étoient pas » raisonnables, d'asseoir leur jugement sur » de simples rapports qui sont toujours in- » certains. Mais comme le lait qui nourrit » nos agneaux ne suffit pas pour les faire » arriver à leur perfection, & qu'ils ont » besoin de tirer des herbes une nourriture » plus ferme, ainsi les yeux peuvent bien » nourrir une affection naissante ; mais » lorsqu'elle a cru, il lui faut pour deve- » nir parfaite quelque chose de plus soli- » de, je veux dire la connoissance des char- » mes, des vertus, du retour de la person- » ne que nous aimons. On s'instruit à la » verité par les yeux d'une partie de ces » qualités, mais il est nécessaire qu'en- » suite l'ame se replie sur elle-même, » qu'elle considere les images qui lui en » sont demeurées, & qu'après avoir bien » reflechi sur les rapports des oreilles » & des yeux, elle en tire la verité. Si » cette verité nous est avantageuse, elle » produit en nous des pensées dont la » douceur ne peut être égalée que par ces

» pensées mêmes. Si elles tournent à l'a-
» vantage seul de l'objet aimé, elles ren-
» dent notre amour plus violent & plus
» inquiet ; aussi ne faut-il point douter
» qu'il ne s'augmente par l'absence, pour-
» vu néanmoins qu'elle ne donne pas aux
» images reçues le temps de s'effacer :
» soit qu'en absence on se represente seu-
» lement les perfections de ce que l'on
» aime, soit que l'imagination y en ajou-
» te, soit qu'alors l'ame ne s'occupe que de
» ce qui lui a plu ; soit peut-être quelqu'-
» autre raison. Mais enfin quiconque ne
» sent point son amour s'accroître dans
» l'absence, il n'a jamais aimé verita-
» blement. J'en aurois bien jugé autre-
» ment, répondit Leonide, moi qui ai
» toujours oui dire que l'amour n'avoit
» point de plus dangereux ennemi que
» l'absence. L'experience, repartit le ber-
» ger, nous apprend tous les jours que la
» presence l'est bien davantage. D'ailleurs
» si dans l'absence nous cessons d'aimer,
» c'est sans violence, sans effort : au lieu
» qu'en presence c'est toujours avec effort,
» avec éclat, & que des cendres de l'amour
» il naît une haine plus violente, que
» n'étoit l'amour même. En effet, nous
» sommes aimés, ou hais, ou nous som-
» mes indifferens. Si nous sommes aimés,
» la jouissance éteint l'amour ; si nous

» sommes haïs, comment ne le senti-
» rions-nous pas ? Si nous sommes in-
» differens, lorsque nous perseverons, il
» faut que nous soyons sans courage pour
» souffrir de continuels mépris, mais si
» nous en manquons, comment resister
» ces outrages ? Les faveurs en absence
» ne font qu'irriter les desirs ; les mé-
» pris sont moins ordinaires, & bless-
» sent moins lorsqu'on ne fait que les
» apprendre, que quand on en est té-
» moin.

» Je conviens, repliqua la nymphe, qu'en
» presence il survient bien des choses qui
» ruinent l'amour, & dont l'absence est
» exemte ; cependant vous aurez peine à me
» persuader que l'absence augmente plus
» l'amour que la presence. Il se nourrit des
» faveurs, & celles-ci sont plus sensibles
» que celles là. Je croyois, madame, avoir
» prevenu votre demande ; mais essayons
» de vous apporter des raisons plus claires.
» L'amour commence par les yeux, mais
» ils ne le produisent pas ; c'est la beau-
» té, c'est le merite. La beauté se connoît
» bien par les yeux ; mais dès qu'une fois
» elle est entrée dans notre ame, les yeux
» nous deviennent desormais inutiles ;
» pour vous en convaincre, rentrez en
» vous-même, si jamais vous avez aimé,
» & jugez si en perdant les yeux vous per-

» driez cet amour. Pour le merite ou l
» bonté, c'est les discours ou les action
» qui le font connoître ; mais quand un
» fois on l'a connu, on en conserve le sou
» venir independamment de la presence
» Or plus on connoît les perfections d
» l'objet aimé, plus on s'y attache. Et qu
» ne sçait que les sens offusquent l'intel
» ligence ? Avouez-donc, madame, qu'e
» le agira mieux en absence que quan
» distrait par les objets l'on ne fait que re
» garder & pousser des soupirs. Il est don
» indubitable que nous aimons plus absen
» que presens.

» D'où vient donc, interrompit Pâris
» que les amans desirent si passionnémen
» de voir ce qu'ils aiment ? C'est qu'il
» sont ignorans, reprit Silvandre : ils s'i
» maginent toujours que leur amour e
» tel qu'il ne sçauroit augmenter, & pen
» sant de la sorte, il n'est pas surprenan
» qu'ils recherchent les moyens de l'ac
» croître. Ils se contentent des connoissan
» ces qu'ils peuvent avoir par les yeux
» Mais, ô grande nymphe, quelle diffe
» rence entre l'amour que nourrissent le
» yeux, & l'amour que l'entendement pro
» duit ? Après tout, ces amans ne pouvan
» toujours être auprès de celles qu'ils ai
» ment, il faut bien que durant l'absenc
» ils entretiennent les images qui sont en

» trées par leur yeux. Demandez-leur si
» cette absence a diminué leur passion,
» & je suis assuré que tous répondront
» qu'ils ont au contraire senti leur desirs
» s'irriter. En effet avec quel transport re-
» viennent-ils à elles ? avant leur sepa-
» ration ils auroient juré que leur amour
» ne pouvoit augmenter, & maintenant
» il leur semble qu'ils outrageoient alors
» leurs maitresses en les aimant si peu.
» Puisqu'il est ainsi, ajouta Pâris, com-
» ment ne vous éloignez-vous point de
» Diane, pour l'aimer davantage ? J'ai
» déja dit, repartit Silvandre, que je de-
» vois le faire, mais que je ne l'ai pu ga-
» gner sur moi. C'est, gentil Pâris, que
» les sens ont trop d'empire sur les amans,
» & que l'ame qui est la partie qui aime,
» s'attache aux beautés du corps comme à
» celles de l'ame. Elle se plaît à voir, à
» entendre, à toucher ce qu'elle aime, elle
» ne peut faire divorce avec les sens par où
» ses plaisirs ont commencé, ni separer son
» plaisir du leur,

Ces discours les menerent près du carre-
four, & tout à coup ils entendirent chanter
Phylis. Elle étoit assise au pié d'un hêtre avec
une autre bergere, tandis que leurs brebis
ruminoient à l'ombre, attendant à retour-
ner aux pâturages, que la chaleur fut di-
minuée. Dans le moment Silvandre tourna

la tête du côté de la bergere qui chantoit mais dès qu'il l'eut reconnue, il se retourna si promptement que Leonide ne put s'empêcher d'en sourire. » Que vous est-il » donc arrivé, dit-elle? Madame, répond » dit-il, j'ai vu ce que je ne verrai jamais » sans douleur, Phylis la plus cruelle en» nemie que je puisse avoir, Phylis la cau» se de tous mes maux.

En même temps Lycidas, qui sans voir Leonide suivoit un sentier couvert d'une haye, fut étonné de se trouver auprès de la nymphe. La jalousie qui l'éloignoit de tout commerce, lui faisoit éviter Silvandre encore plus que les autres; mais il fut contraint cette fois de saluer Leonide & Pâris, & malgré differens prétextes, il ne put se dispenser de les suivre; Leonide qui l'aimoit à cause de Celadon, l'en pressa avec trop d'instance. Pâris qui desiroit sçavoir où étoit Diane, lui demanda s'il ne connoissoit point la bergere qui étoit assise auprès de Phylis. Lycidas après l'avoir observée, répondit que c'étoit Astrée. Après quoi Leonide reprenant le discours qu'ils avoient commencé, poursuivit de la sorte. » Pourquoi, berger, en voulez-vous à » cette bergere? Si elle est la cause de l'a» mour que vous avez pris, ne l'est-elle » pas aussi des perfections que cet amour » vous donne? J'avoue, dit le berger,

» que ſans Phylis je n'aurois jamais aimé, » mais auſſi ſans elle j'aurois encore ma » liberté. Mais, ajouta la nymphe, n'eſ- » perez-vous pas du retour, & ce bien ne » peut-il pas vous dédommager de la per- » te de votre liberté ? N'importe, repli- » qua-t-il ; une ame bien née ne peut ſe » louer de quiconque lui a fait perdre un » avantage ſi precieux. » Au nom de Phy- lis, Lycidas devint plus attentif, & la ſuite de l'entretien lui faiſant croire que Silvandre l'aimoit : » Hé quoi, lui dit-il, » êtes-vous auſſi amoureux de cette ber- » gere que vous feignez de l'être ? » Sil- vandre qui dans ſes réponſes à Leonide ne ſongeoit point à Lycidas, comprit que la jalouſie lui faiſoit faire cette demande, & pour l'embarraſſer davantage, il lui ré- pondit ſeulement : » Dites Lycidas, qu'en » penſez-vous ? Je voi par tout tant de » feinte, repartit Lycidas, que je ne pou- » rois que juger. Si ma diſſimulation, » ajouta Silvandre, vous empêche de » porter votre jugement ſur cet article, » dites-moi ce que vous en deſirez. Vos » actions m'étant indifferentes, répondit » Lycidas, quels penſez-vous que puiſſent » être mes deſirs à cet égard ? Eh bien, » continua Silvandre, s'il y a quelque » choſe en moi qui vous déplaiſe, n'en » accuſez donc que vous ſeul & les dieux

» qui le veulent ainsi ; au surplus armez-
» vous de patience. » Lycidas alloit répondre, & sans doute avec aigreur, si Leonide n'eût détourné la réponse, sous pretexte qu'elle vouloit écouter ce que Phylis chantoit. Voici ce qu'elle entendit :

Amour, ne brule plus, ou ne brule qu'en vain,
Et son arc sans vertu demeure dans sa main.
Ou bien s'il fait aimer, aimer est autre chose
Qu'au bon vieux tems ; & les loix qu'il propose
Sont contraires aux loix qu'il nous donnoit à tous.
Car aimer & haïr c'est maintenant le même,
Puisque pour bien aimer il faut être jaloux.
Que si l'on aime ainsi, je défens que l'on m'aime.

Silvandre qui vouloit donner à Lycidas autant de jalousie qu'il pourroit, voyant Phylis attentive à ce qu'elle chantoit, & la bergere Astrée uniquement occupée du souvenir que lui rappelloient ces paroles, il s'avanca vers Phylis, & se jettant à ses genoux il lui baisa la main, puis en se relevant il l'avertit que Pâris & la nymphe arrivoient. Leonide étoit si près, que la bergere obligée de se lever n'eut pas le
temps

temps de reprocher à Silvandre sa temerité. Il voulut l'aider; mais elle le repoussa. Lycidas crut qu'elle n'en avoit usé de la sorte, que parce qu'elle l'avoit apperçu.

Après les saluts reciproques, ils s'assirent tous sous le même arbre, & Silvandre, pour desesperer Lycidas, se remettant aux genoux de Phylis, » belle bergere, lui dit-» il, quel terme avez-vous établi à mes » services ? combien de temps encore me » ferez-vous souffrir ? Du moins, si je » souffre, si je sers, si vous triomphez de » moi, je ne veux pas que vous soyez » exemte d'inquietudes ; ou vous employe-» rèz contre moi toutes vos forces, tous » vos artifices, ou je demeurerai le vain-» queur. » Phylis entendant bien que le berger vouloit parler de la gageure qu'ils avoient faite à qui se feroit plus aimer de Diane, entendoit ces mots dans leur veritable sens, au lieu que la jalousie de Lycidas les lui faisoit entendre autrement. Phylis le comprit, & pour le détromper, elle fit cette réponse à Silvandre : » Sou-» venez-vous, berger, que s'il me falloit » employer tant d'artifices, ce seroit con-» tre un autre berger, & que pour triom-» pher de vous il me suffiroit de dire, je » veux vaincre. Personne en cette contrée » n'ignore votre pouvoir, repartit Silvan-» dre, & je l'ignore moins encore que tous

» nos bergers. Je ne sçai, dit Philis, qu
» peut être votre dessein en me tenant
» langage, mais dans peu nous recevroi
» notre arrêt, & peut être ces mots vo
» couteront cher. Je ne crains rien, dit
» berger, je dois seulement avoir plus d
» regret d'avoir été si long-temps sai
» vous declarer mon affection, que d
» crainte du mal dont vous me menacez
Phylis sentoit assés que c'étoit un jeu de
part de Lycidas, mais la peine même qu
ces discours faisoient à Phylis, fortifioiei
les soupçons du berger; elle dit donc
Silvandre: » Je pense en verité que voi
» avez gagé de me déplaire, en me tenai
» un pareil langage, ou que vous vene
» l'étudier ici, pour le mieux repeter
» votre maitresse. En ce cas, interromp
» Astrée, il vaudroit mieux qu'il vous pai
» lât, comme si en effet vous étiez Diani
» N'importe, dit Silvandre, pourvu qu
» je lui exprime toute ma tendresse. » :
alloit continuer, lorsque Phylis le conjui
de la laisser tranquille, & d'aller plus tô
secourir Diane qu'elle avoit laissée à l
porte de sa cabane dans un étrange em
barras, parce que Florette sa brebis chéri
se mourroit. » Si vous me l'ordonnez, re
» pliqua Silvandre, & si vous daigne
» prendre soin de mon troupeau jusqu'i
» mon retour, j'obéis. » Phylis lui donn

les ordres qu'il demandoit, & lui promit de garder son troupeau. Alors, comme s'il n'eût osé lui desobéir, il fit une grande reverence à la nymphe, à Pâris, aux bergeres, & prit sa course vers la cabane de Diane, laissant Phylis charmée de son départ, & Lycidas en proye à la plus triste jalousie. Si les discours de Silvandre lui avoient déplu, les inquiétudes qu'il avoit remarquées dans sa bergere l'avoient bien touché davantage; mais quand il se representoit qu'elle s'étoit chargée du soin de son troupeau, quoi qu'elle ne l'eût fait que pour finir un entretien qui peinoit Lycidas, il étoit au desespoir. C'est ainsi que nos desseins ont quelquefois des effets contraires à nos intentions.

Silvandre s'assura bien-tôt que Phylis ne l'avoit point trompé. Il apperçut Diane assise par terre, & tenant dans son sein sa brebis cherie. Tantôt elle lui souffloit dans la bouche, tantôt elle y mettoit du sel, mais toujours sans effet. La brebis ne revenoit de son assoupissement que pour retomber aussi-tôt. Diane se lamentoit, elle accusoit une voisine de sortilége, lors que Silvandre s'approcha, & lui demanda après l'avoir saluée ce qu'elle faisoit ainsi par terre.» Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, dit-elle : regardez seulement » en qu'el état est Florette.» A l'instant le

berger se jette à genoux, il la considere il lui touche les oreilles, il lui examine langue, il lui bouche les narines, & r connoissant enfin le mal, il se tourne tran porté de joye vers Diane : « Ne vous af » fligez point ; lui dit-il, ma belle ma » tresse, Florette sera bien-tôt guerie ; so » mal ne vient point de sortilége, mais d » l'ardeur du soleil qui lui a offensé l » cerveau, & ce mal se nomme *averti* » Le temps seul pourroit la guerir, mais » vous me permettez, j'irai dans le pr » voisin, & j'en raporterai une herbe qui l » guerira incontinent. Si je vous le pe » mettrai ? répondit le bergere, je vais d » ce pas avec vous pour cueillir de cett » herbe, & la connoître pour vous e » épargner la peine si j'en ai besoin un » autre fois. » A ces mots laissant la brebi en garde à ceux qui étoient dans la cabane ils partent, & vont cueillir l'herbe salu tai e. Silvandre qui par hazard l'avoit re marquée en venant trouver Diane, l'eu bien-tôt trouvée. Il en prit une poignée il la mit entre deux cailloux, & lors qu' fut de retour, il en distilla le jus dans le oreilles de Florette. Aussi-tôt la brebis s leva secouant la tête, & après quelque éternumens, elle se mit à bêler comm pour appeller ses compagnes. Déja ell baissoit le nés pour manger, mais Silvan

re la prenant entre ses bras, il la remit
ans la bergerie, & dit à Diane de ne la
oint laisser sortir de toute la journée, de
eur que le soleil ne l'incommodât, Dia-
ne connoissant l'herbe, voulut encore en
sçavoir le nom. » Elle en a plusieurs, ré-
» pondit Silvandre ; les uns l'appellent
» orval, & les autres scarlée. Mais pour-
» quoi, ajouta-t-il, n'avez-vous pas le mê-
» me empressement de conserver tout ce
» qui vous appartient? Quand j'apperçois le
» moindre mal quelque part, dit-elle, j'y
» remedie le plus promptement qu'il m'est
» possible. Plût à dieu, répondit le berger,
» fussiez-vous aussi veritable que j'éprou-
» ve le contraire ! N'allez pas, repliqua
» Diane en souriant, effacer par vos in-
» jures le mérite de ce que vous venez de
» faire. Il vaut mieux que nous allions
» chercher mes compagnes, & les tirer
» d'inquiétude.

Au même temps elle rassemble son trou-
peau, & le pousse vers le carrefour de Mer-
cure, charmée de la guérison de Florette.
Elle apprit en chemin que Pâris & Léoni-
de étoient avec les bergeres qu'elle cher-
choit, & bien-tôt elle les vit s'avancer de
son côté. Pâris que le déplaisir de Diane
rendoit inquiet, s'étoit levé le premier, &
tous les autres venoient avec lui pour es-
sayer de secourir Florette. Mais lorsqu'ils

apperçurent Diane, ils s'arrêterent, & le hazard voulut que ce fût précisément au carrefour de Mercure, où quatre chemins venoient aboutir. La base qui portoit le terme étoit rehaussée de trois degrés, ils s'y assirent, & de là Leonide apperçut deux bergers & une bergere qui venoient du côté de Mont-verdun. Leurs gestes animés montroient bien qu'ils disputoient avec chaleur. La bergere, sans vouloir écouter ni l'un ni l'autre, les repoussoit également. Quelquefois ils s'arrêtoient, & la tiroient par sa robe, comme pour l'établir juge de leur differend mais elle se débarassant d'eux, elle se mettoit à fuir, jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteinte. A sa fuite on eût jugé qu'ils vouloient lui faire violence, si on ne les avoit remarqués, tantôt embrassant ses genoux, & tantôt lui baisant avec respect les mains.

Cependant ils approchoient du carrefour, sans remarquer les personnes qui y étoient, & Leonide les montra à toute la troupe, pour sçavoir si personne ne les reconnoîtroit. » Je les ai vues souvent, » répondit Lycidas, ils habitent le hameau » qui touche Mont-verdun. Ils n'en sont » point originaires; c'est des étrangers » que la fortune de leurs peres a contraints » de se refugier dans cette contrée. Si » vous êtes curieux de voir une beauté

» naissante donner les plus grandes espe-
» rances, il faut que vous voyiez la ber-
» gere. Si vous pouvez les engager à vous
» raconter leur differend, je suis persuadé
» que vous aurez un veritable plaisir. Ils
» aiment tous deux la bergere, & celle-
» ci rebute la flamme de tous deux. Il y a
» quelques jours qu'étant sur la rive oppo-
» sée, j'entendis leur dispute; le sujet en
» est grave à mon avis. La bergere s'ap-
» pelle Celidée : le berger qui paroît le
» plus grand & qui est à droite, se nomme
» Thamyre, & l'autre Calydon.

A peine Lycidas avoit fini, que les étrangers arriverent près du terme, & que l'on pût reconnoître, à voir Celidée, que Lycidas n'avoit point imposé sur sa beauté: Pendant qu'ils la consideroient attentivement, Leonide curieuse de sçavoir le sujet de leur differend, s'avança vers Celidée, & la pria instamment de s'asseoir avec sa compagnie sur les degrés du terme, & d'y attendre à l'ombre des sicomores, que la grande chaleur fût tombée. La bergere n'ignoroit pas le respect qu'elle devoit à la nymphe; d'ailleurs elle étoit ravie d'éviter l'importunité des deux bergers; elle obéit donc à Leonide, & lorsqu'ils alloient prendre leurs places, Diane arriva. Cependant Lycidas ne pouvant supporter Silvandre auprès de Phylis, quand il le vit

de retour, il se deroba sans que l'on apperçût, & s'enfonça dans le bois.

Leonide fit asseoir Celidée auprès d'e Astrée étoit de l'autre côté. Diane se p près de l'étrangere, & Pâris auprès d' Et Phylis s'étant assise près d'Astrée, Sil dre demeura debout, aussi-bien que T myre & Calydon. S'ils s'étoient assis tour du terme ils auroient tourné le aux bergeres. Lorsqu'ils furent arra de la sorte, la nymphe pour rassurer lidée, rompit le silence en ces term

» Belle Celidée, le bruit de votre be
» est venu jusqu'à nous, & nous a d
» la curiosité de sçavoir qui vous ête
» quelle est votre fortune. Lycidas no
» dit quelque chose de votre differ
» avec ces deux gentils bergers; mais i
» souhaiterions d'en sçavoir la verité
» votre bouche même. Madame, ré
» dit l'étrangere, vous avez trop de l
» té de vouloir bien entendre le reci
» nos dissensions; mais dispensez-mo
» le faire, puisqu'aussi bien il n'y va p
» de votre service, & que je ne le p
» rois sans me rappeller le souveni
» mes déplaisirs. Madame, interrom
» Calydon, souffrez qu'à son refus je
» raconte ce que vous desirez sçavoi
» veux bien que ce soit devant elle &
» vant Thamyre, afin qu'ils me démen

» ſi je parle contre la verité. Comme j'ai
» ici le plus grand interêt, ajouta-t-il, il eſt
» naturel, grande nymphe, que je vous en
» faſſe le recit. En ce cas, dit Celidée, ce
» ſeroit à moi à parler, puiſque vous êtes
» tous deux ligués contre moi. Cela n'eſt
» pas raiſonnable, dit Calydon; car, ô bel-
» le Celidée, ſi vous êtes contre nous deux,
» nous ne laiſſons pas d'être à vous tous
» deux. Pour Thamyre il ſçait que ſi celui
» à qui l'on fait le plus d'injuſtice doit avoir
» la permiſſion de ſe plaindre, c'eſt à moi
» de parler; la belle Celidée m'offenſe
» par ces refus, & Thamyre, en voulant me
» ravir un bien que je tiens de l'amour, &
» que Thamyre lui-même m'a cedé. Si ce-
» la eſt ainſi, répondit le berger, laiſſez
» donc parler Thamyre; il ſe plaint de
» Celidée qui l'aima & qui ne l'aime plus,
» il ſe plaint de Calydon qu'il a comblé de
» bienfaits, & qui le paye d'ingratitu-
» de. Et moi, repliqua Celidée, je me
» plains, grande nymphe, d'être en bute
» à leurs importunités, enſorte qu'ils ſem-
» blent avoir juré l'un & l'autre de me
» tourmenter le reſte de ma vie. Qu'ils ſe
» taiſent donc, & qu'ils me laiſſent par-
» ler.

Leonide, pour mettre fin à leur diſpute, leur propoſa de tirer au ſort à qui parleroit le premier, puiſqu'ils ne pouvoient s'ac-

corder entr'eux. Ils mirent donc leur gages dans le chapeau de Silvandre, & Leonide les tira. Le premier fut le gage de Thamyre, l'autre celui de Calydon, & le troiſiéme celui de la bergere. Ainſi Thamyre commença en ces termes :

HISTOIRE
DE CELIDE'E, DE THAMYRE ET DE CALYDON.

PUIS QUE le grand Thautates m'a choiſi pour vous raconter nos diſſenſions, je proteſte d'abord que je ne déguiſerai en rien la verité. Je demande ſeulement qu'après que Celidée & Calydon auront allegué leurs raiſons, on me permette auſſi de rapporter les miennes. Sçachez donc, grande nymphe, que nous habitons un hameau près de Mont-verdun, mais que nous ne ſommes point de cette contrée; que nos peres deſcendoient de ces Boïens qui ſortirent de la Gaule au temps de Bellovéſe, & chercherent au delà des Alpes de nouvelles demeures, qu'après plusieurs ſiecles ils furent chaſſés par les Romains, des villes qu'ils avoient eux-mêmes bâties ; que les uns dépouillés de leurs biens ſe retirerent au delà de la forêt Hircinie

où les Boïens leurs alliés s'étoient établis du temps de Segovese, & que d'autres aimerent mieux retourner dans leurs anciennes demeures. Ainsi nos ancêtres revinrent dans les Gaules & s'établirent parmi les Segusiens, avec lesquels ils prirent des alliances. Jugez maintenant, belle nymphe, combien Calydon & moi nous devons nous aimer. Tous deux Boïens, tous deux parens, & tous deux dans un pays étranger, que de raisons de nous chérir mutuellement ! Aussi l'ai-je toujours aimé comme mon fils ; j'ai pris soin de son enfance, comme je le devois, en consideration de son pere qui étoit mon oncle. La sage Cléomene élevoit aussi la belle Celidée près de ma cabane, & quoi qu'elle n'eût pas encore atteint sa neuviéme année, j'avoue que son air enfantin me charma, j'aimois ses discours, je me plaisois à ses petits jeux. Combien de fois lui souhaitai-je de ces années qu'il me sembloit que j'avois trop pour elle, ou bien elle trop peu pour moi ! Combien de fois ai-je voulu me défaire de mon amour ? Mais ne pouvant y réussir, & prévoyant que d'autres que moi en deviendroient amoureux, je resolus de les prévenir. Je tâchai de la gagner par des actions enfantines, je lui parlai de flamme, d'amour, de passion, non que je crusse qu'elle pût être sensible

à ces discours, mais uniquement pour l'ac
coutumer à ces mots qui d'ordinaire of
fensent plus les oreilles d'une bergere, qu
la chose même. J'en usai de la sorte prè
d'un an, je lui dérobai cependant quelque
baisers ou quelques faveurs legeres. Me
soins, je puis bien le dire, ne furent pas su
perflus. Elle avoit à peine atteint l'onzié
me année de son age, qu'elle commenca
disoit-elle, à m'aimer comme son pere
& que bien-tôt elle m'aima plus que tou
ce qui étoit au monde. Lorsque je lui re
prochois qu'elle m'aimoit en enfant, &
que ce n'étoit poit d'un amour veritable
elle tranchoit le mot sans hésiter. J'auroi
pû la conduire loin, si j'avois eu quelqu
mauvaise volonté; mais l'affection qu
je sentois pour elle, & le desir que j'avoi
de l'epouser étoufférent en moi tout desi
criminel.

Je craignois d'ailleurs que quelqu'u
n'abusât de sa simplicité, & la voyant re
cherchée de plusieurs, je lui faisois san
cesse valoir l'estime que l'on fait de l
constance & de la fidelité: je lui represen
tois combien les bergeres voláges son
méprisées, que les bergers sont presqu
toujours trompeurs, infideles, & qu'il n
falloit pas même les écouter. A quo
m'ayant répondu un jour, qu'elle ne de
voit donc pas m'écouter moi-même, j

compris qu'il y avoit encore de l'enfance en elle. Je lui dis alors que nous n'étions ici bas que pour aimer, que sans l'amitié il n'y avoit point de plaisir dans la vie, que l'amitié adoucissoit toutes les amertumes, que qui vit sans amour est malheureux parce qu'il n'est aimé de personne, que sa mere avoit aimé son pere, mais que celles qui ont plus d'un amant sont souverainement meprisées. » Hé quoi! me répon-» doit-elle, les bergers sont-ils également » obligés à n'aimer qu'une bergere? Sans » doute, lui disois-je, ils y sont obligés. » Aussi ne voyez-vous pas que je n'aime » que vous? Mais, ajouta-t-elle, n'aimiez-» vous rien avant que je fusse née, & si je » mourois, cesseriez-vous d'aimer quel-» que chose? Sa naïveté me fit rire, & » pour lui répondre: Scachez, lui dis-je, » que mon amour nâquit avec vous, & » que si je vous survis, il vous suivra au » tombeau. Et si vous mourez avant moi, » continua-t-elle, faudra-t-il que je fasse » de même, & si cela est nécessaire, appre-» nez moi, je vous supplie, comment je » m'y prendrai. Ma fille, lui répondis-je » en souriant, il n'est pas raisonnable que » votre amour meure avec moi, mais il » faut qu'alors vous aimiez de moi ce que » votre memoire vous en representera, » & vous souvenant de Thamyre, vous

» l'aimerez, & n'en aimerez jamais d'au-
» tre. Mais comment, disoit-elle, aime-
» rai-je un mort ? Lorsque vous me don-
» nez des baisers, si je vous en demande
» la raison, vous me repondez que c'est
» parceque vous m'aimez. Faudra-t-il que
» je vous donne aussi des baisers quand
» vous serez mort ? C'est assés, lui dis-je,
» que les bergeres souffrent les caresses de
» ceux qu'elles aiment. Mais continua-
» t-elle, quelles preuves les bergers
» peuvent-ils nous donner de leur amour ?
» Celles que vous recevez de moi, lui dis-
» je, quand je prens plaisir à vous caresser.
» Ainsi, ajouta-t-elle, quand quelqu'un
» se jouera de la sorte avec moi, je con-
» noitrai incontinent qu'il m'aimera. »

Je vous raconte ces naïvetés, madame, afin que vous connoissiez mieux la nature de mon affection pour Celidée, les soins que j'ai pris de son éducation, & la reconnoissance qu'elle me doit de ce que je n'ai point abusé de sa simplicité. Peut-être ces mêmes naïvetés vous feront trouver étrange que j'aye pu m'occuper serieusement de la bergere à qui elles échapoient. Mais si vous daignez vous souvenir que l'amour est enfant, & qu'il aime sur tout la jeunesse, vous jugerez bien que devant subir sa tyrannie, rien ne convenoit davantage à la pureté de mes in-

tentions, que cette jeune & innocente beauté. A la verité je reconnois que je l'aimois moins par mon propre penchant que par la volonté des dieux. J'essayai plusieurs fois de rompre des nœuds si mal assortis, je me representai tous les obstacles imaginables, mais tous mes efforts & toute ma raison ne servirent qu'à accroître mon mal, qui devint enfin incurable.

Au même temps Calydon revint de la province des Boïens; il étoit alors agé d'environs dixhuit ans, il avoit la taille belle & plus grande que ne le comportoit son âge, le visage gracieux, & dans toutes ses manieres un air noble audessus de sa condition, mais sans fierté. Je l'aimois auparavant parce qu'il m'étoit allié, & que mon oncle me l'avoit recommandé; mais il me parut si aimable à son retour que lui donnant toute mon amitié, je lui destinai après ma mort mes troupeaux & mes pâturages qui ne sont pas à dedaigner. Pour l'obliger même à quelque retour pour moi, je lui declarai mon dessein, & j'en fis part à nos proches & à nos voisins. Je prévis bien qu'il pourroit aimer Celidée, sans sçavoir mon intention. Je lui ouvris donc mon cœur, & lui défendis de l'aimer autrement que comme sa sœur. Il me le promit avec serment, mais à

peine la lune avoit achevé son cours, le voilà épris de Celidée. Il n'osa le declarer, ni à moi ni a personne qui m'instruire de son état. Il languit q que temps & tomba enfin malade. Jug madame, de mon affliction par l'am que je lui portois ; il devint plus pâle la mort, & si maigre qu'à peine pouv on le reconnoître. Je consultai les experimentés de la contrée, je n'épar ni peine, ni dépense ; point de Vacie par je ne fisse offrir des sacrifices à Thauta à Hesus, à Tharamis, à Belenus, p fléchir les dieux, si par hazard Caly les avoit offensés. Point d'Eubage qu n'interrogeasse, point de sage Saro qui ne vint le visiter à ma priere, & donner des conseils contre la trist Mais tout cela fut inutile. Ce fut en en vain que je le conjurai en l'arrosan mes larmes, de m'expliquer la caus son mal. Il languissoit de la sorte, l qu'un vieux myre de mes amis instrui ma douleur, vint la partager avec n & me donner quelque consolation. A qu'il m'eut dit tout ce qu'en de pare occasions peut representer un ami sa » enfin ajouta-t-il, remettez Calyd » remettez-vous vous-même entre » mains de Thautates, & si vous le fait » vec une entiere sincerité, assurez-vous

» vous en recevrez plus de soulagement
» que vous n'en pouvez esperer de tous
» les hommes ensemble. » Avant que de partir il voulut voir Calydon ; nous allâmes dans sa chambre, il lui parla quelque temps, il le considera avec attention, il remarqua ses gestes, ses actions, il lui toucha le poux, & lui dit ensuite : » Mon
» fils, rejouissez-vous, votre maladie n'ira
» point à la mort ; j'en ai vu plusieurs at-
» teints du même mal que vous, & person-
» ne n'y a succombé.

En sortant il me prit à l'écart, & me tint ce discours : » Peu s'en faut que je n'aye
» déja vu trois siécles ; il y en a plus de
» deux que je fais la profession de myre, &
» je ne l'ai pas faite, puisqu'il a plu à Thau-
» tates, sans reputation. J'ai toujours été
» appellé chés tous les principaux de la
» contrée, ainsi je dois avoir quelque ex-
» perience. Je vous dirai donc que le mal
» de Calydon est moins dans le corps que
» dans l'esprit, & si le corps en est atteint,
» ce n'est qu'à cause de l'étroite union
» qu'il a avec l'esprit malade. Toute dan-
» gereuse qu'est cette espece de maladie,
» elle l'est moins que celle du corps ; il
» n'y en a point de l'ame qui soient in-
» curables, parce qu'elle n'est point sujette
» à la corruption. Je vous dis ces choses,
» afin que vous ne desesperiez point de la

» guerison de ce jeune berger. Je connoi
» son mal, ou je suis bien trompé; soit à
» l'inégalité de son poux, soit à la foiblesse
» de sa voix entrecoupée de soupirs, soit à
» l'humidité de ses yeux, soit à la tristesse
» peinte sur son visage, je juge qu'il aime
» éperdument une bergere qui le maltrai-
» te, ou à qui il n'ose expliquer sa pas-
» sion. » Je me figurai incontinent que la
belle Celidée en étoit l'objet, & je répon
dis au myre, que je craignois maintenant
bien davantage de perdre le berger, puis
que sa guerison dépendoit d'une personne
inconnue, ou peut-être ennemie, & que
je n'y voyois aucun remede. » Il y en
» à tout, me dit-il, excepté à la mort, &
» je compte bien d'en trouver. La person
» ne qui peut le guerir, vous est inconnue
» dites-vous, mais si je reste auprès de lui
» quelques jours, je serai bien-tôt instruit
» sur cet article. N'esperez pas, lui dis-
» je, qu'il vous en fasse l'aveu; aussi ne le
» pretens-je pas, me répondit-il, il faut
» même éviter de lui donner sur cela le
» moindre soupçon. Lorsque nous sçau
» rons de quelle bergere il est épris, nous
» en viendrons à bout. Il n'y en a point
» de si farouche que les caresses n'aprivoi
» sent, pourvû qu'on s'y conduise avec
» prudence. » Pour abreger, grande nym
phe, le myre demeura huit jours près d

ırs le bras , & lui tâtoit le poux, afin
noître quand il auroit quelque émo-
Le hazard voulut que Celidée fit
avec Cleontine un voyage qui dura
ırs, ce qui fut cause qu'elle nous vi-
es dernieres ; car toutes vinrent tou-
de la maladie du berger, & de l'é-
l son mal me reduisoit. Nous deses-
ıs presque de connoître par ce moyen
e nous cherchions à decouvrir, lors-
'on nous annonça Celidée. Le myre
noit le bras alors, & son poux étoit
calme qu'il ne l'avoit été ; mais au
de Celidée il s'éleva tout à coup,
ne s'il avoit eu une fiévre ardente ;
e calmant de nouveau, il revenoit à
miere agitation.
myre qui étoit intelligent, consi-
es yeux, il les trouve plus vifs, plus

gerent de maniere, que les plus indiffe-rens s'en fussent apperçus. En ce moment le myre me tire à l'écart, & me dit: » Ami Thamyre, ce n'est pas Celidée qui » vient d'entrer, mais la femme de Ca-» lydon, si tu veux qu'il vive. » O dieux, quel fut mon étonnement! Je demeurai interdit, & ce fut bien à propos que le myre continua de me parler, car il m'eût été impossible de proferer un seul mot. Lorsqu'enfin je fus un peu revenu à moi, je lui demandai si en l'état où étoit Calydon, il seroit à propos de le marier. Faites seulement, me répondit-il, que Celidée lui donne quelques marques d'amitié, & bien-tôt il sera rétabli. Cependant vous parlerez à Cleontine, qui est trop sensée pour refuser un tel parti.

Le myre s'en alla, me laissant bien plus malade que Calydon. Je ne puis, madame, vous representer de quels sentimens mon ame fut combattue. Cederai-je Celidée, me disois-je à moi-même? L'amitié le demande, mais l'amour le défend. Si je ne la donne à Calydon, c'est fait de lui: & si j'y renonce, comment pourrai-je vivre moi-même? Mais, continuois-je, Calydon est jeune, & par consequent dans un âge où l'on ne peut resister à ses passions, & toi qui as déja passé ces premieres fureurs de la jeunesse, veux-tu te montrer

Thamyre, que tu gardes la pro-
que tu me fis, lorsqu'en rendant le
r soupir, je te recommandai cet
dans le berceau ? Tu juras de le
comme ton propre fils, & de recon-
ainsi les soins que j'avois pris de
rsque ton pere jeune te laissa jeune
entre mes mains ? Souvien-toi que
jamais été ton rival, & que jamais
balancé, si pour un leger plaisir je
:rois perdre la vie. N'achete point
un repentir qui t'accompagneroit
oute au tombeau, & qui vengeroit
:êtres d'une action si indigne.
considerations, je l'avoue, me dé-
erent à me priver de Celidée pour
ıer à Calydon. Mais que n'eus-je
ı souffrir pour en venir à l'execu-
Je commençai par le berger, je lui
ı que je connoissois son mal, & que

d'aimer le berger, elle avoit pour lui
haine naturelle; & cela devoit bien ê
ainsi, puis qu'il étoit très propre d'ailleu
inspirer de l'amour. Il est vrai que lors
nous avions parlé de lui, elle m'avoit t
jours dit que Calydon seroit le dern
qu'elle aimeroit. Or étant résolu à
faire cette ouverture si contraire à sa
lonté & à la mienne, j'ignorois par o
devois commencer. Enfin voici de qu
maniere je m'y pris.

Je lui representai combien le mal
berger m'avoit touché, combien sa
m'étoit chere. J'ajoutai que si je venoi
le perdre, je serois inconsolable, que
plus sçavans myres m'assuroient que
mal ne procedoit que de tristesse, m
qu'en ignorant le sujet, tout ce qu
pouvois faire, étoit de prier tous ceux
m'aimoient de s'étudier à le divertir;
reconnoître son mal; qu'étant la pers
ne du monde que j'aimois le plus,
étoit aussi plus obligée à entrer dans
vues: que je la conjurois donc par t
notre amitié de voir le berger le plus
vent qu'elle pourroit, de jouer, & de p
ser le temps avec lui. Celidée qui m'ain
veritablement me le promit. En effet
n'y manquoit point, & si d'un coté je
cevois quelque satisfaction de ses visit
de l'autre j'en étois si affligé que j'ign
comment j'ai pû vivre.

'avois cru que cette familiarité enga-
ıit la bergere à quelque bienveillance
Calydon; mais elle ne changea point
olonté. Cependant Calydon profita de
isites, il commença de se remettre en
de temps, mais il ne se rétablissoit
t entierement. Celidée s'en ennuyoit,
vis bien que mon dessein ne m'avoit
eussi. Je songeai donc à dresser une
batterie, je m'adresse à Cleontine,
i déclare mon amitié pour Calydon,
ention que j'avois de lui donner après
nort mes troupeaux & mes pâtura-
je lui exaggere le merite du berger,
ertus, sa naissance, sa passion pour
dée, & je n'omis rien enfin de ce que
us pouvoir hâter cette alliance. Jugez
ntenant, grande nymphe, si je n'y
edois pas serieusement, & si Caly-
doit manquer de reconnoissance pour
nyre. Cleontine regarda ce parti
me avantageux, & dès lors elle me
d'employer tout son crédit en faveur
Calydon. Elle ajouta neanmoins que
idée avoit une mere qui l'aimoit infi-
ent, qu'elle avoit besoin de son con-
ement, qu'elle tâcheroit de l'avoir,
ue cependant elle disposeroit l'esprit
Celidée. Ainsi cherchois-je par tous les
fices imaginables à me priver du seul
n qui peut me rendre heureux & je

prévoiois bien, quoi qu'il arrivât, q
je serois le plus infortuné des homme
Si je réussissois au gré de Calydon, quel
vie pouvois-je esperer ? Si je ne réussi
sois pas, le déplaisir d'un berger que j'a
mois comme mon propre fils, me dése
peroit. En cet état, après la réponse d
Cleontine, un jour que je trouvai Cel
dée, car je vivois moins familieremer
avec elle, je lui dis : « Ma belle fille, Cleor
» tine m'a communiqué un dessein qu'el
» a sur vous, il me semble que vous n
» devez point vous y opposer. » Et dan
la crainte qu'elle ne me fît des questions
je feignis quelque affaire pressante, & j
laissai la bergere dans l'incertitude. Cepe
dant je ne pouvois bannir Celidée de mo
cœur, & toutes les fois que je me la repr
sentois entre les bras d'un autre, je n
pouvois pas même, je l'avoue, en souten
la pensée. Que serois-je devenu, si ce ma
riage que je pressois pour le salut de Caly
don avoit reussi !

Il arriva donc que Cleontine fit part
Celidée de la proposition que je lui avo
faite. Avant que de lui demander son a
vis, elle lui declara le sien, & pour le for
tifier elle ajouta que c'étoit moi qui e
avois fait la premiere ouverture. Celidé
peut vous dire, madame, combien ell
fut touchée de ce discours, elle eut pein

issoit sur son visage, je compris qu'el-
oit quelque déplaisir, mais je me la
ois moins irritée, parce que j'ignorois
Cleontine lui eût parlé de moi. J'étois
; sous l'orme qui est au milieu de la
ne de Mont-verdun. Aussi-tôt que je
perçus, je me levai, & lui tendis la
n; mais Celidée me regardant avec in-
ation : » Comment, dit-elle, Tha-
yre, oses-tu me tendre la main,
and tu me donnes à un autre? Ne te
ffit-il pas de m'avoir trompée tant que
i pu l'être? Et me crois-tu si simple
core, que je ne puisse connoitre tes
tifices & ta perfidie? » Comme je res-
interdit à ces reproches que je n'at-
ois point: » Ah Thamyre, continua-
elle, ne croi plus m'en imposer par tes
scours? je suis devenue plus rusée, &

» ger sur moi ? T'ai-je manqué de parole,
» ou d'amitié ? as-tu remarqué en moi
» quelque défaut qui t'ait obligé à me
» quitter ? Eh bien, Thamyre, si je ne suis
» ni assés riche, ni assés belle, pour te re-
» tenir, cherche une autre bergere plus
» digne de toi, j'y consens. Mais pour-
» quoi veux-tu me faire expier les fautes
» de la nature, en me livrant entre les
» mains d'un berger pour qui la nature
» m'a donné de l'aversion ? Laisse-moi la
» liberté dont je jouissois, lors que tu as
» commencé à me tromper ; & contente-
» toi du regret que j'aurai toute ma vie
» d'avoir reconnu si tard ton dessein. Si j'ai
» manqué à ton égard.... Mais, Thamyre,
» en quoi t'ai-je manqué ? Tu ne répons
» rien, cruel & dénaturé berger ? Mais sou-
» vien-toi que je t'ai plus d'obligation que
» tu ne penses, que ta perfidie me précau-
» tionnera contre tous les hommes. Car ne
» t'imagines pas que je sois jamais à Caly-
» don ? la mort me sera desormais plus che-
» re, que le plus aimable berger. Puisse le
» souvenir de Celidée te causer d'éternels
» regrets ! Puissent les dieux ne me pas refu-
» ser une si juste vengeance ! En voulant me
» donner à Calydon, tu as perdu pour jamais
» la plus tendre & la plus fidele bergere.

A ces mots, elle tire de son col une
chaîne de paille que je lui avois donnée,

elle me la presente, & moi sans y penser je la tiens d'une main; alors la tirant avec violence, » soit ainsi rompu notre amour, » dit-elle, comme cette chaîne qui en étoit » le symbole, & que j'eus de toi. » Elle fuit à l'instant, & me laisse si interdit, que je ne pus proferer une parole, ni faire un pas pour la suivre.

J'avoue, madame, que j'étois penetré de ces reproches, & que je me trouvois seul coupable. Cependant je persistai dans la resolution que j'avois prise de sacrifier à Calydon toute ma felicité. Enfin Calydon sçut que j'avois parlé à Cleontine, & ne s'étonnant point alors que Celidée ne vînt le voir, que quand Cleontine le lui commandoit, il reprit en peu de temps sa premiere santé. Cependant Celidée qui vit bien que j'avois gagné Cleontine, se jetta aux piés de sa mere, & sçut tellement l'attendrir, qu'elle lui jura que jamais elle ne seroit mariée contre sa volonté. Celidée au comble de ses vœux, nous fit avertir de ce qui s'étoit passé, elle croyoit n'avoir point obtenu ce qu'elle desiroit, si nous l'ignorions.

Je ne puis vous exprimer, grande nymphe, quels furent alors mes sentimens. D'un côté je craignois que Calydon ne retombât malade, & de l'autre je voyois avec douleur que nous perdions Celidée.

Mais la santé de Calydon s'étant rétablie, je ne pus m'empêcher de louer la prudence de la bergere, & sa fermeté. Je pensois qu'elle n'avoit eu d'autre vue que de se conserver pour moi, ne pouvant m'imaginer que le dépit qu'elle m'avoit marqué m'eût entierement banni de son cœur. Je revins donc à moi-même, & je reconnus le tort que j'avois eu de la sacrifier au salut de Calydon, ou plus tôt à son plaisir; puisque le refus de Celidée n'avoit point alteré sa santé. Je crus donc que je ne devois plus me faire violence pour lui, & que je pouvois vivre avec Celidée comme auparavant.

Dans cette idée je vais trouver la bergere, je lui explique les raisons qui m'ont contraint d'en user de la sorte avec elle, & je la suplie d'oublier un crime que l'amitié seule m'avoit fait commettre, je mets tout en usage pour obtenir ce pardon, mais inutilement, & depuis je n'en ai pas même eu un regard favorable. Tandis que je lui parlois, Calydon arriva. Il croyoit que je servirois son amour, mais quand il eut entendu mes discours, quel fut son étonnement! Il n'osa d'abord éclater en reproches; il s'éloigna seulement, puis pliant ses bras sur son sein, ô dieux, dit-il, à qui faut-il desormais se confier! celui qui a nourri mon enfance, que j'appellois mon

rté qu'il étoit d'amour & de colere,
it reproche dont il ne m'accablât.
ıdant Celidée pour nous insulter
ent : » Ne dispurez point, dit-elle,
doit être Celidée ; vous ne l'aurez
s ni l'un ni l'autre ; vous Calydon,
qu'elle ne vous aima jamais, &
continua-t-elle, en se tournant vers
parce que vous vous êtes rendu
e de l'amour qu'elle vous portoit. »
us échape à l'instant, & nous laisse
ts & confus. Nous nous separons
on & moi ; Calydon ne rentra plus
cabane, & se retira chés un de ses
, sans lui expliquer le sujet de sa
Il s'est passé plus de trois lunes de-
tte séparation, & depuis nous n'a-
l tirer un mot obligeant de Celidée.
e nous voit obstinés à l'aimer, plus

L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQU

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

AINSI parla Thamyre pour appre
dre à la nymphe ce qu'elle avoit d
siré sçavoir, & s'étant tû quelque temp
il poursuivit en ces termes : » Or, mac
» me, nous nous sommes rencontrés p
» hazard au sortir du Lignon avec cet
» bergere, & nous tâchions de lui prouv
» qu'elle devoit nous aimer l'un ou l'a
» tre. Je lui disois moi que son choix c
» voit me regarder, & Calydon, que j
» comblé de bienfaits, soutient qu'il d
» avoir la preference. Je sçai, gran
» nymphe, que vous entendez mes r
» sons beaucoup mieux que je ne puis .



» faire valoir. Cependant, pour terminer
» nos diſſenſions, car enfin nous ſommes
» la fable de notre hameau, plût aux dieux,
» grande nymphe, que vous daignaſſiez
» nous entendre, & donner enſuite votre
» jugement ! Rien de plus digne de vous,
» les dieux vous en ſçauroient gré, &
» nous vous aurions une éternelle obli-
» gation.

Leonide, après avoir remercié Thamyre de la peine qu'il avoit priſe, l'aſſura que s'ils la trouvoient capable de prononcer ſur leur differend, elle les jugeroit, mais à condition qu'ils ſe ſoumettroient à ſon jugement. Alors Thamyre ſe jettant à genoux, » Grande nymphe, dit-il, je remets
» ma deſtinée entre vos mains. Si je con-
» treviens à votre déciſion, je veux que
» nos druydes me declarent indigne d'aſſiſ-
» ter à leurs ſacrifices, & que nos bocages
» ſacrés, nos chênes celeſtes me ſoient
» pour jamais interdits. Et moi, dit Ca-
» lydon, que le guy, que l'œuf ſalutaire
» me ſoient funeſtes, que Thautates ani-
» me les ſerpens contre moi pour me per-
» ſecuter, juſqu'à ce que leur venin ſe ſoit
» inſinué dans mes entrailles, ſi je ne me
» ſoumets avec reſpect à votre jugement.
» Et vous, belle bergere, dit Aſtrée, ne
» voulez-vous pas vous delivrer de l'im-
» portunité de ces deux bergers, en pre-

» nant la nymphe pour juge de vos di
» ferends ? Je le voudrois, répondit la be
» gere, mais je crains qu'une decision i
» me rende encore plus malheureuse, ta
» je hais l'un, & tant l'autre m'a offensé
» Je ne m'en remettrois donc à personn
» si cette nuit les dieux ne me l'avoie
» conseillé en songe : il m'a semblé q
» mon pere, qui n'est plus depuis lon
» temps, m'ouvroit l'estomach, qu
» m'arrachoit le cœur, qu'il le jettoit
» deçà du Lignon, & qu'il me tenoit
» discours ; va, ma fille, au delà du Ligne
» ce cœur qui te cause tant de tourmens,
» le trouveras dans le repos où il doit d
» meurer, jusqu'à ce que tu viennes i
» joindre. Je me suis éveillée incontine
» & j'ai passé la riviere dans l'esperance
» trouver le repos qui m'est promis.
» Soyez donc assurée, madame, d
» elle en s'adressant à Leonide, que
» vous obéirai, puisque je sçai que ce so
» les dieux mêmes qui me parleront p
» votre bouche. Cela étant, ajouta Le
» nide, je vous promets à tous trois q
» je vous donnerai un jugement aussi
» quitable que je voudrois le recev
» moi-même. Et pour me conduire p
» surement, je veux que Pâris, ces ge
» tilles bergeres, & Silvandre me dis
» leurs avis quand ils vous auront ent
» c

dus. Ainsi Calydon, continua-t-elle, en se tournant vers ce berger, dites-nous par quelle raison vous pretendez que Celidée soit à vous, & non pas à Thamyre, qui l'a possedée si long-temps. » lors le berger se levant, salua avec respect la nymphe, & parla en ces termes :

DISCOURS DE CALYDON.

AMOUR, dieu puissant qui m'as soumis à tes loix, écoute la priere du plus tendre amant qui ait été, & m'inspire en ce moment tout ce que tu me representois toi-même, lorsque ne pouvant plus soutenir les mépris de Celidée, je voulois m'éloigner d'elle ! Que la nymphe persuadée de la bonté de ma cause, ordonne avec toi que la bergere à qui tu m'as donné, & que Thamyre m'a cedée, soit à moi, malgré ses mépris, & la violence du berger qui veut me la ravir. J'entens, ô grande nymphe, le dieu que j'ai reclamé, il va guider ma langue, & graver mes paroles dans vos cœurs. Sans un secours si puissant, madame, je n'oserois parler contre la personne du monde à qui j'ai le plus d'obligation. Car j'avoue que je dois plus à Thamyre qu'à l'auteur de ma naissance ; il m'a nourri dès le berceau, il m'a élevé, il a pris soin de mes troupeaux, &

de mes pâturages. Il n'a rien épargné p
me faire instruire ; je puis l'appeller m
pere, il peut me nommer son fils, puisq
m'a rendu tous les offices qu'exigent
beaux noms. Pourrois-je encore une f
ouvrir la bouche contre Thamyre, s
passer pour ingrat, si cette dispute dep
doit maintenant de moi ? J'aimerois mi
que mon berceau m'eût servi de cercu
que si cette action étant en mon pouvo
l'on me voyoit resister à la volonté de Th
myre, envers qui je ne pourrai jam
m'acquiter. Mais helas, j'en appelle à
même, l'amour qui me tyrannise, le tyr
nise aussi, il vous dira si un cœur
l'amour a vivement touché peut lui dé
beir. S'il en sent l'impossibilité, je le c
jure par ce même amour qui a tant
pouvoir sur son ame, de me pardon
une faute que je commets malgré m
qu'il me permette encore d'avancer
Celidée doit m'aimer, & que perso
n'est en droit de me la disputer.

Et d'abord, que répondra Celidée
je l'appelle devant le trône de l'Amo
& si je porte au dieu ces plaintes : la b
gere qui paroît en ta presence, est c
que tu m'as ordonné d'aimer : si j'ai he
à t'obéir, si je ne l'ai pas fait jusqu'à
jour, si je ne suis pas déterminé à finir
jours en ton obéissance, Amour qui

dans mon cœur, qui de ta main y graves tous mes desseins, châtie moi comme parjure, emprunte le foudre du grand Tharamis, & m'écrase comme un perfide. Mais si je suis vrai, si mon amour est extrême, comment souffres-tu qu'elle trompe mes esperances, qu'elle dédaigne tes promesses, & qu'elle rie des maux qu'elle me fait souffrir ? Aussi-tôt que je la vis je l'aimai, & je fis vœu de l'aimer toute ma vie. Mais peut-être a-t-elle ignoré ma passion, & je ne l'ai declarée qu'aux rochers. Non, Amour, elle a entendu mes plaintes, elle a vu couler mes larmes, je l'ai instruite de ma tendresse ; Thamyre, Cleontine, mes amis, tout la lui a fait connoître. Ne m'a-t-elle pas vû mourant pour elle ? ne m'a-t-elle pas tendu la main pour me tirer du tombeau ? Ne m'a-t-elle pas dit, vivez Calydon, vos souhaits pourront s'accomplir ? Que ne me laissoit-elle mourir, si elle devoit ainsi me rendre malheureux, & me condamner à une seconde mort ? Peut-être dira-t-elle qu'elle ne peut pas plus que moi rompre ses liens, pour prendre un nouvel engagement. Excuses frivoles, ô Amour ! si on l'en croit, elle n'a jamais aimé que Thamyre, & moi je soutiens qu'elle ne l'aima jamais. Elle l'a aimé ? en quel temps, Amour ? dans son enfance, lorsqu'elle étoit incapable

de faire un choix. En effet, si elle l'avo aimé ce Thamyre, ne l'aimeroit-elle p encore? Ah, dieu puissant! elle ignore ou plus tôt elle méprise ta puissance. Q peut seulement penser qu'un jour il n'ai mera plus, est coupable; & qui peut l desirer haït déja. De quel nom donc appe ler une bergere qui a eu de telles pensées de tels desirs, & qui en effet a cessé d'ai mer ce Thamyre qu'elle aimoit? Diras tu, grand dieu, qu'elle t'ait jamais ét veritablement soumise? & permettras-t qu'elle jouisse du privilege qu'elle m'op pose? Mais soit que par bonté tu le perme tes, & qu'aimant Thamyre, elle ne soi pas même obligée de tourner les yeux ve moi: que me répondra-t-elle maintenan que de son propre aveu elle n'aime plus c berger? qui l'empêchera, elle de t'o béir, & toi de punir sa desobéissance Celidée pourroit-elle se justifier, gran nymphe, & ne seroit-elle pas condamn à me donner amour pour amour, sans q Thamyre pût s'y opposer?

Car que peut-il prétendre sur ce qu'il donné librement, & dont il s'est dépouil par devoir en ma faveur? Loin qu'il puis me disputer Celidée, il seroit obligé à n la conserver envers & contre tous, puisq c'est de lui que je la tiens. Mais, dira-t-i je te l'ai donnée sans te devoir rien,

parce que je l'ai voulu. Hé quoi, Thamyte, ne venez-vous pas d'avouer que vous y avez été contraint par des raisons que vous avez alleguées vous-même ? N'êtes-vous pas convenu qu'en consideration de mon pere qui me recommanda à vous en mourant, & qui vous avoit élevé, vous aviez cru devoir conserver mes jours à ce prix ? Mais je veux, grande nymphe, que cette action ait été parfaitement volontaire, peut-il maintenant revoquer ses dons ? S'il met au nombre de ses bienfaits la cession qu'il m'a faite de la bergere, nommera-t-il cette action une action volontaire, quand ce qui m'oblige à lui est ce qui le dépouille de ce qu'il prétend aujourd'hui ? Si donc il reflechit sur ce qu'il devoit à la memoire de mon pere, s'il considere ce qu'il se devoit à lui-même, s'il examine l'obligation dont il m'a voulu lier, il verra que cette action n'a point été purement volontaire : que par rapport à mon pere, il n'a fait que lui rendre ce qu'il avoit remis dans ses mains, & que payer une dette qu'il avoit contractée ; que par rapport à lui, c'est justice, & qu'il devoit ce sacrifice au sang qui nous lie ; & que par rapport à moi c'est un plaisir qui exige toute ma reconnoissance.

Les dieux me sont témoins, mon pere, car, à moins que vous ne me le défendiez,

je ne vous nommerai jamais autrem
que je suis au desespoir de vous contr
en cette occasion. Mais dites vous-n
en quel état vous m'avez vû, & conf
ensuite que c'est l'amour qui me cont
à vous faire ce déplaisir, & qu'il m'e
possible de lui resister. Si dans toute
occasion, je suis assés malheureux
vous déplaire, puissent les dieux m
nir comme le plus ingrat des hom
mais mon pere, excusez ma foiblesse
dez-moi à me plaindre de vous à
même. Pourquoi me rappellâtes
d'entre les Boïens, avant que d'av
pousé Celidée? Pouviez-vous vou
suader que vous appartenant je n'a
pas quelque simpathie avec vous, &
je n'aimerois point ce que vous aim

Mais, direz-vous, je te croyois tro
né pour l'aimer contre ma défen
pour la regarder autrement que com
sœur. Est-il possible, sage Thamyre
vous ayez oublié quelle est l'impru
de la jeunesse, & avec quelle fure
hommes se portent toujours vers
leur est interdit? Me défendre de l'a
n'étoit-ce pas irriter mes desirs!

Mais, me direz-vous encore, ne
mis-je pas de l'aimer comme ta sœu
que tu ne manquasses ni à Thamyr
toi? Quel ordre, ô grande nymphe

myre me montre une beauté infinie, me permet de la voir, m'ordonne de l'aimer, mais il veut que mon amour se renferme dans les bornes de l'amitié fraternelle. L'Amour qui remplit l'univers, qui dispose des dieux & des hommes, sera donc renfermé dans les limites que lui prescrit Thamyre? Mais quelle opinion avoit-il conçue de moi? me croyoit-il plus puissant que les hommes, & que les dieux mêmes? s'est-il figuré que je pourrois dans un âge qui est sans experience, prendre sur moi ce qu'il n'a pu obtenir de lui-même, malgré sa prudence & sa maturité?

Peut-être se plaindra-t-il que j'ai blessé le respect que je lui devois. Helas qu'il se souvienne que c'est malgré moi, & même qu'il ne peut s'en plaindre, puisque j'aurois mieux aimé mourir, que de rien faire paroître de mon amour! La peine qu'il eut à penetrer mon secret, lorsque j'étois entre les bras de la mort, justifie assés ce que j'avance. Que si le sage myte reconnut la cause de mon mal, à mon poux, & aux changemens de mon visage, helas, si Thamyre s'en plaint, qu'il loue auparavant le respect que je lui rendois en aimant mieux mourir, que de découvrir mon mal; & qu'il blâme ensuite la nature de ne m'avoir pas donné autant de pou-

voir ſur mes mouvemens interieurs, ſur ma langue & ſur mes actions ! Pc quoi les mêmes raiſons qu'il s'eſt rej ſentées lorſqu'il me donna Celidée, l'engageroient-elles pas à m'en laiſſe poſſeſſion ? ce qu'il devoit à la confiar à l'amitié de mon pere, ne ſubſiſte plus aujourd'hui ? N'eſt-il pas le m Thamyre qui m'a cedé la bergere, & le même Calydon, qui ne reçus la vie cette condition ?

J'avoue que jamais pere ne donna plus grande preuve de tendreſſe, que T myre m'en a donnée, lorſqu'il a bien v lu ſe priver de Celidée en ma faveur. M aujourd'hui qu'il veut me la ravir, puis-je pas dire que jamais pere ne tr plus cruellement un fils, que Tham traite Calydon ? Tous ſes bienfait tournent maintenant en autant d'offer Car, Thamyre, que m'importe que v ayez élevé mon enfance, que vous m'a fait inſtruire, que vous ayez conſervé troupeaux & mes pâturages, que v m'ayez deſtiné votre ſucceſſion ? (m'importe enfin que, pour me rend vie, vous vous ſoyez privé de ce que v aviez de plus cher, & que vous me l'a donné, ſi le reprenant aujourd'hui v me preparez une mort mille fois cruelle que la premiere, & ſi ſans la

ſeſſion de ce que vous me raviſſez, je mépriſe les biens, l'inſtruction, la vie même ? Ne trouvez donc point étrange que je me plaigne de vous, & que je ſoutienne que par cette ſeule offenſe ſont effacées toutes mes obligations.

Si vous voulez qu'elles vivent toujours, joignez-vous à moi, avouez ce que je vais dire en votre nom à Celidée. Et vous, bergere, écoutez mes paroles, comme ſi Thamyre les proferoit lui-même. Eſt-il poſſible, vous dit-il, que ma priere n'ait rien pû ſur vous, puiſque le merite de Calydon & la violence de ſon amour ne vous ont point touchée ? Ne m'avez-vous pas juré mille fois que votre amitié pour moi me donnoit tout pouvoir ſur vous ? Pourquoi donc me reſiſtez-vous aujourd'hui ? Vous ai-je propoſé un berger qui fût indigne de votre amour ? Il n'y a peut être point de bergere dans toute la contrée, qui ne regardât Calydon comme un parti avantageux. La ſage Cleontine, votre mere qui par un excès de tendreſſe ne veut point contraindre votre choix, en juge ainſi. Mais, direz-vous ; c'eſt vous que j'aime Thamyre : & je n'en puis aimer un autre ; c'eſt à vous que j'ai donné toute puiſſance ſur moi, excepté celle de donner ma volonté à quelqu'autre.

Cette declaration a dequoi me plaire

infiniment ; mais si vous m'aimez, puis-
que l'on doit plus cherir l'honneur de ce
que l'on aime, que sa propre conservation,
pourquoi ne vous efforcerez-vous pas de
conserver l'honneur de Thamyre ? Pour-
quoi refuserez-vous de l'aimer sous le non
de Calydon ? Calydon est un autre moi
même ; il m'est uni par les liens du sang
& plus encore par ceux d'une tendress
reciproque. Si tout est commun entr
amis, l'aimant comme je fais, il a droi
sur tout ce qui m'appartient ; & si vou
m'aimez comme vous le dites, ne doit-
pas participer à votre affection ? Ne m
reprochez pas que je vous manque d
foi ; je n'aimerai jamais d'autre bergere
mon amour a commencé par vous, & f
nira par vous. Le destin me défend de vo
posseder, les loix du devoir & celles de
nature m'ont contraint de vous donner
un autre ; mais songez quelle satisfactic
j'aurai de vous voir à celui que j'ai élev
que j'ai instruit, que j'aime, que j'ai cho
si pour mon heritier, & pour le comp
gnon de ma fortune. Aimez donc Cal
don, si jamais vous avez aimé Thamyr
recevez-le au lieu de Thamyre, & mo
trez-vous à la fois genereuse amante,
religieuse envers les dieux qui l'ordonne
ainsi.

Grande & sage nymphe, ces paro

que Thamyre a proferées par ma bouche sont si conformes à la raison, si équitables, si dignes de lui, que je suis assuré qu'il ne les desavouera point. Ainsi, après vous avoir juré par Thautates, que Calydon aime, & qu'il n'y eut jamais d'amant plus veritable, je n'ajouterai point d'autres raisons. Seulement en remettant & ma vie & ma mort entre vos mains, je prierai les dieux qu'ils soient aussi justes à votre égard que vous le serez au mien.

Calydon finit de la sorte, avec une profonde reverence, ensuite il s'approcha de Celidée, & se mit à ses genoux, en attendant que l'on répondit à son discours. Thamyre s'avança dans ce moment, mais Leonide lui dit que Celidée devoit parler avant lui, puisque Calydon avoit touché en premier lieu ce qui la concernoit. Celidée prit donc ainsi la parole, en rougissant d'une honnête pudeur.

RE'PONSE DE CELIDE'E.

JE suis peu accoutumée, grande nymphe, à parler sur la matiere qui se presente; ainsi la rougeur qui s'est répandue sur mon visage, & ma voix tremblante ne doivent point vous rendre suspecte la bonté de ma cause. Si je n'en étois persuadée, je n'aurois pas la hardiesse d'ouvrir la bouche

pour me défendre. Calydon a montré trop d'éloquence ; mais cette éloquence même parle contre lui. Il a mandié de foibles raiſons pour accompagner l'abondance de ſes paroles, & je ne cherche moi que des paroles à mes raiſons. Elles ſont ſi fortes & ſi nombreuſes ces raiſons, que j'eſpere vous convaincre que je ne dois point aimer Calydon.

Mais par où commencer, & quel ſecours implorer en ce périlleux combat? Périlleux, dis-je, puiſque de la victoire dépend tout mon bonheur ? & qu'il s'agit de vaincre des monſtres qui veulent que j'aime & que je haïſſe à leur gré. J'ai appris de nos ſages druides que le grand Hercule que nous voyons ſur nos autels, la maſſue à la main, une peau de lion ſur les epaules, & des chaînes d'or dans la bouche, qui tiennent tant d'hommes attachés par les oreilles, fut jadis un heros qui exterminoit les monſtres par la force de ſon bras, & perſuadoit la vertu par ſon éloquence. A qui dois-je plus tôt recourir qu'à ce heros, qui aima, comme je l'ai oui dire, une de nos Gauloiſes, & qui ſans doute ne me refuſera point à ſa conſideration l'aſſiſtance que j'implore : Je te conjure donc, ô grand Hercule, par ta valeur, & par la belle Galatée notre Princeſſe, de me délivrer des monſtres

i s'acharnent contre moi, & de con-
ire de telle sorte ma langue, que je con-
inque la nymphe des raisons que j'ai de
aimer ni Thamyre, ni Calydon.

Et d'abord, Calydon, comment oses-tu
e citer devant l'Amour ? crois-tu que s'il
st le dieu des insensés, son pouvoir s'é-
ende sur des bergeres qui rougiroient de
rononcer son nom, ou même de l'en-
endre ? Tu viens d'appeller devant son
trône une bergere qui l'a toujours bravé.
Et quelle esperes-tu que soit ma réponse?
Ne pense pas, berger, que je m'excuse ni
envers lui, ni envers toi, tant que tu ne
m'allegueras point de meilleures raisons
que ses ordonnances ; je fais encore une
fois profession de les mépriser. Mais
quand je m'y conformerois, quelle seroit
ma récompense ? Voila, diroit-on, voila la
bergere de toute la contrée la plus tendre.
Titre sans doute fort honorable pour une
fille bien née ! Cesse donc de m'appeller
devant ton dieu, je ne veux point en re-
connoître la puissance, & je men declare
ennemie.

Si tu veux que je te réponde, presen-
tons-nous au tribunal de la Vertu ou de la
Raison ; & certe à laquelle des deux que
tu veuilles te soumettre, nous n'avons
besoin que de la grande nymphe qui dai-
gne écouter nos differends ; c'est donc en

sa présence, que je vais te répondre. Il semble que ton discours peut se rapp ter à ces trois points : Que je dois t mer, parce que tu m'as aimée, & qu l'ai sçu ; parce que les faveurs que tu reçues de moi dans ta maladie, & qui causé ta guérison, m'y obligent, e parce que Thamyre m'a donnée à t

Mais, madame, ne lui ordonnerez-v point de me répondre, afin de tirer d bouche même la connoissance de la vér Je te demande donc, berger, comm je t'inspirai de l'amour ? Tu ne rép point ? Commandez, madame, qu'il réponde. Et Leonide le lui ayant ordo » Vous le sçavez aussi-bien que moi, » il. Mais puisqu'il faut que je parle, la » miere de vos faveurs fut de vous mon » à mes yeux au sacrifice du sixiéme d » lune. » N'y avoit-il à ce sacrifice, aj Celidée, d'autre bergere que moi d'autre berger que Calydon ? » Toute » bergeres, & tous les bergers du ham » y étoient, répondit-il. » Et que fis-je pliqua la bergere, pour t'attirer ? » I » loin, dit Calydon, que vous ayez » fait (& c'est par là que vous devez » connoître que les dieux ont ordonn » notre amour) vous ne tournâtes pas » me les yeux vers moi, & je vous a » pourtant aussi-tôt que je vous apper

» comme forcé par une puissance interieure.
» Mais peut-être, continua la bergere, j'ai
» usé d'artifice pour te conserver ? Ne vous
» donnez point cette gloire, interrompit le
» berger, mon amour est né sans vous, il a
» continué, il s'est accrû, sans que vous y
» ayez contribué en rien que par vos char-
» mes. Et même dès que vous le remarquâ-
» tes, car j'ai reconnu que vous vous en
» étiez apperçue, de quel air me regardâ-
» tes vous ? Et quelle indifference, ou plus
» tôt quels mépris n'ay-je point essuyés
» depuis ? Par là je merite le titre de
» monstre que vous me donnez. Quoi de
» plus monstrueux en effet, que de voir un
» berger si constant, malgré tant de ri-
» gueurs ? Si pour conserver mes jours
» vous m'avez visité durant ma maladie,
» vous aviez dans le cœur le barbare des-
» sein de me faire mourir une autre fois
» plus cruellement.

Alors la bergere poursuivit en ces termes :

Grande & sage nymphe, vous entendez par sa bouche même, que s'il m'a aimée, je n'ai en rien contribué à son amour. Mais que me répondra-t-il, si devant le trône de la Raison, je lui dis : Tu m'as aimée, dis-tu, & je dois t'aimer à mon tour ; mais entens la réponse de la Raison : En aimant Celidée, tu l'as offen-

ſée, & que te doit-elle autre choſe q
la haine ? Si ta maladie & tes larmes l
appris qne tu l'aimois, ſi elle l'a ſçu
toit pour elle un motif de te haïr d
tage.

Dis-moi, puiſque tu as été ſi bien in
par les ſoins de Thamyre, en quel l
as appris qu'il ſeïoit à une bergere bie
d'aimer & de ſouffrir qu'on l'aime? Si
idée n'eſt établie que parmi ceux qui
nent le vice pour vertu, ne m'offen
pas infiniment, en exigeant de moi c
eſt contraire à mon devoir ? Tu m'as a
dis-tu, parce qu'une puiſſance invi
le vouloit ainſi : & quelle obligation
je t'avoir ſi tu m'aimes malgré toi
t'excuſes envers Thamyre de ce q
m'aimes malgré ſa défenſe, parce qu
ne peut t'imputer à crime ce qui ne d
pas de toi ; comment donc penſes-tu
ter quelque récompenſe, puiſque t
tion eſt involontaire. Ou déclare-toi
pable envers Thamyre, ou ceſſe de d
der le ſalaire d'un ſervice forcé. Ton a
m'a-t-il rendue plus belle ou plus ve
ſe ? S'il ne m'en eſt revenu que cha
que déplaiſirs, n'es-tu pas inſenſé,
don, de prétendre une récompenſe,
tu ne mérites que des châtimens ? O
tôt quelle audace eſt la tienne, de m
mander des graces en preſence de la

he, au lieu de me demander pardon !

Mais je t'entens me reprocher, que pour onserver tes jours, je ne devois point te donner des esperances. C'est ici, Calydon, que je dois te nommer ingrat. Qui se plaignit jamais d'avoir reçu des graces au lieu de la vengeance qu'il devoit attendre ? Quoi ! parce que je n'ai pas voulu ta mort, je suis coupable de ta vie ? Au reste, ne m'accuse, ni ne me loue ; c'est ici une de ces actions qui étant forcées ne doivent être ni recompensées, ni punies.

Je ne pus la refuser à l'affection de Thamyre. Tu souris, Calydon, il te semble que m'étant déclarée ennemie de l'amour, je ne devois pas avouer que l'amour eût eu ce pouvoir sur moi. Mais ne puis-je pas chérir l'amitié, cette vertu qui fait estimer les choses comme elles doivent l'être ? J'ai oui dire, grande nymphe, que l'on pouvoit aimer en deux manieres ; l'une qui est reglée par la raison, & on me l'a nommée amitié ; l'autre qui n'a d'autre regle que les desirs, & l'on m'a dit qu'elle s'appelloit amour. De la premiere façon nous aimons nos proches, notre patrie, & les personnes vertueuses ; ceux qui aiment de la seconde, sont comme transportés hors d'eux-mêmes, & commettent tant de fautes, que le nom en est aussi odieux, que celui de l'autre est respectable. J'avouerai

donc sans rougir, que j'aime Thamyre, & que je l'aime pour sa vertu.

Si Calydon me demande comment je puis distinguer ces deux sortes d'affection, puisqu'elles empruntent souvent l'apparence l'une de l'autre. Je lui répondrai que c'est la sage Cléontine qui m'a appris à les distinguer. » Ma fille, me disoit-elle, mon » experience m'a fait connoître que la plus » sure connoissance vient des effets. Ainsi » pour démêler de quelle façon nous sommes aimées, considerons les actions de » ceux qui nous aiment. Si nous remarquons qu'elles soient contraires à la raison, à la vertu, au devoir, ayons-les en » horreur; si elles ne passent point les limites de l'honneur, du devoir, chérissons-les, estimons-les comme vertueuses.

Voilà, berger, ce qui m'a fait connoître que je devois cherir l'affection de Thamyre, & détester la tienne. Car quels effets a produits celle-ci? des violences, des transports, le desespoir. Au contraire dans l'affection de Thamyre rien que de vertueux. Elle a commencé dans un temps où l'on ne pouvoit pas même soupçonner Thamyre de vues criminelles. Et dans tout son cours il ne s'est rien passé dont l'honnêté puisse s'offenser. Enfin pourquoi a-t-elle cessé? pour les raisons qu'il vous a lui-même expliquées. Voilà encore une

pis ce qui me fit agréer l'affection de Thamyre, & ce qui m'a fait jetter celle de Calydon. Ce fut uniquement pour plaire à Thamyre que je vis le berger durant sa maladie, & ce fut uniquement par compassion, & dans la vue de le guerir que je lui donnai des esperances. Si j'ai failli, en aimant Thamyre; je veux bien, Calydon, expier ma faute, & ne l'aimer plus de ma vie.

Tu diras peut-être que j'ai donné sur moi toute puissance à Thamyre, que ce berger m'a remise en tes mains, & que je ne puis m'opposer à sa disposition. Mais voici quel est ton raisonnement: Je te choisis pour mon époux; puisque tu l'as été quelque temps, tu peux me donner à un autre. Apprens, Calydon, que si je donnai toute puissance à Thamyre sur moi, c'est que je l'aimois, & que je l'aimai parce qu'il m'aimoit. Maintenant qu'il ne m'aime plus, il n'a plus de pouvoir sur moi.

Mais, diras-tu encore, il jure qu'il t'aime toujours, & que c'est la raison seule qui l'oblige à te remettre à un autre. Je n'en croi rien, berger; mais si la raison a tant d'empire sur lui, pourquoi n'en auroit-elle point sur moi? La nature me deffend de t'aimer, puisqu'elle mit dans mon cœur, dès que je te vis, une haine invincible pour toi. Sois certain, Calydon,

que j'aimerois mieux mourir que de vivre avec toi. J'avoue que tu merites une meilleur fortune ; mais je ne puis croire que je fusse heureuse dans un engagement d'où la nature me retire avec tant de violence. Vis donc en repos, Calydon, & si tu m'aimes, qu'il te suffise de me tourmenter par ton amour, sans exiger de moi que t'aime. Mais le Lignon remontera plus tôt vers sa source, que tu ne parviendras à te faire aimer de Celidée.

Voilà, madame, ma réponse aux foibles raisons de Calydon ; il me reste à combatre un ennemi bien plus dangereux, & qui me porte des coups bien plus sensibles. C'est de l'ingrat Thamyre que je parle, de Thamyre que j'aimai veritablement, & de qui je crus être aimée, mais helas que me demande-t-il maintenant? peut-il croire que je respire encore, après qu'il m'a remis entre les mains de son plus cruel ennemi? Comment ose-t-il prétendre que je l'aime, quand il a cessé de m'aimer, & qu'il m'a forcée à ne l'aimer plus? car je l'aimai, j'en conviens ; mais qu'il ne trouve point étrange que je ne l'aime plus, puisqu'il a cessé le premier. Il m'a fait plus d'outrage que je ne lui en fais mais je ne m'en plains pas ; seulement qu'i ne me demande plus ce qui n'est plus en mon pouvoir. Ignore-t-il que tant que no

re amitié a été mutuelle, j'étois à lui puis-qu'il étoit à moi, & qu'alors il pouvoit disposer de moi, suivant les loix de l'amitié. S'il m'a donnée à Calydon, comment peut-il me redemander aujourd'hui ? S'il veut m'avoir qu'il ait recours à Calydon, & s'il peut m'obtenir de lui, qu'il revienne à moi, je verrai alors ce que je devrai faire. Mais si Calydon le refuse, qu'il cesse de se plaindre, & qu'il ne parle plus de nœuds qu'il a rompus lui-même.

Il m'a sacrifiée, dit-il, pour sauver Calydon; il l'aimoit donc plus que moi. J'y consens. Mais ne lui suffit-il pas que son sacrifice ait été reçu, & que son cher Calydon vive ? Ce qu'il a voué aux manes de son frere, veut-il le lui ravir par une horrible ingratitude ? Quitte ces sentimens, Thamyre, le ciel te puniroit, n'espere pas que jamais je m'abaisse jusqu'à des mortels, après avoir été offerte aux dieux pour le salut de Calydon. N'y auroit-il pas une imprudence extrême à me remettre entre les mains de qui m'a si mal conservée, & dont je préférois l'estime à celle de tous les autres hommes ? Quoi, Thamyre, voudrois-tu reprendre ton premier empire sur moi, afin de me sacrifier de nouveau à Calydon, s'il retomboit malade, ou à quelque autre de tes proches ou de tes amis ? Qu'il te suffise de m'avoir ré-

duite en me donnant à Calydon, à l'état d'où je le tirai ; mais ne te glorifie poin de cet aveu : Thamyre, si j'ai pleuré tor départ, je ris maintenant de ton retour. Voilà, me dis-je à moi-même, ce berger qui a preferé la satisfaction d'autrui à ma conservation ; le voila qui regrette un bien dont il étoit le maître, & dont il s'est dépouillé volontairement. Que vous êtes justes, ô dieux ! vous connoissiez mon innocence ; vous avez vu ces deux bergers m'outrager ; vous avez pris ma défense, & vous m'avez vengée par mes ennemis mêmes. Quel déplaisir ce perfide ne reçoit-il point de celui-là même à qui il vouloit me donner ? Et quel tourment n'éprouve point de la part du perfide celui à qui j'ai été donnée ? Qui ne voit éclater sur eux la colere de Tharamis, & qui ne reconnoît dans toutes leurs actions les effets de la vengeance divine ? Pourrois-je donc craindre, madame, que vous ne ratifiiez ici le jugement des dieux ?

Celidée finit de la sorte, & faisant à la nymphe une profonde reverence, elle témoigna qu'elle n'avoit plus rien à dire. Léonide ordonna donc à Thamyre de parler pour sa défense ; & Thamyre commença en ces termes :

RÉPONSE DE THAMYRE.

QU'il m'eſt douloureux, grande nymphe, de me voir outragé par un berger & par une bergere qui me doivent leur éducation ! Après l'abus qu'ils en font contre moi, s'il me reſte quelque eſperance de vie c'eſt uniquement dans l'équité de votre jugement. Mais quelque ſenſibles que ſoient les coups qu'ils me portent, j'aime bien mieux les recevoir que les donner. Peut-être que vous reconnoîtrez tous deux votre faute, & que vous vous repentirez de votre ingratitude. Alors ces diſcours artificieux que vous employez à me perdre, vous les tournerez en reproches contre vous-mêmes ; mes enfans, je vous pardonne ces outrages ; ſi j'ai ſupporté votre jeuneſſe, je puis encore & je veux la ſupporter. Mais avouez du moins que pour en venir à cet excès d'indulgence, il ne falloit pas une affection moins forte que la mienne.

Je voi bien, madame, qu'ils ſont inſenſibles à mes diſcours ; mais puiſqu'ils demeurent obſtinés, puiſque les remedes que mon affection me ſuggeroit ſont inutiles ; employons maintenant le fer & le feu. Voici donc les raiſons de Calydon.

Tu m'as donné Celidée, & la confiance de mon pere, ton affection pour moi, l'eſ-

perance de m'obliger, vouloient que
la donnasses. Et tu m'offenses plus ai
en voulant me la ravir, que si d'abo
me l'avois refusée. Voila, si je ne me
pe, grande nymphe, tout ce qu'il a
dire & contre la raison, & contre lu
me, & contre moi.

Ingrat, tu veux te prévaloir contr
de ma bonté, de ma compassion?
donné Celidée! mais pourquoi te
donnée? Pour te sauver la vie, tu
toi-même. Tu me dois donc la vie, &
tu pas un monstre d'ingratitude de v
l'ôter à qui te l'a conservée? Si je t'a
né la bergere dans cette vue, quel t
fais-je en la redemandant aujour
Mais, diras-tu, c'est l'esperance de
der Celidée qui m'a gueri, & si tu
prens, je retombe dans le même pe
lusion, grande nymphe! l'experien
ici pour moi. Depuis qu'il est assu
Celidée ne sera jamais à lui, il est pl
veur à la verité, mais sa santé est
me. Puis donc qu'il ne s'agissoit pl
de sa satisfaction, & que le peril étoi
j'ai crû pouvoir, sans lui faire injur
prendre Celidée. Je veux qu'il y ai
lui du danger; il y en a de même pou
& si je suis privé de la bergere, c'est
ma vie. Jugez, madame, s'il ne d
faire pour moi ce que j'ai fait pour

donné Celidée pour conserver ses
parce que son pere m'aimoit, &
ne recommanda ce fils en mourant;
it-il pas encore plus me la rendre
conserver mes jours? Si, comme il
ie, je lui ai cedé la bergere, pour
ger à la reconnoissance, qu'attend-il,
at, puisqu'il sçait bien que je ne puis
ivre, s'il persiste à l'être? Et ne dois-
le regarder comme mon plus cruel
ni, puisqu'il s'acharne avec tant de
ice à me donner la mort?
lonnez, madame, à ma juste dou-
elle étouffe ma voix, & m'empêche
répondre. Je dirai seulement en peu
ots, madame, que si pour lui avoir
a bergere, il me doit la vie, je le
de cette obligation, pourvu qu'il me
Celidée. Ce qui prouve qu'il est hors
iger, c'est qu'il y a plus d'une lune
bergere lui a fait entendre ses refus?
ii a juré que l'on verroit plus tôt la
& le ciel rassemblés, que Celidée unie
ydon. S'il est convaincu que Celidée
a jamais à lui, n'est-il pas le plus in-
es hommes de ne vouloir pas que je
enne? Je lui ai sauvé la vie, en me
illant de ce que j'avois de plus cher,
grat veut me la ravir, en retenant ce
est point à lui, & ce qui n'y sera ja-

Mais, grande nymphe, il me semble q
nos disputes sont bien superflues, puisq
son malheur & ma trop grande affecti
pour lui nous ôtent à tous deux un bien q
nous nous refusons mutuellement. Qu
droit, Calydon, peux-tu avoir sur u
bergere qui ne t'aime point ? Celui de m
amour, diras-tu, & du don que tu m'
as fait. Mais, berger, comment pourro
tu y prétendre par ton amour, puisqu'e
le rebute ? Et comment par le don que
t'en ai fait, puisque je n'ai pu te remet
autre chose que la part que j'y avois ?
tout ce qui étoit à moi dépendoit de sa
lonté ; si cette volonté s'est retirée de m
quel pouvoir m'y reste-t-il ? Berger,
n'as donc aucun droit sur Celidée, &
n'y dois rien prétendre.

Voyons maintenant ce que j'y puis p
tendre, moi ; dieux, quel seroit mon dr
s'il n'y avoit jamais eu de Calydon ! 1
affection commencée avec la vie, des s
si perseverans, une recherche si consta
si honnête rendroient ma cause invinci
si ce berger n'avoit jamais été, ou
avoit suivi les conseils de la raison.

J'avoue, belle Celidée, que vous :
lieu de vous plaindre de moi ; & j'en
pénétré de la plus vive douleur. Je vo
outragée, je le confesse ; mais ne de
vous pas montrer en me pardonnant,

viez pour moi la plus véritable af-
1 ? Que ne m'avez-vous point dit au-
qu'elle surmonteroit ? Acquitez au-
hui votre promesse ; & si toujours ir-
ous prononcez contre moi, j'appel-
vous à vous-même, à vous lorsque
consulterez votre amour, comme
coutez votre dépit. Et quelle preuve
iez-vous donnée de votre amitié, s'il
n étoit presenté quelque occasion
able ? Quoi, tant que je vous aurois
e par toutes sortes de services, vous
iez aimé ? Appellerez-vous cela une
e d'affection ? & n'est-ce point plus
connoissance ?
is, direz-vous, comment esperes-tu,
ıyre, de recevoir les fruits de mon
ion, quand toi-même tu l'as sacri-
Ha belle Celidée, je serois mort plus
que de la sacrifier, cette affection ! Le
e est l'arbre consacré à l'amour, pour-
le changer en cyprès ? Le myrte est
tte nature, que plus il est coupé, plus
ousse de branches.
is je veux qu'en vous quittant j'aye
nis une faute énorme ; croyez-vous
le vous autorise à en commettre une
lable ? Si vous le croyez ainsi, puisque
on éloignement vous prenez sujet de
éloigner de moi ; ne devez-vous pas
nir à moi, quand je reviens à vous ?

Seriez-vous plus touchée de l'offenſ
de la ſatisfaction ? Ah, un pareil ı
ment ſeroit indigne de Celidée, doı
yeux annoncent tant de douceur !

Mais, dites-vous, je vous ai donı
Calydon, c'eſt à lui que je dois vou
mander. Ce diſcours me deſeſpereroi
ſa mauvaiſe volonté, ſi vous ne m'avi
mille fois qu'il m'étoit impoſſible de
donner à lui. Or nous en ſommes ve
ce terme qu'il faut que vous ſoyez
ou à moi. Si vous refuſez d'être à
parce que j'ai été imprudent ; eh
Celidée, pour n'être point à Than
vous ſerez à Calydon. Si vous refuſe
tre à lui, vous revenez à moi neceſ
ment, puiſque vous m'apparteniez
que je vous euſſe donnée au berger.]
quoi vous offenſer que je vous aye fa
au ſalut de Calydon ? Les victimes qu
offre aux dieux ne doivent-elles pa
parfaites ? Et ne croyez pas que j'o
Thautates, en continuant de vous a
en deſirant même de vous poſſeder ;
que nous devons aimer Thautates, &
deſormais je vous ſervirai avec toute
de reſpect & de ſoumiſſion. Ne me de
dez plus, je vous en conjure, comb
temps je vous conſerverai, & ſi je ne
ſacrfierai point au ſalut de quelque
Je ne deſire de vous ravoir que pe

salut de ce Thamyre que vous avez tant aimé, qui n'y aspire que par son extrême affection, & qui se jettant aux genoux de Celidée ne les abandonnera point, qu'il n'ait perdu la vie, ou qu'il n'ait recouvré le bonheur d'être aimé d'elle.

A ces mots il se jette aux genoux de la bergere, & l'arrose de ses larmes. Tous en furent émus, & Celidée même; mais pour lui cacher son émotion, elle lui mit une main sur le visage, & tourna la tête de l'autre côté.

La nymphe voyant qu'ils n'avoient plus rien à dire, se leva, & tirant à part les bergeres, Pâris & Silvandre, elle leur demanda ce qu'ils pensoient de ce differend. Les avis furent d'abord partagés, mais après bien des discussions, quand ils eurent repris leurs places, Leonide prononça son jugement en ces termes :

JUGEMENT DE LEONIDE.

» Celidée a aimé Thamyre dès le berceau; Thamyre étoit déja avancé » en age quand il a aimé Celidée, & Calydon l'a aimée dès sa jeunesse. Celidée » doit beaucoup à la vertueuse affection » de Thamyre; Thamyre à la memoire du » pere de Calydon, & Calydon aux bons » offices de Thamyre. Enfin Thamyre a

» offensé Celidée en voulant la ren
» Calydon ; & Calydon n'a pas mo
» fensé Thamyre & Celidée ; l'un
» refusant la même grace qu'il e
» reçue, & l'autre en la rechercha
» tre sa volonté, & lui faisant perd
» qu'elle aimoit. Tout muremen
» deré, nous ordonnons que l'an
» Calydon cede à l'affection de T
» parce que celle-ci est reciproqu
» l'obligation de Thamyre soit
» moindre que celle de Calydon
» qu'un bienfait reçu oblige plus
» memoire d'un bienfait ; & que l
» de Calydon soit estimée plus gra
» celle de Thamyre, parce que l'of
» Calydon est mêlée d'ingratitude.
» Pour ce qui regarde Thamyre
» lidée, nous declarons que Celid
» d'obligation à Thamyre, qui l'a
» avec tant de soin, & aimée av
» d'honnêteté ; mais que Thamyr
» offensé Celidée, lorsqu'au mépr
» amour, il a voulu satisfaire aux
» gations qu'il croyoit avoir à C
» Cependant comme il n'y a poi
» fense que l'amour ne doive pard
» nous ordonnons, de l'avis de to
» qui ont entendu avec nous ce di
» que l'amour de Celidée l'empo
» l'offense de Thamyre, & qu'en

» l'amour de Thamyre surpassera l'affec-
» tion que Celidée lui a portée jusqu'ici ;
» car tel est notre jugement.

Les bergers & la bergere se soumirent à ce jugement. Calydon seul en fut accablé. Déja il éclatoit en regrets, lorsque la nymphe qui l'avoit prévu, se leva tout à coup, pour se rendre chés Adamas, & après avoir salué les bergeres, elle pria Silvandre de les accompagner elle & Pâris, jusque hors des bois de Bonlieu, parce qu'ils craignoient de s'y égarer. Lorsqu'ils eurent passé le pont de la Bouteresse, ils renvoyerent Silvandre, & continuant leur route, ils arriverent chés Adamas qui alloit souper.

Pour Silvandre, il reprit son chemin, & laissant Bonlieu à main gauche, il entra dans la forêt, si occupé de Diane, qu'il ne voyoit pas même les objets qui frappoient ses yeux. Et voulant regagner son hameau, il vint sans y faire attention en un lieu du bois, où les arbres lui laisserent voir la lune qui étoit déja levée. Alors oubliant tout autre dessein, il se jette à genoux pour l'adorer à cause de la conformité de son nom avec celui de Diane. Puis s'étant relevé, il lui parla en ces termes :

***
**

Bel astre lumineux, qui dans un ciel serai
Eclairez de la nuit le visage effroiable,
Ne vous offensez point si je vous dis semblabl
A la belle qui tient mon ame dans sa main.
Comme vous chastement elle s'arme le sein
De tant de cruautés qu'elle en est redoutable
Et quiconque la voit, Actéon miserable,
Consumé de desirs l'appelleroit en vain.
Tous les feux de la nuit vous cedent en lu
miere;
Et des beautés Diane est toujours la premier
Rien ne trompe vos coups; rien n'évite se
yeux.
Que vous vous ressemblez! Non, elle e
plus cruelle.
Le tendre Endymion vous fit laisser les cieu
Il n'est point de mortel qui fléchisse la bell

O dieux, s'écria-t-il! Que deviendras-t Silvandre, s'il n'est point d'endymi pour elle. La nature ne lui auroit-elle don tant de beauté, que pour ne lui point do ner d'amour? Les dieux ne l'ont-ils faite belle, que pour n'être point aimée? C veulent-ils que nous l'aimions uniqueme pour nous consumer? La lune en ce m ment, comme pour l'inviter à demeur davantage en ce lieu, parut briller d'u nouvelle clarté. Il resolut donc de passer

ce lieu une partie de la nuit, car il se flatoit bien que Diane auroit soin de son troupeau qu'il avoit laissé avec celui de la bergere. Dans ce dessein, il se mit à suivre le sentier que le hazard lui offrit, & s'éloigna tellement de son chemin, qu'après avoir formé mille chimeres, il se trouva enfin au milieu du bois, sans se reconnoître. S'il bronchoit contre un arbre, je trouve, disoit-il, encore bien plus de contrarietés à mes desirs. Si quelque souffle agitoit les feuilles; o que je tremble bien davantage, disoit-il, quand je suis près d'elle, & que je veux lui faire entendre que cette passion qu'elle croit feinte est veritable! Si quelquefois il levoit les yeux, il s'écrioit en considerant la lune:

La lune dans le ciel, Diane sur la terre.

La solitude du lieu, le silence & la clarté de la nuit l'auroient invité à s'entretenir plus long-tems de ces douces pensées; mais s'étant enfoncé dans le bois il cessa de voir la lune. Alors revenant à lui même, & voulant se tirer d'un lieu si desagreable, à peine il avoit pensé à choisir un bon sentier, qu'il entendit une voix près de lui. Quelqu'occupé qu'il fût de son amour, il voulut sçavoir qui pouvoit comme lui passer les nuits dans un lieu si desert. Il jugea bien que ce devoit être quelque amant qui

ressentoit le mal dont-il étoit l
atteint. Il se laisse donc conduire
& se trouve près de deux hon
l'obscurité du lieu l'empêcha de
tre. Il jugea seulement à leurs h
l'un étoit druyde, & l'autre berg
toient assis sous un arbre, aux bo
fontaine dont la fraîcheur & le
les avoit engagés à passer la nuit
Il entendit que l'un d'eux répond
tre en ces termes : » Mon pere,
» assés admirer ce que vous m
» cette beauté ; à vous entendre
» porteroit sur ma bergere, &
» le penser sans crime. » Le druy
doit : » Croyez à mes discou
» craignez point d'être criminel
» que toute beauté procede de
» veraine bonté que nous appell
» le soleil que nous voyons écla
» l'air, la terre d'un même rayo
» éternel que nous ne voyons pa
» aussi tous les êtres. Mais comn
» du soleil visible éclate plus da
» dans l'eau, & dans l'eau que
» la clarté divine brille aussi pl
» pures intelligences que dans
» sonnable, & dans l'ame raiso
» dans la matiere.

Il alloit continuer, lorsqu
l'interrompit de la sorte : » Mo

» discours sont trop sublimes, & ma foi-
» blesse n'y peut atteindre. Si pourtant vous
» daignez me faire entendre ce que c'est que
» nature purement spirituelle, que l'ame,
» que la matiere dont vous parlez, peut-
» être parviendrai-je à l'intelligence du
» reste. Mon fils, ajouta le druyde, les êtres
» spirituels sont ces intelligences pures que
» la vuë de la souveraine beauté embellit
» des idées de toutes choses. L'ame est cette
» substance spirituelle & raisonnable qui
» distingue l'homme de la bête, & qui par
» le discours nous fait arriver à la connois-
» sance des choses. La matiere est ce qui
» tombe sous les sens, & qui est embellie
» par les differentes formes qu'elle reçoit.
» Vous pouvez maintenant juger que vo-
» tre bergere peut bien réunir la beauté du
» corps & celle de l'ame, & que sans l'of-
» fenser nous pouvons dire qu'il y a des
» beautés au dessus de la sienne. Figurez-
» vous des vases pleins d'eau. Les grands
» en contiennent davantage que les petits,
» cependant les petits sont aussi pleins que
» les grands. De même il y a des substances,
» dont la nature exige plus pour être par-
» faites, que d'autres substances que l'on ne
» peut cependant nommer imparfaites,
» parce qu'elles ont toutes la perfection
» qui leur est propre. Telle sera la ber-
» gere que vous aimez; vous pouvez la

» nommer parfaite, & convenir en mêm
» temps qu'elle l'est moins que ces pure
» intelligences dont je vous ai parlé. S
» vous n'écoutiez point les transport
» d'une imprudente jeunesse, vous laisse-
» riez la beauté du corps, pour vous atta-
» cher à celle de l'esprit, d'où il vous re-
» viendroit autant de satisfaction que l'au
» tre vous cause de déplaisir.

» Il y a long-temps, répondit le berger
» que j'ai entendu discourir sur ce chapi-
» tre ; mais ce que j'ai souffert m'e
» avoit fait perdre le souvenir. Je m
» souviens maintenant qu'un de vos druy
» des prétendoit que l'amour étant u
» desir de la beauté, & que n'y en ayan
» que de trois sortes, celle qui tombe sou
» la vue, & que l'œil seul peut discerner
» celle qui consiste dans l'harmonie, &
» dont l'oreille seule est juge ; celle enfi
» qui consiste dans la raison, & que l'espri
» seul peut appercevoir, il n'y avoit aus
» que les yeux, que les oreilles, & qu
» l'esprit qui dussent en jouir. Ah, mon fils
» ajouta le druyde, qu'il y en a peu qui s
» reglent sur cette doctrine, toute connu
» qu'elle est ! Il ne faut donc point êtr
» supris que tant d'amans soient malheu
» reux. Amour qui est le plus grand & l
» plus saint des dieux, ne peut souffrir qu
» l'on profane sa pureté. Toutes ces jalou

» ſies, tous ces dédains, toutes ces querelles, toutes ces infidelités, ſont, mon » fils, autant de châtimens du dieu. Si nous » ne deſirions que voir, qu'entendre, que » parler, pourquoi ſerions-nous jaloux ? » pourquoi rebutés ? pourquoi trahis ? pourquoi ceſſerions-nous d'aimer ? pourquoi » ne ſerions-nous plus aimés ? Quand un » autre poſſederoit avec nous ces mêmes » biens, cette poſſeſſion ne dimnueroit en » rien notre bonheur.

» Helas, mon pere, interrompit le berger » en ſoupirant, quand Amour ſeroit le plus » ſevere de tous les dieux, il ne trouve- » roit rien à reprendre dans mon affec- » tion ; elle a toujours été ſi reſpectueuſe » que la plus chaſte veſtale n'auroit pu s'en » offenſer. Cependant quel berger fut ja- » mais traité avec autant de rigueur ? Mon » fils, répondit le druyde, il y a bien des » choſes qui different ſuivant les ſujets où » elles ſe rencontrent. Les maux que vous » ſouffrez ſeroient des châtimens en d'au- » tres bergers moins vertueux ; par rap- » port à vous ce ſont des épreuves d'amour, » qui tourneront enfin à votre avantage, » & à votre bonheur. Cependant aſſurez- » vous que votre bergere s'eſt déja repen- » tie de ſes injuſtes rigueurs.

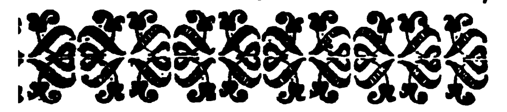
A ces mots, comme il étoit déja tard, le druyde ſe leva, & prit le berger

par la main. Celui-ci en le suivant r
dit : » Je vous conjure, mon per
» toutes les bontés que vous avez
» moi, de ne plus traiter ma berger
» juste. Ces discours me touchent p
» vement, que l'assistance que je re
» vous ne m'est agreable. Ma berg
» ce qu'il y a de plus parfait dans la n
» d'ailleurs elle peut disposer souve
» ment de moi.

Silvandre eut beau écouter atte
ment, il ne put s'assurer qui étoit le d
quoi qu'il crût le reconnoitre, pour l
ger il ne le connut point du tout.
pourquoi il prit le parti de les suivre
peroit de les reconnoitre à la clart
lune, quand il seroient hors du bois
comme il ne les suivoit que de loin, d
d'être apperçu, il les perdit entre
bres, & ne put sçavoir depuis ce qu
toient devenus. Il ne cessa pourtant
chercher que quand la lassitude & le
meil l'eurent contraint de choisir
pour se reposer; car il ne pouvoit re
son hameau.







L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

STORALE ALLEGORIQUE;

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

SILVANDRE ne s'éveilla que fort tard, parce que la nuit étoit déja très avan-e, lorsqu'il s'endormit. Pour le berger ui s'étoit entretenu avec le druyde, il fut ussi matineux que l'aurore. Comme il de-euroit près du lieu où Silvandre s'étoit iré, il arriva qu'en se promenant selon coutume, il apperçut le berger qui dor-moit. Depuis plus d'un mois qu'il habitoit lieu, il n'avoit point encore rencontré berger qu'il connût. La curiosité le por-à s'approcher doucement, & bien-tôt il reconnoit Silvandre pour un de ses plus in-es amis. Le souvenir de sa vie passée arracha des larmes ; il se retira aussi-

tôt, & se couvrit d'un gros arbre, pour n'ê-
tre pas apperçu, supposé que le berger s'é-
veillât. Après l'avoir consideré quelque
tems, il dit enfin d'une voix basse : » Ah
» Silvandre ; que cette rencontre imprevue
» me cause à la fois de plaisir & d'ennui
» je ne puis m'empêcher de me réjouir e
» te voyant, & cette vue me rappelle l
» bonheur dont je jouissois avant le crue
» arrêt de ma bergere. Qui pourroit san
» verser des larmes se souvenir de ma fe-
» licité passée, & voir l'état malheureu
» où je suis maintenant réduit ?

A ces mots, parce qu'il vit le berger faire
quelques mouvemens, il s'éloigna encore
plus, en disant assés haut : » Ah, belle
» bergere, jusqu'où va votre cruauté pour
» cet infortuné berger ! » L'étranger con-
nut bien qu'il dormoit ; mais ne sçachant
quel berger il avoit en vue, il s'approcha ;
& le vit baigné de ses larmes. Alors il ju-
gea que c'étoit de lui-même que parloit le
berger. Il en fut d'autant plus surpris que
ce berger avoit toujours marqué de l'aver-
sion pour l'amour, & que par cette raison
on le nommoit le berger indifferent. Mais
considerant quelle étoit la force de l'a-
mour, il crut enfin qu'à son tour il en avoit
senti les coups. Frappé de cette idée : » Ah
» Silvandre, s'écria-t-il, que tu es peu ca-
» pable maintenant de conseiller autrui.

» Puiss

ʾuisse Amour te traiter moins rigoureu-
ément que moi, & te donner une fortune
lus heureuse que la mienne !
Il se retire à l'instant au lieu de sa de-
ure ; mais à peine il y fut arrivé, que
assant dans son esprit ce qu'il venoit de
r : » Les dieux, disoit-il, ne l'ont-ils
oint envoyé dans ce desert, pour me ti-
rer de l'état où je suis, en m'annonçant
ne meilleure fortune ? Peut-être que
révoyant ma mort prochaine, ils ont
onduit vers moi Silvandre, pour me
ndre en son nom & au nom de mes au-
es amis les derniers devoirs ? » Après
ir roulé dans son esprit differentes pen-
s, cette consideration le détermina à
ire à sa bergere. Il crut que malgré l'or-
qu'elle lui avoit donné d'éviter sa pre-
ce, il ne devoit point abandonner la
, sans lui faire ses adieux. Il écrit donc,
s il efface plusieurs fois la même chose,
près avoir récrit ce qu'il avoit éffacé,
ie sa lettre & met au dessus : *A la plus*
& la plus aimée bergere de l'univers. Il
urne ensuite au lieu où il avoit laissé
andre, il s'approche doucement du
ger, & l'embrassant, » trop heureux
pier, s'écrie-t-il, si tu es rendu à celle
e qui dépend ma vie, touche lui si vive-
ent le cœur par la peinture de ma situa-
on, qu'elle comprenne que malgré ses

» rigueurs mes sentimens pour elle
» toujours les mêmes. Et toi, Silva
» ajouta-t-il, en lui mettant sa lettre
» la main, si tu vois la beauté que j'a
» donne-lui ce papier, & rens à ton
» dernier office qu'il espere jamais
» voir.» Le berger ne faisoit que de se r
quand Silvandre s'éveilla. Quel fut so
nement lorsqu'il vit la lettre, & su
lorsqu'il lut à qui elle s'adressoit !
» songe ou réalité, disoit-il ? Non, je n
» point, il est certain que je veille, &
» je tiens une lettre pour la plus bell
» plus aimée bergere de l'univers. M
» je veille, pourquoi ignorai-je qui
» donnée ? Je ne l'avois point quand
» suis endormi. Il faut qu'on me l'ai
» dans la main. Quel dieu n'a point
» les beautés de la terre ? Amour
» qui blesse les autres, n'aime-t-il pas
» Quelqu'un des immortels, ou qu
» faune aura vu Diane, il en sera d
» amoureux. »

Puis rentrant en lui-même : » Que
» chai-je, disoit-il ; lisons la lettre, &
» connoîtrons mieux qui l'a écrite.
même temps il déplie le papier, &
qu'en lisant il trouvoit quelque ch
semblable à ce qu'il avoit autrefois
il le marquoit avec le doigt. Mais qu
lut à la fin, *le plus infortuné comme le p*

e vos serviteurs : » Oh, s'écria-t-il, il ne
t plus en douter, la lettre est de moi; le
ie qui me conduit a vu mon ame toute
ere, & il a confié mes sentimens à ce pa-
r pour en instruire Diane. Quelle autre
uté pourroit causer une si violente
sion, & quel autre amant pourroit
ndre tant d'amour ? La lettre s'adresse
a plus belle & la plus aimée bergere de
nivers, il faut donc que je la rende à
ine. Elle est écrite par le plus infortu-
& le plus fidele amant, elle est donc
ite par Silvandre. »
rès avoir remercié le prétendu génie,
chemina vers son hameau, bien re-
de chercher Diane, dès qu'il auroit
, si par malheur il ne la rencontroit
t en chemin. Il ne la trouva point ;
, dès qu'il eut mangé à la hâte, il fit
r son troupeau qui l'attendoit, & prit
ntier qui conduisoit à la fontaine des
nores. Il esperoit d'apprendre là de
ouvelles. Il ne fut pas trompé dans
esperance. Lorsqu'il fut arrivé à la
ie qui aboutit à la fontaine, & qu'il
romené ses regards de tous côtés, il
voir sa bergere assise avec Astrée à
bre de quelques buissons. Il desira in-
inent d'entendre leurs discours, sans
apperçu, car elles lui parurent fort
ntives à leur travail. Pour executer son

dessein, il rentra dans le bois, & se gl
doucement le long des arbres, il a
si près d'elles qu'il put entendre to
qu'elles disoient. Il avoit laissé son trou
dans le bois sous la foi de ses chiens.

Astrée parloit alors en ces term
Diane : » Sans doute Phylis ne meri
» que vous preniez cette peine, moi
» core de porter ces beaux cheveux. I
» voue que je sens quelque jalousie,
» que je n'aye point fait de gageure
» elle, comme Silvandre, car je ne
» drois pas que vous l'aimassiez ou
» autre personne plus que moi. Bell
» trée, répondit Diane, c'est à moi à
» rer votre amitié; aussi ne le cede
» jamais à qui que ce soit sur cet ar
» pas même a Phylis dont vous me p
» & qui me causeroit bien plus de jal
» si j'ignorois qu'avant que de m'
» comme vous l'aimez, je dois vous
» ver mon affection, comme elle v
» prouvé la sienne. Ma sœur, repliqu
» trée, vous avez tant de merite, que
» ne devez point être sujette à la loi
» mune. Cependant, répondit Diane,
» bien m'a-t-il fallu demeurer aup
» vous, avant que d'obtenir ce bon
» C'est un effet de mon aveuglemen
» partit Astrée; mais vous auriez tort
» tenant de porter envie à toute autr

e n'en aime aucune autant que

mots elles s'embrasserent si ten-
que Silvandre desira plusieurs fois
strée, pour recevoir de telles fa-
rut ensuite entendre son nom. Dans
il s'approche d'avantage, & regar-
vers le buisson, il voit que sa mai-
un bracelet de ses cheveux; car
as de peine à les reconnoitre; nul-
e sur les rives du Lignon n'en avoit
ables. Il commençoit d'être jaloux
qu'autre les portât que lui, croyant
amour seul pouvoit les meriter.
entendit qu'Astrée disoit: » Sil-
: ne sera pas sans jalousie, lorsqu'il
on ennemie mieux traitée que lui.
i, répondit Diane, qu'elle ne me
emandés qu'à cette intention. Je le
ussi, dit Astrée; mais vous faites in-
1 berger, & vous manquez à votre
en favorisant l'un plus que l'autre.
ur gageure, ni cette faveur, re-
1 Diane, ne sont pas de grande im-
ace; d'ailleurs le berger ne m'a
fait la même demande. Et lui ac-
rez-vous un pareil bracelet, dit
uement Silvandre, s'il vous en con-
»

fut la surprise des bergeres, qu'el-
dérent long-tems le silence. Elles

craignoient que Silvandre n'eût en
ce qu'elles avoient dit auparavant.
enfin reprenant la parole : » Hé quoi
» vandre, dit-elle, vous êtes-vous
» imaginé que vous pouviez écouter
» crets d'autrui ? Comment avez-vo
» manquer jusqu'à ce point à votre
» tresse ? Je ne sçai, répondit Silva
» de quoi vous m'accusez ; mais je
» bien que je n'avois d'autre curiosi
» d'entendre les secrets qui m'intere
» c'est de ma belle maitresse que je d
» apprendre, & je suis bien fâché
» arrivé si tard, puisque je n'ai pu ap
» dre autre chose que l'injuste destin
» de ce bracelet. N'en soyez pas f
» répondit Astrée, vous n'auriez p
» moins coupable en dérobant les s
» de votre maitresse, que celui qui d
» le feu du ciel, & vous auriez du att
» un châtiment semblable.

» La crainte n'éteindra jamais en m
» te curiosité, repliqua Silvandre ; j
» re avec tant de passion de lui prouve
» amour, que toutes les peines qu
» durerai pour ce sujet, me paroitr
» geres. Mais, dit Astrée, comment
» riez-vous le lui prouver par cette
» Ne le ferai-je pas, répondit Silva
» si connoissant ce qu'elle veut être
» je le celois, & s'il ne cessoit pas

ins secret qu'auparavant ? En cela,
ondit Astrée, vous montreriez votre
retion. Et plus encore mon affection,
ıta-t-il. Pour la discretion, j'en con-
ıs, dit Astrée ; pour l'affection, je
n rapporte à celle qui en est l'objet.
is d'où vient, ma belle maitresse,
tinua-t-il, en s'adressant à Diane,
vous ne me répondez rien, & que
s paroissez si insensible à mes discours ?
crois, répondit Diane, que c'est
le déplaisir que je ressens de n'être
ı-tôt plus votre maitresse. Vous pou-
, dit Silvandre, aisément y remedier ;
nez Silvandre par vos faveurs, com-
vous l'avez attiré par vos charmes.
, Silvandre, répondit Diane, ne par-
s ni de faveurs, ni de charmes ; il y a
ı trois mois que vous jouez votre per-
ıage, il vous en couteroit trop, si
s vous contraigniez plus long-temps.
elle bergere, répondit Silvandre, ne
siderez point ce qu'il m'en coutera.
tant de plaisir à vous servir, que
nd je serois encore plus ennemi de
our, je continuerois à vous servir avec
. Je le veux croire, dit Diane en sou-
t ; mais j'ai trop d'interêt à n'y pas
sentir. » Ces mots toucherent infini-
Silvandre, il comprit qu'il avoit fait
progrès dans le cœur de la bergere,

& le déplaisir qu'il en conçut écla
changement qui parut sur son visa
» Que vous est-il arrivé, dit As
» s'en apperçut ? Comment, repl
» ne serois-je point affligé de ce
» desesperantes ? Mais ne croyez
» je change jamais, quoi qu'en or
» & le ciel & Diane. N'y a-t-il
» temerité, dit Astrée, à defier d
» blables puissances ? Ce n'est po
» merité, dit le berger, ni le cou
» me ; c'est l'amour le plus fidele
» vif qui me fait tenir ce langage.
Tels étoient leurs discours. Di
noissoit par là qu'elle étoit verit
aimée. Silvandre prévoyoit b
peines, & concevoit peu d'esperai
Astrée, elle jugeoit qu'Amour j
leu s aines les fondemens d'une l
tendre affection. Mais Silvandı
rompant la suite de ces discour
dressant à Diane. » Belle maitress
» je sçais que pour vous délivrer
» portunité de Phylis, vous lui a
» mis le bracelet que vous faites
» en effet dans cette vue, vous d
» corder à Silvandre la même fa
» pour n'être point crue partial
» que vous nous traitiez égale
» pourtant l'affection de tout a
» égaler la mienne. Pourquoi cell

» lis n'égaleroit-elle point la vôtre, dit
» Astrée, puisque c'est le même objet qui
» les fait naître toutes deux ? Pourquoi, ré-
» pondit Silvandre, bien que la cause soit
» la même, les effets ne seroient-ils pas
» differens ? L'experience me l'apprend,
» répartit Astrée; l'affection de Phylis a ob-
» tenu ce que la vôtre n'obtiendra pas. C'est
» manque de bonheur, & non pas d'amour,
» répondit le berger. Cependant, puisque
» l'eau qui tombe goute à goute creuse
» enfin les plus durs rochers, pourquoi
» n'espererois-je pas le même effet de ma
» perseverance ?

Alors se jettant aux genoux de sa bergere:
» Belle maitresse, dit-il, si l'amour a quel-
» que intelligence avec la beauté, & si les
» prieres que l'on dit filles de Jupiter, lui
» font tomber le foudre des mains, se pour-
» roit-il que l'extrême amour de Silvan-
» dre, & ses ardentes supplications n'obtins-
» sent pas de vous la même faveur que l'im-
» portunité de Phylis en a obtenue ? S'il est
» ainsi, je dirai que pour être aimé il ne faut
» point aimer, que pour vaincre la dureté
» il ne faut point user de prieres, mais join-
dre seulement la feinte à l'importunité.
Silvandre ajouta d'autres discours sem-
blables, qui alloient toujours à convain-
cre davantage les bergeres de l'amour qui
naissoit dans son cœur. Astrée reconnois-

ſant que Diane n'étoit pas trop éloig
d'accorder à Silvandre ce qu'il demand
voulut les obliger tous deux à la fe
Elle joignit ſes prieres à celles du berg
& fit ſi bien qu'il obtint le bracelet deſti
à Phylis, à condition pourtant qu'il ne
garderoit que le temps qu'il devoit la ſe
vir ſuivant la gageure. Le berger n'y co
ſentit qu'avec peine, il ſçavoit que le tem
qu'il devoit la ſervir par feinte expirero
bien-tôt, mais que le temps qu'il devoit l
ſervir ſerieuſement dureroit autant qu
ſa propre vie.

Il ſeroit difficile d'exprimer quelle fut l
ſatisfaction de Silvandre. Il ſuffira de dir
que ce berger qui n'avoit jamais pu com
prendre que de pareilles folies, car c'eſ
ainſi qu'il nommoit auparavant ces ſorte
de faveurs, puſſent cauſer quelque plaiſir
avoua dans cette occaſion qu'il n'y avoi
point de felicité qui égalât la ſienne. E
lorſque par des expreſſions que ſa joye
rendoit confuſes il eſſayoit de repreſente
tout ſon bonheur, il ſembla qu'amou
voulût l'augmenter en faiſant arriver Phy-
lis. Auſſi-tôt qu'il la vit, il courut au de-
vant d'elle, & lui montrant le bras, où il
avoit déja fait attacher le bracelet, il le lu
paſſoit ſous les yeux en lui diſant : » Voilà
» des arrhes de ma prochaine victoire.

Phylis qui venoit de chercher Lycida

pour le guérir de sa jalousie, & qui n'avoit pu trouver le berger, revenoit si triste & si fatiguée, qu'elle n'eut pas besoin de changer de visage, pour témoigner le déplaisir qu'elle ressentoit de la faveur accordée à Silvandre. Et parce que le berger l'importunoit, non en cette action, comme elle le feignoit, mais en ce qu'il causoit de la jalousie à Lycidas, elle lui dit avec aigreur : » Les arrhes que vous mon-» trez annoncent plus tôt votre peu de mé-» rite, que votre prochaine victoire; on a » coutume d'en user ainsi, pour rendre les » charges justes. Comment l'entendez-» vous, répondit le berger ? Je veux dire, » repliqua Phylis, que pour faire le con-» trepoids, on charge le côté le plus le-» ger, & que le voyage fini, ce même côté » redevient ce qu'il étoit. L'application est » facile; mais quand notre terme sera expiré, » dieu sçait à qui sera la prochaine victoire » dont vous parlez. Silvandre lui répondit » en souriant : c'est la coutume des misera-» bles d'être envieux, & de diminuer par » leurs expressions le bien d'autrui, à pro-» portion de ce qu'ils l'estiment. »

Phylis, sans repliquer, s'avança vers les bergeres, à qui elle fit autant de reproches que si elle en eût reçu en effet quelque grande offense. Diane s'excusoit sur Astrée, & comme Astrée ne pouvoit bien

s'excuser elle-même, Silvandre prit
role pour toutes deux, & s'adressant
ne, il lui dit: »Voyez, ma maitresse,
» bien l'amour a de prudence, & com
» dirige nos actions. Vous avez cru jus
» que Phylis vous aimoit, & j'igno
» ces feintes n'auroient pas déçu. A
» qui connoît nos plus secrettes pe
» a voulu pour vous desabuser que
» m'accordassiez cette faveur, non-
» ment comme une preuve de mon a
» mais encore pour faire éclater la fa
» de celui de Phylis par sa jalousie; c
» mour & la jalousie ne peuvent poin
» sister dans un même cœur.» Silv
parloit ainsi pour tourmenter dava
Phylis; persuadé qu'il étoit de la ja
de Lycidas; il comptoit qu'il l'inqu
roit beaucoup, en soutenant que l'a
& la jalousie ne peuvent subsister e
ble. Aussi se sentant piquée jusqu'a
elle ne put s'empêcher de lui répo
» Quelle raison, berger, vous fait
» cer un sentiment si peu raisonn
» Celle qui devroit vous le faire adc
» dit Silvandre, si vous étiez raison
» vous-même. L'Amour n'est-il pas
» sir, & la jalousie une crainte? con
» voulez-vous que la jalousie qui
» naisse de l'amour qui brule.» A ce
Phylis se troubla, & voyant que

même tenoit pour Silvandre ; » Avec un tel » second, dit-elle, il ne sera point surpre- » nant que mon ennemi ait la victoire. Et » vous, belle bergere, continua t-elle en » se tournant vers Astrée, vous manquez à » notre amitié, si vous ne prenez ma dé- » fense, me voyant attaquée par eux deux. » Astrée lui répondit froidement : » Je tiens » pour chose si véritable que la jalousie » naît de l'amour, que je ne veux pas mê- » me disputer, de peur d'être forcée d'a- » vouer, si les raisons me manquoient, » qu'étant jalouse, je n'ai point aimé, com- » me je vous vois contrainte d'avouer que » vous n'aimez point Diane. »

» Que je vous suis obligé, dit Silvandre, » d'avoir si bien parlé en ma faveur ? Si » vous m'étiez obligé, répondit Astrée, il » faudroit que j'eusse déguisé la verité pour » vous favoriser ; mais on n'a point d'obli- » gation à celui qui dit la verité. Vous au- » riez raison, répondit Silvandre, si l'on » prenoit tout à la rigueur ; mais puisqu'au » siécle où nous sommes il y a si peu de per- » sonnes qui suivent avec simplicité la ver- » tu, il faut avouer que nous devons de la » reconnoissance à ceux qui nous obligent, » lors même qu'ils sont tenus de le faire. » Mais, interrompit Phylis, que direz-vous » au contraire de l'experience que nous fai- » sons tous les jours ? Je connois un berger

» qui,après avoir long-temps aimé, e
» venu jaloux, & qui n'a pas laissé d'
» long-temps après. Oseriez-vous
» qu'il eût cessé d'aimer ? Pourquoi
» dirois-je pas, répondit Silvandre ?
» impossible qu'un feu soit éteint, pu
» lumé ? Pourquoi la jalousie n'étein
» elle pas l'amour, & pourquoi, quand
» lousie est éteinte, l'amour ne reviv
» pas ? Ne se peut-il pas que l'on pass
» santé à la maladie, & que de la mala
» revienne à la santé ? Pour mieux éc
» cette verité, voyons quels sont les
» de l'amour & de la jalousie, & nous
» rons juger si les causes d'où ils pro
» ont quelque conformité. Quels s
» effets de l'amour ? Un désir extrê
» voir la personne aimée, de la serv
» lui plaire. Quels sont les effets de
» lousie ? La crainte de rencontrer l
» sonne que l'on aimoit, une indiff
» entiere à lui plaire, à la servir. Qu
» roit que des effets si contraires par
» la même cause ?

Phylis essaya de répondre, mais
fit que bégayer. Diane qui avoit

ne devons point honnorer la jalousie
›m d'amour. Et si j'aimois, autant
e puis juger de mon caractére, il ne
t pas en mon pouvoir d'être jalouse.
deviendriez vous donc, dit Phylis,
ui que vous aimeriez en aimoit une
? Son ennemie, répondit Diane. Je
ɔis pourtant que j'en serois affligée,
plus tôt pour avoir été long-tems
e, que promptement oubliée. Et si
rger devenoit jaloux, demanda Phy-
J'en userois, ajouta Diane, comme
ie m'aimoit plus. Mais si vous desi-
, continua Phylis, qu'il vous aimât
re? Je me précipiterois, répondit
e, car si j'aimois quelqu'un que je
:ois ne m'aimer pas, je croirois mé-
une pareille fin. Ah, Diane, que
parlez librement, dit Phylis! Et,

»bien persuadée qu'ils ne seront pas
C'est ainsi que discouroient avec S
dre ces belles & sages bergeres. M
trée sentant que leurs disputes pou
amener quelque alteration, elle s
pour les interrompre, & feignit de v
se promener. Alors Silvandre en v
aider à sa maitresse laissa tomber,
penser, la lettre qui lui avoit été m
main, la nuit précédente. Phylis qu
toujours les yeux sur lui, la releva
tinent sans qu'il s'en apperçût. Elle
la lire avec Astrée, avant que de la r
mais à peine eurent-elles jetté les y
ce papier, qu'elles crurent reconn
main de Celadon. La triste bergere
si vivement touchée, que laissant
avec Silvandre, elle fut contrainte
seoir. Phylis se mit à ses genoux, &
qu'elle avoit changé de visage: » M
» lui dit-elle, quel mal vous est si p
» tement arrivé? Quel trouble, ô m
» repondit-elle, m'a causé la vue d
» lettre! N'avez-vous point rem
» combien ce caractere est semblab
» lui de Celadon? Mais faut-il, vo
» bler ainsi, répondit Phylis qui n
» loit pas que Silvandre s'apperçû
» qui se passoit? C'est peut-être un
» lettres qui est tombée entre les m
» Silvandre, & qu'Amour veut qu

» soit rendue. Helas, ma sœur, j'ai cru le
» voir cette nuit. Il étoit si triste & si pâle,
» que je me suis éveillée tout à coup.

Elle alloit continuer, lorsque Diane & Silvandre arrivérent, bien inquiets de la voir si changée: Phylis qui vouloit cacher ce trouble au berger, fit un signe à Diane. Puis s'adressant à Silvandre: Berger, lui dit-elle, Astrée voudroit s'entretenir avec Diane en liberté, mais il faudroit que Silvandre n'y fût pas, ou qu'il ne fût point berger.
» Mon ennemie, répondit-il, notre haine
» ne me fera pas manquer à l'égard d'As-
» trée. Je sçai que les bergers ne doivent
» point entendre tous les secrets des ber-
» geres. Je vais donc me retirer dans le
» bocage voisin, j'attendrai là que vous
» m'appelliez.» Au même tems il se retira sous les arbres qu'il leur avoit montrés, & pour ne pas demeurer oisif, il se mit à couper l'écorce de arbres.

Cependant Diane apprit de la bouche de Phylis le trouble où l'avoit jettée la vue d'une lettre que Silvandre avoit laissé tomber, parce que les caractéres en étoient semblables à ceux de Celadon. Phylis, après l'avoir long-tems consideré, la lui montra. » Si elle étoit de Celadon, dit
» Diane, ce seroit une agréable nouvelle
» que Silvandre vous auroit donnée sans y
» penser; car il semble que cette lettre ne

» vienne que d'être écrite, & ce seroit
» preuve que Celadon vit encore. I
» voyons ce qu'elle contient ; peut-
» nous en apprendra-t-elle davantag
Alors ouvrant la lettre, elles trouvé:
qu'elle étoit conçue en ces termes :

A LA PLUS BELLE, ET LA PI
AIME'E BERGERE DE L'UNIVERS,

Le plus infortuné & le plus fidele d
serviteurs envoye le salut que la
fortune lui denie.

MOn amour extrême m'empêchera tou
de nommer supplice ce que je souffr
vos ordres ; & ma bouche qui n'a jamais ch
que vos louanges ne s'ouvrira point aux plai
Un autre pourroit trouver insupportable l
où je suis ; mais j'y trouve moi, de la satis
tion, parce que je sçais que vous l'ordonnez
si : Etendez s'il se peut vos rigueurs, & je
sisterai dans mon obeissance ; si pendant m
je n'ai pu vous convaincre de ma fidel
du moins les ames bienheureuses qui habiten
champs Elysées reconnoîtront que je suis le
fidele, comme le plus infortuné de vos servit

» Ah, ma sœur, interrompit Astı
» que cette lettre est bien de Celad
» mais il y a long-temps qu'elle est écı

mais adroitement, c'eſt le lieu où il
ouvée, ou qui la lui a donnée. Tâ-
:, répondit Diane, en s'adreſſant à
iſte bergere, tâchez de vous remet-
ın peu, & nous ſçaurons certaine-
.t de lui tout ce que nous voudrons.
ttendant, je vais ſeule lui parler, &
; viendrez enſuite nous joindre. »
ıdre s'étoit arrêté au premier arbre
ıvoit trouvé, pour y graver le chiffre
ıergere & le ſien. Après quoi rencon-
par hazard une pierre tendre, il grava
la pointe de ſon couteau un cadran
l'éguile tremblante tournoit vers le
avec ce mot: J'EN SUIS TOUCHÉ.
ıloit inſinuer que comme l'éguille
ée de l'aiman ſe tourne inceſſamment
e nord, par cette puiſſance naturelle
it que toute partie cherche à ſe rejoin-

» belle maitresse, lui dit-il, quelle bon-
» fortune vous amène vers moi ? Elle est,
» répondit-elle, plus grande que vous ne
» pensez, puisque je laisse pour vous les
» deux plus grandes ennemies que vous ayez.
» Je les crains bien moins que vos coups,
» répondit le berger. Mes coups, dit la ber-
» gere, ne sont point à craindre, ou ne le
» sont que pour ceux qui le veulent ainsi.
Mais dites-moi, berger, de qui est cette lettre,
& à qui elle s'adresse. Silvandre ne sçachant
comment il l'avoit perdue, répondit :
» Mon cœur, & vos yeux, quand vous
» vous mirez dans une fontaine vous ré-
» pondent pour moi qu'elle s'adresse à vous,
» comme à la plus belle, & la plus aimée
» bergere de l'univers. Et vos rigueurs &
» mon amour vous diront qu'elle vient de
» moi qui suis le plus infortuné comme le
» plus fidele de vos serviteurs. Mais lui dit
» Diane, & les bergeres arriverent au mê-
» me temps, si la lettre est de vous, pour-
» quoi ne l'avez-vous pas écrite ? Parceque
» j'ai trouvé une meilleure main que la
» mienne. Il faut bien qu'elle ait quelque
» chose de surnaturel, puisque sans l'avoir
» écrite, j'y ai trouvé mes sentimens, &
» que la tenant dans mes mains il n'y a
» qu'un instant, je la voi dans les vôtres
» sans vous l'avoir donnée. Le génie qui
» l'a écrite pour moi me l'a ravie, parce

ondit le berger, apres avoir long-
ps refléchi sur mon malheur, je me
endormi dans un bois qui n'est pas
gné, & le matin, en m'éveillant,
rouvé cette lettre dans ma main. Ju-
quelle a été ma surprise; mais après
oir luë, j'ai reconnu sans peine que le
e qui veille sur moi & qui lit dans
1 cœur, a tracé sur ce papier mes sen-
ens, pour vous les representer. »
ylis voyant que Diane ne répondoit
demanda au berger, s'il trouveroit
min de ce bois. » Non certe, dit-il,
ous y allez seule; mais si ma Diane le
t, je l'y conduirai. » Astrée fit un si-
Diane, & Diane s'étant assurée qu'il y
assés de jour pour aller & revenir,
ria Silvandre de les y conduire toutes.
rger qui ne desiroit rien tant que de
à sa maitresse s'offrit de leur mon-

pondit qu'elle la ſuivroit avec joie p
Ainſi, laiſſant la garde de leurs tro
à quelques voiſins qui arrivérent à
elles ſe mirent en chemin.

Silvandre marcha devant dans l
tiers étroits; mais lorſqu'ils furen
dans les prairies qui embelliſſent l
du Lignon, il attendit les bergere
donner la main à Diane. Aſtrée étoi
lieu de Phylis & de Diane; & ce
pour ſe fatiguer moins, donna le b
che au berger, en diſant: » Je vo
» pour me ſervir en ce voyage, &
» Phylis, pour être ma compagne.»
pour faire parler Silvandre, & :
marquer le moindre mot qui écha
Diane à ſon avantage, lui demanda
penſoit de cette faveur.» Qu'elle e
» ſus de ce que nous meritons, dit Si
» Mais, ajouta Phylis, la difference
» ne met entre nous ne vous cau
» point de jalouſie? Je vois bien, di
» vous meſurez mon affection à l
» Rien de ce qui plait à ma mai
» peut me déplaire; & d'ailleurs je
» trois bien peu l'amour, ſi je n'éto
» mément flaté de la préference qu'e
» de me marquer.» Diane ſour
réponſe, & Phylis qui attendoi

tinuant de marcher. » Phylis, dit-il, ce ris » affecté ne cache point votre embarras. » Jusqu'ici je n'ai pu ni par mes paroles, ni » par mes actions vous faire entendre un » seul des mystéres d'amour. Mais je n'en » accuse que votre cœur. Il faudroit plus » tôt, dit la bergere, en accuser mon peu » d'intelligence, car l'intelligence ne dé» pend pas de la volonté. Vous vous trom» pez, dit le berger, & c'est encore un de » ces mystéres qui vous sont inconnus, » & dont il ne faut accuser que Diane. » Comment prétendez vous, s'écria Diane, » me rendre coupable de l'ignorance de » Phylis ? Ce n'est pas ce que je prétens, » repliqua Silvandre : mais je dis que vous » en êtes la cause, suivant un ancien oracle, » qui m'apprend, continua-t-il, en se » tournant vers Phylis que Diane m'aime » plus que vous.

» Voici des discours bien obscurs, dit » Astrée qui jusques là avoit gardé le silen» ce. Je les éclaircirai, répondit Silvan» dre, si vous m'en donnez le loisir. Je dis » donc que si Phylis ne comprend point les » mysteres d'amour, c'est qu'elle n'aime » point assés, & qu'il ne faut accuser de ce » défaut que Diane. C'est ce que nous ap» prend cet ancien oracle, qui me fait con» noître que je suis plus aimé que Phylis, » en voici la raison. Quand vous voulez

» dinaire sont fort ignorans ? Parce
» dieux, repartit Phylis, se commur
» plus volontiers à ceux qui sont
» dans leurs mistéres , qu'à des étı
» quelque habiles qu'ils soient d'a
» Admirez, reprit Silvandre, la for
» verité qui vous contraint de la di
» tre votre intention. Si vous n'er
» pas les mystéres d'amour , n'est
» une preuve que vous lui êtes étra
» puisque vous avouez qu'ils se con
» quent plus volontiers à ceux qui
» leurs autels ? Mais comment p
» servir les autels d'amour , si ce
» aimant ? Nul sacrifice ne plait à
» que celui des cœurs. Avouez don
» lis, que si vous ignorez ces mystér
» moins faute d'intelligence que d'
» Quand cela seroit , répondit Phy

»est sans défaut comme votre volonté ; » car il ne tient pas à vous que votre amour » pour elle n'égale ses perfections ; mais » vous ne le pouvez, parce qu'elle ne vous » aime pas, suivant l'oracle dont j'ai parlé. » Vénus touchée autrefois que son fils ne » crût point, demanda aux dieux quelque » secret pour le faire croitre. On lui répon- » dit qu'elle n'avoit qu'à lui donner un » frere, qu'il arriveroit incontinent à sa » juste proportion, mais qu'il ne croîtroit » point, tant qu'il seroit seul. Et ne sentez- » vous pas, Phylis, que cet arrêt est en ma » faveur, & contre vous ? Si votre amour » ne croît pas, c'est qu'il n'a point de frere ; » si le mien est d'une grandeur demesurée, » c'est que Diane lui en a donné un qu'il ai- » me, qu'il adore.

» Croyez-vous, repliqua Phylis, que » Diane vous aime plus que moi ? Les dieux » ne mentent jamais, répondit le berger ; » les oracles sont les interpretes de leurs » volontés. Oseriez-vous accuser un ora- » cle de mensonge ? On se trompe souvent, » dit Phylis, dans l'intelligence des oracles. » J'en conviens, répondit Silvandre, mais » alors l'évenement contraire manifeste » l'erreur. Ici il y auroit de l'impieté à » douter, puisque vous ne sçauriez rendre » votre amour aussi grand que le mien. Et, ce » qui le confirme encore, n'est-ce pas une

» verité reçue, que pour être aimé, :
» aimer ? Comment, interrompit Pl
» vous pensez en aimant beaucoup
» faire aimer de même ? Si je vouloi
» le berger, vous expliquer cet autre
» tere, vous conviendriez de ce que j'
» ce ; mais ce n'est pas dequoi il s'agi
» faut aimer pour être aimé, il est in
» table que Diane qui me contraint d
» mer avec tant d'ardeur, a pour m
» mêmes sentimens.

Phylis ne sçachant que répondre,
réduite au silence. Alors Astrée dit to
à Diane : » Ne me tenez jamais pour
» table, si ce berger ne s'est laissé pr
» serieusement. Cela pourroit être, r
» dit Diane, mais s'il a fait cette fai
» en souffrira seul. » Phylis les interr
en leur reprochant qu'elles tenoient
Silvandre. » Nous disions, répondit I
» qu'il est trop habile pour vous, &
» vous ne devez plus disputer conti
» Je veux pourtant sçavoir, ajouta-t
» comment il entend que ce que vous
» dit d'abord est plus à son avantage
» mien. Je ne puis comprendre qu'e
» choisissant pour compagne vou
» m'ayez point fait plus d'honneur qu
» Aveugle Phylis, dit le berger, ign
» vous que ce mot est une pure fla
» pour reconnoître en quelque sorte

: amitié ; Diane ne pouvant vous
', cherche à vous plaire par ce mot
›us flatte. En me prenant pour ser-
r, elle montre l'affection qu'elle me
, puisque je suis digne de cette fa-
, si quelque mortel peut l'être. O
mption, s'écria Phylis ! O amour,
lvandre ! Quoi, repliqua la bergere,
vous croyez digne de servir une
re dont le merite efface celui de
s les mortelles ? Les plus grands
, dit le berger, aiment à se voir
; par des hommes. Pourquoi ne vou-
ous pas que je serve ma déesse,
d elle m'a choisi elle même pour ces
ions saintes : » Phylis pesant les rai-
Silvandre trouva qu'en effet Diane
risoit plus qu'elle, & par cette rai-
adressant la parole ; » Mais ma mai-
, lui dit-elle, il me semble qu'il a
n, & que vous le favorisez plus que
Se pourroit-il que vous l'eussiez fait
sein ? En verité, répondit froide-
: Diane, on voit bien que l'opinion
›orte dans votre esprit sur la verité.

» dre, pourriez vous en douter, m:
» maitresse ? Elle ne dit pas un mot
» vous rende ce témoignage.

Les bergéres trompoient ainsi la lo
du chemin. Comme elles n'en avoient
re fait que la moitié, elles résolurent
éviter la chaleur, de s'arrêter à la p
re fontaine, ou sous le premier
qu'elles trouveroient, car Silvandre
sura qu'elles rencontreroient bien-t
fontaine, sur les bords de laquelle
un cerisier chargé de fruits.

Dans cette résolution, elles doub
le pas ; mais la rencontre qu'elles fi
Laonice, d'Hylas, de Tyrcis, d
donte, & de Thersandre, les arréta q
temps. Ces bergers se promenoient e
ble cherchant les ombrages, & les a
bles sources des fontaines. Etrangers
étoient, & sans troupeaux, il n'a
d'autre souci que de passer delicieus
le temps. Incontinent Hylas laissa La
& vint à Phylis. Elle eut beau faire
fallut quitter Astrée & Diane, dequ
vandre fut ravi. Tyrcis qui apperçut
seule, car Thersandre conduisoit M

ns. Elle avoit déja en partie caufé la
ie de Lycidas, & depuis elle avoit
s bien des nouvelles de Silvandre, &
itres bergers. Mais dans cette occa-
lle s'inftruifit fi bien, comme nous le
s, qu'elle en fçut prefqu'autant qu'-
nêmes. Perfonne ne foupçonnoit fon
n. Elle s'approcha le plus qu'elle put
vandre qui conduifoit Diane, parce
le en vouloit plus à ce berger qu'à
iutre. Et comme elle avoit déja quel-
dée qu'ils s'aimoient, elle defiroit a-
affion d'en fçavoir davantage. Diane
'avoit formé aucun deffein fur Silvan-
u'elle préferoit pourtant aux autres
rs, fe foucioit peu que fes difcours
it entendus; & Silvandre étoit fi oc-
de Diane qu'il ne remarqua point que
ice l'écoutoit.

dès que le berger fe vit feul avec

» cria Silvandre, qu'il est aisé de f
» ce que l'on sent ! Voila précisém
» que je dis, repliqua Diane, je n
» jamais cru que pour une feinte pass
» eût pu trouver des discours si appr
» du vrai. Ah ! continua le berger,
» lisiez dans mon cœur, vous juger
» moi bien differemment. Je dois, il e
» à la gageure de Phylis le bonheur
» plus souvent près de vous, mais
» me sois renfermé dans les borne
» gageure, ne le croyez pas, vou
» trop de vertus, trop de charmes
» que l'on feigne seulement de vous
» J'atteste les dieux qui président
» lieux solitaires que j'ai pour vous
» tendre & le plus veritable amour.

Le berger parloit de la sorte, par
le terme des trois mois alloit expi
qu'il sentoit bien qu'alors il lui sero
difficile d'expliquer à Diane sa passi
accoutumoit du moins la bergere à d
blables discours ; & ce n'est pas u
moindres artifices dont puisse user
mant. Diane ne pouvoit se cacher
même que les paroles du berger ne
veritables, mais continuant comm
avoit commencé : » Cela même, dit
» me confirme dans l'opinion que j'a
» que de vous, aussi voyez avec
» froideur je vous écoute & vo

e & Tyrcis qui marchoient les pre-
s, & dont l'entretien ne rouloit que
es choses indifferentes, apperçurent
le plus épais de l'ombrage trois ber-
avec le gentil Pâris fils d'Adamas.
e ne connoissoit point les bergeres;
t à Pâris, l'amour qu'il portoit à
e l'avoit rendu tellement familier
tout le hameau, que tous le recon-
it. Pour se rendre plus agréable à la
ere, il prenoit, comme je l'ai dit,
bits de berger, & vivoit parmi les
s, comme s'il avoit été de la même
ition qu'eux: tant l'amour a de force
dépouiller de toute ambition les ames
us genereuses!

rsque les bergers arrivoient en ce lieu,
les bergeres chantoit: ce qui fit qu'As-
& Tyrcis s'arrêterent, & que se tour-
vers ceux qui les suivoient, ils leur fi-

qui avoit chanté, dit : » Maintenant,
» til berger, que nous avons satisfait
» tre curiosité, dégagez la promess
» vous nous avez faite. Vous devez c
» ter, dit Pâris, sur tout ce qui est e
» puissance. » Au même temps il pri
harpe que ces bergeres avoient appo
& mariant sa voix au son de cet instru
il chanta ces vers :

Quand Hylas apperçut Phylis,
C'est fait, dit-il, Hylas est pris.

» Qui sont Phylis & Hylas, dirent
» trangers ? Si jamais, dit Pâris, vous
» entendu parler de cette plaine de F
» & de l'agreable riviere du Lignon,
» impossible que vous ignoriez les
» de la belle Diane, & d'Astrée. To
» que je puis vous dire d'Hylas, c'est
» est étranger, mais de l'humeur du m
» la plus enjouée, il ne s'ennuye jam
» soupirer auprès d'une bergere, il a
» dit-il, de la quitter huit jours avant
» s'ennuye. N'est-il pas, ajouta l'une
» étrangeres, de la province des rom
» & d'un lieu nommé Camargue ?
» ayant répondu qu'oui, il suffit, cont
» t-elle, que nous sçachions son nom
» patrie ; nous avons appris le reste à

ENTIL berger, cet Hylas est bien
le plus inconſtant des hommes ; &,
'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ſoutient
hanger eſt une vertu, ou plus tôt
ner en divers lieux, ce n'eſt pas in-
ncé ; & ne croyez pas qu'il déguiſe
'il penſe, il parle en effet ſelon ſes
ſentimens. Je me ſouviens qu'étant
de Camargue à Lyon, il ſe gliſſa
le temple, la veille d'une fête, &
ſe laiſſa renfermer parmi les filles.
Palinice, c'eſt ainſi que ſe nomme
-ci de mes compagnes, dit-elle en
rant la bergere qui étoit près de Pâris,
oit porté la peine de ſa curioſité. Mais
ſant qu'il y avoit dans Hylas plus
rudence que de malice, elle le cacha
ſon voile, & le conduiſit dans ſa mai-
Tant de bonté put bien engager Hylas
oir Palinice, & bien que perſonne

» l'employe à votre service ; & ne
» pas que personne au monde pı
» veuille vous aimer plus moi. » M
pagne qui étoit peu accoutumée à de
discours, se contenta de lui répond
dement; mais quand elle vit qu'il pe
elle s'indigna contre lui. Elle conn
son caractére, & prit le parti de ri
discours passionnés, sans qu'il s'en c
Cependant son amour croissoit; & q
Hylas ne soit pas sans merite, ma coı
qui étoit veuve, & qui ne voulut
tendre aucune proposition de m
s'ennuya des assiduités d'Hylas.
parut alors s'interresser pour Palir
lui donnant une compagne, & l
deux.

Palinice avoit un frere qui depu
tems aimoit Circéne que voici, di
montrant l'autre de ses compagne
auprès d'elle ; & Clorian, c'est le
frere de Palinice, n'avoit encore
pliquer à Cyrcéne. D'un autre côté
étoit trop jeune pour remarquer le
de Clorian. Cependant Hylas co
de voir Palinice, & parce que, selo
prudence en amour veut que l'on
lie les proches de ce que l'on aime,

Hylas étoit plus rusé, il se contenta de feindre, au lieu que Clorian parvint à l'aimer comme son frere. Clorian sentoit tous les jours croitre son amour pour Cyrcéne, & n'osoit le lui découvrir. Hylas s'en apperçut à cette occasion. Cyrcéne étoit partie pour aller voir son pere, qui étoit malade, au pays des sebusiens, & qui mourut de cette maladie. Elle demeura long-temps en ce lieu. Clorian, pour s'occuper uniquement d'elle, se retiroit dans une maison qu'il avoit dans l'enceinte de la ville sur la hauteur du côté des sebusiens. De là on voit le Rhône, & l'Arar. Si l'on promene ses regards du côté du Rhône, on apperçoit la forêt de Mars. Si l'on se tourne vers le temple de Vénus, on découvre jusqu'aux monts des sebusiens. Quand on regarde l'Arar, on voit jusqu'aux sequanois, & lorsque l'on étend la vue entre le Rhône & l'Arar, on perce jusqu'aux affreuses montagnes des allobroges, & l'on voit au delà la plaine des sebusiens. Là est une tour au sommet de laquelle on a bâti un cabinet ouvert des quatre côtés, afin que l'on puisse plus aisément jouir de la beauté de cet aspect. C'est en ce lieu que Clorian avoit accoutumé de se retirer, & qu'il goutoit un plaisir infini en jettant les yeux sur la plaine des sebusiens. Il arriva qu'Hylas qui vivoit avec lui familierement, ne le trouvant

point devina qu'il étoit dans la tour, &
qu'il s'étoit apperçu qu'il étoit amou
sans sçavoir quel objet il aimoit, il n
doucement, & trouvant la porte en
verte, il le vit appuyé sur la fenêtr
regarde du côté des sebusiens, si o
qu'il ne s'apperçut point du bruit q
Hylas en entrant. Il le surprit disa
mots : » Doux zephir, si jamais tu fu
» sible à la pitié, oublie en ma faveur
» moureux tourmens, & va dans le s
» ces plaines heureuses qui retiennen
» jet de mon amour, mais portes-y les
» tes dont je fais retentir ces forêts. »
ne il eut achevé qu'Hylas l'embrassan
transport, lui dit : » Je vous y prens
» rian ; jamais il n'y eut d'amant plus
» terieux que vous, mais enfin vo
» pouvez plus vous déguiser à moi. N
» cette occasion, répondit Clorian, n
» aucune autre. Hé bien, que voulez
» sçavoir de moi? Je ne vous demand
» repliqua Hylas, quel est votre mal
» seulement qui en est l'auteur. Plût à
» dit Clorian, pussiez-vous y appor
» soulagement, comme je suis prêt à
» faire votre curiosité. » A ce mot il
sur un lit, & prenant Clorian par la
il lui raconta l'histoire de sa passic
comment le respect l'avoit empêché
déclarer à Cyrcéne.

Lors qu'Hylas entendit prononcer ce nom, il ne lui parut point inconnu ; cependant il ignoroit qui étoit Cyrcéne. » Vous » ne l'avez donc jamais vue, dit Clorian, » car il suffit de l'avoir vue une fois, pour » ne point l'oublier? Il est vrai que quand je » me rappelle le temps où vous êtes venu » dans cette ville, je pense que vous ne » pouvez gueres l'avoir vue. Hé bien, re- » partit Hylas, vous figurez-vous, parce » qu'elle est belle, qu'elle ne vueille point » être aimée? Ah, Clorian, souvenez-vous » que si les femmes se fâchent lors qu'on » leur parle d'amour, c'est qu'elles crai- » gnent que cet amour ne soit pas sincére. » Croyez-moi, j'ai de l'experience, de- » clarez à Cyrcéne que vous l'aimez ; plus » tôt vous l'instruirez de vos sentimens » pour elle, & plus tôt elle vous aimera. » D'abord elle feindra d'être en colere, & » de ne vouloir plus vous parler, mais con- » tinuez seulement, & je vous repons du » succès. Jamais timide amant ne réussit. Il » faut que les amans osent, entreprennent, » demandent, supplient, importunent, » pressent, surprennent, ravissent. Qui n'a » pas le courage d'en user ainsi, doit renon- » cer à l'amour. Je conclus donc, Clorian, » que vous devez expliquer votre passion, » & compter d'être aimé, si vous aimez.

Je ne puis, gentil berger, vous détailler

davantage les conseils & les raison
las, car selon que je l'ai sçu depuis
montroit bien maître en ces matiere
fin, Clorian ne pouvant prendre sur
parler, Hylas se chargea de le faire.
que tems après ma compagne revi
ville, plus belle que jamais, malgré
tesse qui lui avoit donné je ne sçai
douceur charmante. Hylas cherch
empressement les moyens de la voir,
linice à la priere de Clorian lui
beaucoup dans cette occasion. La m
Cyrcéne fit en ce même tems un sacrif
dieux manes pour son époux; Cyrcén
invitée, & mena Hylas. Mais jugez
meilleur ami, qu'il n'est fidele am
peine il revit Cyrcéne qu'il en de
moureux. Il se souvint de l'avoir vu
le temple de Vénus, quand Palinice
va, & comme alors il l'avoit trouvé
gré, sa premiere flamme n'eut pas d
à se rallumer. Il se souvint encore q
pé de sa beauté, il avoit demandé sc
à Palinice, & se representant la gra
laquelle elle avoit chanté, & tout

qu'il étoit dans le temple, après l'avoir salué, il mit un genou en terre, & lui parla en ces termes : » Je sens, belle Cyrcéne, » que votre vue m'est fatale, & qu'étant » venu ici pour assister à un de vos sacrifices » vous serez l'objet du mien.» Cyrcéne qui n'avoit jamais vû Hylas, le considera quelque temps, & reconnut bien-tôt, soit à son langage, soit à ses habits, qu'il étoit étranger. Elle crut donc qu'il la prenoit pour quelqu'autre, & se tourna froidement d'un autre côté sans lui répondre.

» Hé quoi, dit Hylas en la tirant par sa » robe, vous ne me répondez rien ? Aussi, » dit Cyrcéne, je ne croi pas que vos dis» cours s'adressent à moi. C'est pourtant à » vous, ajouta-t-il, que j'ai l'honneur de » parler. Je ne me trompe point, je ne » vous prens que pour vous même, c'est-à» dire pour la plus belle & la plus aimable » personne qui fut jamais, dont la premiere » vue a pensé me couter la vie, & dont la » seconde me la ravira, si vous ne m'êtes » aussi favorable, que Palinice le fut alors? » Que fit Palinice pour vous, dit-elle ? Elle » me sauva la vie, répondit Hylas, lorsque » la curiosité me fit entrer dans le temple de » Vénus, & que vos charmes m'y retinrent » trop long-tems. Je ne me souviens point, » repliqua Cyrcéne de vous y avoir vû. Je » ne vous en aime pas moins, dit Hylas,

» & je m'estimerai le plus heureux des
» hommes, si j'obtiens de vous quelque
» retour. Je vois, répondit-elle, que vous
» êtes étranger, & que je vous suis incon-
» nue, mais je crois encore mieux que mon
» amitié vous est indifferente. » A ces mots
elle se tourna d'un autre côté. Heureuse-
ment qu'une de ses compagnes entra dans
le temple, elle feignit de lui donner sa
place par honnêteté, & se plaça auprès de
sa mere. Mais Hylas n'étoit pas homme à
s'arrêter en si beau chemin.

Il se fit introduire par Palinice dans la
maison de Cyrcéne, & s'y rendit enfin si
familier, sous prétexte de servir Clorian,
qu'il y passoit plus de temps qu'en tout au-
tre lieu. Mais c'étoit peu pour Hylas de
tromper son ami, d'aimer Palinice & Cyr-
céne, si un soir que nous nous promenions
sur l'Arar, il ne m'eût aussi conté des dou-
ceurs, sans sçavoir presque mon nom.

Hylas qui écoutoit, comme je l'ai dit,
sans être vu, se montra tout-à-coup contre
son intention, & dit: » Comment, belle
» Florice? Avez vous cru que je fuse amou-
» reux de votre nom? » Hylas se repentit
de s'être montré, & les belles étrangeres
furent bien étonnées, quand elles le virent
paroître ainsi, lorsqu'elles s'y attendoient
le moins.

Astrée que ce long discours ennuyoit en

ravie ; elle feignit pourtant d'en être
chée à l'exemple des autres qui tous en-
nble se firent voir. Pour Hylas, il feignit
avoir interrompu Florice à dessein, &
urut l'embrasser. Il salue ensuite les deux
itres, puis retournant à Florice : » Hé
bien, dit-il, ne cesserez-vous point de
médire de moi ? Depuis quand, répon-
dit-elle, pensez-vous de la sorte ? En ve-
rité je croyois chanter vos louanges.
N'est-il pas cruel à vous, ajouta le berger,
de me rappeller le souvenir de mes pre-
mieres amours ? O, dit Florice, la cruau-
té n'est pas grande, & vous n'avez point
à craindre de mourir d'amour, vous y
connoissez de trop exellens remedes.
Vous auriez raison, repartit Hylas, si
toutes les blessures se guerissoient par des
remedes semblables ; mais, dites-moi
quel dessein vous conduit en ce lieu ? Ce
n'est pas, répondit Florice, celui de vous
y voir. Si vous étiez aussi reconnoissante
que gracieuse, ajouta Hylas, je vous ai
assés servies toutes, pour vous inspirer
le desir de me revoir. » A ces mots As-
trée, Diane, & Phylis arrivérent avec les
bergers, & leur présence termina la dis-
pute.

L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQU

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

LEs bergers du Lignon ne manqu jamais d'exercer les loix de l'hospi lité. Cet usage bien établi parmi eux gagea Astrée, Diane & Phylis à rendre mêmes devoirs aux belles étrangeres leur demander ensuite le sujet de leur vo ge. Florice répondit qu'un dieu les voyoit dans cette contrée, & que leur tant défendu d'en dire la raison, elles pouvoient satisfaire leur curiosité à égard. Florice à son tour demanda étoient ces bergeres : Phylis lui en dit noms, & dans le moment s'adressant à belle Astrée ; » J'avoue, dit-elle, que



[illegible] Sculp — Gravelot inv.

été aveugle de ne pas connoître la bergere Astrée dont la beauté est connue dans toutes nos contrées. Je commence à bien esperer de notre voyage, puisque nous avons eu le bonheur de vous rencontrer. » Astrée lui répondit dans les termes les plus obligeans. Après qu'elles se furent saluées, Hylas les interrompit en disant : » Florice, que vous semble de nos » hameaux ? vîtes-vous rien de semblable » dans vos villes ; on ne connoit point ici » l'artifice qui y regne ? Convenez que j'ai » eu raison de vous quitter toutes pour ces » aimables bergeres, dont la beauté natu- » relle s'ajuste mieux avec la simplicité de » mon esprit & de mon caractere. Je con- » viens, dit Florice, qu'Hylas n'eut jamais » plus de jugement, non qu'il y ait en effet » de la conformité entre ces belles bergeres » & lui, mais parce qu'ayant toujours été » volage, il est impossible qu'il ne se fixe ici. » C'est à moi de répondre, dit Phylis, car » Hylas est mon serviteur ; je ne répondrai » pourtant pas de sa fidelité, puisqu'il a pu » cesser de vous aimer, je tiens que ce n'est » point la beauté qui le rend amoureux. » Que seroit-ce donc, interrompit Hylas ? » C'est, dit Florice, une certaine legereté » d'esprit, qui ne lui permet pas d'être un » jour entier dans les mêmes sentimens.

Cependant Pâris avoit exprimé à Diane

éloigné de lui préferer qui que ce f
accueil piqua Silvandre, & le fit con
secret, mieux que toutes les raisons
lis, que la jalousie naît de l'amour
beau dissimuler, la bergere qui se
quelqu'inclination pour lui, &
même s'en apperçurent. L'amour
éclairé pour s'y méprendre. La jalo
berger eût peut-être éclaté, si Astré
eût separés. Elle desiroit avec trop
sion de continuer son voyage. El
donc les étrangeres, & se remit
min. Pâris donna la main à Diane,
vandre vint à Phylis. » Quand nou
» rions point ici, lui dit-elle, je do
» l'on remarquât notre absence. »
» Mon ennemie, répondit Silvand
» cette fois j'avoue que vous l'emp

direz-vous la verité ? Pouvez-vous
douter, répondit-il, quand pour vous
vre, j'ai quitté toutes celles que j'ai-
ɔis? De bonne foi, ajouta Phylis, a-
z-vous aimé ces étrangeres ? Et si vous
s avez aimées, comment les avez-vous
uittées ? Autrefois, répondit-il, j'en
issai d'autres pour elles, & maintenant
les laisse pour vous. Je conviens que
devois en user plus civilement, mais
amour que j'ai pour vous ne me permet
ucun égard à ces sortes de bienséances.
e croi, interrompit Silvandre, qu'Hy-
s n'a jamais aimé ces étrangeres. Il les
imeroit encore ; les liens d'amour sont
dissolubles. Avouez du moins qu'ils ne
sont pas pour moi, reprit Hylas. Ne
oyez pas, ajouta Silvandre, que vous
s ayez aimées; pour moi, je n'en croirai
en ; & pour ne me point importuner
avantage, gardez votre humeur mélan-
olique, sans me parler desormais de vos
pinions extravagantes.

hylis, pour rompre cet entretien qui
uvoit avoir des suites, dit à Hylas : » En
erité, je vous sçai mauvais gré de m'a-
oir enlevé le plaisir d'apprendre les nou-
elles que ces étrangéres avoient com-
encé de raconter. Il est facile d'y sup-
léer, répondit Hylas ; ordonnez tout ce
u'il vous plaira, je n'exclus que la mort

» & votre haine. Ce que je desire
» Phylis, c'est d'entendre de voi
» che ce que vous m'avez empêc
» prendre de celle de Florice. » Di
la grande chaleur fatiguoit, ajou
» nous rencontrons quelque omb
» suis persuadée que le recit d'Hy
» fera un extrême plaisir. »

Astrée, malgré son impatience,
lut point contredire la bergere ; e
procha d'elle, & lui dit qu'elle vou
de la partie. » Il ne tient donc qu
» dit Hylas, que vous m'écoutiez
» parlerai avec d'autant plus de
» tion, que j'aurai presqu'autant
» sir à me rappeller mes premieres
» que j'en aurois à penser à mes
» presentes ; car les plaisirs de l'a
» sont guéres que dans l'imagina
» commencerai, dès que nous aur
» vé un lieu qui nous défende de
» du soleil. N'esperons rien de mi
» Silvandre, que la source de ce p
» seau que vous appercevez. Le d
» mure de l'eau, & la fraîcheur de l
» ge invitent également à s'y arrê
se détache à ces mots, & marc
de la troupe, que la chaleur com
à fatiguer. Après s'être rafraîchi da
source plus pure que le crystal, ils
sur ses bords. Le seul Silvandre m

erisier d'où il arrachoit des branches gées de fruit. Il vint presenter à Dia- es plus belles. Diane en donna à Pâris ıx bergeres ; sans oublier Silvandre, à elle dit, après en avoir choisi une : enez, Silvandre, c'est ainsi que je vous is part de vos biens. Plût à dieu, ré- ondit-il, en la recevant & lui baisant main, que vous reçussiez tout ce que vous donne, comme je reçois cette ırt que vous m'accordez ! » Et lorsf- il se fut placé près de Diane, Hylas ımença en ces termes :

HISTOIRE

PARTHENOPE, DE FLORICE, ET DE DORINDE.

Ai souvent ri en moi-même de ceux qui lâment l'inconstance, lorsque j'ai fait exion qu'ils ne peuvent être ce qu'ils nt, sans être l'inconstance même. Lors ils aiment, n'est-ce pas la beauté qu'ils ent, ou quelqu'autre qualité qui les re ? Or, si cette beauté se flétrit, com- il arrive toujours, ne sont-ils pas in- stans, quand ils aiment ces figures de- ues laides ? C'est ce qui m'a fait croire, pour n'être point inconstant, il faut er toujours & par tout la beauté, &

que lorsqu'elle quitte une bergere, il faut s'en détacher. Je sçai que le vulgaire en juge differemment, mais il me suffit de répondre qu'il est ignorant, & qu'en cette occasion il prouve bien sa stupidité ? Ne trouvez donc point étrange, ma maitresse, & vous, gentil Pâris, si en vous racontant mes avantures, je vous parle de plusieurs changemens semblables.

Vous sçavez déja pourquoi je quittai Camargue, ce qui m'arriva jusqu'à Lyon, pourquoi j'aimai Palinice & Cyrcéne. Lorsque j'ai interrompu Florice, elle vouloit raconter comment elle me surprit. Mais parce qu'elle a oublié des choses importantes, je reprendrai ce qu'elle a finement passé sous silence; &, si nous en avons le loisir, je vous raconterai le reste de mes avantures.

Sçachez donc, ma maitresse, que Clorian se montra bien mal habile, lorsqu'il me chargea de parler à Cyrcéne pour lui, parce qu'en pareille occasion on ne doit jamais choisir personne qui vaille mieux que soi; & que si celle à qui l'on s'adresse a de l'esprit, elle n'hésitera pas sur le choix. Lorsqu'avec Palinice j'allai trouver Cyrcéne, mon dessein étoit de servir Clorian; mais à peine j'eus vu cette fille, que je me souvins que je l'aimois, depuis que je l'avois remarquée dans le temple. La situatio

éto

licate; il falloit renoncer à l'amour,
quer à l'amitié. Celle-ci l'emporta
e temps dans mon cœur; mais en-
onsiderai que ma passion étoit plus
ie que celle de Clorian, & l'amour
ha. Voilà ce qui me fit parler à Cyr-
isi que Florice vous l'a dit; jugez
rois plus travailler à la satisfaction
i qu'à la mienne. Qu'elle ne me re-
donc plus que je trahis mon ami
Clorian, mais j'aime aussi Hylas &
e, & ce double amour doit l'emporter
remier. Je ne pensai dont plus qu'à
je me devois, & les dieux prirent
me justifier. Ils furent si favorables
esseins, qu'après quelques assidui-
rcéne m'aima peut-être autant que
iois; vous mêmes vous en convien-
en-tôt. Cependant par ménagement
mere, elle me pria d'agréer qu'elle
d'aimer Clorian. On esperoit qu'il
eroit, ils étoient de la même ville,
ie même condition; d'ailleurs les
e Clorian devoient plaire à la mere,
u'il étoit très riche, au lieu que les
auroient déplû, parce qu'étant é-
on ignoroit si j'avois du bien, & si
tre je n'étois point marié.
is d'autant plus ravi de cette ouver-
que je ne sçavois plus comment trai-
c Clorian, à qui je devenois suspect;

de se servir de lui, pour cacher nos
J'allai trouver Clorian, je lui fis v
que j'avois dit à son avantage, ou
ce que je n'avois point dit : je l'assu
qu'il pouvoit sans crainte declarer
sion. Il me fit de grands remercin
des offres de pareils services ; ma
bien éloigné de les accepter, je n'au
voulu qu'il m'eût tenu dans ses
comme je le tenois dans les mienn
Il prit enfin la genereuse resolu
parler à Cyrcéne; mais il lui en cou
qu'autant que s'il eût dû comba
champ clos contre le plus vaillant ch
des Francs. L'occasion se presenta
de s'expliquer, il le fit le mieux q
ajoutant que sans moi le respect
toujours tenu dans le silence, quel

ais pas aussi ingrate que vous le pensez, & que je n'ignore pas qu'une personne de votre merite fait honneur, quand il a les vues que votre ami m'a assuré que vous aviez. Ainsi je vivrai avec vous, comme vous devez l'attendre, mais je serai ravie qu'Hylas soit témoin de tout ce qui se passera entre nous, afin qu'il soit notre juge. » J'abrege, belle Phylis, autrement me faudroit un siecle pour vous redire toutes mes aventures.

Depuis ce jour Clorian fut si touché, que en ne pouvoit le distraire de sa passion. Déja les parens s'étoient apperçu de ses soins; il me fallut donc faire entendre à la mere, qu'il avoit dessein d'épouser Cyrcéne, & que jugeant le parti avantageux, j'avois employé tout ce qui dépendoit de moi; mais que n'ayant point parlé à ses proches, il desiroit que sa declaration fût secrete. La mere de Cyrcéne me remercia de ce bon office, & me pria de l'engager à lui parler à elle: qu'il pouvoit compter sur sa discretion. Je l'assurai qu'il n'y manqueroit pas. En effet, quelques jours après Clorian lui en dit encore plus que moi. Tout succedoit à mes vœux. J'étois bien auprès de la mere, très bien auprès de Clorian, mieux encore auprès de Cyrcéne: en quelle situation j'étois alors! Pour faire croire que je n'aimois point Cyrcéne, il

re qui croyoit que je travaillois
rian m'en laissoit tous les moyen
plus, je portois les lettres de Clo
vent je faisois la réponse que
transcrivoit, & dieu sçait si no
jouissions à ses dépens.

Je vivois heureux lors que
changea pour moi ; quoi qu'à d
fusse moins à plaindre qu'un aut
mais pareilles disgraces ne m'o
Les fêtes des bacchanales expiroi
nous resolumes Clorian & moi d
tournoi. Clorian pour sa devise
Circé sous les traits de Cyrcéne
mot, L'AUTRE AVOIT MOINS DE
Pour moi qui voulois un peu dég
histoire, je pris une syréne avec
taché au mât de son vaisseau, &
QUELS LIENS FAUDROIT-IL ?

raison ; car je n'étois pas homme à ne point visiter de belles voisines, quand le hazard m'en offroit. Lorsque nous parumes sur les rangs Clorian & moi, & que chacun eut dit ce qu'il pensoit de notre entrée dans le champ, les plus curieux essayerent de deviner nos devises.

On devina aisément celle de Clorian ; le nom de Cyrcéne & ses traits la découvroient assés. Pour la mienne, personne ne la devinoit. Enfin un vieux chevalier que son âge dispensoit de jouter & qui étoit auprès de Cyrcéne & de Parthenopé, répondit froidement : » Il est aisé de penetrer son intention, & s'adressant à Parthenopé : » c'est pour vous, la belle, dit-il, qu'il entre dans le champ. » Elle rougit, car elle sentoit combien ce discours étoit éloigné de la verité, » Si c'est pour moi, dit-elle, » il est bien dissimulé, car il ne m'en a rien » dit. Prenez garde, répondit Cyrcéne qui » étoit piquée, que vous ne soyez plus dis» simulée que lui. Il m'est facile, répondit » Parthenopé, de dissimuler ce que j'ignore. » Ecoutez, repartit le chevalier, ce qui » m'a fait juger ainsi. Pouvoit-il vous nom» mer plus clairement qu'en prenant pour » devise une syréne ? Les syrénes étoient » trois sœurs dont l'une se nommoit Par» thenopé. Cet Ulysse lié au mât du vaisseau » fait entendre que si vous vouliez vous

répandit que j'étois le chevalier d
réne, & que Clorian l'étoit de Cyrc
que l'on verroit bien-tôt laquell
plus favorisée en ce tournoi. Pour
gnorois ce qui se disoit ; seulement j
perçus, que quand je passois sous l
faut de Cyrcéne, elle crioit : »
» chevalier de Parthenopé. »

Le tournoi achevé, Cloriant
nous allâmes chez Cyrcéne; je trou
du changement : lorsque je voulois
à Cyrcéne, elle ne me répondoi
chose, sinon, » laissez moi en paix,
» lier de la syréne, » & elle se t
d'un autre côté. Comme j'étois in
je ne sçavois à quoi attribuer cette fr
je craignis seulement de n'avoir pa
à son gré dans le tournoi. Mais il r
bloit que j'avois aussi bien fait que C
qui pourtant étoit mieux traité. Je

,elle se pancha de mon côté & me dit:
ment vous trouvez-vous du tournoi?
,répondis-je, aux belles dames com-
ous que je devrois faire cette deman-
puisque c'est à elles à porter leur ju-
ent. Je ne vous demande point, a-
a-t-elle, comment vous avez fait,
le monde vous a rendu justice, je
; demande si vous ne vous êtes point
fatigué? » Le lieu me permit à peine
répondre. Les prieres finies, elles
t du temple; je donnai la main à
:nopé, & je sçus d'elle que l'on avoit
que j'étois son chevalier. Pour moi
ois ravi de cacher mon amour pour
:ne, & qui d'ailleurs n'auroit point
les bonnes graces de Parthenopé, je
ondis que l'on ne s'étoit point trom-
& que n'ayant osé m'expliquer,

tance; mais je lui representai qu'éta
tré pour elle au tournoi le jour préc
sans avoir aucune marque de son aff
il étoit bien raisonnable qu'elle m
dât celle-ci ; elle ne resista pas dava
Cependant je voulois conserver Cy
ainsi j'affectai de ne point aller où e
me voir. Mais Clorian, sans autre
que de lui donner de mes nouvelles,
conta que les faveurs que je recev
Parthenopé me combloient de joye
cela il lui parla de l'écharpe. Quoi
fût vivement piquée, elle dissimu
lendemain que j'allai chés elle san
rian, » Eh bien, me dit-elle, cheva
» la syréne, qu'est devenue votre éch
J'aimois infiniment plus Cyrcéné q
thenopé. Je lui jurai qu'en entrant a
noi je n'avois point pensé à Parthe
mais seulement au nom de syréne
on pouvoit faire Cyrcéne en ajout
seule lettre. » Mais pourquoi, repri
» ne m'en dîtes-vous rien ? parce qu
» pouvois pas m'imaginer que vous
» vineriez point, répondîs-je. Et

: sçachant que je n'étois point à la
n, elle y vint avec une amie sous pré-
le me prendre pour la promenade, &
champ elle envoya un homme qui me
t dire à Parthenopé qu'elle l'atten-
our se promener avec elle.» Voila, lui
elle, pour ta peine une écharpe que
e donne, & que je veux que tu por-
aujourd'hui pour l'amour de moi. »
essage fut bientôt fait. Parthenopé
it son écharpe au col de cet homme,
que je la lui faisois porter par mépris
sa personne. Elle connut depuis que
t un tour de Cyrcéne à qui j'avois
é l'écharpe; mais elle se piqua telle-
que je ne pus jamais renouer avec
Cyrcéne aussi se retira tout-à-fait
oi, pratiquant ainsi la maxime qu'il
hair ceux que l'on a offensés.

à danſer en rond ſur la terre. Je ne connoiſſois de toute la troupe que Palinice & Cyrcéne, je ne laiſſai pas de me gliſſer parmi elles, & de les entretenir toutes. Je voyois bien qu'elles ſe demandoient à l'oreille qui j'étois, & que Palinice étoit aſſés occupée à dire mon nom à toutes celles qui le demandoient. Bientôt je fus plus connu que perſonne ; elles me trouverent une humeur ſi agréable, qu'elles voulurent toutes être de mes amies. Il y avoit parmi elles pluſieurs chevaliers qui étoient venus pour leur tenir compagnie.

Ce fut là que je vis Teombre pour la premiere fois. Cet homme déja ſur le retour avoit aſſés de préſomption pour s'imaginer que toutes les femmes mouroient d'amour pour lui. Je ne lui trouvai rien d'agréable, mais il avoit des minauderies qui ne déplaiſoient pas à quelques-unes. Florice, à ce que je crois, l'avoit aimé. Florice étoit belle ; les traits du viſage réguliers, les cheveux blonds, les yeux les plus doux & les plus attirans ; la taille & l'air majeſtueux. On jugeoit aiſément qu'elle étoit d'un ſang illuſtre ; en effet elle avoit pour pere le chef de cette race qui ſe prétend iſſue du grand Arioviſte. Malgre tant de charmes & de beauté, Teombre fut celui de toute la ville qu'elle aima le plus pour ſon mal-

Cette passion étoit déja surannée.
la rallumer, Teombre feignit d'ai-
une jeune fille nommée Dorinde,
e manquoi pas de beauté, mais qui
loit en tout à Florice. Dorinde étoit
e depuis quelques jours pour la cam-
e. Teombre profita de cette conjon-
: pour continuer sa feinte. Lorsque
our vint de chanter, il prit Dorinde
le sujet de sa chanson. J'ai oublié les
, dont le sens étoit qu'en partant elle
voit juré de se souvenir toujours de
bonheur qui l'égaloit, disoit-il, aux
x mêmes. La belle Florice se sentit
iment piquée de ces discours, qui te-
en sa presence l'offensoient davanta-
& prenant la parole comme pour dé-
lre Dorinde qui lui appartenoit, elle
ndit de la sorte.

Si Dorinde a fait ce serment,

Pour bannir un fâcheux amant,

Prometre est un doux artifice.

Mais quand on devroit l'en punir,

Elle aimeroit mieux le supplice

Qu'un si doulaureux souvenir.

Cette repartie de Florice me plut telle-
ent, que dès lors je resolus de la join-
e à Palinice & à Cyrcéne. Un moment
rès on passa dans une prairie charmante,

je trouvois quelqu'apparence de
& de donner auſſi de la jalouſie à
ne. Je fis donc ſemblant de lui
cueillir des fleurs, afin de lui parl
librement. Elle les prenoit de m
avec beaucoup de civilité, mais
pourtant qu'un inconnu lui rendît
vice. Je m'en apperçus; mais j'ai
que ſes paroles me donnaſſent lieu
faire entendre que je l'aimois. Le
que m'inſpiroit ſa naiſſance m'eng
ces ménagemens que je ne con
guéres. Enfin après avoir reçu p
fois les fleurs que j'avois cueillies,
dit que je l'eſtimerois incivile, ſi el
froit que je continuaſſe. „ Il me
„ au contraire, lui dis-je, que l'on

ious mourons toutes d'amour pour
.l me paroît bien plus propre, re-
;-je, à guérir de l'amour qu'à en
er. » Alors Florice me regardant a-
soûris, » Je suis, me répondit-elle,
itre opinion, & si je voulois aimer,
roit le dernier de tous les hommes
e choisirois. Vous offenseriez bien
ieux, ajoutai-je, si vous profaniez
lui tant de beauté. Je sçais bien, dit
ce, que je ne suis pas belle, mais je
nieux encore que je n'aimerai ja-
Teombre. Puissiez-vous être, lui
, plus veritable pour lui que vous
tes pour vous-même ! Ces discours
iors de saison & peu agréables, in-
mpit-elle, ne parlons plus de moi.
èirai, lui dis-je ; mais ce que vous
éfendez de dire, je l'aurai éternel-
nt dans le cœur. »
ses compagnes étoient entrées dans
au ; elle se leva donc sans me ré-
, & mettant ses fleurs dans un pan
›be, je la pris sous le bras. Je n'o-
'endre le discours que j'avois com-
; car montrer trop de hardiesse dans
mieres déclarations, c'est témoi-
ıe l'on n'aime guéres. Ici, belle
commencent de nouvelles affaires.
que j'eus vu Florice, il me fut im-
: de m'en détacher. Je voulois

mauvais offices qui dépendirent d'e
près de Palinice, dont elle avoit r
l'amour, & auprès de Florice po
ma passion n'éclatoit que trop. M
ses contrarietés elle fit plus pour n
de longs services n'auroient pu fai
rice reconnut qu'il y avoit de la
dans Cyrcéne, d'où vient qu'elle n'
point foi, & considerant mes act
plus près, elle commença à les
agréables. L'amour prit cette occa
se glissa insensiblement dans son a

Les femmes n'estimant rien dav
que ceux qui les aiment, je resolus
server l'amitié de toutes, s'il m'éto
ble; mais Florice avoit trop de m
de vanité pour vouloir partager u
Tant qu'elle aima peu, elle le s
mais il en alla autrement lorsqu'e

ccasion. Toute la ville fut bientôt instruie de notre amour, & Florice même fut nformée par une de ses amies, des bruits qui couroient à son desavantage. Elle se repentit de son imprudence, & me dit que pour étouffer ces bruits, il ne falloit plus que je la visse que le soir. Je me contraignis quelque-temps, mais nous nous lassâmes tous deux de nous voir si peu. Elle me conseilla donc de feindre de l'amour pour quelqu'une de celles qui la voyoient le plus familierement, afin que sous ce prétexte je pusse demeurer auprès d'elle. Elle jetta les yeux sur Dorinde, parce qu'elle étoit assés belle, & qu'elle n'avoit point trop de finesse; mais il lui vint bien de l'esprit, comme vous l'entendrez bientôt.

Le jour que je me déclarai étoit un jour où le peuple celebroit le rétablissement de la ville sous Neron, après que le feu du ciel l'eut consumée en une nuit. Chacun s'efforçoit de briller à cette fête, soit pour assister aux sacrifices qui s'offroient à Jupiter restaurateur & aux dieux tutelaires, soit pour paroître aux jeux & spectacles publics. Dorinde, qui aimoit à être remarquée, n'oublia rien pour sa parure; mais que vous dirai-je, belle Phylis? il suffit de vous faire entendre que je parlai tant à Dorinde, que je lui dis tant de dou-

ceurs, qu'elle commença à croire que je l'aimois. Ce même jour je liai amitié avec un jeune chevalier nommé Periandre, & je devins bientôt amoureux de Dorinde, ne pouvant rien voir de beau sans l'aimer. Cependant j'aimois plus Florice que Dorinde : elle étoit aussi plus belle, & d'un rang plus considerable. Deux mois s'écoulerent ainsi ; d'un autre côté, Periandre & moi nous liames l'amitié la plus étroite, & pour la cimenter davantage, nous nous rendîmes hors la ville au tombeau des deux amans, & là prenant leurs manes à témoin de nos sermens, nous nous jurames une amitié éternelle. Quelques jours se passerent que nous nous communiquions nos plus secretes pensées. Un matin, après avoir parlé des beautés de la ville, & nous être dit mutuellement ce que nous en sçavions, il me demanda si je n'aimois rien. Je lui répondis que j'amois, & il me dit qu'avant que de me demander le nom de ma maitresse, il vouloit me nommer la sienne. » Puisque vous m'en avez parlé le premier, » lui dis-je, je veux aussi m'expliquer le premier. » Alors, sans lui parler de Florice, je lui dis où j'en étois avec Dorinde. » Comment, » reprit-il, vous aimez Dorinde, Dorinde » fille d'Arcingentorix ? Ah dieux, que l'a» mour m'a cruellement traité ! » Et s'étant tû quelque temps, » je vous jure, ajou-

, qu'il y a long-tems que je l'aime
Quel malheur plus grand pouvoit-
:river ! je ne puis la quitter sans
r, ni la conserver sans manquer
x de notre amitié. »
meurai interdit à ce discours ; en-
: parlai en ces termes : » Mon fre-
isque cette passion est plus ancien-
: notre amitié, loin qu'elle doive
aindre, elle doit la regarder com-
e preuve de la conformité de nos
ırs, qui nous a fait aimer un mê-
jet. Mais pour prévenir tout incon-
ıt, voyons à qui il demeurera. Il
it de la tyrannie dans notre amitié,
nous portoit l'un ou l'autre à y re-
r ; mais aussi c'est croire l'impossi-
¡ue de penser que nous puissions
nis & rivaux. Rapportons-nous-en
ıison, & par le serment que nous
fait sur le tombeau des deux
, dites-moi quel témoignage Do-
vous a donné de son amour ? » Il me
t : » Je ne puis vous assurer que
aimé ; telle est la discretion de
de, qu'elle ne laisse point connoî-
vrais sentimens. Je suis au même
¡ue vous, lui dis-je : jurons donc
ıtre amitié, par les divinités qui
nt les parjures, que le premier de
ıui recevra de plus grandes preu-

caractere de la plufpart des hommes
la déclaration de Periandre j'aimo
rinde, mais bien moins que je ne
depuis. Je fus donc plus affidu aupr
le, & pour prévenir mon ami, j'
cours à la rufe. Il me fembloi
amour il n'y avoit point d'artifice
fût permis.

Je fis faire fecretement un petit
enrichi d'émail & de chiffres d'or,
tant fait peindre par le celebre Ze
mis mon portrait entre la glace & l
d'or qui la foûtenoit fans que l'on p
vrir. Je pratiquai enfuite une vieill
me, qui avoit accoûtumé de port
les maifons particulieres des bijoux
dre. Je lui donnai le miroir, lui
entendre que j'avois befoin d'argen
» lez, lui dis-je, chez Arcingento

beauté du miroir & par le bon marché. Quelques jours après je le vis à sa ceinture. Je jugeai alors que je devois achever mon dessein ; je craignois que la glace ne se cassât, & que mon portrait ne parût. Je demandai a Periandre s'il n'avoit rien avancé auprès de Dorinde. Il me répondit que soit peu de merite de son côté, soit indifference ou discretion de la part de Dorinde, il ne lui avoit point trouvé plus de bonne volonté pour lui que le premier jour qu'il l'avoit vue ; mais que ce qui le rassuroit, c'étoit qu'elle traitoit de même avec tous les autres. » Mon frere, lui répondis-je, » ce n'est pas qu'elle soit insensible, & pour » vous dire la verité, continuai je en l'em» brassant, je la possede au point qu'elle ne » voit que par mes yeux. Mais telle est sa » discretion, qu'en public elle ne tourne » jamais les yeux sur moi ; elle se contente » de me dédommager en particulier. Avez» vous remarqué un miroir qu'elle porte à » la ceinture depuis quelques jours ? Sça» chez que c'est pour l'amour de moi qu'el» le le porte : & pour vous en convaincre, » lorsque vous serez auprès d'elle, cassez » la glace, & vous trouverez mon portrait » sous un papier qui le cache.» Periandre ne demeura pas moins immobile que s'il avoit vu la tête de Méduse. Il conclut enfin qu'il devoit, si je ne le trompois point, m'abandonner Dorinde.

Il sort à l'instant, & va chés Arci
torix. Il trouva Dorinde seule. Dès q
l'apperçut, elle alla le recevoir avec
litesse ordinaire; car de tous ceux q
piroient à l'épouser, Periandre étoi
à qui son cœur donnoit la préference.
prévenu comme il étoit, il ne reg
qu'avec dédain ces politesses. Il voul
bord s'éclaircir si ce que je lui avoi
étoit vrai. Il prend le miroir, feigna
l'admirer: & comme s'il se fût laiss
porter aux discours qu'il lui tenoit,
laissa tomber avec violence. Lorsqu
que la glace étoit rompue. » Je vo
» mande pardon, lui dit-il, ma mait
» pour reparer ma faute, j'y ferai n
» une autre glace. » Elle lui répondi
la chose ne meritoit pas qu'il en p
peine. Aussi-tôt elle tendit la main
reprendre le miroir, mais Periandre s
ginant qu'elle vouloit lui cacher mo
trait, s'obstina davantage, & dans
contestation ôtant la glace & le pap
découvrit mon portrait. Jugez quell
la surprise de Dorinde & de Periandr

ısolation de n'être pas le dernier
ous tromperez.» Dorinde fit tout ce
put pour le desabuser, mais tous
rts furent inutiles. Periandre se re-
ıs l'écouter, & ne croyant pas qu'il
:ôt oublier Dorinde, comme il s'y
ıgagé par serment, il eut recours à
ce, qui fut pour lui une foible res-

voilà donc par cet artifice devenu
du champ de bataille. Mais, gentil
quand j'allai voir Dorinde, que ne
-elle point ? Elle avoit sçu par la
de qui elle avoit acheté le miroir,
enoit de moi. » Perfide, me dit-
comment avez-vous pû offenser si
lement une personne qui l'a si peu
é ? & comment osez-vous vous pré-
r à mes yeux ? » Je la laissai exhaler

» n'auriez point desaprouvé l'artifice
» je me suis servi pour écarter un riv,
» violence de mon amour ne devroit
» pas diminuer ma faute à vos yeu
Ces mots prononcés de l'air du mon
plus passionné, firent tant d'impressio
Dorinde, qu'elle ne fut pas long-tem
me pardonner. Il arriva même que ce
ayant amorti sa colere, augmenta sa b
volonté; l'artifice dont j'avois usé l
croire que je l'aimois en effet. Cepen
j'aimois beaucoup plus Florice qu'elle
sentir, quand elle commença de me
rir davantage, je commençai aussi
doubler d'amour, car rien ne m'enfla
comme les faveurs.

Florice soupçonna bientôt mon in
gence avec Dorinde. Un jour elle
parla avec quelque alteration, & mo
l'aimois veritablement, je lui jurai
ce qu'elle voulut; que je ne voyois D
de que pour lui obeïr; qu'à la verité,
mieux cacher notre dessein, lorsqu
zois auprès d'elle je contrefaisois le
sionné, que [illegible] je
sois de la [illegible]
cont[illegible]
s[illegible]

[illegible]
ons nous, à votre [illegible] et
que les deux [illegible]
resta dans le silence, pour re
rompre H[illegible] & [illegible]
uelque [illegible]
es avoir [illegible] :
us vous plus [illegible] Do-
s l'aimer davantage : & comme
r reçue en [illegible] plus gran-
ne donna chaque [illegible] pren-
marquees de [illegible] bienveillance. Le
os lettres changea ; il devint plus
. Je n'en donnai plus que très ra-
Florice, encore les [illegible]-je
ent. Bien auprès de Florice & de
je vécus quelque-temps dans une
[illegible] ne puis exprimer ; mais tel-
[illegible] des dieux, une felicité si
[illegible] ! Un jour que je



que je la trompois, elle resolut de
dérober. Elle en vint à bout si adroit
aidée de ses compagnes qui m'amu
que je n'en sentis rien. Elle les cac
dit à ses compagnes : » Quand je m
» retirée, pour le tirer d'inquietud
» cherche ces billets, faites-lui en
» que je les ai. » Elle parloit de la sort
m'inquiéter davantage. Elle sort in
nent, & se renfermant dans son ca
elle en trouva cinq de fraîche da
d'autres plus anciens. Le premier
lut, & qui étoit le dernier écrit, éto
çu en ces termes :

DORINDE A HYL

*JE m'y rendrai, puisque vous le v
mais souvenez-vous de ménager m
tation, en songeant à vous satisfaire.
que j'attends de vous, si vous m'aimez
jusqu'au plaisir de revoir ce que j'aime
qui m'aime aussi, si les dieux veulent
dre heureuse.*

Figurez-vous, belle Phylis, q
l'étonnement de Florice, après av
cette lecture. Elle doutoit si c'étoi
ou réalité. Le premier billet qu'el
contra ensuite, étoit conçu en ces t

Je croi de votre amour plus que vous ne l'en dites ; mais que ne m'aimez-vous autant ue je vous aime ? Vous jurez sans doute que ous m'aimez davantage ; pourquoi doutez-ous donc de mon retour ? Ne dites pas que les mmes ne sçavent point aimer. Vous êtes le lus incredule des hommes, si vous n'êtes con-aincu du contraire par les preuves que je vous donne tous les jours.

Voici le troisiéme qui se presenta sous la main.

Vous avez desiré mon portrait, je vous l'envoye. Puissiez-vous être persuadé que vous n'avez pas moins d'empire sur celle qui vous le donne, que sur le portrait mesme. Et plût à Dieu qu'il me fût permis d'estre aussi souvent avec vous que cette peinture y sera desormais !

Florice jettant alors ce billet sur la table, & poussant les autres loin d'elle, fit un pas en arriere, & les bras croisés, elle garda quelque temps un profond silence. « O dieux, s'écria-t'elle ensuite, ce que je vois est-il bien veritable ! Est-il possible, Hylas, que tu m'ayes trahie ! & que j'aye été assés aveugle pour ne pas remarquer tes perfidies? » Après s'être tue encore, elle frapa des deux mains sur la table. « Non, ingrat, continua-t'elle, elles ne demeu-

» seront pas impunies, je les déco
» du moins à ta Dorinde, peut-être
» le deviendra sage à mes dépens.» A
elle prend les billets, & se rend ch
rinde. » Je veux, lui dit-elle, vous c
» une preuve signalée de mon affectio
» il faut ici de la prudence. Vous
» qu'Hylas vous aime, je vas vous dé
» per.» A ce mot Dorinde rougissant:
» non, ajoûta Florice, il n'est plus te
» dissimuler. Je sçai que vous l'aime
» vous lui avez envoyé votre portr
» que vous vous trouvez aux rende
» qu'il vous donne.

Dorinde rougit encore plus, &
cacher sa rougeur, elle mit la main s
visage. » Dorinde, poursuivit Flori
» vous allarmez point, réjouissez-vo
» tôt que votre secret soit entre les
» de la seule Florice. Si vous aimez
» honneur, renoncez à un perfide,
» vous recherche que pour publier v
» veurs. Il y a eu autrefois quelque
» liarité entre lui & moi; de là vien
» heureusement pour vous, c'est
» qu'il s'est adressé. Vous ne lui ave

elles se déchaînerent contre moi, Dorinde sur tout, parce qu'elle se trouvoit la plus offensée.

Florice s'étant ainsi vengée, s'en retourna chés elle, dans la resolution de ne me voir jamais, s'il lui étoit possible. Mais les premiers mouvemens passés, elle se souvint que malgré mon amour pour Dorinde, je ne lui avois rien dit d'elle-même, ni des faveurs que j'en avois reçues. Elle conclut alors, que je l'aimois plus que Dorinde. Plus elle s'arrêtoit à cette idée, plus elle se repentoit de ce qu'elle venoit de faire. » S'il a vu Dorinde, disoit-elle, » c'est moi qui l'ai voulu; s'il l'a recher- » chée, c'est par mes ordres, s'il l'a aimée, » c'est qu'elle a des attraits; s'il a répondu » à ses faveurs, c'étoit pour mieux dissi- » muler, enfin parce qu'à son âge on ne se » refuse guere à de pareilles fortunes. S'il » me les a cachées, c'est qu'il craignoit de » m'irriter. Mais puis-je douter qu'il ne » m'ait aimée plus qu'elle, quand il est cer- » tain qu'il ne lui a rien dit de notre intelli- » gence? » Bientôt elle se condamna comme coupable, & touchée de repentir, elle ne songea plus qu'à reparer sa faute.

Dorinde au contraire n'écouta que son ressentiment. Je la trouvai baignée de larmes. En vain elle essaya de me les cacher. Dès qu'elle m'apperçut: »Eh bien, traître,

» s'écria-t'elle, tes perfidies passées 1
» suffisent-elles pas ! Viens-tu en tr
» de nouvelles ? » Surpris d'un tel ac
je gardai le silence. » Peut-être, aj
» t'elle, voudras-tu nier, mais souv
» toi à qui tu as donné ces lettres, &
» pte que je serai desormais ta plus cr
» ennemie.» En même temps elle me p
dehors, & referma si promptement la
te, que je ne pus lui répondre. Je me
rai donc honteux & confus, comme
pouvez vous l'imaginer, ma belle
tresse, mais indigné contre Florice,
sçavois que c'étoit elle qui m'avoit
mes lettres, & je voyois qu'elle les
données à Dorinde. Je jugeai bien q
en avoit usé de la sorte par jalousie; &
la mortifier, je resolus de m'attacher
quement à Dorinde.

Quelques jours après je trouvai D
de seule en son cabinet, & poussant la
te sur moi, je me jettai si brusqueme
ses genoux, qu'elle n'eut pas le loisir
retirer. Après lui avoir demandé mille
pardon, je lui déclarai la verité. Je lu
que Florice m'avoit aimé long-temp
que pour cacher notre intelligence,
avoit exigé que je feignisse de l'aimer

reusement, je n'avois plus donné de let-
tres à Florice. » Lâche imposteur, me
» dit-elle, Florice ne m'a-t'elle pas remis
» les dernieres lettres que je t'ai écrites ?
» Je l'avoue, répondis-je, mais elle me les
» a dérobées. Si vous refusez de m'en croi-
» re, interrogez celles qui ont été témoins
» du larcin. » En même temps je nommai les
deux personnes qui l'avoient vu, & qui me
l'avoient redit. » Admirez, continuai-je,
» combien l'amour est juste. Il fait souffrir
» à Florice le mal qu'elle nous avoit pré-
» paré. Comment avoit-elle imaginé que
» l'on pût feindre de vous aimer ? Me pu-
» nissent les dieux, si je ne la hais souve-
» rainement, & si je ne vous aime autant
» que je la hais ! » Je lui tins encore quel-
ques discours semblables qui la disposoient
en ma faveur. Et quand elle eut verifié le
larcin, elle me pardonna, & nous nous ai-
mâmes plus qu'auparavant.

Je cessai de voir Florice, quoiqu'elle fût
plus belle que Dorinde ; mais le dépit où
j'étois contr'elle, avoit diminué ses char-
mes à mes yeux. Elle supporta quelque
temps mon changement ; mais enfin il fal-
lut en venir aux regrets de m'avoir perdu.
Elle ne doutoit pas que je ne l'eusse aimée,
elle crut donc qu'elle me rappelleroit en
me donnant de la jalousie. Elle jetta les
yeux sur Teombre. Elle s'imagina qu'il

seroit plus propre que tout autre à
voir de l'amour, & que n'ignorar
qu'elle en avoit été aimée, je croiro
sément qu'elle avoit repris du goût
lui. Je remarquai d'abord ce renou
ment d'amour, j'en fis part à D.rind
en rioit avec moi. Cependant Flor
me voyant point revenir à elle, red
ses faveurs pour Teombre. Et comn
en faisoit trophée à mes yeux, & qu
la voyois plus qu'en public, tout le r
remarqua leur intelligence. Ses par
furent informés. Elle recourut d'abo
excuses ; mais ne pouvant plus nier
avoua que Teombre la recherchoit
vue de l'épouser. » Qu'il nous en
» donc, lui dit la mere irritée, autr
» nous croirons que vous voulez no
» poser.

Florice qui jusques-là avoit co
sa reputation, & qui craignoit ses p
engagea Teombre à parler de ma
sans dessein pourtant de conclure
dans l'esperance de rompre quand
seroit temps. Teombre étoit un parti
ble pour Florice, ses parens en ju
de la sorte, & dès le jour même qu
fait parler, le mariage fut arrêté.
restoit plus que de mener Florice au
ple. Pourrois-je, belle Phylis, vous
mer quelle fut la consternation de

ımbre me recherchoit , mais non pas
· je le desirasse. N'est-ce pas vous , a-
:a le pere, qui avez engagé Teombre
ırler ? Je l'ai fait pour vous obéir, re-
:it Florice , & je croyois que vous me
neriez du temps pour me déterminer.
n , non , continua le pere , qu'il vous
se que j'aye rougi une fois pour vous ;
choses sont d'ailleurs trop avancées
r reculer. »
ce mot il la laissa seule , & chargea sa
ıe de lui parler. Celle-ci la traita en-
avec plus de rigueur , & lui fit en-
e que la mort seule pouvoit rompre
ariage. Quelle affliction pour Flori-
)utre qu'elle me perdoit , pour sur-
d'ennui elle se voyoit entre les mains
homme qu'elle haïssoit mortellement.
étoit pourtant moins affligée de me
·e , & de se voir livrée à Teombre

L aimée? Elle se voit toute à un au
les rigoureuses loix du mariage; c'est
qu'elle est punie de sa feinte. Si vous
encore celle que vous aimâtes tant a
demandez-moi à mes parens. Sans dout
préfereront votre alliance à celle de Teo
à qui je suis destinée, helas! si vous ne
mez autant que je vous aime.

Quoique j'eusse resolu d'être tour
rinde, je ne laissai pas d'être sensi
déplaisir de Florice. Admirez ici l'a
de l'amour. J'étois trop irrité cont
pour qu'il réussît en m'attaquant ou
ment. Il s'y prit donc par des voy
tournées. Il me representa d'abord m
ne pour Teombre, & combien peu il
toit l'avantage dont il alloit jouir. I

nd je vis qu'il étoit question de maria- de ce lien, que j'ai toujours regardé ıme tyrannique, je me trouvai bien ıbattu. D'un côté Dorinde ne me dé- ıſoit pas ; de l'autre je ne pouvois con- tir que Teombre poſſedât Florice, mais tout je ne voulois point l'épouſer. A- :s avoir bien déliberé, je pris le parti de ıouer avec Florice & d'empêcher que ombre ne l'épouſât. Je feignis donc que ı'avois point reçu ſa lettre; & prenant la ıme, je lui écrivis ces mots :

HYLAS A FLORICE.

V Ous avez donc le courage de vous don- ner à Teombre ? & vous le préferez à ılas ? O dieux, ſi vous le permettez, ne pu- 'ez vous point l'ingrate Florice !

J'en uſois de la ſorte, afin qu'elle ît que c'étoit mon amour, & non pas ı prieres qui me ramenoient à elle. Ma :tre la combla de joye ; & ſans s'in- ıieter de la ſienne qu'elle s'imagina que n'avois point reçue, elle me récrivit ı'elle m'avoit déja mandé qu'il ne tenoit ı'à moi d'empêcher ce mariage, en la :mandant à ſon pere. Mais ſans atten- te ſa réponſe, je fis ſemblant de partir our la campagne, ne pouvant ſoûtenir la

vue de ce mariage. Et pour lui faire croire mon depart, j'ordonnai qu'en même temps on lui remît de ma part cette lettre :

HYLAS A FLORICE.

Puisqu'il est impossible que Florice soit à moi, je pars de cette Ville. J'aime mieux apprendre votre mariage que d'en être témoin. Puissent les dieux vous donner autant de satisfaction que vous m'en laissez peu, & la rendre aussi durable que mes regrets ! Je vous jure qu'ils m'accompagneront jusqu'au tombeau, & que là meme je me plaindrai de votre changement, & de la rigueur de ma destinée.

Or, belle Phylis, je lui écrivois en ces termes, afin qu'elle ne crût pas que j'avois reçu sa lettre. Autrement il falloit la perdre sans ressource, ou la demander en mariage ; & j'aurois préferé la mort à un pareil engagement. Pour la tirer d'inquietude au sujet de sa lettre, je la lui fis rendre par un des miens qui lui assura que j'étois parti il y avoit deux jours, & qu'il ne sçavoit où j'étois allé. Elle ne s'apperçut point que j'eusse ouvert sa lettre, parce que depuis long temps nous nous servions du même cachet, & que je l'avois bien refermée. Elle reprit la lettre en soupirant ; puis elle demanda quelle affaire si pressan-

avoit obligé de partir avec tant de
pitation. Comme j'avois instruit le
iger, il répondit qu'il ne sçavoit rien
chose, sinon qu'il ne m'avoit jamais
rqué si triste, & que je lui avois seu-
nt ordonné de l'attendre. » Ah, s'é-
a-t'elle, que je crains bien qu'il n'ar-
ve trop tard pour mon bonheur ! » En
ne temps elle se mit à pleurer. A son
ur il me fit ce recit ; j'y fus sensible,
avoue, mais je ne pus prendre sur moi
'épouser. Je me tins donc caché jus-
à ce que son mariage avec Teombre
absolument conclu. Alors elle m'écri-
, avant que de signer le contrat :

FLORICE A HYLAS.

Emain sera le dernier jour de ma vie ; si c'est mourir, que de se voir livrée en aux plus cruels déplaisirs. Si Hylas y sensible, il peut me retirer du tombeau, & encore s'il ne laisse pas de m'aimer, toute lheureuse que je suis.

Jugez si je fus vivement touché, puis-
e j'avois pour Florice un amour verita-
. Le lendemain elle fut contrainte de
ner, mais avec des regrets incroyables,
de si grands tremblemens, que sa main
pouvoit conduire sa plume. Lorsqu'en

point ſorti de la ville , j'engageai
mes amis à lui faire entendre dès
même, que je m'en étois allé pour n
voir ces fatales nôces , & dans le deſ
ne revenir jamais ; mais que je n'av
demeurer plus longtemps éloigné
que par malheur j'étois arrivé dans
ment le plus funeſte , & qu'en l'éta
m'avoit vu , il m'étoit impoſſible de
ſi elle ne me donnoit quelqu'aſſura
ſa fidelité. Sans faire ſemblant de
entendu , Florice tire une bague
doigt, & la lui mettant dans la mai
» diamant , dit-elle , lui garantira m
» timens.» Le ſoir même, & à l'heur
me je crois , que Teombre la tenoi
ſes bras je tenois ſur mon ſein l
où j'avois mis ce diamant ; il m'ent

ıt vous quittâtes Dorinde.
ırſque je cherchois, reprit Hylas, à
re honnêtement avec elle, il s'en pre-
l'occaſion du monde la plus favora-
Periandre qui aimoit toujours Do-
, revint enfin, ne pouvant plus vivre
ıé d'elle. Il commença par me ren-
ſite, & quelques jours s'étant écou-
àns qu'il me parlât preſque de Do-
, un jour que nous étions ſeuls, je lui
de la ſorte: » Periandre, je vous ai-
trop pour ſouffrir plus long temps la
eſſe que je remarque ſur votre viſa-
Vous ne doutez point que je n'aime
inde; mais vous ne devez pas douter
ıntage de mon amitié. Pour vous en
vaincre, je vous rends cette Dorin-
ue ma bonne fortune vous avoit en-
e. Recevez-la, & ſoyez perſuadé

l'accepta avec mille remercimens.

Je m'éloignai donc insensiblem
Dorinde, tandis que Periandre s'ir
dans ses bonnes graces ; & cependa
treprens Florice. Je trouve les 1
de lui parler, je l'assure de mon amo
renouai si bien, que notre intellig
plus parfaite qu'auparavant. La hai
elle avoit pour Teombre ne contri
peu à notre reconciliation : comr
rinde lui étoit suspecte, elle voulu
rompisse absolument evec elle, sa
elle aimeroit mieux ne me plus vo
d'être toujours en de continuelle
mes. Elle exigea même, malgré
que je pus representer, que je
quelque affront.

C'étoit le sixiéme de la lune
let, jour où les personnes les pl
lifiées vont avec les druides cu
gui salutaire, que Florice me co
da pour la derniere fois de lui donn
faction sur cet article. Le sacrifi
achevé, & les réjouissances comme
je tirai Periandre à l'écart, & pour

pagnie nombreuſe ; je m'approche, & après quelques diſcours vagues, je lui dis ſi haut, que tout le monde put l'entendre : » Dorinde, je connois maintenant que ce » que l'on m'a dit de vous eſt veritable. » Quoi, me dit-elle en ſouriant ? Que l'on » ne peut avoir meilleure opinion de ſoi, » que vous l'avez de vous-même, répon- » dis-je à l'inſtant. » Dorinde rougit, & m'ayant demandé pourquoi je jugeois d'elle ſi peu favorablement, je repartis de la ſorte : » C'eſt que meſurant les autres à » vous-même, ainſi que vous aimez tout » ce qui s'offre à vos regards, vous penſez » que l'on ne peut vous voir ſans vous ai- » mer, & j'ai ſçu que vous étiez dans cet- » te erreur à mon égard. Mais ſçachez que » vous avez trop peu de merite pour Hy- » las, & qu'il rougiroit de vous aimer, ou » de continuer maintenant, s'il s'étoit ja- » mais abbaiſſé juſque là. » Figurez-vous, gentil berger, quelle devint Dorinde : à ces mots je la laiſſai outrée de dépit & de honte.

Florice depuis cet heureux jour me rendit toute ſon affection, & ſi Teombre la poſſedoit comme époux, je la poſſedois moi comme amant. De ſon côté Dorinde jura de me rendre tous les mauvais offices qu'elle pourroit. Elle s'apperçut que j'avois renoué avec Florice. Pour nous traver-

ser & sçavoir de mes nouvelles, elle fit pl
d'accueil à Periandre, & feignit de l'aim
en effet. Periandre au comble de ses vœ
ne la quittoit pas un instant. Elle lui raco
ta bientôt l'histoire du miroir, & pour l
convaincre, elle fit venir la femme d
qui elle l'avoit acheté. Elle ajouta à ce r
cit tant de circonstances desavantageuses,
qu'elle aliena un peu son esprit du malheu
reux Hylas. Elle vouloit par son moye
avoir quelqu'une des lettres que Flori
m'écrivoit. » Il est à Florice, lui disoit-ell
» mais il cessera de l'aimer, dès qu'il ver
» quelqu'autre objet qui le frape. Faites
» moi un plaisir extrême, ajoutoit-elle,
» lui tenant les mains dans les siennes, el
» lui fit jurer qu'il le feroit. Vous sçavez
» continua-t'elle, que Florice & moi nou
» sommes amies & alliées. Je ne puis cro
» re qu'elle l'aime ; dites-moi ce que vo
» en sçavez. Bon, répondit-il, il ne se pa
» pas un jour qu'elle ne lui écrive. Mo
» dieu, continua-t'elle, ne pourriez-vous pa
» me montrer quelqu'une de ses lettres
» Rien de plus facile, répondit-il. » En eff
la chose étoit aisée, car je n'ai jamais sç
enfermer une lettre, & quelques déplaisir
que m'ait attiré cette negligence, je sui
encore à m'en corriger.

Periandre soit pour se venger, soit pou
obeir à Dorinde, ne perdit pas un momen

Dès le soir même étant venu coucher avec moi, suivant sa coutume, il me déroba une lettre que j'avois reçue en sa presence, & dès qu'il put entrer dans l'appartement de Dorinde, il la lui porta. Elle étoit conçue en ces termes :

FLORICE A HYLAS.

CELUI *qui n'est au monde que pour nôtre supplice, va demain à la campagne. Si vous venez nous serons libres tout le soir.*

Vous sçavez, gentil Pâris, que l'on ne met point de suscriptions sur de pareils billets. C'est ce qui donna lieu à Dorinde d'y mettre le nom de Teombre, & de le lui envoyer aussitôt par un jeune homme qu'elle instruisit bien auparavant. Il s'acquita si adroitement de sa commission, que, pendant que Teombre cherchoit des ciseaux pour couper la soye, il sortit, & vint retrouver Dorinde à qui il rendit compte de ce qu'il avoit fait. Si le mari fut étonné en lisant le billet de Florice, vous pouvez le juger, ma belle maîtresse.

Il lui montra ce billet, il la contraignit de partir, & l'accabla de reproches. Mais elle lui fit entendre qu'avant son mariage, elle & Dorinde s'écrivoient ainsi très sou-

vent lorsqu'elles étoient seules, & q
rinde étant irritée contr'elle, ell
saisi l'occasion du départ de Teomb
lui envoyer ce billet. » Vous pouv
» juger, ajoutoit-elle, si je dis vrai
» que la suscription est de la main
» rinde. » Teombre parut recevoi
excuse. Cependant il mena Floric
lui; elle n'eut le temps d'écrire qu'
qu'elle remit entre les mains d'u
affidée. Pour moi qui ignorois ce
passoit, je ne manquai point de me t
au lieu accoutumé. On me donna l
de Florice, & sur le champ on ref
porte. Ce contretemps me donna
me, je craignis qu'il ne fût arrivé
qu'accident. Dès que je fus arri
moi, je lus avec l'impatience qu
pouvez imaginer le billet qui m'av
remis : il étoit conçu en ces termes

FLORICE A HYLA

C'Est la plus cruelle ennemie que t
jamais qui t'écrit maintenant, p
vertir que ni Dorinde, ni toi n'ave
faire mourir, & que le ciel lui laisse
de vie pour qu'elle se venge de vous de

O dieux, quel devins-je, après avoir lu ce billet ! je ne pouvois concevoir ce qui me l'avoit attiré. Je me promenai toute la nuit dans ma chambre, & dès qu'il fut jour, j'envoyai un des miens pour ménager une entrevue avec celle qui m'avoit donné le billet ; mais je n'en pus venir à bout de tout le jour. Le soir étant venu, j'appris ce que je viens de vous raconter. Je cherchai alors dans mes poches, & ne trouvant point ma lettre, je compris que Periandre me l'avoit dérobée. Je resolus d'en tirer vengeance ; mais quand je rencontrai mon ami, & que je lui reprochai le larcin qu'il m'avoit fait, il me répondit en souriant : » Si je vous ai déplu, j'en suis fâché, & » vous devez l'oublier, si vous vous rap» pellez que vous m'offensâtes bien plus » en me dérobant Dorinde par l'artifice » d'un miroir, que je n'ai pu faire en vous » dérobant ce billet. Mais, lui dis-je, je » vous ai rendu votre maitresse, & vous, » vous me faites perdre la mienne. » J'aimois Periandre, & peut-être autant que ni Florice ni Dorinde. Je reçus son excuse, & je crus même qu'il n'y avoit point d'autre moyen de me raccommoder avec Florice. Nous attendions son retour pour la détromper ; mais Theombre qui étoit homme d'esprit, & qui n'avoit point re-

çu en effet les excuses de sa femme, resolut de rester quelque temps à la campagne; pour connoître mieux son caractére, & examiner de près sa conduite. Cependant je ne pouvois demeurer inutile. Je vis Chriseide, & je l'aimai. Il est vrai qu'elle méritoit mon attachement, car il n'y eut jamais d'étrangére plus charmante, ni plus capable d'inspirer de l'amour.



II. Part. 181.





L'ASTRÉE DE [. D'URFÉ.

ORALE ALLEGORIQUE.

ECONDE PARTIE.

IVRE CINQUIE'ME.

STRE'E eût entendu Hylas avec
bien du plaisir, si elle avoit été dans
itre situation; mais le desir extrême
e avoit de se rendre au lieu où Sil-
e avoit trouvé la lettre de Cela-
ui faisoit souffrir avec impatience
e qui la retardoit. Elle fit donc signe
lis qu'il étoit temps de partir, &
l'elle s'apperçut qu'Hylas s'arrêtoit
onger à ce qu'il avoit à dire de Chri-
& qu'il alloit continuer, elle le pré-
insi: » Je n'aurois jamais cru que
lis eût eu tant d'empire sur le vola-
Hylas; mais puisque la bergere le

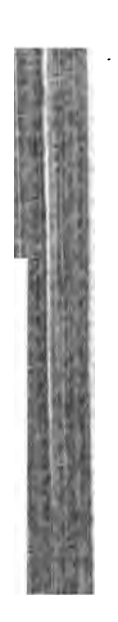
» tient dans la contrainte, sans nulle con-
» sideration, montrons-nous plus discretes,
» & donnons-lui occasion de cesser, en le
» quittant. Aussi bien la grande chaleur
» qui nous retient en ce lieu est tombée,
» & desormais la promenade nous sera plus
» agréable que la conversation. » A ces mots la belle Astrée se leve, & tous les autres la suivent. Hylas même donna la main à Phylis, & lui dit : » Je suis charmé que
» les plus insensibles reconnoissent l'amour
» que j'ai pour vous, & ressentent la peine
» que vous me donnez. » En parlant de la sorte, il avoit en vue Astrée, qu'il croyoit n'avoir jamais aimé ; c'est ainsi que l'apparence nous impose souvent.

Cependant Pâris reprit Diane, car Silvandre voulut bien lui ceder sa place, pour rendre ce devoir à sa bergere, qui lui en sçut gré ; car elles vouloient toutes faire honneur au gentil Pâris qui par consideration pour elle, quittoit la grandeur où sa condition l'avoit élevé. Madonte étoit seule, parce que Tersandre s'étoit amusé avec Laonice, Silvandre lui donna la main, & prenant les devans il resolut de continuer le voyage avec elle. Madonte étoit belle & discrete ; elle avoit même quelque ressemblance avec Diane.

Silvandre ne pouvant être auprès de celle-ci, étoit ravi de trouver en Madonte

its & des manieres qui la lui repre-
ent. Dès ce jour il se plut avec elle,
peu de temps après il paya chere-
te plaisir. Tyrsis entretenoit Astrée;
Diane; Hylas, Phylis; & Tersan-
it obligé de s'en tenir à Laonice;
dre lui ayant enlevé Madonte. Lao-
qui observoit Phylis & Silvandre,
pas de peine à comprendre que le
avoit du gout pour Madonte. Pour
voir davantage, elle dit à Tersandre
pprocher d'eux; & celui-ci qui en
it ombrage lui obéit à l'instant, mais
ntendit que des discours jettés au ha-

n'eurent pas marché long temps,
ilvandre leur montra le bois où il
it les conduire. Après avoir passé
ues hayes, ils entrerent dans un tail-
ont le sentier étoit si étroit, qu'ils fu-
ontraints de marcher l'un après l'au-
ilvandre qui marchoit à la tête de la
e, fut bien surpris lorsqu'il rencon-
es arbres pliés en berceau qui lui fer-
it le chemin. Ils s'approcherent tous
voir ce qui l'arrêtoit. »Silvandre, est-
insi, dit Phylis, que vous conduisez
x qui vous prennent pour guide? »
idre fit, comme il put, le tour du



» vous allez voir une merveille
» bois. » Alors il la prit d'une main
l'autre pliant les branches, pour
vrir un passage, il la conduisit dan
stibule, suivi des autres bergers à
curiosité faisoit, autant qu'ils le pou
précipiter leurs pas.

Audevant du vestibule étoit un
environné d'arbres, excepté d'un
la porte du temple on voyoit jail
fontaine qui en serpentant arrosoit
zon. De tout temps ce bocage av
consacré au grand Hesus; nul berg
été assés témeraire pour conduire d
te enceinte son troupeau. On n'
doit que rarement, pour ne pas int
pre la solitude & le silence sacré de
phes & des satyres. A l'herbe non

is le temple, ils lurent audessus de la
:te ces vers :

Loin, bien loin profanes esprits !
Qui n'est d'un saint amour épris,
En ce lieu saint ne fasse entrée.
Voici le bois où chaque jour
Un cœur qui ne vit que d'amour
Adore la déesse Astrée.

:s bergers surpris se regardoient en silen-
, comme pour demander si quelqu'un
étoit jamais venu en ce lieu. Enfin Diane
adressant à Silvandre, » Est-ce ici, lui
dit-elle, que vous aviez dessein de nous
amener ? Comment aurois-je eu ce des-
sein, répondit le berger ? de ma vie je
n'ai vu ce que je vois. On s'apperçoit ai-
sément, ajouta Pâris, qu'il n'y a pas
long-temps que ces arbres sont pliés.
Sçachons ce que c'est, & pour ne point
offenser la divinité de ce bocage, n'y en-
trons qu'avec respect, & purifions-nous
auparavant. Pour moi, dit Hylas, je
n'ai pas la moindre curiosité de voir
ce temple ; & puisque l'entrée en est in-
terdite à qui n'est pas épris d'un saint
amour, que sçai-je moi, si mon amour
est saint, ou ne l'est pas ? Comment, dit
Phylis en souriant, vous nous quitte-
rez ainsi, faute d'amour ? J'en ai, ré-
pondit-il, infiniment à ma façon ; mais

Silvandre ſe tourne vers Hylas : »E
» lui dit-il , fais ſilence. » Puis reli
vers qui étoient audeſſus de la port
met à genoux , & levant les yeux a
» Grande deité que l'on adore en c
» s'écria-t'il , voici que j'entre en te
» bocage , aſſuré que je ne vais poi
» tre ta volonté. La pureté de mon
» me répond que tu recevras mes
» Que ſi ma proteſtation n'eſt pas ſi
» punis , frape un parjure , un temer
A ces mots il entre dans le be
ſuivi de tous excepté d'Hylas. Au
étoit un grand chêne qui ſoutenoit
te. Au pié du chêne quelques gazo
taſſés formoient un autel. Et cet aut
orné d'une peinture qui repreſentoi

de lautel, fit les fonctions de druide, & cueillant quelques feuilles de chêne, » O grande deité, dit-il, qui que tu sois, dai- » gne recevoir ce tribut de notre humble » reconnoissance. Je t'offre au nom de tous » ces feuilles de l'arbre qui est le plus cheri » des dieux, & sous le tronc duquel tu te » plais à être honorée! » Il dit, & un genou en terre, il posa ces feuilles sur l'autel.

Alors s'étant tous relevés, ils considererent la peinture. Bien que ces petits enfans qu'elle representoit fussent potelés, on ne laissoit pas de remarquer les muscles & les nerfs qui paroissoient élevés, mais de maniere que l'on sentoit que l'embonpoint seul empêchoit qu'ils ne parussent davantage. Ils avoient tous deux la jambe droite avancée, & leurs piés se touchoient presque l'un l'autre. Les bras étoient fort en avant, & le corps en arriere, comme s'ils avoient appris que plus un corps est éloigné, plus il a de pesanteur; car chacun d'eux, pour s'embarrasser davantage, se tient de la sorte, afin que le poids même de leur petit corps augmente d'autant la force de leurs bras. Leurs visages étoient beaux, mais comme bouffis, à cause de l'effort qui faisoit monter le sang. Telle avoit été l'habileté du peintre qu'en les representant dans une action qui montroit assés que chacun deux vouloit l'emporter, on remarquoit

qu'il n'y avoit point entr'eux d'inimitié. Leurs flambeaux étoient par terre à côté d'eux ; en tombant les parties allumées s'étoient rencontrées, & leurs flammes se reunissoient, avec ce mot, *Nos volontés ne sont qu'une.* Leurs arcs étoient tellement entrelassés, qu'ils ne pouvoient tirer que tous deux ensemble. Leurs carquois étoient pleins de fléches, mais on remarquoit que les fléches de l'un étoient dans le carquois de l'autre.

Les bergers eurent besoin de Silvandre pour leur expliquer ce tableau. » Les deux » amours, leur dit-il, signifient la personne qui aime, & celle qui est aimée. La » palme & le myrte entortillés, marquent » la victoire de l'Amour ; la palme étant le » symbole de la victoire, & le myrte celui » de l'Amour; ainsi les deux amours se disputent à qui aimera plus tendrement. » Ces flambeaux dont les flammes sont » unies, & par consequent sont plus grandes, montre que l'amour s'augmente » quand il est reciproque. Ces arcs entrelassés designent l'union des deux cœurs. » Ce tableau donc ne represente à mon avis » que l'effort de deux amans qui veulent » l'emporter l'un sur l'autre par la tendresse, & nous fait entendre que la perfection de l'amour n'est pas d'être aimé, » mais d'aimer.

» S'il eſt ainſi, ma belle maitreſſe, ajouta-t'il en ſe tournant vers Diane, que » vous êtes en reſte avec moi! J'avoue, ré» pondit-elle, que rien ne peut m'être plus » agréable. » Hylas n'oſoit entrer, quoique l'autel de gazon, & le tableau piquaſſent ſa curioſité. Il prêta ſeulement l'oreille aux diſcours de Silvandre, & il entendit que le berger répondoit à Diane : » Ne me faites point davantage connoître le peu de bonne volonté que vous avez pour moi, & permettez que je conſidere ce qui me reſte à examiner du tableau. » En même temps il lut au bas les douze tables des loix d'Amour.

I.

Qui veut être amant parfait, il faut qu'il aime ſans meſure ; aimer autrement, c'eſt perfidie plus tôt que fidelité.

II.

Qu'il n'aime jamais qu'un ſeul & même objet, & qu'il rapporte là tout le bonheur qu'il ſe propoſe.

III.

Qu'il ceſſe de s'aimer lui-même, ou qu'il ne s'aime que par rapport à cet objet.

IV.

S'il aſpire à une meilleure fortune, que ce ſoit dans l'eſperance ſeule que l'objet qu'il aime en recevra plus d'honneur.

aime. VII.

Que ſon amour lui faſſe juger
eſt parfait dans celle qui l'a fait na
qu'il regarde comme criminel qu
en jugera differemment.

VIII.

Qu'il ſoupire, qu'il languiſſe
vie & la mort, & toutefois qu'il
point ce qu'il veut, ou ce qu'il ne v

IX.

Qu'il ne vive que dans celle qu
re ; & qu'en elle transformé, il n'
n'honore, que ce qu'elle honore
rir. X.

Qu'il tienne pour perdus les jou
ſés loin d'elle, & qu'il ſoit en eſp
elle, ſi le corps en eſt ſéparé.

XI.

doive finir. C'eſt outrager l'Amour que d'avoir cette idée.

» Silvandre, dit Hylas qui écoutoit at-
» tentivement, je ne croi pas qu'il y ait
» au bas du tableau une ſeule des paroles
» que tu viens de proferer. Tu les a com-
» poſées dans les accès de ta melancholie,
» & pour les accrediter aujourd'hui, &
» nous en impoſer, tu feins de les lire où
» elles ne ſont pas. Il n'y auroit rien d'im-
» poſſible, répondit Silvandre, ſi j'étois le
» ſeul ici qui ſçût lire, & ſi ces loix étoient
» contraires à la raiſon, ou aux anciens
» ſtatuts d'Amour. Si mes reproches n'é-
» toient fondés, ajouta Hylas, tu m'ap-
» porterois ce tableau, pour me le faire
» voir. Si tu juges, repliqua Silvandre,
» que la ſainteté du lieu ſeroit profanée
» par ta preſence, je dois penſer encore
» mieux que ces loix ſaintes ſeroient pro-
» fanées, ſi tu en avois communica-
» tion. » A ces mots toute la troupe ſe mit à rire, & quoiqu'Hylas voulût repliquer, il ne fut point écouté, parce que Silvandre ayant remis le tableau ſur les gazons, & baiſé cet autel ruſtique, on ſuivit Pâris qui avoit paſſé de ce lieu dans un autre plus ſpacieux. Audeſſus de la porte étoit un feſton d'où pendoit un tableau avec cette inſcription en vers :

Les triſtes nuits

De mes ennuis.

De toutes les bergeres, Aſtrée fut c
s'arrêta le plus en ce lieu, ſoit qu
du nom de la déeſſe, elle s'y intereſſ
ou qu'entendant parler de vie & d
elle crût que cela regardoit l'infort
ladon. Les autres cependant avoie
outre, & ſe jettant tous à genoux
roient en ſilence la divinité du lie
offrit encore un rameau de chêne ſ
tel, qui étoit de gazon comme
mier, mais d'une forme triangula
milieu ſortoit un grand chêne qui ſ
geoit en trois branches égales, &
reuniſſant enſuite s'élevoient pl
qu'aucun autre arbre de tout le ſacr
ge. Sur la branche droite on liſoit
ſur la gauche BELENUS, & ſur celle

ion, car ils adoroient dieu sous les ti-
les chênes, ne les surprirent point;
ils leur firent remarquer à main gau-
un autre autel de gazon, avec deux
s de terre qui renfermoient deux tiges
ıyrte. On voyoit au milieu un tableau,
ssus duquel ces deux myrtes se pliant
bloient lui faire une couronne. On
perçut bien que c'étoit l'art & non pas
ature qui les avoit unis de la sorte. Le
eau representoit une bergere avec
e inscription:

A DE'ESSE ASTRE'E.

bas on lisoit ce vers:

digne de nos vœux, que nos vœux ne sont d'elle.

ussitôt que Diane eut remarqué le ta-
u, » N'avez-vous jamais vu, dit-elle
Phylis, personne à qui ressemble ce
ortrait? » Phylis l'examinant de plus
s, » C'est, répondit-elle, celui d'As-
rée; on ne peut s'y méprendre; j'y re-
onnois jusqu'à sa houlette. » Et prenant
le d'Astrée, » Voyez, dit-elle, ces let-
tres qui sont entrelassées de même, la
partie où elle appuye sa main est ornée
de la même façon, & le bas garni de cui-
vre avec les mêmes chiffres. Vous avez
raison, repartit Diane, voici encore Me-
lampe couché à ses piés; ce sont les mê-

» cornes ces nœuds de rubans en fe
» guirlande. »

Aſtrée demeuroit interdite, & re
avec admiration tout ce qui s'offr
yeux. Elle s'avança près de l'autel,
perçut de petits rouleaux; elle en
& l'ayant délié en tremblant, elle
va ces vers:

Paſſant, veux-tu ſçavoir qui me don
ge
Que tu vois dans ce bocage
Pour t'épargner des diſcours ſupe
Apprens que d'amour c'eſt l'ouvra
Et que par ce faux bien le dieu me
mage
Des vrais biens que je n'ai pl

Aſtrée méditoit ces vers, & plus e

'aux, & comme elle soupçonnoit bien
a bergere ne s'étoit retirée que pour
ans témoins, elle lui porta ce rou-
Lorsqu'elle l'eut ouvert, elle y lut :

Est-ce Astrée, ou son portrait ?
A l'amoureuse flamme
Qui s'allume dans mon ame
, je n'en puis douter ; c'est elle trait pour
trait.

Ah, ma sœur, dit Astrée, c'est bien
ladon qui a écrit ces vers ; c'est lui sans
ute, car il y a plus de trois mois qu'il
fit sur un de mes portraits qui fut en-
yé à mon oncle Phocion ! » A ces mots,
versa encore des larmes ; mais Phylis
gnant que les autres ne s'en apperçus-
, lui dit : » Vous avez bien plus de rai-
n de vous réjouir que de vous affliger ;
r si ces vers sont de la main de Cela-
n, comme je n'en puis douter, il n'a
s fini ses jours dans les eaux du Lignon
ı, ma sœur, répondit elle en tournant
tête de l'autre côté, & poussant Phylis
une main, ne me tenez point ce langa-
! Mon imprudence a causé la mort de
eladon ; & je suis trop malheureuse
ur ne l'avoir pas perdu. Je comprens
ie les dieux ne sont pas contents des lar-
es que j'ai versées pour lui, puis qu'ils
'ont conduite en ce lieu. Je veux leur

» obeir, & noyer ſi je le puis mon offenſe
» dans mes larmes. Je ne vous aſſure point,
» repartit Phylis, que Celadon vive enco-
» re, mais enfin s'il a lui-même écrit ces
» vers, il n'eſt pas mort. Hé quoi, ma
» ſœur, dit Aſtrée, ignorez-vous ce que
» diſent nos druides, que nous avons une
» ame qui ne meurt point, & qu'il faut
» donner la ſepulture aux morts; qu'au-
» trement ils errent l'eſpace d'un ſiecle au-
» tour des lieux où ils ont perdu la vie.
» Et ne ſçavez-vous pas que le corps de
» Celadon eſt demeuré ſans ſepulture,
» puiſqu'on ne l'a point trouvé? Pourquoi
» donc ſeroit il impoſſible qu'il errât ſur
» ce malheureux rivage, & que conſervant
» l'amour qu'il m'a toujours porté, il eût
» encore aujourd'hui les mêmes ſentimens.
» Ah, ma ſœur, la mort de Celadon n'eſt
» que trop certaine, & ce que nous voy-
» ons eſt uniquement le témoignage de
» ſon amour & de mon imprudence! Si je
» parle ainſi, répondit Phylis, c'eſt que je
» le crois, & que je le deſire. Du moins
» eſt-il conſolant pour vous que la mort
» n'ait pu effacer ſon amour. C'eſt, répon-
» dit Aſtrée, ſa gloire, & mon ſupplice tout
» enſemble. Dites plus tôt, repartit Phy-
» lis, qu'étant mort il a vu clairement &
» ſans nuage la pureté de votre affection, &
» qu'il a reconnu que cette même jalouſie

qui excitoit votre colere avoit pour principe un violent amour. Ce seroit, dit Astrée, la plus grande consolation que je pusse recevoir en l'état où je suis. Si je ne l'ai plus aimé que toutes les choses du monde, & si je ne conserve toujours les mêmes sentimens, puissent les dieux ne m'aimer jamais!

Tandis que les deux bergeres s'entretenoient de la sorte, Diane pour amuser la troupe lisoit tantôt les petits rouleaux qu'elle trouvoit sur l'autel, & tantôt elle demandoit aux bergers ce qu'ils en pensoient. » Il n'y a personne, répondoit » Pâris, qui ne reconnoisse Astrée dans cet» te image, & qui ne juge qu'elle a été mi» se en ce lieu par quelqu'un qui l'adore. » Pour moi, répondoit Silvandre, ces chif» fres me feroient croire que c'est Cela» don, si ce malheureux berger vivoit en» core. Comment, dit Tyrsis, ce même » berger qui perit il y a quatre ou cinq lu» nes dans les eaux du Lignon? Lui-même, » repliquoit Silvandre. Et servoit-il Astrée, » ajoutoit Tyrsis? Il me semble que j'ai » oui dire qu'il y avoit de mortelles inimi» tiés entre leurs familles. »

„ La beauté d'Astrée triompha de cette haine, répondit Silvandre, & puisqu'il est mort, on peut bien le dire sans danger, d'autant mieux qu'il n'y eut jamais

„ de berger plus discret & plus sage.
trée qui avoit gardé le silence ne pu
pêcher de répondre aux bergers :
» larmes que m'arrache la memoire
» ladon rendent assés témoignage
» mour qu'il eut pour moi ; mais a
» vers que vous avez vus sur ces
» déposent qu'Astrée a plus tôt ma
» l'amour qu'à son devoir. Main
» qu'il est mort je lui dois au mo
» aveu qu'il ne put entendre tant q
» cut. » A l'instant toute la troupe s'
cha d'elle, & Diane lui montrant l
lets qu'elle avoit pris, » Est-ce là,
» elle, le caractére de Celadon ? N'e
» tez point, répondit Astrée. Il n'e
» pas mort, ajouta Diane. C'est ce q
» disions il n'y a qu'un moment, int
» pit Phylis, mais Astrée prétend q
» l'ame du berger qui va errant sur
» vage, laquelle a tracé ces caractér
» quoi, s'écria Tyrsis, ne lui a-t'
» rendu les devoirs de la sepu
» Non, dit Astrée, on ne lui a p
» me élevé un tombeau. Peut-êt
» Tersandre, les dieux l'ont-ils ord
» la sorte, afin qu'il n'abandonnât
» lieux qu'il avoit tant aimés. Cep
» répondit Tyrsis, j'ai oui dire qu
» dépouillée de son corps est dans u
» ne continuelle, jusqu'à ce qu'e

entrée aux champs Elysiens, où elle trouve des élemens d'autant plus convenables à sa nature, que ceux où nous sommes conviennent plus à nos corps grossiers & massifs. Quand j'eus perdu ma chere Cleon, je voulois, pour retenir sa belle ame auprès de moi, ne lui point donner de sepulture; mais nos druides me desabuserent, en m'expliquant ce que vous venez d'entendre. Pour moi, dit Silvandre, puis que cela est ainsi, je prierai mes amis, si je meurs en cette contrée, de ne pas me donner la sepulture, afin que je voye plus long temps ma belle maitresse; car les champs Elysiens n'ont point de bonheur qui soit comparable à celui-ci, comme il n'est point de supplice plus rude que celui de ne la voir pas.

» Vous auriez raison, répondit Tyrsis, si avec le corps on ne laissoit point son amour; mais j'ai entendu dire à nos sages que nos passions ne sont que des tributs de l'humanité, & que les dieux nous donnent cet instinct uniquement dans la vue de la propagation; mais qu'après la mort cet instinct se perd comme les autres desirs qui ont rapport au corps, parce que les ames sont immortelles. Si pourtant Celadon a écrit ce que nous venons de lire, dit Silvandre, il n'y a pas d'apparence qu'il ait perdu son amour pour

» Aſtrée. Qui ſçait, répondit Tyrſis
» dieux ne lui ont point accordé cett
» taction particuliere, comme une r
» penſe due à la pureté de ſon ar
» Mais, dit Aſtrée, ſi c'eſt une gra
» les dieux lui ayent accordée, n'y a
» il point d'impieté à lui rendre les de
» devoirs ? Non ſans doute, repliqu
» ſis ; les dieux ne l'ont traité de la
» que pour ſoulager la peine qu'il
» ſous un ciel ſi contraire à ſes deſirs

Les bergers diſcouroient ainſi, Phylis apperçut un lieu, où, ſelon les apparences, quelqu'un s'étoit ſ mis à genoux. C'étoit vis-à-vis de & voyant un rouleau de parchemi s'avance, déplie le rouleau, & y lit l re ſuivante :

Grande Aſtrée, agréez nos ſacrific indignes qu'ils ſont de vous ; ſi les d recevoient que ceux qui ſont dignes d' faudroit qu'ils fuſſent eux-memes la Ce que j'offre à vôtre divinité, c'eſt qui n'aima jamais rien que vous. Qu offrande vous eſt agréable, daignez ti ame qui vous eſt devouée, de la pein endure, & l'établir dans le repos don fortune, & non ſes offenſes l'ont éloignée le demande au nom de Celadon, dont vez cherir la memoire.

Incontinent Phylis appelle Astrée : » Venez, ma sœur, lui dit-elle, venez lire ce que Celadon vous demande, & vous connoîtrez que Tyrsis nous a dit vrai. » A-ors s'étant tous approchés, Phylis relut la tiere, tandis qu'Astrée fondoit en larmes. Je satisferai, dit-elle, à sa juste demande, & puis que ses proches ne songent point à lui rendre ce devoir, il le recevra d'Astrée. » En même temps, après voir honoré l'autel des dieux, ils sortirent e ce lieu, & retournerent vers Hylas. Cei-ci les voyant attentifs ailleurs, entra ans le temple où étoient les douze tables, : bravant l'amour qui ne pouvoit au plus ue lui ravir sa maitresse, il prit ce tableau, : corrigea dans ces loix ce qu'il y trouvoit 'opposé à son caractére. Voici les chan-emens qu'il y fit :

I.

Qui veut être amant parfait, qu'il se arde d'aimer infiniment ; car aimer ainsi 'est plus imprudence que fidelité.

II.

Qu'il aime en divers lieux, & qu'il rap-orte à divers objets le bonheur qu'il se ropose.

III.

Qu'il s'aime lui seul, ou qu'il n'aime ces objets que par rapport à lui.

IV.

S'il aspire à une meilleure fortune, ce soit dans la vue de plaire à toute belles, & d'en recevoir seul plus d'a tage.

V.

Qu'il obtienne la possession de ce aime à quelque prix que ce soit. Rie lui doit être plus cher que cette posses

VI.

Qu'il n'ait jamais de querelle pour jet qu'il aime ; si on en médit en sa sence, qu'il y donne plus tôt son consi ment.

VII.

Qu'en secret il n'estime sa mai qu'autant qu'elle vaudra, & qu'il re de comme criminel quiconque l'esti peu.

VIII.

Qu'il ne languisse point, qu'il soi peu, & qu'il puisse dire ce qu'il veut qu'il ne veut pas.

IX.

Qu'il vive en lui-même, & pou même, & qu'il ne s'assujetisse point mer ou hair suivant le caprice d'un au

X.

Qu'il ne tienne point pour perdu jours passés loin de sa maitresse ; & se contente en sa pensée, si son cor est séparé.

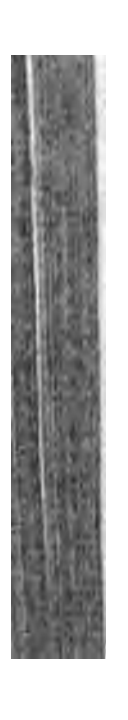
X I.

'il termine ſes peines & ſes tour-, s'il n'attend point d'autre ſalaire vain honneur d'aimer ſeulement.

X I I.

l penſe toujours que ſa paſſion doit C'eſt ignorer la nature de l'amour, 'avoir une idée contraire.

las ſe hâta le plus qu'il put de corri-nſi les douze tables. Il effaça aupa-: ce qu'il vouloit changer, & l'effaça itement, qu'il étoit difficile d'y rien quer. Auſſitôt il remit le tableau en ce, & ſortit ſans être apperçu de per-. Tout étoit fini, lorſqu'Aſtrée & les bergeres vinrent à lui. On le trou-s à l'entrée, & feignant de dormir. as, que faites-vous ici, lui cria, Phy-tandis que nous venons de voir les grandes merveilles qui ſoient ſur les ls du Lignon ? Il me vient une idée, ondit Hylas en ſe frottant les yeux ; ette idée me tourmente plus que je 'aurois cru. Quelle idée, ajouta Phy-Je vous en ferai part, répondit le ger inconſtant, ſi vous me promettez grace que je vous demanderai, & n'intereſſe point la vertu d'une ſage gere. J'y conſens à ce prix, dit Phy-Et moi, répartit Hylas, je ne la veux



„ vivement touché. Je n'ai point
„ en moi-même ; il me semble qu
„ ci j'ai vécu dans l'erreur, en vi
„ loix que la divinité adorée en
„ prescrites aux amans. Je suis
„ d'abjurer mon erreur, & d'en
„ les sentiers que le dieu nous a
„ Je l'aurois déja fait, pendant
„ étiez dans le bocage sacré, san
„ son que je vous expliquerai. »

„ Vous sçavez, ma belle maîtr
„ depuis l'instant qu'Hylas s'est a
„ vous, il n'a point trouvé dans c
„ trée de berger dont le caractére
„ opposé au sien, que celui de Si
„ Il a toujours saisi, il a même r
„ les occasions de me contredire
„ que j'ai lieu de soupçonner qu'a
„ même esprit, il a lu les loix du
„ trement qu'elles ne sont exprin

conjure d'y rentrer, & de m'appor-
: tableau, afin que j'éclairciſſe mes
es, & que je me conforme le re-
e ma vie aux ordonnances que j'y
Cette priere, continua-t'il, en s'a-
ınt à Silvandre, eſt-elle incivile?
ement, répondit Silvandre, mais
ıins bien qu'elle ne ſoit inutile. Eh
, dit Hylas, jurez-moi, en preſen-
ces bergeres, que vous ſuivrez de-
ais les loix que vous y trouverez
es, & je vous jurerai la même choſe.
ferai, dit Silvandre, aucune difficul-
vous promettre ce qu'il y a long
s que j'ai promis aux dieux; & je
le promets ſans vous obliger à
de reciproque. Je vous aime trop
vous rendre parjure. Et moi, ré-
it Hylas, je veux le jurer & aux di-
és mêmes de ce lieu, les ſuppliant
unir celui de nous deux qui tranſ-
ēra ces loix. En verité, dit Phylis,
voir un changement ſi extraordi-
:, je conſens à lui montrer les dou-
bles.

: rentre en même temps, & après
ſalué l'autel & pris le tableau, elle
rte au berger inconſtant. Celui-ci tê-
:, & mettant un genou en terre, » je
is, dit-il, ces loix ſaintes comme
nées d'un dieu, & je proteſte de nou-

» veau que je les obſerverai toute n
» auſſi religieuſement, que ſi Heſus, '
» tates, Tharamis me les avoient
» nées eux-mêmes. » Baiſant enſuite
du tableau, il lut à haute voix. Quar
vandre entendit que l'on ne devoit p
mer infiniment, » Ah, berger, lui d
» liſez bien; vous trouverez autre c
» Je lis bien, dit froidement Hylas
tout de ſuite il s'approcha de Phylis c
comme lui. » Cela ne peut être, dit S
» dre. » En même temps il s'avança
lire lui-même, & Hylas baiſſant l
bleau, „ je me doutois bien, ajout
„ que vous vouliez nous en impoſer
„ vouerez-vous enfin en preſence c
„ bergeres, ſi vous ne trouvez dan
„ loix que ce que j'y trouve ? Il ſuff
„ dit Hylas, que Phylis ait lu comme
„ mais je le veux bien, touchez, liſez
„ liſez fidelement. „ Quelle fut la ſu
de Silvandre, quand il trouva ce qu'l
avoit dit! il ne ſçavoit que penſer, &
tout, lorſqu'il vit les loix toutes
gées.

„ Hé bien, dit Hylas, que vous en
„ ble, belle Phylis, avois-je raiſon de
„ çonner Silvandre de nous en imp
„ Que répondez-vous, ajoutoit-il e
„ dreſſant à Silvandre ? Tiendrez-vo
„ parole que vous m'avez jurée ? „ L

t, ma belle maitresse, répondit-
ce mot Diane prenant le tableau,
erant les choses de plus près, Hy-
nit que son artifice ne fût recon-
vandre, dit-il, point de discours
lus; me voici prêt à tenir ma pa-
& vous, serez-vous un parjure?
me pressez bien, dit Silvandre, je
onne ici quelque imposture, car je
nvaincu que les loix étoient telles
les ai lues la premiere fois. Belle
:, dit l'inconstant, qui pourroit en
de temps avoir fait un autre ta-
? »

ant qu'ils disputoient de la sorte,
econnut quelque difference dans
ctéres, & opposant l'écriture au
elle apperçut les vestiges des ratu-
lus de dispute, s'écria Diane à l'in-

vé la verité ; & se mettant tous autour d'Hylas, ils lui demanderent comment il avoit pu faire. Hylas se vit contraint d'avouer le fait, & jura que l'injustice de ces loix l'y avoit poussé : „ car, disoit-il, el-„ les sont si injustes, que je n'ai pu les sup-„ porter sans les corriger ainsi qu'elles doi-„ vent être. „ L'air dont il parloit, joint à l'étonnement de Silvandre, fit rire toute la troupe. Et parce qu'ils avoient demeuré long temps en ce lieu, Phylis voulut reporter le tableau ; mais les bergers furent d'avis de rétablir auparavant les loix. Ils obligerent Hylas, pour expier son crime, d'effacer lui-même ce qu'il avoit corrigé, & d'écrire ce qu'il avoit effacé.

Cependant toute la troupe s'achemina par un petit sentier que Silvandre avoit choisi. Pour Astrée qui n'esperoit plus de rien apprendre de Celadon, elle voulut presque s'en retourner, & laissant Tyrsis elle s'approcha de Silvandre, & lui dit : » Berger, il est bien tard pour aller plus » loin, la nuit même nous surprendra, » quand nous reprendrions tout-à-l'heu-» re le chemin de nos cabanes. J'en con-» viens, dit le berger ; mais nous som-» mes si près du terme, qu'il semble que » nous devions continuer notre voyage ; » aussibien nous ne ferions pas de jour la » moitié du chemin que nous avons à fai-re

re pour regagner notre hameau. Ceux à qui nous avons laissé nos troupeaux, prendront bien le soin de les remener à la bergerie. Mais, dit Astrée, comment passerons-nous la nuit ? Le lieu où j'ai dessein de vous conduire n'est pas éloigné du temple de la bonne déesse, répondit Silvandre ; & je suis persuadé que Chrysante se fera un vrai plaisir de vous recevoir. Sçachons, repartit Astrée, si mes compagnes agréeront ce parti. » Et les attendant en un lieu où le sentier s'élargissoit, elle leur proposa l'idée de Silvandre. Elle leur plut à toutes, puisqu'aussi bien il leur étoit impossible de regagner de jour leurs hameaux.

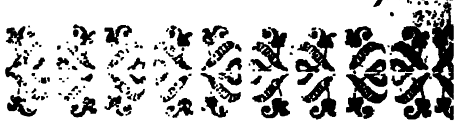
Ils continuerent donc leur route, & bientôt Silvandre leur montra le bois où il avoit trouvé le billet qui occasionnoit ce voyage. » Voilà, dit Astrée, un lieu bien retiré, pour y recevoir des lettres. Ainsi personne n'a pu écrire ce billet que vous ou l'Amour. » Lors qu'il vouloit répondre, il arriva dans le bois : » Sage bergere, lui dit-il sans autre réponse, voici le bois que vous avez tant desiré ; mais il est si tard que nous ne pourrons le visiter. Si nous y trouvons, dit-elle, des choses aussi rares que celles que nous avons vues, sans doute le temps nous

„ manquera. „ Ils entrerent ainsi dans le bois ; mais la nuit étoit si obscure qu'ils ne se voyoient plus. Lors que Silvandre eut fait quelques pas, il méconnut tellement son chemin, qu'il avoua qu'il ne sçavoit plus où il étoit. Il avoit marché sur une herbe qu'en cette contrée on nomme l'herbe qui égare, parce qu'en effet on perd le chemin, dès que l'on a marché dessus. Quoi qu'il en soit de cette vertu, Silvandre ne put rentrer dans le chemin, & les bergers étoient obligés de se tenir par leurs habits, pour ne se point perdre les uns les autres.

Hylas que le hazard avoit placé entre Astrée & Phylis, dit à celle-ci : „ Je com-„ mence à bien esperer du service que je „ vous rens. Vous ne craignîtes jamais „ tant de me perdre, que vous le craignez „ maintenant. Je l'avoue, dit Phylis, re-„ merciez-en ce même Silvandre que vous „ dites le plus cruel de vos ennemis. Il doit „ plus tôt se remercier lui-même, inter-„ rompit Silvandre. S'il ne nous avoit point „ raconté si au long ses inconstances, & s'il „ n'avoit point falsifié les loix d'amour, la „ nuit ne nous auroit pas surpris. Mais en-„ fin nous y sommes, & je ne vois point „ d'esperance de pouvoir demêler les pe-„ tits sentiers, qu'il ne soit jour, ou que

lnè ne paroisse. Que ferons-nous
e, dit Pâris ? Il faut, continua Sil-
dre, rester sous ces arbres, en at-
tant la lune. „ Toute la troupe agréa
position, d'autant mieux qu'une
de la nuit étoit déja passée. Ils choi-
donc un lieu bien sec, & les ber-
étendant leurs habits sous les ber-
, ils se retirerent à quelque distan-
lles, & attendirent ainsi que la lu-
rût.





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ

PASTORALE ALLEGORIQUE

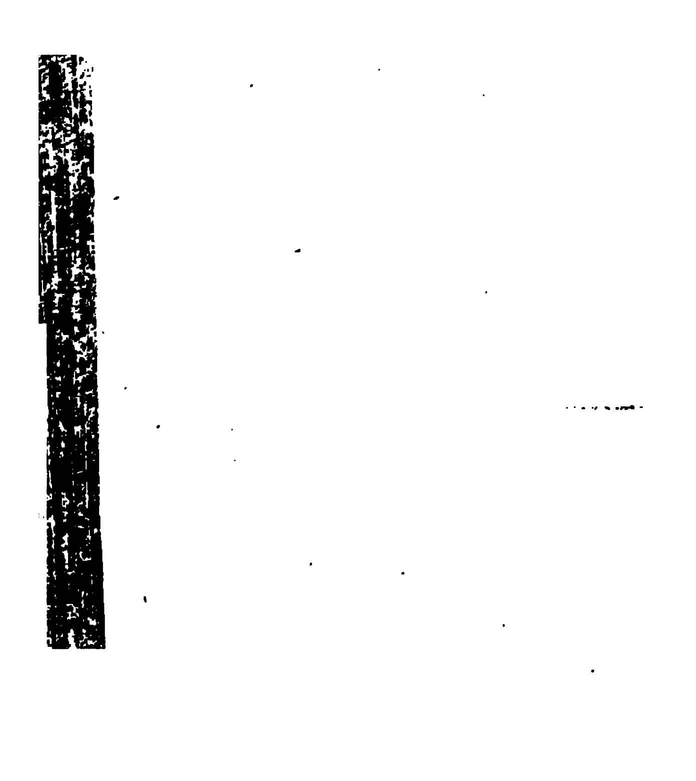
SECONDE PARTIE.

LIVRE SIXIE'ME.

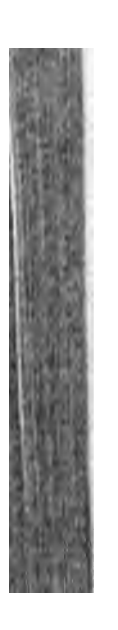
LES Bergeres qui n'étoient poin coutumées à dormir de la sorte, tretinrent long temps avant que le meil vînt les saisir. La nuit même l frayoit, & la peur les faisant se ress elles veilloient plus qu'elles n'au voulu. Le hazard avoit placé Diane a d. Madonte. C'est pourquoi disco avec elle, après plusieurs discours lui demanda quelle fortune l'avoit duite en cette contrée. ,, Sage Dian ,, pondit-elle, l'histoire en seroit tro ,, gue ; qu'il vous suffise d'apprend

II.Part.212.





nour n'eſt pas moins connu dans les
es que dans vos hameaux, & que
t lui qui m'a transformée, comme
ıs le voyez, bien que ma condition
audeſſus de la condition des berge-
S'il n'y a que la crainte de nous en-
rer qui vous retient, dit Phylis, je
ons au nom de toutes que vous pou-
commencer. Il y a long temps que
ıs deſirons d'entendre vos aven-
es; & nous ne ſçaurions trouver
occaſion plus favorable, puis que
ıs n'avons point de bergers près de
ıs, & que le ſilence même de la nuit
ıs y invite. La reſſemblance que l'on
ıve entre nous, ajouta Diane, m'in-
ſſe d'avance à votre fortune. Je ſe-
toujours flatée, répondit Madon-
des moindres traits de reſſemblance
c vous, mais je ſerois fâchée pour
re repos que votre fortune reſſemblât
mienne. Mais puis que vous exigez
je vous raconte mes aventures, ſouf-
que je parle bas. Je rougirois ſi ces
gers étoient témoins de mes erreurs;
ne voudrois pas que Therſandre
tendît; la ſuite de mon diſcours
s en apprendra la raiſon.„ En même
elle commença de la ſorte:



un autre nom à ce qui m'a fait pr
houlette. Je ne ſuis point née berg
condition eſt plus relevée. Thierr
gea mon pere à ſe donner à lui, pa
avoir beaucoup d'autorité dans l'A
Mon pere vécut longtems favoriſé
ce, qui ajouta de grands biens à c
tenoit déja de ſes ancêtres. Heur
n'avoit jamais eu d'autres enfans
Lorſque mon pere fut tué dans l
que Thierry livra au cruel Attila
environ huit ans, & dès lors je c
çai de reſſentir les rigueurs de la
Leontidas qui avoit ſuccedé aux
de mon pere, & que Toriſmond ſ
de Thierry aimoit plus que tout a
valier, uſa de tant d'artifices, q
enlevée à ma mere, & que l'on

e je ne prisse alliance qu'avec une
ie affectionnée au service de Torif-
Privée de ceux qui m'avoient donné
je fus en quelque sorte dédomma-
la douceur & par les attentions de
das. Sa femme qui étoit d'un carac-
en different, me traita avec la der-
dignité.

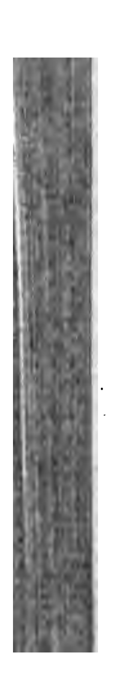
ssein de Leontidas qui n'avoit point
t étoit de me donner, lors que je
nubile, à un de ses neveux qu'il a-
oisi pour son heritier. Il arriva, peut-
rce qu'un courage genereux ne se
int à ce que l'on veut en exiger, il
que nous n'eûmes point de gout l'un
'autre. Dans la suite je fus recher-
ar de jeunes chevaliers qui me mar-
t un respect infini ; ces manieres po-
e rendirent plus insupportables les
de Leontidas. Lui se piqua à son
ce que je semblois le dédaigner. La
où étoit Leontidas écartoit les ri-
cependant un de ses proches ferma
x à cette consideration. Il ne son-
'abord qu'à montrer qu'il avoit as-
merite pour s'attacher à ce qu'il y
lors de plus considerable à la cour.
eux qui blâment l'amour sont inju-
jeune chevalier, avant que de s'at-
à moi, étoit brutal, violent, si ar-

aussi à son égard.

Leontidas qui toute sa vie avoi les hommes, s'apperçut bientôt dessein ; pour le prévenir, il me absolument de voir Damon, & lui sorte, que nous en fumes tous de ment offensés. La défense produisi fet ordinaire, elle irrita le desir c avions de nous voir. Je vous avoue geres, & croyez que je ne déguise verité, qu'au commencement je vois souffrir Damon, mais que d défense de Leontidas, je resolus mer jamais que Damon. Dans cett tion, je le détournai des vices à q naturel le portoit, quelquefois en mant dans autrui, & quelquefois e sant que je n'aimerois jamais qu

moins avec tant de retenue, qu'il ne pouvoit s'assurer que je l'aimasse en effet ; & j'étois tellement sur mes gardes qu'il n'osoit pas même me déclarer ses sentimens. Il resolut enfin de m'écrire ce qu'il n'avoit osé m'expliquer. Il sentoit bien qu'il avoit besoin de stratagême pour me faire recevoir sa lettre. Apprenez combien l'amour est artificieux.

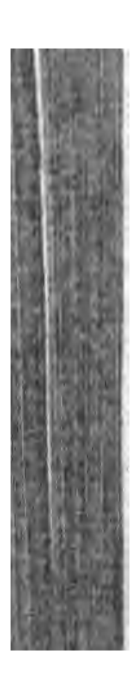
Il vint me trouver, il feignit de m'entretenir des nouvelles de la cour, & me dit qu'il avoit remarqué une nouvelle passion, mais qu'il craignoit de m'en faire part, la dame étant de ma connoissance, & le chevalier de ses amis. » Me croyez-vous donc, » lui dis-je, si indiscrete, que je ne puisse » porter un secret ? Je suis bien éloigné » d'avoir cette idée, répondit-il ; mais je » crains que cela ne vous indispose contre » mon ami. Je lui repartis que l'amour res» pectueux ne pouvoit offenser personne. » Je voyois bien, gentilles bergeres, qu'il hésitoit, mais ne pensant point qu'il fût question de moi, je le pressai peut être plus que je ne devois. Il me dit enfin que n'osant me nommer les personnes interessées, il me feroit voir une lettre qu'il avoit trouvée ce matin-là même. Je la lus toute entiere, ne connoissant point son écrirure, & lors que je lui demandai les noms, il se mit à sourire, & ne me donna que de foi-



relut, mais sans nommer person
mon qui étoit brave jusqu'à la te
n'osoit me dire son nom, quoiq
que je ne lui voulois point de mal.
avoit peu de courage, j'avois bie
d'intelligence, Puis que je l'aimoi
croire qu'amour me fermoit les ye
pendant il gardoit le silence; & co
continuois à le presser, » Ne vous
» point dit assés, me répondit-il
» puis-je vous déclarer de plus, ap
» avoir fait lire la lettre & entendre
» de celui qui l'a écrite? Comme
» mon, m'écriai-je, elle est de vo
» qui s'adresse-t'elle? A la belle M
» répondit-il froidement, & les ye
» sés. »

J'avoue qu'à ce mot je fus s
parce que j'attendois une autre r
& quoique j'eusse resolu de l'aime

» pourtant pas à vous seul ; la maniere
» dont j'ai vêcu jusqu'ici avec vous a pu
» vous enhardir : votre temerité me rendra
» plus circonspecte à l'avenir. Si c'est être
» coupable à vos yeux que de vous aimer,
» me répondit-il, j'avoue que je suis cou-
» pable, & j'ajoute que je le serai toute ma
» vie. Si je vous ai offensée ne vous en
» prenez point à vous-même, ne vous en
» prenez qu'à moi qui n'ai pu vous voir sans
» vous aimer. Mais permettez-moi de vous
» demander quel demon ennemi de mon
» bonheur vous a fait si promptement
» changer d'opinion ? Ne m'avez-vous pas
» dit que l'amour n'offensoit personne ?
» Pourquoi donc en jugez-vous autrement ?
» Au reste, si je vous ai offensée, percez ce
» cœur qui vous adore. Lorsque j'ai dit,
» lui répondis je, que l'on ne s'offensoit
» point d'être aimée, j'ai ajouté, si cet
» amour étoit respectueux. Si vous vous é-
» tiez contenté de me prouver votre af-
» fection par ce respect seulement, & non
» par une déclaration temeraire, j'aurois
» autant de raisons de vous aimer, que
» j'en ai maintenant de vous hair. Quelle
» idée avez-vous eue de moi, Damon,
» pour croire que je souffrirois cet outra-
» ge ? Madame, me dit-il, inventez contre
» moi des châtimens, qui a pu supporter
» l'effort de vos yeux, bravera tous les ef-

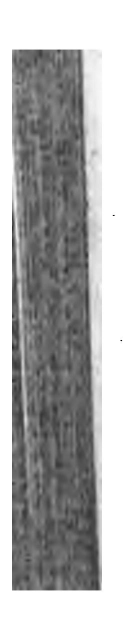


» je vous explique mon amou
» croyez que de pareils discours
» votre reputation, ne sentez
» qu'en vivant avec moi de la ma
» vous me menacez d'y vivre, i
» possible que mon amour ne se
» & que ce que je vous dis en
» ne devienne public ; ne serez
» alors plus offensée ? Avant qu
» ordonner contre moi, pesez, je
» plie, madame, ce que j'ai l'h
» vous dire ; considerez encore
» n'ai point failli, vous ne devez
» punir ; & que si j'ai failli, vou
» rez tort en publiant ma faute.

Je ne puis, sages bergeres, vo
toutes les raisons que m'allegua
j'éprouvai bien alors qu'il est d
s'irriter contre ce que l'on aime
je ressentisse l'injure que j'avois

it, ne laissoit pas d'aimer quelques fem-s qui feignoient d'avoir du retour, & qui doient à des favoris les biens dont il les nbloit. Je me souviens que Damon fit rs ces vers, où il me traitoit de sœur, on que nous en étions convenus :

'envieux de mon bien, il parle, ou qu'il
blasphême,
l'il remarque à nos yeux ce qu'il pense être
en nous,
'il connoisse en effet que je ne suis moi-
même,
'autant, ma chere sœur, que je ne suis qu'à
vous.
'il nous éclaire encor de ses regards ja-
loux,
e sur nos actions la médisance il seme,
eut, helas, il peut rendre mon sort moins
doux ;
is peut-il empêcher qu'un frere ne vous
aime ?
lgré tous ces discours contre nous inven-
tés ;
lgré tous les soupçons qui nous ont tour-
mentés,
delà du trépas je fais vœu d'être vôtre.
is ce fâcheux argus ne feroit il pas mieux,
us laissant en repos, d'employer tous ses
yeux
arder la beauté qu'il pare pour un autre.



près de moi une ſurveillante. Elle s
loit Leriane, elle n'étoit plus jeune
humeur aſſés complaiſante, mais ex
ment ruſée. Je fus en cette occaſio
penetrante que Damon; il découvri
ſein de Leontidas, il me repetoit ſa
que je ſerois trompée, ſi je ne me
de cette femme. Nous feignîmes c
concert que ſa compagnie nous
infiniment; & nous eſperions de t
ainſi Leontidas en la trompant elle-
Heureux, ſi nous avions exécuté
ge deſſein!

Mais écoutez, gentilles berge
qui en arriva. Leriane n'oublia rie
me plaire, & je l'aimai inſenſib
D'un autre côté, les politeſſes que

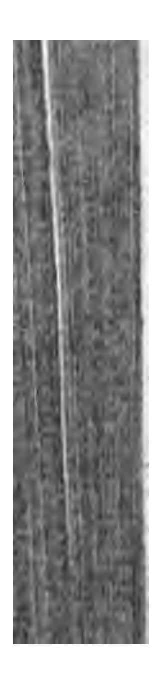
itié, que la femme de Leontidas ne s l'a donnée que pour vous épier; & l'accueil que vous m'avez ordonné de marquer, lui a fait croire que je l'ai-is. Tant mieux, mon frere, lui dis-je ouriant, je ne crains pas que vous en eniez amoureux, du moins je vous teste que je n'en serai point jalouse: endant la bonne volonté qu'elle aura r vous l'empêchera de nous nuire. ne fera-t'elle point, me répondit-il, nd elle se verra deçue? Mais consi-:z, ajoutai-je, qu'en votre absence iane est toute ma consolation. Je con-s avec vous que la femme de Leon-s ne me l'a donnée que pour épier actions; mais elle m'aime trop pour :rahir, & vous-même vous condam-z un jour vos injustes soupçons.» n n'osa plus me contredire; il prit i de garder desormais le silence à cet

J'étois si prévenue en faveur de Le-qu'il me sembloit toujours que Da-e lui marquoit point assés d'honnê-e m'en plaignois à lui, & lui n'osoit ndre. Il se contenta de nourrir en e une haine aussi cruelle pour Leria-le l'amour qu'elle lui portoit étoit t. Cette passion devint si imperieuse, ne rougit point de l'exprimer dans :tre à Damon. Et Damon lui ota f

bien toute esperance de retour, q
lors elle jura sa perte.

Si j'eus tort de me prévenir de la so
faveur de Leriane, Damon ne fut pa
cusable en me cachant la lettre qu'e
avoit écrite ; cette lettre m'eût desa
& nous nous serions épargné bien de
mes. Leriane qui avoit resolu de se v
crut qu'elle n'en pourroit trouver de
ens plus propres que ceux que je lu
nirois. Elle ne me quittoit plus, & c
elle avoit l'esprit vif, & qu'elle pén
presque les intentions de tous ceux
le étudioit, elle reconnut que Ther
m'aimoit, ce même Thersandre que
voyez. Son pere qui avoit suivi le
dans toutes ses campagnes, fut tué a
l. même jour que Thierry mourut.
sandre avoit été nourri dès l'enfanc
la maison de mon pere, & il avoit
pour moi une si violente passion,
difference de nos conditions ne put
primer. La grande inégalité qui éto
tre nous me faisoit recevoir tous ses
ces, sans que j'y soupçonnasse d'autr
tif que celui de l'attachement qu'il

ue les cœurs qui aiment bien, en ſont trè
ıſceptibles. Elle attire donc Therſandre
uprès de moi par toutes ſortes d'avances,
: lui procure les moyens de me voir & de
ıe parler. Mais voyant qu'il n'oſoit m'ex-
liquer ſes ſentimens, elle reſolut de lui
n inſpirer la hardieſſe. Elle lui fit entendre
n jour, qu'elle & moi nous étions ſurpri-
es qu'il n'eût point fait choix d'une mai-
teſſe, & que vu ſon âge & ſon merite qui
ui permettoient d'aſpirer aux plus belles
e la cour, je diſois que ſans doute il ne
rouvoit rien digne de lui. Therſandre
ui ne ſe défioit point de Leriane, lui dit
n ſoupirant que nous nous étions ap-
erçues de ſa folie. » J'aime helas, ajou-
ta-t'il, mais j'aime en tel lieu, qu'il me
vaut mieux garder le ſilence que de le
rompre. » L'artificieuſe Leriane feignant
e ne le pas entendre, le tourna de tant de
açons, qu'elle lui arracha le nom de Ma-
onte. Et pour le raſſurer elle lui dit que ſi
ı fortune ne lui avoit point donné des
yeux auſſi illuſtres qu'à moi, & des biens
uſſi conſiderables, il avoit d'ailleurs tant
e vertus qu'il ne me cedoit en rien du cô-
: du merite. Elle ajouta qu'elle avoit re-
ıarqué plus d'une fois à mes diſcours, que
l'eſtimois, que je l'aimois même autant
ue je me ſentois importunée de Damon;
que je ne blâmois autre choſe en lui que



de l'an approchoit où l'on a
ſe donner les étrennes ; elle cr
recevrois de Therſandre. Ell
gands parfumés, elle perſuad
de me les donner, & de met
des doigts un billet. Leriane ſ
preſent, & choiſit pour me le
temps où j'etois en la meille
gnie. Damon en fut témoin. A
que me tint Leriane, & à mon
ſur ce que j'avois ſenti quelque
ce gand, Damon jugea inconti
avoit une lettre ; mais il ne put
qui elle étoit. Pour Therſandr
jamais ſoupçonné. Cependant,
vit dans la ſuite, il comprit q
de lui, comme je vous le dirai.
curioſité extrême de voir ce qu
ce gant : je me retirai donc le pl

›nné ce billet. Je voulois lui en faire des aintes, mais de peur de l'éloigner de moi, me contentai de lui dire que je l'avois tté au feu. Elle feignit d'approuver ce ue j'avois fait, ignorant, disoit-elle, ce que : pouvoit être. Mais comme elle sçavoit ue j'aimois Damon, elle crut qu'elle ne ouvoit réussir dans son projet, qu'en me rouillant avec lui. Elle me connoissoit ere, elle essaya de me donner de la jalou-e. L'entreprise n'étoit pas facile; outre ue Damon traitoit toutes les femmes vec la derniere indifference, il falloit que .eriane eût un pouvoir absolu sur celle ont elle se serviroit pour m'inspirer de la loufie, & que cette rivale eût du merite, e la naissance, de la beauté.

Leriane choisit une de ses niéces qu'elle levoit, nommée Ormante, jeune person-e assès belle, mais dont la beauté n'avoit ien de vif, ni de piquant. Elle commença ar lui reprocher le peu de soin qu'elle pre-oit d'elle-même, & la menaça de la ren-oyer, si elle étoit toujours aussi noncha-nte. Ormante lui demande pardon, & romet de faire mieux à l'avenir.

Leriane enchantée d'un pareil début, ui dit : » Toutes vos compagnes ont des adorateurs, vous seule êtes negligée. » Pensez-vous qu'il ne soit pas humiliant » pour moi de vous voir ainsi le rebut de

» la Cour ? Cependant vous ne r
» pas de beauté ; & sans votre no
» ce, sans un certain air rustique
» te tout le monde, Damon se ser
» ché a vous. Je le sçais, il m'en a
» ler. C'est de toute la cour le c
» qui a le plus de merite ; si une
» fortune arrivoit à toute autre,
» artifice n'useroit elle point pou
» server ? Si vous desirez donc, C
» que je vous retienne plus long
» efforcez-vous de plaire à Damo
» vez tous les discours, car il a d
» vous épouser. » Ormante mit à
leçons. Elle fit dès lors tant d'a
Damon, que toute la cour en f
née.

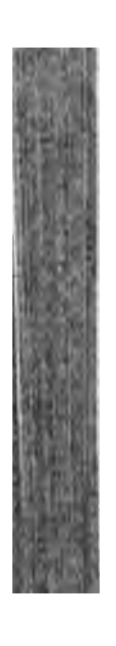
Leriane eut soin de m'en faire
par les amis de Thersandre. Cep
ne pouvois croire que Damon me
Ormante, en qui je trouvois m
beauté, & qui ne pouvoit m'être
rée du côté de la naissance. Enfin
tromper plus surement, elle prat
vieille tante qu'elle avoit, & qui a
jours vêcu avec honneur. Elle la
tir des avances qu'Ormante faiso
mon. Celle-ci n'en fut pas plus tô
mée qu'à son tour elle vint averti
ne, qui sçachant sa venue se trouv
dans mon appartement. Elles p

nps & avec feu ; je voulus sçavoir,
a tante fut partie, de quoi il étoit
1. Leriane feignit de vouloir me le
, & de ne pouvoir cependant se ré-
au silence. Je la pressai, je la con-
& cette femme artificieuse me dit :
on s'imagine qu'en feignant de vous
, je ne remarquerai pas qu'il en
ı Ormante : mais je suis trop inte-
à veiller sur ma niece, il est d'ail-
si imprudent, qu'il faudroit que je
bien malhabile, si je ne penetrois
essein. Differentes personnes m'en
éja avertie ; & voilà ma tante qui
de m'assurer que l'on tient des dis-
très desavantageux de ma niece,
moi qui dois répondre de sa condui-
n ai déja parlé plusieurs fois à ma
mais toujours inutilement. En ve-
ne comprens pas que Damon puis-
ier une fille aussi peu spirituelle, &
ncapable de donner de l'amour. »
ée de dépit, je passai dans mon ca-
e voulois cacher le trouble où m'a-
ée cet entretien ; mais Leriane me
& parce que j'avois une entiere
e en elle, je me livrai à toute ma
, & je ne lui cachai rien de mon in-
ce avec Damon. Jugez quelle fut
quand elle apprit de moi-même
e vouloit tant sçavoir. Cependant

la perfide me parla en ces termes : » M
» maitresse, vous m'avez tirée d'une cr
» elle inquietude ; cependant les dieux m
» sont témoins que je ne voudrois pas avo
» acheté mon repos aux dépens du vôtre
» Si j'avois cru que Damon vous aimoit
» je n'aurois pas craint pour ma niece ;
» est trop éclairé pour vous refuser la pr
» ference. Ce n'est ici qu'un écart de je
» nesse, il reconnoîtra sa faute, & vo
» devez la lui pardonner. Si vous voul
» m'en croire, vous redeviendrez bien
» amis. Peut être lui avez-vous trop ma
» qué que vous l'aimiez, & qu'il aura tr
» compté sur vous. Montrez-lui un peu
» froideur, & vous le verrez incontine
» revenir à vous plus tendre que jamai
» Soyez persuadée au reste que c'est mo
» attachement seul qui m'inspire cet
» idée. »

Elle comptoit que Damon piqué de m
froideurs m'abandonneroit, s'il ne m'a
moit que legerement, ou qu'il s'efforc
roit de regagner mes bonnes graces, s
étoit bien épris. Je donnai dans le piege ;
Damon remarquant en moi de la froide
& n'en pouvant accuser que les caress
d'Ormante, il l'évita desormais avec
soin extrême. Leriane s'en apperçut co
me moi. Un jour que nous étions seu
dans mon cabinet, elle me demanda si e

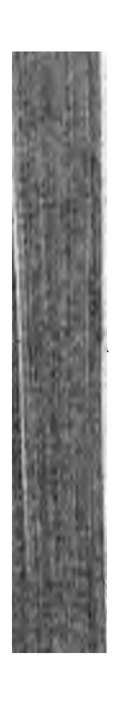
m'avoit pas bien conseillée, & si je fe-
s à l'avenir difficulté de la croire. Elle
uta qu'elle vouloit me faire part d'un
re artifice qu'elle avoit vu pratiquer
c succès. » Rien n'éveille davantage
n amant que la jalousie, me dit-elle ; il
udroit en faire sentir les traits à Da-
non. » Je souris à cette proposition ; je
croyois pas pouvoir obtenir de moi ce
'elle me conseilloit : cependant comme
premier artifice m'avoit réussi, je don-
les mains au second. » Mais de qui, lui
épondis-je, nous servirons-nous ici ? »
e vouloit que de moimême je proposasse
ersandre, car après ce qui s'étoit passé,
e n'osoit le proposer. » Votre demande,
ne dit-elle, est raisonnable ; car il im-
orte infiniment à qui nous nous adres-
erons, il me semble pourtant qu'il faut
hoisir un homme dont vous puissiez dis-
oser, & qui vous soit tellement infe-
ieur, qu'il n'ose se plaindre, quand
ous voudrez l'éloigner. » Elle feignit
réver quelque temps ; puis elle me dit
ut à coup : » Pourquoi cherchons-nous
u loin ce que nous avons près de nous ?
Qui convient mieux à nos desseins que
Thersandre ? » L'amour que j'avois pour
amon l'emporta ici sur ma fierté natu-
lle ; malgré toutes mes repugnances, je
mmençai à parler quelquefois à Ther-



rappella la lettre qu'il m'avoit vu
& séduit par les artifices de L
crut enfin que j'avois agréé le
de Thersandre. Il vouloit me
reproches ; mais comme Leria
sedoit sans cesse, il ne put n
que dans la chambre même de L
» Voulez-vous, me dit-il, me fa
» rir, ou m'éprouver par vos rig
Je lui répondis froidement : » Vo
» me touche aussi peu, que mes
» peuvent vous toucher. » Leriar
aussitôt pour rompre cet entretie
dit : » Les choses prennent un l
» Continuez, & vous verrez qu
» entens. » Elle s'entendoit, he
rendre la plus malheureuse pers
fut jamais.

: , lors qu'il rencontra Ormante.
lui ayant fait des careſſes à l'ordi-
la repouſſa un peu, & lui dit que
ſe reſpectoit pas elle-même, elle
ı moins craindre Leriane. » Leria-
ondit-elle en ſouriant ? Je ne puis
re plus de plaiſir. » Damon qui
it pas les mauvaiſes intentions de
, ſoupçonna quelque trahiſon. Il
iece à part, & ſçut de cette fille
ſimple tous les diſcours de la tan-
commandement qu'elle lui avoit

ı comprit alors que mon change-
ıvoit d'autre cauſe que l'opinion
s qu'il aimoit Ormante. Il reſo-
ɔir avec moi un éclairciſſement,
Leriane ; & ce même jour la fortu-
n facilita le moyen. Toriſmond
.ller à la chaſſe ; la reine l'y accom-
& je montai à cheval avec toutes
ɪpagnes. Quand le cerf fut lancé,
. campagne, & emmena toute la
près lui. Ce fut alors que nous nous
ıes, & que les chevaux plus vîtes
ıt les autres bien loin. Damon qui
ujours les yeux ſur moi, jugeant à
que je prenois, par quel endroit
is paſſer, il me devança. Il feignit
cheval s'étoit abbatu ſur lui, &
bleſſé. Lors que je paſſois, il me



» le malheur que j'avois prévu.
» vez donné votre confiance à
» malgré tout ce que j'ai pu voi
» senter. Puis que vous en avez
» satisfaction, j'en rens graces au
» mais je ne puis vous laisser doi
» long temps de ma fidelité. » I
tems il me raconta la passion que
avoit conçue pour lui, la haine c
suivi ses refus, & les conseils qu'e
donnés à Ormante. » Est-il possib
» ta-t'il, qu'elle vous ait trompé
» fierement, & que ce genereux
» se soit abbaissé jusqu'à Thersan
» je n'en puis douter, après vous
» recevoir un de ses billets, & lui
» des bontés qu'il merite si peu. N
» pas que je survive à votre infide
voulois lui donner toute la sati
qu'il pouvoit desirer; mais la chass

lmirez, sage Diane, comment les dieux
ıpent notre prudence ; mon dessein é-
le rendre le repos à Damon, mais he-
le jour même que j'avois choisi, fut le
de sa perte. Le lendemain de la chasse
presenta à la porte de mon apparte-
:; & Leriane ayant en même temps
ontré Thersandre, elle le conduisit à
fenêtre audessous de celle où elle re-
]uoit Damon appuyé. Alors feignant
.rler bas, elle dit à Thersandre : » Ne
ıtez plus que Madonte ne vous préfe-
ì tous vos rivaux ; hier elle me com-
nda de vous donner cette bague ; elle
ıt que vous la portiez pour l'amour
lle, & comme le symbole de votre
:ction mutuelle. » Dieux, quelle per-
! j'avois en effet une bague pareille,
e je portois depuis long temps.
ce discours jugez, sage bergere, quel
: desespoir de Damon ; cependant il
maitre de lui-même, que l'on n'ap-
ıt point en lui la moindre alteration.
ine au même temps se rendit au tem-
& je l'y suivis avec la femme de Leon-
Damon qui n'en fut averti que tard,
a à cheval, & nous atteignit lors que
entrions dans le temple. Je remar-
que Damon me regardoit d'un œil fa-
.e ; écoutez jusqu'où sa passion l'em-
. Pendant que l'on offroit les victi-

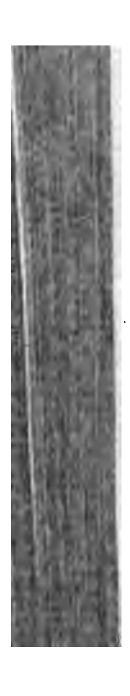
mes, il se leva, & profera ces mots à hau-
te voix : » Dieux que l'on adore en ce lieu
» respectable, si vous êtes justes, que ne
» punissez-vous l'ame la plus cruelle & la
» plus perfide qui fut jamais ! J'implore vo-
» tre justice en sa presence, afin qu'elle se
» justifie, si elle le peut, ou que je publie
» desormais que vous êtes injustes ou im-
» puissans. »

Quelle fut alors ma frayeur ! je craignis qu'en son transport il n'en dît davantage, ou qu'il ne fît connoître que c'étoit de moi dont il parloit. Heureusement j'avois alors mon voile sur le visage ; autrement ma rougeur m'eût décelée. Le sacrifice fini, ses proches & ses amis le chercherent inutilement, il s'étoit dérobé. Lors qu'il se fut retiré chés lui, il donna ordre le plus promptement qu'il put à ses affaires, & après m'avoir écrit un billet qu'il mit dans sa poche, il écrivit cet autre à Thersandre :

Si l'offense que j'ai reçue de vous pouvoit s'effacer autrement qu'avec le sang, je ne desirerois pas, Thersandre, de me voir seul l'épée à la main avec vous ; mais toute autre satisfaction étant trop foible, & connoissant votre courage, je vous envoye ce messager qui vous conduira où je vous attens sans autres armes que nos épées, vous jurant foi de chevalier que j'y suis seul. DAMON.

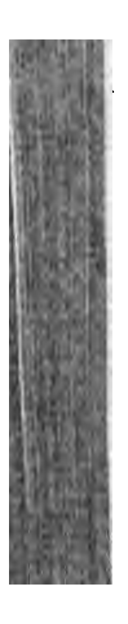
Thersandre se trouve au lieu marqué ; s se battent. Damon vainqueur laisse 'hersandre sur la place évanoui, & percé e trois coups terribles. Damon fut aussi lessé lui-même ; cependant il eut assés de orce pour prendre la bague que Leriane voit donnée, & remontant à cheval, il oronna à Halladin de le suivre. C'étoit un eune homme des siens qu'il avoit nourri, & qui avoit amené Thersandre au rendez-vous.

Je fus étonnée de ne point voir Damon parmi les autres chevaliers. Je le cherchois des yeux, sans songer au malheur qui étoit arrivé, lors que me promenant le soir je vis arriver Halladin qui me demanda Leriane ; l'ayant fait appeller, j'entendis qu'il lui at ce discours : » Leriane, mon maître m'a chargé de vous apporter des nouvelles qui vous seront agréables. » Alors il nous t le détail du combat, puis continuant ; lors qu'il fut remonté à cheval & que je le vis s'éloigner de la ville, je lui criai qu'il devoit bien plus tôt chercher un myre en l'état où il étoit. Il me répondit froidement : Halladin, nous le trouverons bientôt ; n'en sois point inquiet. Je le suivis à la trace du sang qu'il perdoit en abondance. Et lors qu'il fut arrivé sur les bords de la Garomne, en un lieu fort escarpé, il voulut descendre, mais il étoit si affoibli



» vaincre, que je meritois mieu
» veur que celui à qui elle l'a
» Puis que mon épée a ôté la vie
» & que la rigueur de Madonte
» mon tour, conjure-la par la
» de ceux à qui elle doit le jour
» merite, par l'amitié qu'elle m'a
» de ne plus donner cette bague à
» indignes d'elle, & qui ne sça
» conserver les marques de son
» reçus le billet & la bague, en mê
» je vis qu'il pâlissoit, je voulus fe
» mon mouchoir la blessure qui
» plus de sang ; mais il m'arracha
» choir, & l'étendant sous sa ble
» reçut le sang qui en sortoit :
» ensuite : Si jamais tu m'as aimé
» je serai mort, porte ce billet &
» gue à Madonte. Pour ce mouc
» donneras à Leriane, dis lui qu

fe vous. O dieux quelle fureur ! Il
tte dans le fleuve, je cours pour le
ıir; il m'emporte avec lui. Je rega-
comme je pus le rivage, & après
r long-temps demeuré pour sçavoir
ne reverois point le corps de mon
maître, je crus, puis que c'etoit fait
i, qu'il ne me restoit plus que d'exe-
: ses derniers ordres. Madame, ce
t & cette bague sont pour vous; que
ng que vous y remarquez ne vous
point horreur. C'est à toi, conti-
:-il, en s'adressant à Leriane qu'est
né ce mouchoir, rassasie-toi du sang
il est teint, & souviens-toi, que si
is les dieux furent équitables, ils
ront tes forfaits.
même temps Halladin se retire de-
ɛ, & me laisse dans un état que je ne
ous exprimer. Lors que je fus un
:venue à moi-même, & que l'on
ramenée dans mon appartement,
ıinai la bague, & la comparant avec
:nne, je les trouvai tout-à-fait sem-
s. J'en ignorois la raison, & je sça-
noins encore qui l'avoit donnée à
ändre. Je lus enfin le billet qui étoit
. en ces termes :



avez donné une bague, ne peut-la
contre moi. Au reste si le sort des arm
ma valeur, vous n'aurez point à
votre cher Thersandre soit vengé,
l'eau & le feu ne pourront faire mou
serable.

Je me sentis penétrée de la
douleur ; je fus contrainte de n
au lit, & peu s'en fallut que je
se l'esprit. Il me sembloit toujour
mon me poursuivoit, & ce moucl
de sang me revenoit sans cesse da
moire. Cependant Leriane qui n
pas que ses noirceurs me fussent
parut éplorée près de mon lit.
pouvant plus dissimuler : » Retir
» dis-je, méchante & perfide cre
» loin de mes yeux tramer d'aut

n'aimoit tendrement, que chacun en
)it selon sa passion ; mais que tous en
ral m'imputoient la mort de Damon.
e même temps je vis entrer Thersan-
& comme je ne voulois point lui par-
& que je tournois la tête d'un autre
, il se jette à genoux, & me dit : » J'a-
ue que je merite votre haine, mais
ıt être, si vous daignez m'entendre,
: jugerez-vous moins coupable. Je ne
:lerai point de mon amour, quoiqu'il
urroit me rendre excusable ; je vous
prendrai que nous sommes trompés
: Leriane vous & moi. » Et sur cela il
ı toute l'histoire que vous avez en-
ue, comment elle lui inspira la har-
: de songer à moi, comment elle me
it dire par son moyen que Damon ai-
Ormante, enfin comment elle lui a-
donné de ma part cette bague fatale,
.voit été, à ce qu'il croyoit, le sujet
ɔmbat entre Damon & lui. Il ajouta
Leriane jugeant bien qu'elle ne pour-
plus nous tromper, & se sentant me-
e par Leontidas & sa femme qui lui re-
hoient le peu de soin qu'elle avoit pris
oi, elle leur avoit fait entendre que
ıois, & que j'étois aimée de tant de
onnes, que tandis qu'elle veilloit sur
, elle étoit trompée par l'autre. Ther-
re joignit à ces discours tant de sup-

plications, il me demanda tant de fois par-
don de ce qu'il avoit osé m'aimer, & me
fit tant de protestations de vivre à l'ave-
nir comme il le devoit, que je fus contrain-
te, par l'avis même de ma nourrice, de
lui pardonner.

Mais, sages bergeres, vous n'avez encore
entendu qu'une partie de mes malheurs. Je
vous ai dit que Leriane avoit exigé d'Or-
mante qu'elle fît toutes sortes d'avances
à Damon. Damon ne l'avoit pas tellement
dédaignée qu'il n'eût pris d'elle les dernie-
res faveurs. Il y parut, & Leriane à qui
Ormante avoit déclaré son malheur, lui
défendit d'en parler à qui que ce soit. Son
dessein étoit de persuader à Damon qu
j'aurois eu cet enfant de Thersandre; mai
quand elle apprit que Damon n'étoit plus
voici à quoi elle se détermina.

Depuis l'accident de Damon, j'avoi
presque toujours tenu le lit, ou si je me le
vois, c'étoit pour me renfermer seule dan
mon cabinet. Et pour avoir un prétexte d
ne point aller chés la reine, je feignois d'ê
tre malade. Je m'avisai même de faire met
tre une fille dans mon lit, afin qu'elle re
çût les visites pour moi, & ma nourric
faisoit les réponses, comme si le mal m'a
voit empêché de parler. Ormante qui é
toit toujous demeurée parmi mes filles
parce que je ne pouvois lui imputer auc

ention mauvaiſe, déclara à Leriane
: je viens de dire, plus par ſimplicité,
ar malice. Leriane conçut dès lors
oyen de nous perdre à la fois Ther-
: & moi. Ormante étoit preſqu'à ſon
:; Leriane lui recommanda de ſe met-
ıns mon lit le plus ſouvent qu'elle
oit, pour recevoir les meſſages à ma
. Elle vint trouver enſuite la femme
ontidas, la ſuppliant à genoux de lui
ıner ſa negligence à mon égard;
outa qu'elle avoit un moyen de faire
à Leontidas tous mes biens. La pro-
on fut acceptée; on demanda quel
:e moyen. » Je vous le dirai en peu
ıots, répondit la perfide; mais à con-
on, madame, que vous me pardon-
:z une nouvelle offenſe, ſi vous jugez
je ne ſois point coupable. » On lui
it tout; & Leriane reprenant la pa-
» Graces aux dieux qui vous pro-
:nt, dit-elle, Madonte n'eſt point en-
dans votre maiſon. Sa fierté, ſa naiſ-
:e, votre exemple, madame, me ré-
doient de ſa vertu; mais qu'elle a
n ſçu tromper ma vieilleſſe! je viens
ıprendre qu'elle eſt enceinte, & qu'-
touche la fin de ſa groſſeſſe. Que me
:s-vous, Leriane? Peut-elle s'être
ıliée juſqu'à ce point? Mais de qui, &
nment le ſçavez-vous? Pardonnez-

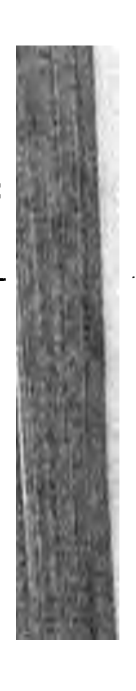
» elle s'est adressée, qui est venue n
» tir, & qui m'a ajouté qu'elle so
» noit Thersandre, parce que Mad
» sa presence ne disoit autre chose,
» Ah Thersandre que ton amour me
» cher ! Or, puis qu'elle s'est rendu
» gne de votre alliance, continua-t'
» vous est aisé d'obtenir ses biens.
» sçavez, madame, que nos loix co
» nent au feu toute fille qui manqu
» honneur. Nous avons en sa pers
» conviction du crime ; qui vous em
» ra de demander au prince la confi
» de ses biens ?

En même temps Leontidas ent
femme lui raconte tout ce qu'elle
d'apprendre, & quelque genereux
fût naturellement, elle le fit enfin c
tir à ce qu'elle vouloit. Il exigea p

, mais ſans bruit, en preſence de ſa
& de la ſage femme ; & preſqu'auſſi-
le ſe leva, ſans que la ſage femme
pperçût : lors qu'Ormante ſe fut re-
Leriane porta l'enfant à la femme de
tidas, avec le témoignage de la ſage
ne. Et pour mieux couvrir ſa trahi-
elle ſupplia la femme de Leontidas
e renfermer parmi les veſtales, & d'é-
ner à ma famille une flétriſſure qui re-
oit ſur elle. Leriane fut chargée de
erſuader ce qu'elle avoit propoſé elle-
e.
pendant après avoir congedié cette
ne, elle raccommoda mon lit, & la nuit
venue, je me couchai à mon heure
utumée, & je repoſai juſqu'au lende-
, ſans rien ſoupçonner de ce qui s'é-
paſſé. Leriane de ſon côté diſoit à Le-
as que je les ſuppliois d'avoir pitié de
qu'ils étoient maitres de ma vie, que
donnois à eux, & que je demandois
toute grace la liberté de me confiner
une retraite obſcure ; & qu'auſſitôt
e pourrois marcher, je viendrois la
nder moi-même. Enfin, ſages berge-
lle fit ſi bien que ſix ſemaines ſe paſ-
de la ſorte, & qu'Ormante ſe réta-
& revint plus belle qu'auparavant.
s choſes étant en cet état, & Leriane
aignant plus qu'on la pût convaincre

que personne ne les égaloit ; mais
d'ailleurs, & sans autre esperance
tre les heritiers de Leriane. Lors q
fut assurée par des presens & par
messes, de leur attachement, elle d
ontidas que je reprenois courage,
ne parlois plus de retraite ; que je
qui s'étoit passé, & qu'il ne fall
rien attendre de moi que par force.
» comment la convaincre mainten
» la femme de Leontidas ? Nous av
» témoins, dit-elle, & quand nous e
» querions, puis que la vérité e
» nous, j'ai des personnes à moi qu
» tiendront par les armes. » Le
ayant agreé la proposition, Lerian
à Leotaris, lui assure tout son bien
contrat, & gagna tellement les de
res, qu'ils eussent tout entrepris c
ciel même. Elle m'accuse ensuite de

ſations de Leriane, elle demande que
ɩis punie ſuivant la rigueur des loix;
ıtidas eſt appellé, il fait les mêmes
ılications, & ſa femme obtient du roi
onfiſcation de mes biens.
n même temps des archers viennent ſe
r de moi, & me conduiſent devant le
ce, ſans m'expliquer le ſujet d'un ſi in-
ıe traitement. Quelle devins-je, grands
ıx, quand j'entendis l'accuſation de
iane! Je me jettai aux piés de la reine,
plorai ſa protection contre ma calom-
rice, & je pris tous les dieux à témoins
ıon innocence. Le roi fut touché de mes
ɔles, & ſe tournant vers Leriane: » Si
que vous avancez eſt faux, lui dit-il,
jure par l'ame de mon pere, que vous
ıbirez la peine que vous preparez aux
ıtres. Sire, dit-elle, je prouverai ce que
dis & par témoins, & par les armes.
s deux vous ſont accordés, ajouta le
ı. » Voilà donc la ſage femme & la
rrice qui dépoſent contre moi; & les
s me liſant ces dépoſitions, & beau-
p d'autres, je ne ſçus que recourir aux
ıx; » Grands dieux, m'écriai-je, vous
nnoiſſez mon innocence; faites-la con-
ɔître, & confondez la calomnie. » Enſui-
comme ſi j'avois été inſpirée, j'adreſſai
arole aux juges: » Si l'accuſation, leur
is-je eſt veritable, faſſe les dieux que je



Leriane en seroit informée, pou
cette preuve de mon innocence ne l
point changer de langage. Leriane
toujours la calomnie avec une in
digne d'elle, & le prince ne pou
faire d'autre faveur, ordonna qu
seroit verifié par les armes, & c
quinze jours nous donnerions de
liers qui combattroient à outra
nous.

La renommée eut bientôt se
toute l'Aquitaine les nouvelles c
se passoit. Ma mere en fut inform
me crut veritablement coupable,
ques jours après elle en mourut
leur. Ce coup, je l'avoue, achev
desesperer; je pensai plus d'une
précipiter d'une fenêtre, mais
me conserverent, en me represen

e, le roi nous accorda huit jours,
uit jours étant écoulés, il en ajouta
tres pour tout délai. Après ce der-
ne on nous conduit dans le camp,
ue de deuil, & sans autre compa-
e des archers ; Leriane triomphan-
ivie d'un nombreux cortége. Déja
freres étoient dans le camp, armés
és à l'avantage ; ils faisoient d'au-
s les vaillans qu'ils croyoient n'a-
combattre que Thersandre. Enfin
dre paroit aussi; resolu de les com-
ous deux. Les juges prononcerent
rant le combat quelque chevalier
ntoit pour moi, il seroit reçu ; &
leux freres pourroient combattre
dre ensemble ou séparément, à
oix. Ils avoient de l'honneur, &
nt le prendre séparément, mais Le-
r opposa, & n'osans lui déplaire,
irent tous deux contre lui. Le soleil
nt partagé suivant la coutume, les
ordinaires faites, & le commande-
nné, les trompetes sonnerent. Ther-
net sa confiance en la justice des
s'avance contre le frere de Leo-
ais atteint en même temps des deux
il est porté par terre. Il ne se dé-
point en cette extrêmité, il cou-
a cheval & lui ôta la bride, avant
fent revenus à lui. L'animal les at-



mort, ils mirent pié à terre. Th
fit tout ce que pouvoit faire un
courageux, mais enfin il lui fut in
de faire une longue resistance. D
de blessures, ses forces l'abando
lors que les dieux susciterent un
qui se presentant à la barriere
d'entrer, & de nous défendre. In
la barriere fut ouverte ; & pa
voyoit bien que Thersandre étoi
l'extrêmité, il pousse furieusen
cheval contre les deux freres,
qu'il fut près d'eux il s'arrêta, le
» Cessez, chevaliers, de violer
» de la chevalerie, & tournez vo
» contre moi qui suis envoyé p
» punir. » En même temps il le
monter à cheval, ajoutant qu'il

ergeres, vous détailler ce combat ;
ger y fit des prodiges de valeur ; il
t d'abord le frere de Leotaris, & ce-
courant pour venger sa mort, il re
int de blessures qu'il tombe enfin de
l, & qu'il expire en tombant. L'é-
r vint ensuite à Thersandre, il l'aide
lever, le met sur un des chevaux des
is, & reprenant le sien, il demande
ges s'il restoit quelque chose à exé-
, & comme on lui eut répondu que
l demanda que je fusse mise en li-
ce qui fut ordonné sur le champ.
adressant à moi, il me demanda s'il
it me rendre quelqu'autre service.
x encore, lui répondis-je ; l'un que
s me délivriez de la tyrannie de ceux
m'ont enlevée à ma mere ; & l'au-
que vous daigniez m'apprendre à qui
is & mon honneur & ma vie. Pour
nom, ajouta-t'il, je vous supplie de
oint exiger que je vous le déclare.
r ce qui est de vous conduire où vous
drez, je suis tout prêt à le faire,
rvu que nous ne perdions pas de
ps. »
idis que les dieux prenoient ainsi ma
se, ma nourrice s'étoit renfermée,
oit des cris qui auroient touché les
nsensibles. Ormante en fut émue, &
a consoler, elle lui dit que Leriane

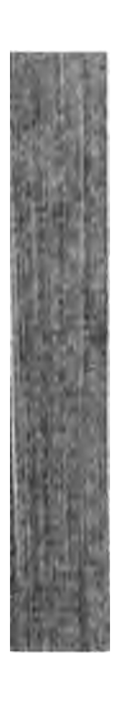


» ble que je suis, repliqua Ormant
» ment les dieux me pardonnero
» mort ? Eh, comment, dit ma n
» en êtes-vous coupable ? Ah, ma
» continua Ormante, promettez-m
» cret, & je vous raconterai tou
qu'elle eut déclaré ce que vous a
tendu : » Courons sauver Madonte
» nourrice. » L'étranger me parl
que suivie d'Ormante, elle s'adre
diment à la reine, & lui déclara c
mante venoit de lui avouer. Le
vaincu de mon innocence comma
l'on jettât Leriane dans le feu q
preparé pour moi ; c'est ainsi que
nocence fut reconnue, & que Leri
pia dans les flammes toutes ses n

Cependant l'étranger qui m'av
livrée, s'étoit retiré. Je n'oubliai ri

Faire d'honneur l'obligeoit de se ren-
ι Gergovie ; que si j'avois besoin de
on sçauroit de ses nouvelles au Mont
, & que pour être reconnu, il ne chan-
oit point sa devise. Je lui demandai
lle étoit cette devise, n'ayant pû la re-
quer dans l'état où j'étois. Il me ré-
dit que c'étoit un tygre qui se repaissoit
n cœur humain, avec ce mot : TU ME
NNES LA MORT, ET JE SOUTIENS TA
E.

Mais pour abréger une si longue histoi-
, il fut ordonné que je sortirois des mains
Leontidas, & qu'Ormante qui avoit été
uite par les artifices de Leriane, seroit
ur jamais renfermée dans une de ces
isons destinées à de semblables puni-
ns. Il me reste à vous dire un trait bien
raordinaire. La memoire de Damon
avoit été chere jusqu'à ce jour ; mais
t reconnoissance, soit admiration, je
tis naître dans mon cœur la même esti-
pour l'étranger, tout inconnu qu'il é-
t. Je resolus de prendre le chemin de
rgovie, & du Mont d'or, je communi-
ai mon dessein à Thersandre, qui depuis
our du combat s'étoit entierement don-
à moi ; il l'approuva, & sous prétexte de
siter mes terres, je quitte la cour. Puis
ant reglé mes affaires, je prens avec
oi ma nourrice & Thersandre seulement,



Tyrsis, Hylas, & Laonice. Le
gnie me plut tellement, que j
pour ne les point quitter, de j
houlette, & de la donner aussi à
dre. Après que j'eus resté quel
dans ces montagnes, sans pouvo
dre aucune nouvelle de ce que je
je me déterminai à venir avec c
dans cette contrée, où l'oracl
donnoit de se rendre. Je pensa
m'approchant de Gergovie, je
peut être trouver l'inconnu à qu
d'obligation.

Madonte racontoit ainsi ces
ventures, tandis que les berge
roient ensemble; car un mal qu
tous les autres est ennemi du so
leur permettoit pas de fermer
Mais peu à peu toute la troupe s'
excepté Silvandre d'un côté, Ast

nsiderez tout ce que me coute
prudence par rapport à Celadon;
sserai de m'en repentir, tant que
x prolongeront ma vie infortunée
nse que mes regrets me suivront
beau. Cet amour que je cachois
int de soin, que je ne voulois pas
déclarer à ma chere compagne, le
maintenant découvert par moi-mê-
es personnes étrangeres. Ah, s'il en
emps encore, que je me condui-
feremment! Ma sœur, répondit Di-
n'y a rien de fixe, rien d'arrêté par-
hommes. Je ne nie pas que la pru-
ne puisse éloigner, ou diminuer les
ns; mais il faut enfin que nous con-
ns par notre propre experience
notre foiblesse. Cependant, repli-
trée, nous en voyons qui sont plus
ix que d'autres, & dont les actions
ent point aux yeux du public. Sans
lus loin, vous avez eu le malheur
rdre Philandre, mais qui peut vous
cher que vous l'avez aimé? Ah, re-
Diane, quels reproches plus acca-
que ceux que nous sommes forcées
us faire à nous-mêmes! Je l'avoue,
trée; mais avouez aussi, que si le
que nous possedons nous touche
quand il est connu; nous sommes
sensibles au mal qui nous arrive,



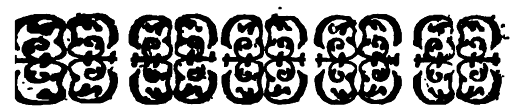
» & ne la decouvre qu'a celle q
» l'objet ; mais s'il n'éprouve qu
» gueurs, il lui est impossible alor
» muler. Si donc vous ne l'aime
» ôtez-lui promptement toute es
» car l'esperance est la nourritur
» mour. Si vous l'aimez, comme
» l'avez dit, & comme il le merit
» quoi vous priver de ce qui
» agréable ? Mais est-il raisonna
„ la bergere, que Diane qui s
„ jours conduite avec sagesse ép
„ inclination un berger inconn
„ pourquoi je souffrirai qu'il m
„ che, tant que je pourrai feind
„ ne crois point en être aimée ;
„ l'instant qu'il me reduira à ne
„ plus feindre, je proteste que je n

cette resolution, vous attirera plus de
grins, que la vanité qui vous la fait
ıdre ne vous causera de fausse joye.
nice ne perdit pas un mot de ce que
nt les bergeres. Pour Silvandre lors
ntendit les premiers discours de Dia-
les conseils d'Astrée, quelle fut sa
& combien se sentoit-il penétré de
noissance ! mais quand il entendit la
tion de Diane, quel fut son deses-
Heureusement pour lui que les ber-
s'endormirent ; car ses soupirs l'au-
trahi. Il se retira donc sans bruit, &
à long temps dans son esprit les dis-
des bergeres. Amour lui permit enfin
mer les yeux, & le sommeil vint en
ue sorte enchanter ses cruelles incer-
s.



II. Part. 261.





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

STORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIÉME.

MAIS il est temps de revenir à Celadon, que nous avons laissé dans sa erne, uniquement occupé de sa felici- passée, & du malheur qui l'accabloit. Il sa quinze jours en ce lieu, sans prendre sque aucune nourriture. Là il se rap- loit sans cesse toutes les disgraces de sa , & s'arrêtoit toujours à celles qui lui ient été les plus sensibles, comme étant plus convenables à l'état où il se trou- t. Il étoit si changé, qu'Astrée même oit eu de la peine à le reconnoître ; & si iel qui peut être le reservoit à une meil- re fortune, ne lui eût envoyé du se-



Leonide, qu'elle lui defendait la
La nymphe se retira chés son o
mas. Quoiqu'elle vît tous ses ser
dus, elle s'ennuyoit tellement d
qu'elle fut ravie d'avoir recou
berté à ce prix. D'ailleurs elle e
revoir Celadon, qu'elle croy
d'Astrée; & malgré tout l'amo
voit pour la bergere, elle se f
plaisir extrême à passer ses jour
Deux jours après qu'elle fut ar
Adamas, trouvant Pâris dans l
dispositions, elle alla avec lui
de ces bergeres; mais elle fut bi
se, lors qu'elle entendit que Ce
voit point paru, & qu'on le cro
Cependant, pour la satisfaction
qui étoit amoureux de Diane,

1ée que d'une demi-lieue de leur ha-
; & les bords du Lignon, & les bo-
qui s'y rencontroient, en rendoient
:min très agréable.
jour qu'elle s'y rendoit seule, elle
sur le pont de la Boutereſſe, & quoi-
n'y eût point de sentier sur les bords
ignon, elle le suivit, emportée par
tisir de voir le poisson qui se jouoit
'eau. Elle se trouva, sans y penser,
le la fontaine où Celadon venoit or-
rement cueillir le cresson qui lui ser-
le nourriture; le berger s'y étoit par
:d endormi. La nymphe qui ne pou-
:roire que Celadon fût en cette con-
le prit pour Lycidas; outre que ces
freres se ressembloient, elle n'igno-
pas que celui-ci étoit dévoré par la
sie, & qu'il se retiroit en des lieux é-
:s. Elle demeura quelque temps assise
ès de lui; & voyant qu'il ne s'éveil-
point, elle continua sa route; mais
t que de partir, elle lui tira douce-
: le petit sac où étoient ses lettres,
le dessein de les lui faire chercher.
que Celadon s'éveilla, la grande cha-
étoit passée, & comme il ne s'étoit
en ce lieu que pour jouir de la fraî-
r que l'onde & l'ombrage y conser-
ıt, il se retira dans le bois. A peine il
: arrivé, que tirant le portrait d'As-

trée : » Est-il possible, disoit-il, ma bergere, que je vous aye déplu ? mais est-il possible que vous ayant déplu, je respire encore ? » Il s'arrêtoit quelque temps à ces idées, puis il reprendit en ces termes : » Si elle veut que je vive, pourquoi me bannit-elle de sa presence ? Si elle veut que je meure, pourquoi ne m'a-t'elle pas ordonné de mourir ? mais ne l'a-t'elle pas fait lors qu'elle m'a défendu de paroître en sa presence ? Helas, elle ne m'a jamais demandé que des choses impossibles : combien de fois ne m'a-t'elle pas commandé de feindre que j'en aimois une autre ? Vivons donc, ajoutoit-il, pour sa gloire, puis qu'elle le veut ainsi. »

A ces mots, serrant le portrait, il voulut relire les lettres où sa bergere lui ordonnoit de dissimuler ; mais les ayant inutilement cherchées, il courut dans sa caverne, croyant les y avoir oubliées. Il eut beau se tourmenter, il ne trouva rien. Quel fut alors son desespoir ! Helas, disoit-il, croisant les bras, & levant les yeux au ciel, comme pour lui demander justice, » Helas qui m'a ravi le peu de satisfaction qui me restoit ! » Puis, laissant tomber ses bras, » Celadon, ajoutoit-il, tu étois encore trop heureux, quand tu possedois ces témoignages de ta felicité passée, rens

donc

graces aux dieux qui te rendent si
ɔrme à la volonté de ta bergere ;
ɪntre aujourd'hui que rien ne peut
éparer. »

ɜndant Leonide s'applaudissoit de
cin, & dès qu'elle fut éloignée du
, elle s'assit sous un arbre, & tira
t sac les lettres qui y étoient renfer-
Elle crut qu'elles étoient de Phylis,
elle goutoit par avance le plaisir
ɜndre les secrets de la bergere. La
re lettre qu'elle ouvrit, étoit con-
ces termes :

STRE'E A CELADON.

*tez-vous que je sois persuadée de vo-
ction, quand je vous ai permis de m'en
? Si vous connoissiez l'amour comme
sentez, vous jugeriez par cette per-
que je vous aime. Si cette declara-
vous suffit pas, j'ai lieu de penser
s n'aimez point Astrée.*

ɪom d'Astrée, Leonide s'arrêta, &
ɜ mot plusieurs fois ; enfin se souve-
ɪ'il y avoit eu quelque jalousie en-
ladon & Lycidas, Astrée & Phylis,
ɪt qu'Astrée pouvoit avoir aimé Ly-
& que la jalousie de Celadon avoit
ɜlque fondement.

ɜconde lettre étoit ainsi conçue :

ASTRE'E A CELADON

Avouez maintenant que je vous aim que vous ne m'aimez, puisque je vous mon portait, sans avoir pû obtenir le Mais votre foible amitié avoit plus bes ce secours que la mienne. Je me retracte ger; je crois que vous m'aimez, & ce doit vous prouver que j'en suis convainc

» Lycidas, disoit Leonide, n'auroit-il » trouvé ces lettres après la mort de so » re, & ne les auroit-il point gardé » peur que ces secrets ne fussent divul » mais si cela étoitil, ne les porteroit » sur lui. Que seroit-ce donc, & com » les auroit-il eues? » Elle prit ensuit troisiéme lettre:

ASTRE'E A CELADON

Berger, il vous sied bien d'avoir mo courage que moi. A vous entendre, c'e preuve que j'aime moins que vous. Ma me fait supporter tous mes déplaisirs, si c l'amour que j'ai pour vous? Ne vous l donc plus abbattre aux chagrins que nou sent nos ennemis communs (car c'est ain je les nomme, Celadon, & non pas nos pe si vous voulez me persuader que votre a tion égale celle qui me fait supporter, qu je? mépriser pour vous tant d'ennuis.

Leonide, en lisant celle-ci, ignoroit
:sque ce qu'elle lisoit. Elle se represen-
t le berger à qui elle avoit pris ces let-
:s, & se souvenant d'en avoir oui dire
elque chose à Galatée ; elle soupçonna
e le berger qu'elle avoit vû étoit Cela-
n ; mais elle n'en douta plus, lors qu'a-
ès avoir examiné le sac & les papiers,
e trouva qu'ils avoient été mouillés.
O dieux, dit-elle, c'est bien Celadon
que j'ai vu ! comment se peut-il que je
ne l'aye pas reconnu ! » Et soudain, res-
trant tous ces papiers, elle courut vîte à
fontaine. Mais quand elle ne l'y trouva
us, » Claire fontaine, s'écria-t'elle, &
vous, séjour solitaire, rendez-moi ce
que je vous ai laissé ! Rendez-moi ce
berger dont je n'ai point voulu interrom-
pre le repos ! » En proferant ces mots, el-
tournoit ses regards de tous côtés pour
oir si elle ne l'appercevroit point. Amour
fin qui est ingenieux lui fit remarquer
le l'herbe depuis la fontaine étoit fou-
:, & que le sentier n'étoit pas encore
en battu. Elle jugea que ce sentier la
nduiroit où étoit le berger ; en effet à
ine eut-elle marché quelque temps qu'-
e se trouva près du rocher qui servoit
retraite à Celadon. Elle craignoit pour-
nt d'en approcher davantage, parce qu'il
oit couvert d'arbres & de buissons, & que



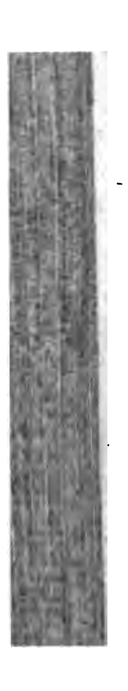
Celadon ne s'en apperçut point..
suivant le sentier qui la conduisc
fait le tour du buisson, d'auti
frapperent ses oreilles, & met
peu la tête jusques dans la ca
le entendit qu'il parloit en ce
» Consolons-nous : nous voici p
» comble de la misere ; heure
» que je te cheris, si mes regrei
» enfin m'ôter la vie ! » Leonid
Celadon à sa voix, & cedant tc
ble à la joye & à la compassion
rut à lui les bras ouverts, en
» Ah, Celadon, c'est trop se p
» est temps enfin que vos jours c
» heureusement. » Celadon, c
qu'il étoit en ce lieu n'y avoit v
ne, se releva surpris, comme

us ayez préferé des rochers & des
ois ? Belle Leonide, répondit froide-
ent le berger, vous voyez à quoi l'a-
iour m'a reduit, & jusqu'où peut aller
otre empire sur ceux qui vous aiment.
Iais au moins, dit la nymphe, avant
ue de mourir, je voudrois m'éclaircir
vec ceux qui me condamneroient. Quel
utre éclaircissement, repliqua Cela-
on, pourrois-je desirer, quand je sçais
ue celle qui peut tout sur moi le veut
insi? J'avoue, berger, s'écria la nymphe,
ue si c'est là aimer, vous êtes le seul
ui connoissiez l'amour; mais prenez
arde qu'il n'y ait dans vos sentimens
utant d'humeur que de passion, & qu'en
ffet vous n'aimiez point Astrée. Si vous
aimiez, ne vous aimeriez-vous pas vous
iême ? Doutez-vous que je l'aime, dit
: berger ? Et puis que je l'aime, ne dois-
: pas haïr tout ce qu'elle hait ? Astrée
ait Celadon, il faut que Celadon se
aisse. Mais, repartit Leonide, que de-
iennent les loix qui nous commandent
e nous aimer, & les amans cessent-ils
'être hommes? Ils demeurent sujets aux
quiétudes & aux peines comme les au-
es hommes, dit Celadon; mais dès
u'ils commencent d'aimer, ils se dé-
ouillent tellement de leur volonté, de
ur jugement, qu'ils ne veulent plus &



» represente la beauté de celle q
» quand il se rappelle seulement
» actions, ou même qu'il se so
» lieu où il l'a vue, que dis-je ?
» pense qu'elle se souviendra
» vu, pensez-vous qu'il voulû
» ses plaisirs contre tous les pla
» terre ? Or, Leonide, si tels so
» sirs de la pensée, quel doit êtr
» voir ce que l'on aime ? de
» parler ? de lui baiser la main ?
» ...ir de sa bouche même ce mo
» *Je vous aime ?* Le cœur peut-i
» de pareils transports ? & ne do
» dissoudre en ces ravissemens ?
» le point des autres faveurs, p
» les nous enlevent entierement
» mes, & que nulle expression

aime veritablement, si c'est aimer que d'être hors de soi, & de vivre seulement de pensées; & c'est pour cela même que je l'estime malheureux. Mais, berger, laissons ce discours, puis qu'aussi bien il ne peut vous apporter aucun soulagement, & dites-moi comment vous avez vêcu, depuis que je vous laissai. Sage nymphe, répondit Celadon, je vins me renfermer en ce lieu, attendant que l'amour ou la mort m'en tirât, & j'y ai vêcu comme vous voyez. Pourquoi, interrompit-elle, n'allâtes-vous point dans votre hameau où vous êtes si regreté? Parce qu'Astrée m'a défendu de paroître en sa presence, répondit-il. Et si elle ne l'avoit défendu pour toujours, je serois déja sorti de la vie; j'attens donc ici qu'Astrée me rappelle. Comment, repliqua la nymphe, pourroit-elle vous rappeller, puis qu'elle ignore où vous êtes? Amour qui m'a conduit en ce lieu, répondit-il, lui fera bien entendre où je suis. Croyez, dit la nymphe, que les dieux n'aident guere ceux qui ne s'aident point eux-mêmes; je sçais qu'Astrée vous desireroit auprès d'elle si elle croioit que vous respirez encore. Comment le sçavez vous, belle nymphe, interrompit le berger? J'ai bien des choses à vous raconter, dit Leonide, mais je voudrois qu'au-

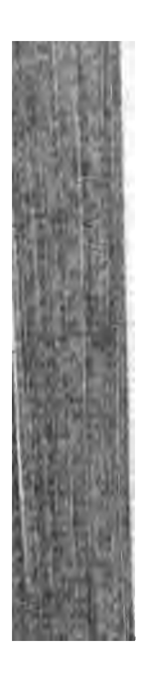


» bergere. » Incontinent Leonide
vit de la sorte :

HISTOIR
DE GALATE'E.

CEladon, puis que vous desi
voir de quelle maniere j'ai v
puis quinze jours, je veux bien vo
conter, à condition que j'inter
mon discours où vous voudrez
nous le reprendrons dans une aut
sion. Sçachez que lors que je rent
le palais d'Isoure, après vous av
duit, Amasis remontoit dans son c
retourner à Marcilli avec Galatée
hâtoit de rendre à Hesus ses ac
graces pour les succès qu'avoit eu

ſuivrez en diligence. » Et moi baiſ-
ı tête, je lui fis entendre que j'avois
:is ſes intentions; mais je n'avois gar-
lui obéir ; vous aviez pris une route
lifferente. Je prévis la colere de Ga-
mais j'aimois mieux encourir ſon in-
tion, que de manquer à Celadon.
ıdant, lors que je rencontrai Adamas
ìylvie qui me cherchoit, je feignis
: n'en avois uſé de la ſorte que pour
ɔéir. Je lui racontai comment vous
:tiez échappé ; » Mais quelle fut ma
riſe, ajoutai-je, quand je trouvai en
rant Amaſis & Galatée qui mon-
nt dans leur char ! C'étoit fait de
fi elles m'euſſent apperçue hors la
:e; & j'ignore même ce que je devien-
, lors qu'on ſçaura ce qui s'eſt paſſé.
fille, me répondit Adamas, ne crai-
z point d'être blâmée pour avoir fait
ue vous deviez. Les dieux ſont trop
itables pour le ſouffrir, & s'ils per-
tent quelquefois que nous ſouffrions
e pareilles circonſtances, ce n'eſt que
r augmenter enſuite notre ſatisfac-
. Sylvie dira que vous avez agi de
:ert; & je veux bien que toutes deux
s faſſiez tomber ſur moi les ſoup-
s de Galatée. Je ſerai toujours ravi
:lle ſoit perſuadée que je hais ce qui
:ontraire à la vertu, & je vous per-



le courage, prit le chemin de La
nous, nous primes celui de Mar
concertâmes ensemble nos répo
latée, de peur de nous trahir no
n'ignorant pas que rien n'est aussi
que la jalousie. D'un autre cô
qui à la faveur de votre déguis
peroit de vous voir sans cont
louoit d'avoir imaginé cet arti
berger, qu'elle eût jamais cons
contre l'honneur, elle vouloit
ser, & n'osant déclarer son d
qu'Adamas vivra, elle esperoi
voir sous cet habit. A la verité e
roit pas votre amour pour la be
mais elle se flattoit que la vue
deur & de sa magnificence vo
oublier.

Voilà quelles pensées occ
nymphe; mais lors qu'arrivée

j'entendis sa voix, je courus promptement. » Eh bien, me dit-elle, après m'avoir ordonné de fermer la porte sur moi, » qu'est » devenu Celadon ? Madame, » répondis-je, feignant de la surprise & de la douleur, » je ne puis vous le dire. A peine » étiez-vous partie, que Sylvie & moi » nous l'avons cherché dans tout le palais ; » & nous ne sçavons qu'Adamas qui puisse » vous en apprendre des nouvelles. Com» ment, » dit Galatée qui n'attendoit pas cette réponse, » vous n'en sçavez donc rien » de plus ? Ne vous avois-je pas comman» dé d'en avoir soin ? » Et comme je ne répondois rien ; » Leonide, ajouta-t'elle, » allez dans le moment vers Adamas, & » me ramenez Celadon, ou ne paroissez » plus en ma presence. Je sçaurai vous fai» re sentir jusqu'à quel point vous m'avez » offensée. » Je ne repliquai rien de peur de l'aigrir, & sur le champ je sortis du cabinet. Je racontai à Sylvie qui m'attendoit tout ce que Galatée m'avoit dit. » Se peut» il, me dit Sylvie, que sur un soupçon si » mal fondé elle vous ait interdit le palais ? » Que jugera la cour ? Que pensera Ama» sis ? Mais puis que toute sa colere est » tombée sur vous, j'aurai soin de vous fai» re rappeller incessamment, & si l'on me » demande le sujet de votre absence, je di» rai, mais je ne le dirai exprès qu'en se-



Adamas à qui je racontai tout ce q
toit passé,

Cependant Galatée étoit dans
digne de compassion ; elle s'abando
sa douleur , elle poussoit de profon
pirs : » Helas , Galatée , disoit-elle
» te sert cette beauté qui t'a don
» d'adorateurs , si elle n'a pu émou
» berger à qui seul tu voulois plai
» ce berger te préfere une vile &
» bergere ! Flatteuses idées , qu'êt
» devenues ! Mais est-il bien vrai
» don , que tu ne m'aimes point ,
» nuoit-elle ? Se peut-il qu'une
» champêtre ait eu plus d'empire
» que la mienne ? » Elle auroit san
continué ces plaintes ; mais Sylv
l'avertir qu'Amasis à qui l'on av
porté qu'elle se trouvoit mal, arriv

it-à-coup, lors qu'Amasis entra, &
une main sur ses yeux, elle confir-
qu'avoit dit Sylvie. Puis Amasis lui
lla de se mettre au lit, & de se repo-
lle se retira, pour lui en donner le

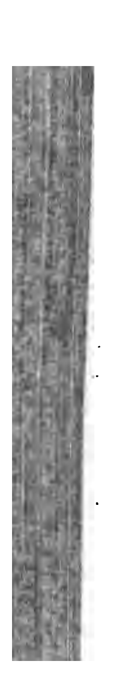
atée suivit avec joye le conseil de
re, & ne fit rester auprès d'elle que
:. Sylvie qui connoissoit le mal de
ée, préparoit les remedes qu'elle ju-
nécessaires; mais Galatée demeura
'à la nuit sans parler. Enfin l'heure du
étant venue, » Allez souper, lui dit-
, & faites venir une de vos compa-
s en attendant votre retour; pour
je ne veux prendre aucune nourritu-
Madame, répondit Sylvie, permet-
que je demeure auprès de vous, aussi
n ne pourrois-je manger, vous voyant
l'état où vous êtes. Ma chere, dit la
nphe, je vous en sçais le meilleur gré
monde; & l'ingratitude des autres ne
empêchera point de reconnoître l'af-
tion que vous me témoignez. Mais
es-moi, je vous prie, continua-t'elle
se levant sur son lit, & tirant le ri-
au, ne sçavez-vous point comment
onide a fait échaper Celadon? Mada-
:, répondit Sylvie, si Leonide y a quel-
e part, il faut qu'elle ait usé de beau-
up d'adresse, car elle ne m'a pas quit-

» tée un instant ; & si vous me permet-
» tez, madame, de vous dire mon senti-
» ment, ce seroit plus tôt Adamas qui au-
» roit favorisé son évasion. Lors que vous
» avez commencé à dîner, j'ai remarqué
» qu'il a tiré Celadon à part, & qu'il lui a
» parlé long temps. Et quand il nous a vues
» le cherchant après votre départ, & de-
» sesperées de n'avoir pu le trouver, Il n'a
» que trop demeuré en ce palais, a-t'il dit ;
» & plût à dieu qu'il n'y fût jamais entré.
» Ne me tenez-vous point ce langage, dit
» Galatée, pour excuser votre compagne ?
» Si elle avoit sur vous le même avantage,
» ne doutez point qu'elle ne s'en prévalût.
» De toutes celles qui m'approchent, il
» n'en est point de plus jalouse, & surtout
» quand je vous parle. Madame, répondit
» Sylvie, jamais la jalousie de mes compa-
» gnes ne me fera manquer à ce que je vous
» dois ; d'ailleurs celle de Leonide ne peut
» m'indisposer contr'elle ; si elle vous é-
» toit moins attachée, elle seroit moins ja-
» louse. Ma fille, lui dit Galatée, en la bai-
» sant au front, vous avez trop de matu-
» rité pour votre âge ; je veux à votre con-
» sideration rappeller Leonide à qui j'avois
» interdit ce palais, mais je souhaite que
» vous m'approchiez plus que toutes vos
» compagnes ; c'est à vous que desormais
» je confierai tous mes secrets ; entrez donc

brement partout où je serai, car je l'ordonne ainsi. Mandez à Leonide ce que vous avez fait pour elle; & qu'elle revienne incessamment. Madame, répondit Sylvie, je sens trop que c'est à vos bontés seules que je dois l'honneur singulier que vous me faites; en reconnoissance je vous jure que je ne manquerai pas plus à ce que je croirai regarder votre service, qu'à ce que je dois aux dieux mêmes. Pour ce qui est de Leonide, ne feriez-vous pas mieux d'attendre le jour de la fête ? Adamas viendra, & vous feindrez de pardonner à Leonide à sa consideration. Mais, Sylvie, répondit Galatée, c'est contre Adamas que je suis irritée. Madame, repliqua Sylvie, si vous faites paroître votre ressentiment, sans avoir la vengeance prête, ne craignez-vous point qu'Adamas se voyant disgracié, ne dise ou ne fasse des choses qui vous affligeroient encore davantage ?

Ainsi la prudence de Sylvie me reconcilia avec Galatée, & détourna la nymphe de faire paroître à mon oncle son ressentiment, jusqu'à ce qu'elle en eût une occasion favorable. Sylvie m'en avertit incontinent, afin qu'Adamas ne manquât pas à se trouver aux fêtes que préparoit Amasis.

Cependant les nouvelles qui venoient

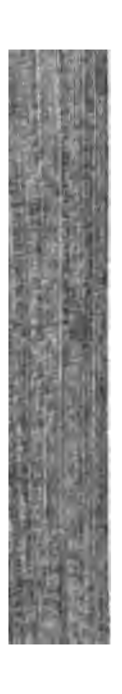


pas encore ce qui étoit arrivé, il
voit dans le plus étrange embarra
simuloit pourtant, & quoiqu'il
les jours la nymphe, bien loin
parler, un jour qu'elle le prévint
prouver si ce que je lui avois dit
fice de Climante étoit veritable,
tellement croire qu'il n'en sçav
que la nymphe m'accusa en secre
inventé ce mensonge en faveur d
mor. Je l'ai sçû depuis par Sylvi
Galatée s'en étoit expliquée elle.

La vie que je menai durant m
ce, ne m'auroit point été desagr
j'avois eu le bonheur de vous vo
me je l'ai maintenant. Celadon, il
vous sçachiez que Pâris est deve
ment amoureux de Diane, que
il a pris la houlette, & qu'il n'a

lit quelquefois qu'elle sentoit tout l'honneur qu'il lui faisoit en la recherchant, mais que sans sçavoir pourquoi, elle ne l'aimoit que comme on aime un frere. Comment, interrompit Celadon, vous parle-t'elle si librement, elle que j'ai vue si discrete, & ne s'ouvrant pas même à ses meilleures amies, qui sont, comme je crois, Astrée & Phylis. Berger, repartit la nymphe, tout a bien changé depuis les trois ou quatre lunes que vous êtes absent. Astrée, Diane, & Phylis vivent dans la plus intime union, & l'on diroit que Diane a pris votre place. Silvandre que vous avez vu si indifferent, est maintenant presqu'aussi amoureux que Celadon. Voici comment ce changement est arrivé. »

Phylis & lui eurent une dispute sur leur merite, & comme il a l'esprit vif, & que d'ailleurs il a frequenté les écoles des massiliens, il donna de meilleures raisons que la bergere. Celle-ci qui est d'une humeur agréable, proposa que Silvandre, pour faire preuve de son merite, fût condamné à servir une bergere avec tant de discretion, qu'il s'en fit aimer. Silvandre y consentit, mais à condition que de son côté Phylis seroit obligée à faire la même chose. Après bien des difficultés, Astrée, Diane & moi, nous ordonnâmes que tous deux



mieux. Ecoutez ce qu'a produit
te. Silvande eſt devenu réellem
reux ; & ſi je m'y connois, Dia
cera en ſa faveur. Car malgré
apparente de la bergere, malgr
ſtie, on ſent bien qu'il ne lui c
Pour moi, je l'avoue, excepté C
ne connois point de berger c
plus d'être aimé. Phylis & Sil
donc continuellement auprès d
c'eſt pour cela que votre frer
s'eſt imaginé qu'il y avoit de l'i
entre Phylis & Silvandre ; il c
conçu tant de jalouſie, qu'il
ſouffrir enſemble.

» Voilà bien du changemen
» le triſte Celadon ; je les tro
» plaindre, & ſurtout Lycidas
» eſt ſon caractére, il eſt extrêm

tte jalousie de mon frere comme un
d'amour. Pour Silvandre & Diane,
ne digne qu'ils soient l'un del'autre,
plains tous deux infiniment, parce
: les ai vus menant une vie tranquil-
' que desormais ils vivront dans le
le & les inquietudes, car je sçais par
ience ce que coûte l'amour. Cela-
répondit la nymphe, vous seriez
tates même que vous ne leur per-
riez pas qu'ils ne soient plus heureux
paravant; & je vous jure que Sil-
:e qui est devenu bien plus aimable
n'étoit, s'estime aussi plus heureux.
moi, dit Celadon, je suis dans les
es sentimens que ce berger; tous
qui aiment ne rencontrent pas des
es. Mais, ajoûta Leonide, pourquoi
-vous donc que vous plaigniez Sil-
:e? Parce que je crains, repartit
lon, qu'ils ne soient effrayés par
ifficultés inséparables de l'amour,
'ils n'y renoncent avant que de
oir surmontées. Mais je suis sur-
que vous sçachiez tant de nouvel-
e Diane, elle que j'ai toujours
ue pour la plus discrete de nos ber-
. C'est, dit Leonide, que désirant
r en votre hameau, où je croyois
trouver, Amour me fit rencon-
âris. » Le soir même que j'arrivai;



y avoit été plusieurs fois depuis
» mon frere, je ne l'ai point oub
» pondis-je ; mais sur ce que l'o
» porté, je juge que vous vous
» nez encore mieux que moi. I
» me dit-il, que le merite de ce
» m'a inspiré plus de desir de m
» leur affection, que je n'en ai
» tre ; & si vous m'aimez, cou
» tant que vous resterez auprès
» mon pere, nous irons ensemb
» rives du Lignon passer quelqu
» avec ces belles & sages berger
» tumée à la cour de Galatée,
» veriez ici les jours longs ; outr
» rives du Lignon sont si agréab
» est comme impossible de s'y en
» travers de l'onde transparente
» une multitude infinie de poisson

on frere, lui répondis-je, tout cela
ne touche que mediocrement, moi
viens du palais d'Isoure ; mais puis
vous desirez que j'aille voir ces ber-
:s, j'y consens ; dites-moi seulement
quelle vous adressez vos vœux. *C'est*
iane, je l'avoue, puis que vous exi-
que je vous revele mon secret. Crai-
z cette Diane, lui dis-je ; je voudrois,
rrompit-il, éprouver l'infortune
&teon au même prix que lui. Je ne
ne point votre choix ; mais, ajoutai-
que je prévois pour vous d'inquié-
:s & d'ennuis ! au reste, mon frere,
ous accompagnerai où vous voudrez.
s le soir même Pâris fit entendre à
as que s'il le jugeoit à propos, il
ompagneroit à la chasse où je voulois
e lendemain. Adamas y consentit ; &
ie nous eûmes dîné, nous descendî-
ı colline de Lagnieu, & passant le Li-
sur le pont de Trelin, nous suivîmes
rds de la riviere. Lors que nous com-
ımes à entrer dans la plaine, je dis à
: » Voyez-vous ces arbres qui sont
ain droite ? c'est là que je vis pour
emiere fois Astrée, Diane, & Phy-
Si vous aviez été avec moi au lieu de
ie, peut être auriez-vous plus ap-
de leurs nouvelles que nous ; car
nous y endormîmes excedées de fa-

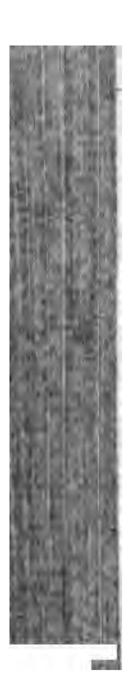


» J'appris en ce temps bien de
» de Diane. Ah, ma sœur, dit Pâ
» m'en souviens bien ! mais dite
» vous conjure, ce que vous sça
» bergere ? Aime-t'elle en quel
„ Quoi, déja jaloux, répondis-
„ riant ? Je vous dirai ce qu'il v
„ te de sçavoir : ne m'en demand
„ vantage. Vous ne m'appren
„ point, continua-t'il, si elle ain
„ Je crains bien plus, repartis-je,
„ veuille point vous aimer, que j
„ qu'elle en aime un autre. „ Ju
Celadon, si Pâris est amoureux.

Lors que nous fûmes dans l
nous apperçûmes Silvandre assi
arbres ; il étoit tellement attent
ter au son de sa cornemuse, qu'il
çut point Diane qui se cachoit d

que la curiosité de la bergere n'avoit
:re motif que son affection pour ce
er. Je n'aurois pas reconnu Lycidas
un si grand éloignement, sans Pâris
es voyoit tous fort souvent. Lycidas
ıit à nous, tantôt les yeux baissés, &
ôt regardant le ciel. Tout à coup nous
mes tomber, & pour sçavoir ce qu'il
endroit, nous nous approchâmes dou-
ent. Après quelques soupirs, nous en-
îmes qu'il dit : „ Mes yeux l'ont vû à
genoux ; & maintenant elle recueille
idement tous ses discours. Quel amant
en seroit jaloux ! „

peine eut-il achevé ces mots, que
le vîmes se relever, & peu après s'ap-
her doucement de Phylis, puis retour-
u lieu d'où il étoit parti. Nous le sui-
es de loin, & lors qu'il se cacha auprès
hylis, nous en fîmes de même, pour
ndre Silvandre qui parloit ainsi, quand
arrivâmes : „ Amour, toi qui nourris
esperance les amans, pourquoi m'en-
es-tu cet avantage ? mais à ce trait je
connois ta justice ; c'est ainsi que tu
vois punir ma temerité. „ A ces mots
tut ; & Diane n'étant plus occupée,
remarqua que ses compagnes l'avoient
rçue ; elle en rougit, & s'approchant
es, elle dit à Phylis : „ Tandis qu'As-
e & moi nous nous éloignerons un



vandre. Les gestes qu'il fit en l
rant me donnerent cette idée.

Cependant Silvandre poursu
sorte : „ Pourquoi te plains-tu
„ t'ait destiné à la servir ? Y eut
„ rien d'aussi beau qu'elle ? Si
„ pour ses beaux yeux, est-il mo
„ sirable ? „ Silvandre auroit
continué ; & nous étions resolus
les bergeres ; mais le chien de I
chappant de ses mains vint ca
vandre. Incontinent le berger
& se mit à chercher des yeux la b
apperçut bien Lycidas qui l'éco
Phylis qui venoit à lui dans le
l'amuser. Mais comme elle s'ava
le remarqua Lycidas, & changea
sein, elle tourna ses pas ailleur
augmenta les soupçons du berger

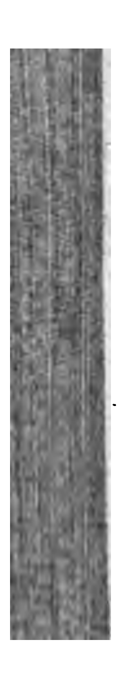
lui demanda des nouvelles de Diane & 'Astrée. La bergere étoit si affligée que ycidas fût témoin de ces actions, qu'elle estoit interdite. Nous la délivrâmes heureusement de cet embarras, Pâris & moi; ous vinmes les trouver, & Silvandre qui st comme vous le sçavez fort civil, quitta hylis pour nous saluer. Cependant Lycias se retira d'un autre côté, toujours mécontent de Phylis, & feignit de ne nous voir point apperçus; pour nous, nous ournâmes du côté d'Astrée & de Diane, près que Silvandre eut poussé ses troupeaux & ceux de Phylis de ce même côté: e qui augmenta encore la jalousie de Lycidas; car il tournoit la tête de temps en temps, pour voir ce que nous faisions.

» En verité, interrompit Celadon, mon frere est bien à plaindre; mais, belle nymphe, que devint-il enfin? Je ne le vis plus de tout le jour, » répondit Leonide. Pour nous, nous trouvâmes Astrée & Diane qui attendoient leur compagnie, & nous passâmes avec elles toute la journée. Pâris entretenoit Diane, Silvandre faisoit la guerre à Phylis; & moi j'eus Astrée en partage. » Entendites-vous jamais, interrompit Celadon, une voix plus douce & plus agréable? Vous avez raison, dit Leonide; &, ce que j'estime davantage, ses discours ne sont point affectés. Mais,



» de l'accompagner dans votre
» n'avois osé vous nommer à l
» dant ne vous voyant point av
» geres, j'étois dans une peine e
» comme dans les entretiens or
» passe d'un sujet à un autre, je d
» Astrée que je n'aurois jamais c
» gers du Lignon si aimables & s
» la premiere fois que je fus da
» meaux j'avois eu principalem
» de sçavoir si ce qu'on en disoi
» table ; & que dès ce jour là mêm
» m'en avoit donné une opinion
» tageuse. A la verité, me rép
» dement Astrée, Silvandre a
» mais, madame, si vous étiez
» un autre temps, vous auriez v
» de jeunes bergers qui sembl
» puter le prix de la politesse &
» tu. Que sont-ils devenus

ė les funestes bords du Lignon ; &
-mêmes nous sentons encore le coup
ɔle qui nous a enlevé le berger. Ce-
ı, repliquai-je, étoit-il de vos pa-
? Non, répondit-elle ; nos peres au
:aire étoient mortels ennemis : mais,
ame, c'étoit bien le berger le plus
mpli de toute la contrée, & malgré
nitié de nos familles, je ne puis
npêcher de le regreter. »
:s mots, elle changea de visage, & se
ıt une main sur les yeux, elle feignit
frotter. Je compris à ce discours
: ne vous avoit point vu, depuis que
; eus quitté ; c'est pourquoi je chan-
entretien, puis qu'aussi bien celui-ci
oit qu'affliger la bergere, & qu'elle
voit me donner de vos nouvelles ; ce-
nt comme il se faisoit tard, Pâris &
ɔus songeâmes à nous retirer. Et Sil-
ɜ nous étant venu conduire jusque
bords de la riviere, il nous apprit la
e de Lycidas.
à, Celadon, comment nous passâ-
ɜtte premiere journée, & depuis j'ai
ırs vu les bergeres ; il me sembloit
nt auprès de celle que vous aimez,
en quelque sorte auprès de vous.
ɿuand la mort de Merovée contrai-
ɱasis d'interrompre les réjouissances
ɿues, & que Sylvie, par ordre de



» viez-vous point le bonheur qı
» voir & d'entretenir Aſtrée? Puis
» y prenez plaiſir, dit Celadon, je
» éloigné de vous l'envier; mais i
» ble que je pourrois bien le
» Pourquoi, repartit la nymphe
» privez-vous vous-même ? Ah,
» ſi vous liſiez dans mon cœur, vc
» riez le contraire! Comment voı
» qu'en même temps j'aime & n'
» Si je n'aime point Aſtrée, je n
» de plaiſir à la voir; & ſi je l'aiı
» ment puis-je lui déplaire ? Mais
» la nymphe, qui vous fait juger
» lui déplairiez ? Parce qu'elle m
» du, dit le berger, de reparoître
» ſence, ſans qu'elle m'ait rapı
» comment pourroit-elle vous ra
» ajouta Leonide, ſi elle ignore

de la porte, où il avoit roulé de grosses pierres. Alors la nymphe le trouvant si changé, ne put retenir ses larmes ; & Celadon les voyant couler : « Belle nymphe, » lui dit-il, ne vous affligez point : ce chan- » gement m'annonce une tranquillité pro- » chaine. » Il seroit ennuyeux de rapporter tous leurs discours ; la nymphe enfin, de quelque artifice qu'elle usât, ne put lui persuader de rien changer à ce genre de vie, ni en obtenir autre chose que la permission de le voir quelquefois. Enfin le soleil étant prêt à se cacher, elle fut contrainte de se retirer, non toutefois sans lui promettre de le revoir bien souvent.



DE

M. D'URF

PASTORALE ALLEGORI

SECONDE PARTI

LIVRE HUITIE'M

LEonide vouloit se détacher du l ..., mais quand l'amour a jetté d fort des racines dans un cœur, il difficile de l'en arracher. Si elle avo de la joye en retrouvant Celadon, fut pas moins affligée de l'état où voit vu, & sur-tout de l'étrange tion qu'il avoit prise. Tant que le



Guélard Sculp



ıe l'efperance d'en être aimée ; car elle fe .attoit toujours que l'Amour feroit des nerveilles en fa faveur, ou du moins que es dédains d'Aftrée gueriroient le ber-ger. Enfin fe reprefentant qu'Adamas a-voit beaucoup aimé le pere de Celadon, elle crut qu'en l'avertiffant de ce qui fe paffoit, il ne manqueroit pas d'y reme-dier. Mais lors qu'elle venoit à confiderer combien le lieu où Celadon s'étoit retiré ui étoit commode, foit pour l'entretenir, foit pour lui prouver fon affection ; elle ju-gea qu'il valoit mieux tenir la chofe fecre-te, & faire de nouvelles tentatives avant que d'employer Adamas.

Elle s'en tint donc à ce parti, & tous les ours elle ne manquoit point de venir trou-ver Celadon, & de paffer auprès de lui tou-tes les heures dont elle pouvoit difpofer. Le berger reconnut bientôt à ces affidui-tés que la nymphe l'aimoit, & l'idée qu'il eut que de les fouffrir, c'étoit manquer à a fidelité qu'il avoit jurée à fa bergere, le etta dans une profonde trifteffe. La nym-phe s'en apperçut, & voyant avec douleur qu'il déperiffoit chaque jour, elle refolut enfin de recourir aux confeils d'Adamas ; dans l'efperance qu'elle lui parleroit de maniere qu'il n'auroit aucun foupçon con-tre elle.

Un foir donc qu'elle étoit revenue plus



» contre, dit le druide ? Celadon
» dit la nymphe. Vous sçaurez q
» qu'il s'échapa par nos soins
» d'Isoure, au lieu de retourner
» hameau, il s'est confiné dans u
» en sorte que tous ceux qui le
» soient se figurent qu'il est mor
» quoi, dit Adamas, a-t'il pris
» trange resolution ? Je crois, r
» elle qu'il a une maladie singuli
» qu'il ne vivra pas long-temps;
» vit que d'herbes, & ses forces
» lement affoiblies, qu'il a peine
» tenir. Il ne tient que des prop
» rompus; pour moi je pense que
» amour pour Astrée qui l'a red
» état. A ce trait je reconnois le
» cippe, dit Adamas; Alcippe
» quitta la vie champêtre pour A
» & fit long-temps les exercices

» quille. Celadon même de qui nous par-
» lons vous est uni par les liens du sang,
» car la maison de Lagnieu & la sienne ont
» une même tige, ensorte que Lindamor,
» Celadon & vous, vous êtes au même de-
» gré. » Léonide ignoroit cette alliance
qui lui défendoit d'aimer Celadon ; elle
demeura interdite ; mais pour cacher son
trouble au druide, elle lui dit que Celadon
leur étant si proche, sa vie devoit donc
leur être chere. » Il faut, répondit Ada-
» mas, tenter l'impossible pour le rame-
» ner ; mais auparavant je veux consulter
» l'antre de la vieille Cleontine. Les dieux
» peut-être protegent Celadon, & l'éloi-
» gnent ainsi de la société des hommes. »
En ce moment Pâris arriva qui les inter-
rompit ; aussitôt ils se mirent à table, &
quelque temps après ils se coucherent afin
de se rendre plus matin à l'antre de Cleon-
tine.

Montverdun est un grand rocher qui
s'éleve en pointe au milieu de la plaine du
côté de Montbrison. On diroit que la natu-
re a pris plaisir à embellir ce lieu. Le ro-
cher qui s'éleve également de tous côtés
se retrécit peu à peu, & laisse au sommet
l'espace d'un temple dedié à Thautates,
Hesus, Tharamis, Belenus. Les eubages,
les sarronides, les vacies, & les sardes
habitent des grottes qu'ils ont pratiquées

autour de ce temple, où ils font leurs aſſemblées, lors que les druides le leur ordonnent. Mais ce qu'a ce rocher de plus admirable, c'eſt que d'un côté il eſt orné de vignobles, & de l'autre d'une herbe menue & verte. Delà vient qu'au lieu de Montverdun, qui ſignifioit la montagne des ſacrificateurs, car en langue celtique *dunum* ſignifie forterefſe, & *vates* en langage romain, ſacrificateur, ceux du pays l'ont nommé Montverdun. Et ce qui l'a fait peupler ainſi de bardes & de ſarronides, c'eſt que Druis l'inſtituteur des druides ayant été inſpiré en ce lieu par une divinité, crut devoir en laiſſer quelque marque à la poſterité. Tout ce rocher, que pour ſa grandeur on pourroit appeller une montagne, eſt une voute naturelle. Il a trois ouvertures ſpacieuſes qui demeurent toujours fermées, excepté lors qu'on veut conſulter l'oracle. Alors le ſacrifice étant achevé, une druide vient ouvrir la porte du dieu que l'on a deſſein d'interroger; & ſoudain il en ſort un vent impetueux, qui ſe briſant contre les ſinuoſités du rocher, forme une eſpéce de mots mal articulés. La druide ſe tient panchée, & la bouche ouverte, tant que dure le bruit: & dès qu'il a ceſſé, elle revient les cheveux heriſſés, les yeux égarés, & d'une voix de tonnerre elle prononce l'oracle que ſouvent elle n'entend pas elle même.

Or ces trois portes sont consacrées à trois divinités, ou plus tôt à dieu sous trois noms divers. L'une à Hesus, que l'on consultoit avant que d'entreprendre la guerre; l'autre à Tharamis, où l'on venoit s'instruire de l'avenir; & la troisiéme à Belenus, où les amans venoient offrir leurs sacrifices. Jamais ces portes ne s'ouvroient à la fois, que le sixiéme de la lune de juillet, lors qu'on y venoit jetter des branches de gui.

C'est là qu'Adamas se rendit avec Leonide, pour consulter Tharamis. Après qu'on eut offert, suivant la coutume, le sacrifice des taureaux blancs, après que Cleontine ceinte de verveine eut jetté à l'entrée, du sang des victimes, elle mâcha du laurier, & touchant les portes avec une branche de gui, elles s'ouvrirent incontinent. Alors Cleontine se tenant à un des gonds, & recevant dans sa bouche l'air impetueux qui venoit de la caverne, elle y demeura long-temps, & revint enfin au lieu du sacrifice, où le druide & les assistans l'attendoient à genoux, suppliant Thautates d'exaucer leurs vœux. Dès qu'elle fut arrivée, elle prit un des coins de l'autel, & les cheveux épars, les yeux enflammés, elle prononça ces mots:



Adamas, après avoir rendu ses
de graces à Tharamis, partit de
bien resolu d'assister de tout son
Celadon, puisque le dieu lui pr
une vieillesse heureuse, quand c
possederoit sa maitresse. Il demar
à Leonide où il étoit, & s'y fit
par le même sentier qu'elle y étc
sans y penser. Elle lui montra la
où elle l'avoit rencontré, & le bu
couvroit le rocher qui lui servc
traite. Ils s'approcherent le plu
ment qu'ils purent, de peur qu'i
fuît, s'il venoit à les appercevoi
surprirent couché à l'entrée de la
si près de la riviere, que les ları
versoit appuyé sur un coude, se
avec les eaux du Lignon. Lors qu
verent, il parloit de la sorte:
« Fleuve que j'accrois par mes

„ne, pourquoi me ſauvas-tu ſi cruelle-
„ment la vie, quand je me précipitai dans
„ton ſein ? „ A ces mots il pouſſa de pro-
fonds ſoupirs, & Leonide ayant fait quel-
que mouvement ſans y penſer, il tourna la
tête, & l'apperçut avec Adamas. Il ſe le-
ve promptement & vient ſaluer le drui-
de qui déja s'avançoit vers lui. Adamas le
prend par la main, le fait aſſeoir auprès de
lui, au même endroit où il étoit couché
auparavant, & lui tient ce langage : „ Mon
„ fils, en quel état je vous trouve ! Etoit-
„ ce pour vivre de la ſorte que vous avez
„ quitté le palais d'Iſoure ? pour vivre
„ comme un ſauvage, loin du commerce
„ des hommes ? Eviterez-vous la haine du
„ grand Tharamis, ſi la raiſon qu'il vous
„ a départie ne vous fait produire dans la
„ neceſſité les effets qu'il attend de vous ?
„ S'il vous a donné des pâturages, s'il vous
„ a confié des troupeaux, ne vous en re-
„ demandera-t'il pas compte ? Tout ce qui
„ eſt ſous l'étendue du ciel lui appartient ;
„ nous-mêmes nous ſommes dans ſa dé-
„ pendance, & nous ne pouvons diſpoſer
„ de rien ſans ſa volonté. Croyez-vous ne
„ vous point attirer ſes châtimens, quand
„ vous negligez le ſoin de vos troupeaux,
„ de vos proches, de vos amis, & que vous
„ vivez comme un ours en des antres é-
„ cartés, ſans uſer des remedes que ce

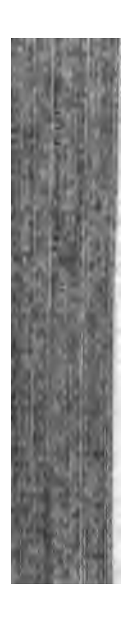


„ vez point offensée, vous ne
„ tant que vous serez loin d'elle
„ connoître votre innocence. V
„ assés fait voir que vous étie:
„ montrez maintenant que vous
„ me.

„ Plût à dieu, mon pere, répo
„ dement Celadon, que je fusse
„ profiter de vos conseils! mai
„ toutes mes facultés il ne m'est
„ la memoire. Ce que vous voy
„ plus ce fils d'Alcippe & d'Am
„ vous honoriez autrefois de vo
„ c'est une vaine idole que les
„ servent encore dans ces lieux
„ en preuve que Celadon sçut a
„ puis que l'usage de la parole n
„ interdit, pour répondre au gr
„ mis, pour répondre au sage A
me suffir de prononcer ce mot

„ peaux, mes proches, mes amis. Si le ciel „ veut redemander des comptes à Celadon, qu'il s'adresse à la bergere qui le „ tient en ses mains. Il me suffit de ne lui „ avoir manqué en rien. Le ciel l'a voulu, „ car ai-je pû me défendre de l'aimer? il „ l'a sçu, car je n'ai pas cessé un moment „ d'être à elle. Enfin il ne l'a pas desapprouvé; car je n'aurois pas vécu si long temps „ heureux. S'il l'a voulu, s'il l'a sçû, s'il l'a „ même approuvé, comment pourroit-il „ me punir de ma perseverance, maintenant qu'il ne dépend plus de moi de prendre d'autres sentimens. Que Tharamis „ fasse de moi ce qu'il lui plaira; que mes „ troupeaux deviennent ce qu'ils pourront; „ que mes proches, que mes amis se plaignent, ils doivent tous être satisfaits, „ quand je leur alleguerai pour toute raison que J'AIME.

» Mais, répondit Adamas, voulez-vous » toujous vivre de la sorte? Le choix, repartit le berger, ne dépend point de ceux » qui n'ont ni volonté, ni entendement. » Mais si vous aimez, continua le druide, » comment ne songez-vous point à voir » celle que vous aimez? Je ne le puis sans » lui déplaire, dit Celadon. » Le druide crut que ce seroit l'irriter davantage, que de lui presenter des remedes plus violens. » Au reste, ajouta-t'il, je n'ai point prétendu



» bien la ſatisfaction que j'ai d
» Dès que je vous vis au palais d'
» vous aimai comme le fils d'A
» d'Amaryllis ; mais j'avouerai c
» reſſemblance avec ma chere
» menta beaucoup cet amour. Pe
» moi donc, je vous en conjure
» quelquefois interrompre votre
» afin que j'aye le plaiſir de voir
» de ce que j'aime le plus au mo
berger répondit qu'Adamas lui fe
coup d'honneur ; que s'il n'étoit
de ſe tenir éloigné des hommes,
prévenir, & qu'il rendoit graces
re de lui avoir donné quelques
reſſemblance avec une perſonne
moit.

Mais, pour ne point repeter t

s druides qui demeuroient aux antres
carnutes, il voyoit avec plaisir C:-
on qui la lui representoit en quelqu:
e.

;'étoit un statut de Dis Samothés, con-
ıé depuis par le grand Druis instituteur
druides, que les fils aînés des sacrifica-
rs seroient envoyés aux écoles des car-
es, où pendant dix ans ils étudioient
r science, dix ans ils l'enseignoient aux
res, & dix ans ils servoient aux sacrifi-
, & aux jugemens publics; après quoi
pouvoient s'en retourner, & exercer
ıs toutes les Gaules la charge de drui-
.

Si les sacrificateurs n'avoient que des
:s, ils étoient obligés d'envoyer les aî-
:s, depuis l'âge de dix ans, au même
ı, où elles étoient instruites, puis instrui-
:nt, & jugeoient enfin, comme nous
ons dit; car les gaulois s'en rappor-
:nt souvent aux decisions de ces femmes
ıides. Et ce temps expiré, elles reve-
ent dans la maison paternelle, & pou-
ient se marier.

Cette resolution ainsi prise, Leonide
mmença par rendre à Celadon les lettres
'elle lui avoit enlevées; ce qui fut pour
i le présage d'une meilleure fortune; &
sage Adamas avoit soin de lui donner
s vivres. Mais ce qui soulagea plus le

berger, fut que la nymphe lui apporta de l'encre & du papier. Il mit alors par écrit les differentes pensées qui l'agitoient; & lors qu'il venoit à lire ce qu'il avoit confié au papier, il y trouvoit un plaisir extrême; car les maux que l'on souffre en amour sont de telle nature, qu'ils augmentent par le silence, & qu'ils semblent s'adoucir lors qu'on les redit. En même temps Adamas lui conseilla de s'amuser dans le bocage sacré, tantôt à graver sur les écorces des jeunes arbres des chiffres & des devises, & tantôt à faire des berceaux pour l'embellissement du lieu. Celadon qui déja avoit repris ses forces & sa premiere beauté, comprit qu'Adamas lui avoit sagement conseillé de s'occuper. Ils allerent donc ensemble au bocage sacré, & avec les outils que le druide avoit apportés, il se mit à travailler sur le plan que lui traçoit Adamas même; car Adamas s'accommodoit comme un sage medecin aux besoins du berger: » Nos loix, lui » disoit-il, nous défendent d'élever des » temples à Thautates, à Belenus, à Tharamis notre dieu; cependant depuis que » les romains, ces usurpateurs publics, » ont apporté avec leurs armes leurs dieux » étrangers dans les Gaules; depuis qu'il » nous a fallu sacrifier en partie à la ma» niere de nos vainqueurs, nous avons et

es temples, & nous y avons adoré leurs
ieux avec le nôtre. Maintenant donc
ue cet usage a prévalu, vous pouvez
onsacrer une partie de ce bocage à la
elle Astrée, comme au plus parfait ou-
rage de la divinité, surtout si Tharamis
st l'objet principal de votre culte, & si
ous n'adorez point la bergere sur les
nêmes gazons que Tharamis. Il faut
onc, continua-t'il, plier sur ce chêne
es jeunes arbres; au pié du chêne nous
leverons des gazons en forme d'autel,
c sur cet autel je mettrai un tableau qui
era le symbole de l'amitié. Voyez-vous
et autre chêne, comme il s'éleve d'un
eul tronc, puis se separant en trois bran-
hes, comme il se réunit au sommet; il
ous servira au même usage que le pre-
nier. C'est le symbole de Thautates, de
Iesus, Belenus, Thamaris notre dieu:
e là vient que j'y ai souvent fait des sa-
rifices. Comment, mon pere, dit Cela-
on, vous en nommez quatre, & vous
e dites point nos dieux?

Mon fils, répondit Adamas, c'est ici
n de nos grands mysteres, ou même le
lus grand de tous, & quoique nous ne
evions le reveler qu'à ceux qui sont in-
truits dans nos écoles, je ne laisserai pas
le vous en expliquer ce qui n'est point
audessus de votre portée. Sçachez donc,

» mon fils, qu'incontinent après la dispe
» sion des hommes, le grand Dis Samo
» thés passant l'ocean Armorique vint éta
» blir en cette partie des Gaules à qui l'o
» donna peu à peu le noms des Francs, so
» sceptre & la religion de ses peres; & qu'i
» communiqua la science qu'il avoit appri
» se de son ayeul à nos meilleurs esprits
» qui de son nom furent appellés Samo
» thées. Il fut le premier roi des Gaules
» & son regne fut aussi paisible qu'agréa
» ble aux dieux & aux hommes. Ses des
» cendans ont gouverné après lui avec tan
» de bonheur, qu'il n'y a point de contré
» au monde qui n'ait connu le nom & l
» valeur des gaulois. Si les romains nou
» ont assujetis, c'est que Tharamis voulan
» châtier nos dissensions, nous a portés
» leur demander du secours, & que ce
» peuples ambitieux nous ont soumis pa
» nos propres armes. Mais le grand die
» dont Samothés nous apprit le culte
» montre enfin qu'il veut nous affranchi
» de leur domination par la valeur de
» francs qui se disent issus des anciens gau
» lois.
» Le quatriéme successeur du grand Sa
» mothés fut le sage Druis qui institua le
» druides. Il y en a qui croyent que c'est
» lui qui leur a donné son nom; mais ils
» se trompent aussi bien que ces grecs pré-

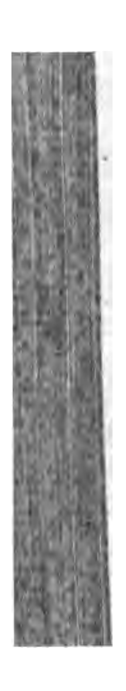
omptueux qui le derivent de leur mot *ys*, qui signifie chêne. Avant que les ettres eussent été portées en Gréce, on ous appelloit druides, & les sciences orissoient dans les Gaules, avant que es peuples vains sçussent lire. Je n'en eux d'autre preuve que le nom de drui-e, qui vient du mot *arissim*, & qui dans a langue de Samothés signifie *contempla-eur*; car, mon fils, notre principale oc-upation, comme vous le sçavez, est de ontempler les œuvres de dieu.

Or le grand Samothés, & notre saint nstituteur Druis nous enseignerent le ulte du vrai dieu; & le peuple grossier e pouvant comprendre cette bonté & ette puissance suprêmes, qu'ils nom-moient THAU, ou dieu, ils lui donnerent rois noms, & l'appellerent JEHUS, qui gnifie *fort*; BELENOS, ou *dieu homme*; THARAMIS, ou *purifiant*. Ils ont voulu ous apprendre par ces trois noms que ieu est tout-puissant, & qu'il est le crea-eur & le conservateur des hommes. Mais depuis, par les changemens que ignorance des peuples & le temps ont ccoutumé d'apporter aux noms sur-out, au lieu de Thau on a dit Thauta-es, & au lieu de Jehus on a prononcé Jesus.

» Comment, mon pere, dit le berger,

» Thautates, Hesus, Tharamis, & Belenus
» ne sont pas, comme on nous le dit, Mer-
» cure, Mars, Jupiter, Apollon? Que je
» voudrois, mon fils, dit le druide, vous
» bien faire entendre ce que vous me de-
» mandez! mais rapportez-vous-en à moi
» sur ce qui passera votre intelligence. Sça-
» chez donc que les étrangers voyant que
» les gaulois qui sont naturellement élo-
» quens, reclamoient Thautates dans tou-
» tes leurs affaires & dans toutes leurs ac-
» tions, ils jugerent que ce Thautates étoit
» Mercure, qui préside à l'éloquence, aux
» arts, & qui est le protecteur des mar-
» chands. Et remarquant que dans nos
» guerres nous invoquions Hesus, ils cru-
» rent que c'étoit Mars, qu'ils regardent
» comme le dieu des armées. Lors qu'ils
» nous entendoient reclamer Tharamis en
» demandant d'être purifiés de nos fautes,
» ils penserent que c'étoit Jupiter le plus
» grand de leurs dieux, à qui ils donnent
» un foudre, & dont ils redoutent les châ-
» timen . Enfin lors qu'ils nous voyoient
» recourir à Belenus dans nos maladies, ou
» dans la sterilité de nos femmes, ils se per-
» suaderent que c'étoit leur Apollon, à qui
» ils attribuent l'invention de la medeci-
» ne, & qu'ils prennent souvent pour le
» soleil, qui est en quelque sorte le pere
» de tous les êtres.

Mais il est constant, mon fils, qu'il ne ut y avoir qu'un dieu; car s'il n'est pas ut-puissant, il n'est point dieu; s'il y oit deux tout-puissans, la puissance se-it divisée; d'ailleurs ils seroient, ou mblables, ou differens. S'ils étoient mblables, ils seroient les mêmes; s'ils oient differens, le bon differeroit du on; ce qui ne peut être. Mon pere, dit eladon, j'ai toujours cru qu'il n'y avoit u'un dieu, roi de tous les autres; mais ussi je pensois que comme les rois de la erre ont des officiers sous eux, Thauta-s avoit sous lui Hesus, Tharamis & Be-nus. Vous vous trompiez, mon fils, ces ifferens noms expriment divers attri-uts du grand Thautates. Il a bien des in-elligences sous lui, mais elles ne doi-ent point partager notre adoration avec ui. Pourquoi donc, mon pere, repliqua Celadon, les vois-je dans nos temples auprès du grand Thautates? Mon fils, épondit Adamas, je vous ai déja dit que les romains ont mêlé leur religion avec la nôtre. Sçachez que nos loix nous défendent de faire aucune representation de la divinité, parce qu'il doit y avoir quelque proportion entre la chose representée & celle qui represente. De là vient que le grand Druis jugeant qu'il n'y avoit rien parmi les hommes qui eût quel-



„ xemple du pere & de l'ayeul d
„ thés, il nous fut ordonné d'ado
„ dans des bocages consacrés pa
„ gion des peuples, & là on choi
„ grands chênes, comme nous
„ quons encore aujourd'hui, sous
„ étoit adorée la divinité. Delà v
„ les romains ont dit que seuls n
„ noissions dieu, ou que nous l'ig
„ cependant ils ont été forcés de r
„ tre que les gaulois sont de tous
„ ples les plus religieux. Mais
„ queurs superbes nous ont fait
„ leurs dieux, & nous ont contrai
„ presenter Thautates, Hesus,
„ & Tharamis sous les figures de l
„ les, Mercure, Mars, Apollon
„ piter.

„ Nos druides s'opposerent

, nous avons toujours conservé,
;ré la tyrannie des étrangers, quel-
pureté dans nos sacrifices, & sur
dans cette contrée, où par res-
t pour Diane, dont ils croyent que
te grande nymphe represente la per-
ıe, ils n'ont point porté leurs armes.
s, mon pere, ajouta Celadon, j'ai
rtant remarqué dans nos bocages des
ues du grand Dis, & quelquefois
lercule, sur les autels même. C'est,
ondit Adamas, qu'Hercule, & Dis
nt des hommes, on peut les represen-
. Si nous mettons leurs images sur
; autels, c'est pour insinuer que par
rs vertus ils ont été comme des dieux
re les hommes, & pour nous exciter
même temps à l'imitation de ces mê-
:s vertus. Les étrangers ignorant no-
: intention, ont cru que notre Dis étoit
ıton dont nous nous glorifions d'être
ıs, & ils ont donné à Hercule le sur-
ım de Gaulois, parce que ses exploits
son alliance avec la belle Galatée fille
: Celte notre roi, nous faisoient parti-
ılierement honorer sa memoire.

, Vos discours me ravissent, dit Cela-
on, continuez, je vous en supplie, &
ïtes-moi ce que je dois faire quand j'en-
re dans ces temples, où je vois des ima-
;es de Jupiter, de Mars, de Pallas, de



» grand Thautates, & honorai
» pour leurs vertus, vous leur
» près leur mort ce que vou
» leur rendre pendant leur vie
» vous suffise pour aujourd'hu
» Or, mon fils, en faisant u
» temple dans ce bocage qui
» sieurs siecles est consacré à
» observerons nos anciennes l
» obéirons tout ensemble à c
» J'écrirai donc sur le tronc de
» ble chêne le saint nom de Th
» sur les trois branches je gra
» te le nom de Hesus, au mil
» Tharamis, & à l'autre côté
» lenus. A l'endroit où ces tr
» se réunissent, nous graveron

sçavant de tous les hommes ; sça-
que ces trois noms expriment trois
onnes qui ne sont qu'un dieu ; le dieu
, le dieu homme , & le dieu purifiant.
dieu fort est le pere, le dieu homme
e fils, & le dieu purifiant est l'amour
ous les deux , & tous trois ne font
un seul Thautates. Et c'est à la mere
e dieu homme que nos druides consa-
ent il y a plus de deux mille ans dans
tre des carnutes un autel avec la sta-
d'une vierge qui tient un enfant en-
es bras ; & ces mots :
A VIERGE QUI ENFANTERA.
; mysteres surpassoient l'intelligence
erger ; aussi le druide n'en dit rien da-
ge. A peine les noms furent gravés,
e jettant à genoux , ils les adorerent.
our flatter le mal de Celadon , Ada-
donna au temple le nom de la déesse
e : » Ne craignez point , lui dit-il ,
ffenser la divinité , tant que vous
onorerez Astrée que comme un de ses
; parfaits ouvrages. » Celadon tra-
a avec tant de zéle , qu'en peu de
le temple fut achevé ; & pour l'en-
ger , Adamas y apporta les loix d'A-
, & le tableau de l'amitié reciproque ;
il étoit en peine de ce qu'il mettroit
autel d'Astrée. Enfin après y avoir
é quelque temps : » Celadon , lui dit-



» mais je ferai peindre un petit
» où j'écrirai seulement son non
» vrai, mon pere, dit le berger
» crois la voir sans cesse, & l'ente
» ler ; mais bien que je ne sois pas
» nous ne laisserons pas d'avoir s
» blance, si vous me promettez d
» dre ce que je vous confierai. » I
l'ayant juré par Thautates, Cel
remit le portrait d'Astrée qu'il a
une boete, & le baisa mille fois
vant. Quelques jours après Adam
porta.

Ce fut en ce lieu que les berger
tant de vers de Celadon, & c'est c
que Silvandre avoit entendu disco
nuit avec Adamas. Depuis ce temp
de visita plus rarement les berger
que Pâris lui en demandoit la rais
feignoit que la chasse l'occupoit

ant que la lune se montrât; mais ils é-
oient si fatigués, que le jour étoit grand,
ors qu'ils s'éveillerent.

Le soleil au contraire ne paroissoit point
ncore, lorsque Celadon qui avoit coutu-
ie de prévenir l'aurore, tourna par ha-
ird ses pas vers ce lieu. Quelle fut sa sur-
:ise, lors que sans faire attention à ce qui
oit autour de lui, il apperçut Astrée! sa
pe un peu retroussée ne cachoit pas en-
erement la beauté de la jambe; elle n'a-
oit sur le sein qu'une simple gaze au tra-
ers de laquelle éclatoit la blancheur de sa
orge. Elle tenoit d'une main sa coeffure
ui s'étoit détachée pendant la nuit; une
artie de ses cheveux étoient épars sur son
isage, une partie pris à des ronces voisines.
:eladon demeura immobile; semblable à
:ux qui après avoir long temps demeuré
ans les tenebres passent tout à coup à une
imiere vive; ils sont éblouis par trop de
larté. Celadon pour avoir trop de plai-
rs, & les avoir sans les attendre, ne put
uir d'aucun. Lors qu'il fut revenu à lui-
iême, il considera tous ces trésors qu'il
'avoit jamais vus; il les contemple d'un
:il avide; il ne peut s'en rassassier; mais
ar malheur il se rappelle incontinent un
ouvenir qui trouble sa felicité. Il crut en-
endre la bergere qui lui disoit: » Retire-
» toi, berger infortuné, & ne profane pas
» davantage ce sejour bienheureux. As-tu

» déja oublié la défense qui t'a été faite, » ou si tu t'en souviens, pourquoi me desobéis-tu ? » Il fuit à l'instant ; mais quand il eut perdu la bergere de vue, il éprouva un trouble violent qui le força de s'arrêter.

Après bien des incertitudes & des combats, il prend enfin le parti de retourner : » Prenons, dit-il, Amour pour guide, & » allons l'adorer dans ma bergere. » Il marche à pas suspendus, & dès qu'il peut appercevoir Astrée, il se jette à genoux, il l'adore, & lui adresse cette priere : » Puissante déesse, les dieux ne font pas moins » éclater leur pouvoir en pardonnant, » qu'en punissant. Je n'entrerai point en » jugement avec toi pour demander si les » peines que j'ai souffertes n'excedent pas » la grandeur de mon offense ; mais daigne » me rétablir dans ma felicité passée, & » laisse-toi fléchir à mon ardente priere. »

En même temps il s'approche pour mieux contempler la bergere ; mais par malheur Phylis s'étant tournée, sans pourtant s'éveiller, Celadon eut tant de frayeur d'être apperçu, qu'il s'en retourna dans sa triste demeure. Lors qu'il pensoit à cette rencontre, & à celle du jour précédent, il ignoroit s'il en devoit tirer un augure favorable ou sinistre. Mais enfin considerant l'effet qu'avoit produit la lettre qu'il avoit

Silvandre, il resolut d'en hazarder
e. Il l'écrit donc à la hâte, & court
où il avoit vû la bergere. Il se cou-
quelques arbres, & connut bientôt
n'étoit point éveillée; mais aussi il
ia les bergers qu'il n'avoit point
pperçus. Il s'approcha doucement
reconnoître; le premier qui s'of-
yeux, fut Silvandre. » Fidele ami,
-il, d'une voix basse, tu as plus fait
noi, que je n'aurois osé te deman-
uis que je suis reduit aux simples
, puisse quelqu'un de mes proches
quiter envers toi, en te rendant
ue service auprès de Diane ! » Pour
es bergers, il ne les reconnut point;
nt il crut avoir vû autrefois Tyr-
nme ils étoient tous ensevelis dans
eil, il s'avance vers les bergeres,
dere sur tout Astrée, & s'appro-
e sa belle main, il la baise; puis
is sa lettre dans le sein de la ber-
lui ravit un baiser. A peine il s'é-
vé, qu'elle commença d'ouvrir les
& sans doute elle l'eût reconnu, si
ns du soleil ne l'avoient point é-
Mais elle ne put l'entrevoir que
une ombre; & lors qu'elle voulut
la tête pour le suivre des yeux,
entit arrêtée par les cheveux, & fit
ui éveilla Phylis. Celle-ci en sou-



n'eût couru pour la ſoutenir. » H
» dit-elle en pouſſant un profon
» qu'ai-je vu , ma chere ſœur ! j'
» ladon, ou plus tôt ce qui reſte du
A ce mot ſa langue ſe glaça , pu
les mains , & levant les yeux ve
elle ſembloit le reclamer. Phylis
nant qu'elle avoit eu un ſonge q
effrayée , lui dit : » Ma ſœur ,
» point ajouter foi aux ſonges ; i
» que les images du paſſé. Ah ,
» interrompit Aſtrée , je l'ai v
» yeux , & dès qu'il a remarqué
» regardois , il a diſparu comn
» peur ; ce n'eſt point un ſonge e
» fois. Je n'étois ni bien éveillé
» aſſoupie , lors que je l'ai enter
» rer auprès de moi ; j'ai ouvert
» & j'ai vu l'ame de mon berge

ceux qui ont perdu la vie, c'est d'en conserver la memoire, de redire leurs vertus, & de leur rendre les derniers devoirs. Il faut donc, ajoûta-t'elle, dresser un tombeau à cette ame qui vous a tant » cherie, afin de lui procurer le repos qu'» elle desire, & en conserver précieuse» ment le sovenir. Je le conserverai tant » que je vivrai, dit Astrée. Mais, ma sœur, » ne serai-je point blâmée, si je lui rens le » dernier office de la sepulture, moi qui ne » suis point de ses parens ? Que pourra» t'on dire, interrompit Phylis, sinon que » vous faites ce que ses proches devroient » faire, & ce qu'ils ne font pas ? D'ailleurs » on ne pourra soupçonner que votre a» mour, qui n'est plus inconnu qu'à ceux » qui n'ont jamais entendu prononcer vo» tre nom.

En disant ces paroles, elle tenoit en ses mains le papier qu'elle avoit trouvé ; & la belle Astrée reconnoissant le caractere de Celadon lui demanda ce que c'étoit. Phylis répondit que c'étoit Astrée elle-même qui l'avoit laissé tomber en se levant. » J'ai bien senti, dit-elle, qu'il m'étoit » tombé quelque chose; mais j'étois si trou» blée, que je n'ai rien vu. » Elle se mit alors à considerer la lettre ; elle la prit pour celle que Silvandre avoit apportée ; mais Phylis qui l'avoit dans sa poche la lui mon-

trant, » Que sera-ce donc, dit Astrée, » celle-ci est de la même main ? » Aussitôt elle l'ouvrit, & la trouva conçue en ces termes :

CELADON
A LA BERGERE ASTRE'E.

Si vous n'étes venue en ce lieu, où, puisque les dieux le veulent ainsi, les restes de Celadon sont encore, que pour être témoin de votre pouvoir sur lui, vous avez pris trop de peine pour une chose qui le merite si peu. Si quelque pitié vous y amene, quels services peuvent meriter une si grande recompense ? Et si la fortune seule vous y a conduite, c'est trop de bonheur pour un miserable. Je vous rens graces, autant que le peut une ombre vaine, car que suis-je autre chose, si vous êtes venue à dessein de voir ce que vous pouvez sur moi. Je vous remercie de même, si la pitié vous y amene, car toute tardive qu'elle est, c'est du moins une consolation pour moi. Si la fortune seule vous a conduite en ce lieu, je vous rens graces encore, puisque je connois qu'il dépendoit d'elle que je ressentisse plus tôt les effets de vos bontés.

Les bergeres ne douterent plus que Celadon ne fût mort ; & la belle Astrée se détermina enfin à lui rendre les derniers devoirs. Lors qu'elles vouloient se lever pour éveiller Diane & les autres bergeres, par-

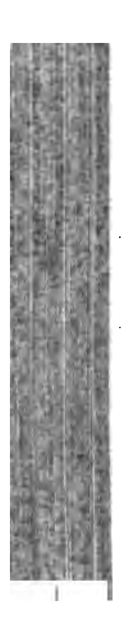
qu'il étoit déja tard, elles apperçurent
ilvandre qui étoit venu auprès de Diane,
t qui s'étoit mis à genoux pour lui baiser
a main. Phylis qui cherchoit à divertir Afrée, lui dit : » Ne me croyez jamais, ma
fœur, fi ce berger n'aime Diane, & s'il
n'a été moins fin qu'il ne penfoit l'être.
Hier j'en parlois à Diane, répondit Aftrée, & je ne vois pas qu'il en doive rien
attendre que du déplaifir ; non feulement
elle ne veut pas l'aimer ; elle veut même
ignorer qu'elle en foit aimée. Voilà, ajouta Phylis, une refolution qui do t
conduire en peu de temps Silvandre aux
termes de Celadon, & Diane aux termes
d'Aftrée. Ah ma fœur, dit Aftrée, il peut
bien arriver à Silvandre le même malheur qu'à Celadon ; mais tant que Diane
n'aimera point, elle ne jouera point le
trifte perfonnage d'Aftrée. Mais, repliqua Phylis, fi Diane diffimuloit ? Il n'y
a point d'apparence, dit Aftrée ; elle n'eft
» pas d'un caractere à fe laiffer prendre aifément, & le berger n'a pas les qualités
» qui pourroient le faire aimer d'elle.
A ces mots prenant Phylis par la main,
elle fe leva pour aller trouver Diane. Cependant Phylis ne laiffa pas de lui répondre : » Oh, ma fœur, que vous vous trom-
» pez, fi vous êtes dans cette opinion ! lors-
» qu'un berger veut plaire, il eft bien au-



» celle qu'il recherchoit ; tant le
» plaire rend agréables ceux qui v
» faire aimer ! pourquoi donc S
» ne plairoit-il point à la berg
» d'ailleurs n'a pas toujours été
» à l'amour? Silvandre ne peut-il
» la même fortune que Philandre
» se bien differemment, répond
» Quand on n'a jamais rien aimé
» sé de se laisser séduire par les
» d'un berger, mais quand on a
» que l'on aimoit, je tiens qu'il e
» sible d'écouter un autre aman
qu'Astrée prononça ces dernieres
elles étoient si près de Diane, q
ne put répondre que ces mots : »I
» rons bientôt, ma sœur, qui de
» mieux rencontré.

Pendant que les bergeres disc
ainsi, Pâris, Hylas, Tyrsis & Th

ha entre des arbres. Astrée & Phylis la
virent, & tandis qu'elle s'ajustoit, elles
raconterent la vision d'Astrée, & la re-
ution qu'elle avoit prise d'élever un
nbeau à Celadon. » C'est une action
ouable, & pieuse, répondit la bergere;
nais ne la trouvera-t'on point étrange,
cause de l'inimitié de vos parens? On
levroit bien être plus surpris, si cette
nimitié duroit après la mort, répon-
lit Astrée. Si Celadon vivoit, je ne vou-
lrois pas que l'on connût mon affection
our lui, mais helas maintenant qu'il
n'est plus, je consens que le ciel & la terre
n soient instruits. Je suis persuadée que
nes amis ne me blâmeront point; que
n'importe le jugement des autres?
» Puis que votre resolution est prise, a-
outa Diane, ne perdez pas un instant;
nais, dit Phylis, comment trouver les
hoses necessaires, sans aller dans notre
nameau? Nous avons ici près le temple
les vestales, repartit Diane; si quelqu'un
le nous se détache pour y aller, nous n'a-
vons point à craindre un refus; mais con-
ultons Pâris & ces bergers. » Phylis les
pelle; & Diane tirant Pâris à l'écart,
le lui fait entendre la vision & le dessein
Astrée. » Et parce que la médisance n'é-
pargne personne, ajouta-t'elle, je vous
demande que ce tombeau soit élevé en



cretion, que tous, excepté Silva
rent que ce dessein venoit de lu
pendant Silvandre qui estimoi
d'Astrée aida lui-même à la diss
Il s'offrit d'aller au temple de la
esse, mais Astrée voulut y aller
ce qu'elle étoit aimée de Chrysa
cipale des druides. Elle pria don
Laonice de rester avec Diane
qu'elle & Madonte iroient avec
dre & Silvandre au temple voi
surant qu'elle seroit de retour,
Pâris & les bergeres eussent éle
zons, & préparé les fleurs.

Pâris commença par choisir u
sembloit convenir à un pareil of
be y étant semée de diverses fl
las & Tyrcis lui aidoient avec le

pitaphe. Tyrcis se souvint qu'Hylas a-
it trouvé dans le temple de la déesse As-
:e tout ce qu'il falloit pour écrire. Hy-
;, pour obéir à sa maitresse, partit in-
ntinent ; & Pâris s'adressant à Diane lui
t qu'il étoit à propos de choisir la per-
ıe, qu'ils la couperoient peu à peu avec
urs couteaux ; & que pour ne pas man-
ıer Astrée, ils devoient aller audevant
elle. Ils laissent donc la riviere à gau-
ıe, & se mettent à chercher parmi ces
:bres quelque branche convenable. Mais
s étoient déja presque hors du bois, qu'ils
avoient point encore trouvé ce qu'ils
ıerchoient. Diane se reposant sur Pâris
y faisoit point attention, & Pâris étoit u-
quement occupé de Diane. » Est-ce ainsi,
lui dit-elle enfin, que vous nous prome-
nez inutilement ? Belle Diane, ne me blâ-
mez point, répondit Pâris ; est-il possi-
ble d'être auprès de vous, & de penser
à quelqu'autre chose qu'à vous ? » Il al-
it continuer ; mais Tyrcis l'interrompit
our lui montrer une branche qui lui pa-
issoit convenable à leur dessein. Diane
n fut ravie, car elle prévit bien que ce
iscours seroit allé plus loin. Ils essayerent
e couper la perche, mais leurs couteaux
ant trop foibles, ils se contenterent de
marquer, en attendant le retour d'As-
ée ; car ils étoient persuadés que Silvan-



lui cachoient une partie du viſag
rioſité les fit approcher de plus pr
rent en même temps un jeune b
ſe jettoit à ſes genoux ; mais ils n
rent ni le berger, ni la bergere, q
fuſſent d'un hameau voiſin. Pour
re, elle étoit belle ſans doute,
negligé lui donnoit un nouvel éc
ce qui les ſurprit davantage, fut
marquerent dans un pré un autr
qui étant ſurvenu en ce lieu les
roit avec inquietude. On voyoit l
vouloit ſe cacher, mais on ſen
qu'il ſe montroit malgré lui. Qu
il avançoit la tête entre des arb
écouter leurs diſcours, & lors qu
doit quelques mots, il ſerroit

s'éloigner plus tôt. La beauté & les dédains de la bergere ; les transports & la soumission de celui qui étoit à ses genoux, & les allarmes de celui qui les observoit inspirerent à Diane le desir d'en sçavoir davantage.

La curiosité la fit donc encore approcher, en attendant le retour d'Astrée ; alors ils entendirent que le berger, après de profonds soupirs, reprenoit ainsi : » Est-il possible, » bergere, que vous dédaignerez toujours » l'amant le plus fidele & le plus tendre, » & que vous ne vous laisserez point tou» cher à son tourment ? Si l'habitude adou» cit tous les maux, dit la bergere, vous » ne devez pas ressentir beaucoup le mal » que vous dites ; car dès l'instant que vous » me déclarâtes votre volonté, je vous dé» clarai la mienne avec tant de franchise, » que vous en sçûtes alors autant que vous » en sçaurez jamais. Ah, Doris, répondit » le berger, si mon ame s'endurcissoit à vos » mépris, comme votre cœur s'endurcit à » mes prieres, il est certain que je ne les » sentirois plus ces mépris. Mais helas » l'habitude où je suis ne fait qu'appesan» tir mes chaînes, & qu'augmenter mon » supplice.

La bergere demeura quelque temps sans répondre, comme si elle n'eût songé qu'à s'habiller, mais voyant qu'il alloit conti-

nuer, elle l'interrompit en ces termes.
» Tous vos discours, Adraste, sont super-
» flus. Je vous repete encore que je ne veux
» ni aimer, ni être aimée; ne m'importu-
» nez plus, si vous ne voulez que je vous
» haïsse. Qu'entens-je, grands dieux, dit
» le berger! Doris, est-il possible que
» vous vous lassiez de mes adorations, tan-
» dis que les dieux se plaisent toujours à
» être adorés des mortels! Adraste, n'en
» soyez point surpris, dit la bergere, je ne
» suis point déesse. Si je l'étois, & que l'on
» ne m'offrît point de sacrifices plus agréa-
» bles que les vôtres, j'aimerois mieux
» être sans temple & sans autels. » A ces
mots prenant sa houlette, elle partit de ce
lieu, & laissa ce berger si consterné, qu'il
n'eut ni la force, ni la hardiesse de la sui-
vre.

Diane vouloit appeller la bergere; mais
considerant que sans y prendre garde elle
marchoit vers l'autre berger, elle pensa
bien qu'il l'arrêteroit, & que par là elle
pourroit apprendre d'autres nouvelles. En
effet l'autre berger s'avança audevant d'el-
le, & pour la retenir, il la prit par sa ro-
be. Mais la bergere qui haïssoit encore plus
celui-ci, voulant se tirer de ses mains,
tomba si a propos, que l'on eût dit qu'elle
s'étoit assise exprès. Incontinent le ber-
ger se jette à ses genoux, & lui deman-

nt pardon de cette faute : » Berger, dit-elle, ce n'eſt point de celle-ci que vous devez vous repentir ; repentez-vous plus tôt de la faute qui m'a fait perdre toute la bonne volonté que j'ai jamais eue pour vous. Je l'expierois de mon ſang, répondit le berger, ſi je la connoiſſois. Il n'y a point, repliqua-t'elle, de plus grande ignorance que celle qui eſt affectée; mais cela ne me touche plus, Palemon ; je ſuis abſolument guerie de cette bleſſure. Quelle eſt ma ſituation, dit le berger ? Je ſouhaite que vous demeuriez dans l'état où vous êtes, puis qu'il vous plaît, pourvu que vous me permettiez de retourner à celui où j'ai été. Et moi, dit la bergere, j'aimerois mieux ne vous voir jamais que de vous revoir en l'état dont vous parlez. Et pour preuve de ma ſincerité, ou ne m'en parlez plus, ou ne me retenez plus ici.

En même temps la bergere qui vouloit viter le premier berger, vint à Diane ſans avoir apperçue. Et Diane s'avançant vers lle, & l'ayant ſaluée, elle dui dit : » Gentille Doris, je ne m'étonne point que les bergers que je viens de voir auprès de » vous, ſoient ſi épris de votre beauté; mais » je ne puis aſſés admirer vos rigueurs pour » eux. » Cependant Palemon ſurvint, & put entendre la réponſe de Doris : » Sage



» vous seriez étonnée que je pı
» ment regarder ce berger. » A
Palemon se jette à leurs genoux, ı
sant à Diane : » Sage & discrete
» lui dit-il, daignez, je vous e
» par ce que vous avez de plu:
» par la douceur que promettent
» yeux, entendre notre differend;
» me jugez coupable, je consens
» la vie; mais si Doris a tort, je
» seulement qu'elle me permette
» vir le reste de mes jours.

Diane alloit répondre, lors qı
perçut Astrée qui revenoit du ten
la nymphe Leonide, la venerab
sante, & l'une de ses filles qui
pour honorer les funerailles de
Chrysante amenoit encore le vaci
celui qui offroit les sacrifices jo

au temple de la bonne déesse rendre quelque vœu que sa jalousie peut être lui avoit fait faire, apprit le dessein de Pâris, & malgré le déplaisir qu'il avoit de voir Phylis & Silvandre, il resolut de les accompagner. Il conduisoit une grande truye, pour la sacrifier selon la coutume à Cerès & à la Terre.

Diane les voyant approcher, répondit seulement, que la nymphe Leonide seroit charmée d'entendre leur differend, & de leur procurer la tranquillité, après que l'on auroit achevé la ceremonie, à laquelle ils feroient un acte de pieté d'assister. Et sans attendre leur réponse, elle s'avança avec Pâris, pour saluer la nymphe & Chrysante. Aussitôt le vacie demanda où l'on avoit élevé le tombeau; & y étant conduit il commence par sacrifier à Cerès & à la Terre la truye qu'offrit Lycidas; puis immolant les jeunes brebis & les jeunes taureaux noirs, il en reçoit le sang dans des coupes. Il dispose ensuite les filles suivant la ceremonie; il donne aux unes le lait sacré, aux autres le vin, l'eau à Lycidas, & s'aprochant du tombeau, il l'arrose de toutes ces choses avec un rameau de cyprés, en appellant par diverses fois l'ame de Celadon. Après quoi versant l'eau pour les dieux manes, il répand le vin, le lait & le sang sur le tombeau, en appellant encore



sur les gazons, & criant à ha
„ Adieu Celadon, adieu „. & po
„ adieu ; que la terre te soit lege

Leonide fit aussi les mêmes tou
ta des fleurs sur le tombeau, q
sçût bien que Celadon respiroi
Pâris la suivit, puis tous les berg
tes les bergeres, tandis que les fi
des regretoient le berger, & ra
ses actions & ses vertus. Pour
elle avoit fait seule le tour du tom
le n'auroit pu cacher la douleur
étoit accablée.

Il ne restoit plus que de mettr
che avec la figure de la colomb
vers le côté où Celadon étoit mo
cie l'ignorant, il fallut qu'Astrée l
elle-même, ce qui redoubla se
La perche dressée, on y attacha

AUX DIEUX MANES,

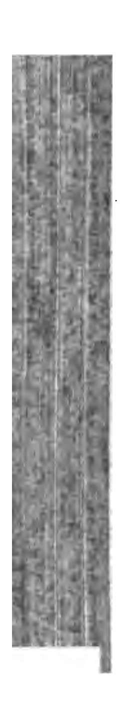
T A LA MEMOIRE ETERNELLE

DU PLUS

AIMABLE BERGER DU LIGNON.

mour qui par imprudence fut cause de la mort Celadon, aprés avoir noyé son bandeau de pleurs, rompu son arc, brisé ses traits, é-int à jamais son flambeau, lui rend accablé tristesse & d'ennuis ce dernier devoir, & pend sa dépouille sur ce tombeau pour marque rnelle qu'ayant perdu un sujet si aimable, il daigneroit plus employer ses traits ni ses rames inutiles.

Tous louerent l'esprit de Silvandre; Asée & Diane surtout ne pensoient pas 'il eût mieux réussi, quand il auroit sçu ur intention. Les lamentations finies, & s restes des animaux, & les vases & les strumens emportés, Leonide prit Chrynte par la main, & sortit du bois suivie toute la troupe. Diane sembloit avoir ublié la priere de Palemon; mais Adraste & lui la supplierent de faire en sorte ue Leonide & Chrysante entendissent urs plaintes, & jugeassent leur differend. lors Diane s'approchant de Leonide: Grande nymphe, lui dit-elle, lors que vous étes arrivée, ces bergers vouloient

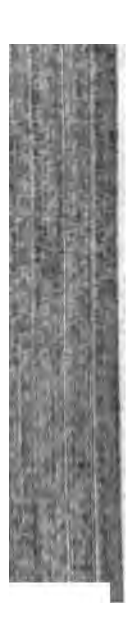


» se feroient un devoir de s'
» tre.

Doris & les deux bergers s
nymphe & Chrysante ; & lors
nide vouloit parler, Adraste &
se jetterent à ses genoux, en
» Si jamais amans ont merit
» compassion, c'est nous sans d
» gnez donc, s'il vous plaît, en
» differends, & prononcez selo
» mour vous inspirera, car no
» lons point reclamer d'autre c
» tille bergere, dit la nymph
» croyez que nous puissions j
„ querelle, nous serons ravies d
„ dre la tranquillité que vous
„ due. „ Doris répondit en
pleins de modestie : „ Grande
„ ces bergers, en vous faisant

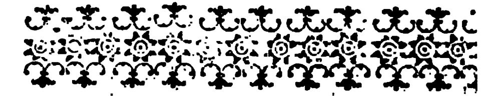
ment, & à celui de la venerable Chrysante, à condition qu'eux ni moi nous n'y contreviendrons jamais. Je jure, dit Palemon, que je desobéirois plus tôt aux dieux. Et moi, dit Adraste, je jure de vous aimer toute ma vie, mais je jure aussi que vous n'aurez point à vous plaindre de mes importunités, si l'on m'ordonne de vous quitter. Je vous aurois fait la même réponse que ce berger, si mon amour ne s'y étoit opposé. Adraste, Adraste, repartit Palemon, si le jugement de la nymphe m'est contraire, je ne prétens obéir qu'en mourant : ainsi ma passion est plus forte que la tienne. Disposer de sa vie & de sa mort, repliqua froidement Palemon, c'est montrer que l'on est maître de soi, mais helas mon amour ne me permet pas de disposer si librement de moi.

Leur dispute auroit duré davantage, si Léonide ne les avoit interrompus : „ Cherchons, dit-elle en prenant Chrysante d'une main, & Doris de l'autre, cherchons un lieu commode pour nous asseoir ; nous ferons une œuvre agréable aux dieux, en écoutant ces bergers. „ A ces mots chaque berger prit une bergere, Tyrcis prit Astrée, Paris Diane ; & Silvandre ne pouvant être auprès d'elle, & re-



parloit ainsi à cause de Lycidas
augmenter la jalousie du berger
de parler tout bas à Phylis, & s
continent, comme s'il eût été
Lycidas l'eût apperçu. Lycidas
jusqu'au vif; il s'imagina, com
voit de l'apparence, que Silvan
loignoit qu'à son occasion, & c
& lui étoient d'intelligence. Il
donc insensiblement, & la be
étant apperçue: „ Où allez-vo
„ das, lui dit-elle, n'entendrez-v
„ l'histoire de ces étrangers? La c
„ est assés nombreuse sans moi,
„ il en tournant la tête d'un a
„ d'ailleurs il y en a qui se co
„ trop où je suis. Si vous m'en cr

je n'ai point encore assés de pouvoir sur moi. „ Phylis qui comprit ce qu'il vouloit dire, en fut vivement piquée ; cependant elle lui repliqua, comme si de rien n'eût été : „ Il me semble Lycidas, que si la nymphe vouloit accorder tous ceux qui sont ici en different, vous & moi n'en serions pas exceptés. Il est vrai, dit le berger enflammé de colere, mais il faudroit que Silvandre fût notre juge, parce qu'il n'y a personne qui en soit mieux instruit. „ A l'instant, sans attendre la réponse, il gagna le bois, & s'y enfonça. On jugera facilement si Phylis fut touchée de cette replique ; on ne put tirer de toute la journée une seule parole d'elle.



L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ
PASTORALE ALLEGORIQ
SECONDE PARTIE.

LIVRE NEUVIÈME

TAndis que Leonide & Chrysante choient un lieu commode pour seoir, elles apperçurent autravers de bres des bergeres qui venoient à elles. sonne ne les reconnut d'abord; mais c elles furent plus près, on remarqua tôt que c'étoit Hylas, & les bergeres nice & Florice, avec lesquelles il s amusé, sans se souvenir de ce qu'il chercher. Et si elles ne lui avoient de dé où il alloit, il n'auroit pas même à ce qu'il devoit faire; mais cette de de lui en ayant rappellé le souvenir, pria de l'attendre, tandis qu'il iroit


II.Part.340.
Guelard Sculp.



écritoire. Lors qu'il fut revenu, il
t qu'il s'agissoit de rendre à Céla-
derniers devoirs ; les bergeres vou-
assister à la cerémonie, mais elles
ent trop tard. Leonide qui sçavoit
i elles étoient, voulut les attendre ;
ine Hylas eut-il fini quelques cou-
la louange de l'inconstance, que les
es arriverent. Elles vinrent d'abord
Leonide & Chrysante qu'Hylas leur
fait connoître. Phylis voyant qu'il
oit l'écritoire, se mit à rire, & le
lui dit : » Pensez-vous que je ne sois
i en Forest que pour servir les morts ?
emploi convient à Thyrcis qui n'en
int d'autre. Pour Hylas, il ne s'en-
à rien moins, & si vous ne le voulez
el qu'il est, n'esperez pas avec vo-
permission de le changer jamais. »
qui rouloit bien d'autres pensées,
e jure, dit-elle, Hylas, que je t'ai-
ois moins si tu étois autrement ; mais
me je n'aspire point à reformer ton
ieur, n'espere pas non plus de me
nger. Laisse-moi donc rire, quand je
oudrai, me taire quand il me con-
dra : de mon côté j'en userai de mê-
à ton égard, & nous vivrons ainsi sa-
its l'un de l'autre. » Ah, ma maitres-
s'écria Hylas, je vous aime, je vous
e ; jamais je n'aurois esperé de ren-

» contrer une humeur semblable à la vô-
» tre. » En même temps il embrassoit ses genoux, & vouloit malgré la resistance de la bergere la porter dans ses bras.

Cependant Leonide & Chrysante ayant trouvé un lieu commode, elles s'y assirent. Pâris ne quittoit point Diane, ce qui desesperoit Silvandre, car il n'osoit en approcher par respect. Il prit donc le parti de se mettre vis-à-vis d'elle ; & chacun s'étant assis, Adraste & Palemon se mirent tous deux à genoux devant Doris, & y resterent, quoi que pussent dire Leonide & Chrysante. Enfin Doris, après en avoir reçu l'ordre, commença en ces termes:

HISTOIRE
DE DORIS ET DE PALEMON.

J'Ai toujours crû, grande nymphe, & vous respectable Chrysante, que l'amitié devoit être payée par l'amitié ; je puis m'être trompée ; mais enfin frapée de cette idée, j'ai pensé que je devois aimer Palemon, après en avoir été si long temps aimée. Je n'imaginai point d'abord que mo[n] affection pût devenir aussi violente qu'el[le] le devint par une longue familiarité ; [et] lors que je m'en apperçus, il n'étoit pl[us] temps de m'en défendre. Je la lui témo[i-]

ſnai donc en tant de manieres, qu'il ne pouvoit pas plus en douter, que je doutois de la ſienne. Mais il arriva pour mon malheur que dans ce temps-là même il me fit paroître de la défiance, & qu'il ne voulut plus ni que je viſitaſſe mes compagnes, ni que je reçuſſe leurs viſites. Jugez quel outrage me faiſoit une pareille jalouſie, & combien ſon amour étoit tyrannique; cependant, plus tôt que de lui déplaire, je renonçai à toute ſocieté. Les dieux ſçavent ce qu'il m'en couta, non que je reſſentiſſe de la peine à faire ce qu'il exigeoit de moi, mais par la dexterité avec laquelle il me fallut conduire, pour éviter les plaintes de mes compagnes. Si cette jalouſie procedoit de ſon amour, ne devoit-il pas faire pour moi autant qu'il me contraignoit à faire pour lui? Mais, tandis que je vivois ainſi retirée, le cruel me voyoit à peine un inſtant chaque jour. Semblable aux avares qui ſous prétexte d'économie diminuent leurs dépenſes, & qui parviennent enfin à ſe retrancher, & aux leurs, les choſes les plus néceſſaires. Cependant nul murmure de ma part; & ſi ſa tyrannie avoit continué, je la ſupporterois encore.

Il importe, grande nymphe, que vous ſçachiez que dès l'enfance j'ai perdu ceux qui m'avoient donné la vie, & que je reſtai entre les mains d'un frere plus âgé que

moi, qui par les soins qu'il a pris de mon éducation & de mon bien m'a tenu lieu de pere. Combien donc n'étois-je pas obligée a déferer à ses volontés? Neanmoins Palemon voulut que je marquasse de l'indifference à ceux que mon frere aimoit, & même que je leur défendisse de me voir. Quiconque a vêcu sous une autorité étrangere, peut juger, si ce qu'il exigeoit étoit pratiquable. J'entrepris pourtant de lui donner encore cette satisfaction. Mon frere aimoit sur tout un berger de ses voisins, nommé Pantémon. Pantémon étoit sage civil, officieux, bon ami, & le plus discre berger du hameau. Toutes ces qualités lu gagnerent mon frere; & le berger de so côté prit tant de gout pour lui, qu'ils ne s quittoient presque plus. J'avoue que mal gré toute son amitié, l'amour prit plac dans son cœur. Je ne sçais s'il me trouv quelque chose qui lui plût, je reconnus er fin qu'il m'aimoit. Jugez de ma franchi avec Palemon: dès que je m'en apperçus je lui en fis part, je lui redis toutes ses ac tions & tous ses discours: si j'avois eu que que dessein, en aurois-je usé de la sorte Dieux, combien ce berger étoit respe tueux & soumis! sans doute il meritoit d'ê tre aimé, & je connus depuis que mon fre re avoit resolu de m'unir à lui. Mais qu les dieux me punissent, si je l'aimois autre

it qu'un ami de mon frere, & si je ne
ondois avec la derniere froideur à ses
oressemens ; j'aurois crû offenser Pa-
on & son amour.

Or c'est à ce berger qu'il exigea que je
endisse de me voir, à ce berger qui ve-
t sans cesse dans la maison de mon fre-
& qui en étoit peut être aimé plus que
i. Je n'aurois certainement pas réussi à
itenter Palémon, si ce berger m'avoit
obéi. Mais quand je lui déclarai ma vo-
té, » Vous me bannissez, dit-il, inju-
ement ; n'importe, je veux vous prou-
er par mon obéissance le pouvoir que
ous avez sur moi. Il est vrai qu'en per-
ant le bonheur de vous voir, je ne per-
rai point mon amour, tout infructueux
u'il doit être. Aussi ne vous ai-je jamais
imée que pour vous aimer. Pantémon,
ui dis-je, l'empire que vous me donnez
ur vous, me fait vous regretter davan-
age ; mais ce n'est pas sans raison que je
rous fais cette priere, autrement vous
ne rendriez miserable, sans qu'il vous
n revînt d'autre avantage. Je ferai jus-
qu'au dernier soupir tout ce que vous
m'ordonnerez, répondit-il ; cependant,
si mon amour, si mes services, si mon
obéissance meritent quelque salaire, a-
vant que de me bannir, pour la derniere
importunité que vous recevrez d'un a-

» mant infortuné, permettez-moi, je vo[us]
» en conjure par vous-même, en vous di-
» sant un éternel adieu, de vous baiser la
» bouche & le sein. Grande nymphe, ce
» recit me fait rougir, dit-elle en se met-
» tant une main sur le visage ; mais il faut
» que je l'avoue, je le lui permis. » A l'in-
stant il me quitta, & depuis il n'a plus pa-
ru en ma presence.

Tant de preuves de mon amour devoient m'attacher à jamais l'ingrat Palémon; mai[s] helas je ne l'ai plus vu, ni comme amant, ni même comme ami. J'en voulus sçavoi[r] la raison ; & ma plus fidelle compagne qu[i] l'alla trouver de ma part, ne me rapport[a] que ce mot insultant : L'AMOUR CHASS[E] L'AMOUR.

Je jugeai alors, & qu'il aimoit ailleurs, & qu'il me conseilloit avec mépris de l'i- miter. Je ne dirai point combien j'en con- çus de déplaisir, le présomptueux en triom- pheroit encore à mes yeux ; mais fasse l[e] ciel que nos plus grands ennemis en res- sentent les moindres traits ! Abandonné[e] d'une maniere si indigne, j'aurois pu m[e] servir des conseils qu'il me suggeroit, mai[s] je les jugeai honteux, & j'en pris d'autre[s] dont les effets étoient plus tardifs, mai[s] qui convenoient aussi plus à mon caracte- re ; ce fut ceux du temps, du temps, dis-je, qui lui-même m'enseigna à les suivre. I[l]

rrai qu'à la maniere de tout ce qui se
lentement, je suis guerie, graces aux
ıx, non pour un jour, mais pour le re-
de ma vie. Je dis, graces aux dieux;
, grande nymphe, quand je me rappel-
quelle a été ma servitude, tant que le
fide a feint de m'aimer, je suis forcée
vouer que sa trahison m'a mieux servie,
: l'obéissance de Pantémon.
Mais le perfide enviant sans doute mon
ıheur, ou voulant encore triompher de
i, a tramé de nouvelles trahisons; &
nme il m'avoit séduite par une soumis-
n apparente, & par les feintes demon-
ations d'un amour violent, il s'est figu-
qu'il me seduiroit encore, & c'est dans
te vue que vous le voyez, grande nym-
e à genoux devant moi, & tenant le mê-
: langage que tiennent ceux qui aiment
ritablement. Mais il me semble que ma
istance devroit avoir vaincu son opiniâ-
té, s'il n'aimoit mieux me déplaire, que
vivre tranquille.
C'est donc en vain qu'il continue ses fein-
s; il ne fait que m'indisposer davantage,
sa vue m'est desormais plus insupporta-
e que sa perfidie ne le fut jamais. Si par
ıe juste punition des dieux, sa flamme
est en effet rallumée, il est seul auteur de
n mal, & lui-même s'est préparé ce sup-
ice. Car pourquoi s'en prend-il à Doris



jouir du bonheur qu'il m'a p
vouloir. Si du mal qu'il m
ciel en a tiré un si grand b
qu'il avoue enfin que les die
gé mon innocente amitié c
grat & le plus perfide des h
donc, grande nymphe, tou
en sa faveur. Je lui déclare
tente de son ingratitude, qu
mets l'offense, que sa veng
gréable, & s'il le faut, pour
gne sa presence importune
de son mal.

La bergere en finissant
que la rougeur se répandit
teint; & cette couleur la r
plus belle. Leonide voyan
voit plus rien à dire, fit sig

PONSE DE PALEMON.

Rande nymphe, il est bien vrai que les dieux ne se montrent jamais, sans du bien, puis que vous qui en êtes mage vivante, vous avez à peine pa- ce lieu, que l'erreur où j'ai si long s vêcu est dissipée. Je conviens de tout ue Doris vous a raconté ; j'avoue mê- que mes obligations sont au dessus de ce qu'elle peut dire. Mais après avoir ndu ses reproches, il faut que je me gne des dieux qui m'ont caché la plus de partie de mon bonheur ; ainsi en t-ils envers les hommes, de peur qu'il ait ici-bas une felicité parfaite. Qu'il oit aussi permis de me plaindre de la ere ; elle a blessé l'amitié qu'elle m'a- jurée, au lieu qu'elle n'a contre moi des soupçons, & qu'elle a tourné à i desavantage ce qu'elle auroit dû dre pour des preuves de mon amour. s comment oserois-je me plaindre d'el- puis que tu me commandes, ô Amour, prouver toutes ses actions ? J'essaye- donc, grande nymphe, de vous per- der que Palemon sçait aimer, & que is n'a pas eu raison de croire le con- re. Elle avoue que je l'ai aimée, & qu'- m'aimoit ; que me reproche-t'elle qui de sa rupture ? Ma jalousie ? Mais si

mon amour lui a plû, pourquoi l'effet de
cet amour lui a-t'il été desagréable ? Si tout
me rendoit jaloux, n'étoit-ce pas une preu-
ve certaine que je l'aimois infiniment ?
Mes soupçons, dit-elle, étoient un outra-
ge à sa vertu. Ah, grande nymphe, si la
bergere sçavoit aussi bien prendre de l'a-
mour qu'elle en sçait donner, ne diroit-el-
pas plus tôt que ces mêmes soupçons é-
toient un témoignage de mon estime pour
elle ? Si je n'avois crû qu'elle meritoit que
tous la servissent, comment aurois-je pu
croire que tous l'eussent servie? Et si je n'a-
vois eu cette opinion, comment aurois-je
été jaloux ? Cette jalousie donc, ô belle
Doris, ne prouve pas moins la violence
de l'amour que les soupirs & les larmes
elle a pour principe la connoissance du me-
rite des personnes aimées, au lieu que sou-
vent les soupirs & les larmes n'en ont point
d'autres que leur cruauté, ou ce que l'o
souffre en les aimant. Ainsi, grande nym-
phe, elle devoit m'aimer davantage, po
diminuer en quelque sorte le poids que j'
joutois à mon amour. Mais que lui conse
la sa cruauté, ou plus tôt son ingratitud
Elle rompt des nœuds que tant de servic
que tant d'amour auroient dû rendre i
dissolubles, & colore cette rupture
vains refroidissemens qu'elle imagine
moi. Elle dit qu'alors je ne la voyois pre

: helas se peut-il que dans nos ac-
soupçonne un dessein si contraire
ts mêmes qu'elles produisent ! Si
demande, ô belle Doris, quelle
vous aviez de moi, lors que je
nçai à vous servir ; vous avouerez
nte, si vous ne voulez vous contre-
us-même, que jamais berger ne fut
reux. Or dites maintenant en pre-
e la sage nymphe, & de la respec-
tuide, pour quelle bergere je vous
gée. Si vous avouez que je n'ai point
illeurs mes vœux, pourquoi vous
ez-vous ? & pourquoi avez-vous
né dans mes actions des vues si con-
à mes sentimens ? Palémon m'a ai-
Palémon me voit moins souvent
ordinaire, sans doute, deviez-vous
ue mon berger en est empêché par
ne force inévitable. En compatissant
u mal que je souffrois, éloigné de
vous n'auriez point manqué si essen-
nent à la foi que vous m'avez jurée.
ne direz-vous, que signifioient donc
tans qu'à peine vous me donniez,
n qu'auparavant les jours les plus
vous paroissoient trop courts auprès
i ? Je vous le dirai, ô sage nymphe,
e me flatter que vous jugerez de ma
é, plus équitablement que ma berge-
la conjure seulement de se rappeller



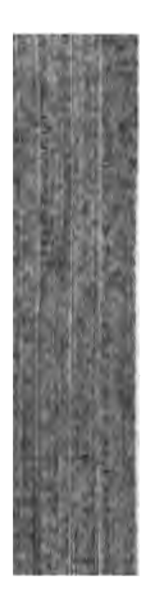
tres les plus sauvages, pour
uniquement d'elle; & tantôt s
met des montagnes, pour dé
moins l'heureux sejour qu'elle h
rien ne pouvoit me faire quitte
litude, ni l'amitié de mes voisin
dresse de mes proches, ni le so
troupeaux, excepté le seul desir
Elle se plaint que je vivois ains
seule en étoit la cause, & je n'o
lui en découvrir la raison.

Or, sage nymphe, il m'a toujo
qu'il falloit préferer l'honneu
gere à sa propre satisfaction. Il a
que notre familiarité fut desapp
que des méchans en prirent occ
nir des discours injurieux, ma
pourtant que je n'ai jamais pu

ois-je plus tôt me résoudre qu'à l'interompre pour quelque temps, & à sacrier ainsi mon repos ?

Si elle se plaint que je ne lui en ai rien lit ; qu'elle se plaigne encore que je l'ai rop aimée ; car si je l'avois moins aimée, ne serois-je privé du bonheur de la voir, plus tôt que de lui déclarer ce qui me faisoit vivre de la sorte avec elle ? Je sçavois avec quel soin elle avoit toujours conservé sa reputation, & je sentois bien que lui rendre ces discours qui l'offensoient, c'étoit lui causer un mortel déplaisir. Jugez maintenant, grande nymphe, quel devoit être mon amour, & si je n'étois pas fondé à demander à la bergere de grandes preuves de son affection, puis que l'amour ne se paye que par l'amour.

Pour ce qui regarde Pantémon, ce que j'exigeai d'elle ne venoit pas d'une jalousie injuste, comme elle le soutient, mais d'une jalousie très-fondée. Elle vient d'avouer elle-même que ce berger a d'excellentes qualités ; d'ailleurs l'amitié que son frere lui portoit, ne m'étoit pas suspecte sans raison ; mais plus encore l'accueil qu'elle lui faisoit ; accueil au reste qu'elle devoit discontinuer, quand elle eut reconnu ma jalousie, & qui fit parler ouvertement de leur mariage. Si ces nouvelles ne m'avoient point émû, ne l'aurois-je pas plus offen-



vous, grande nymphe,
tous mes malheurs. Lors que j
chai l'accueil qu'elle faisoit au
te me répondit que c'étoit pa
son frere ; & quand je lui repli
bruit de leur mariage étoit pub
m'étoit impossible de vivre,
bruit dureroit : » A quoi, me
» changeant de visage, vos biz
» çons veulent-ils encore me ce
» Donnez-leur, lui répondis
» noms il vous plaira, mais je n
» de repos que ce berger ne soi
» vous. Eh bien, me dit-elle,
» encore à vous donner cette sa
» dieu veuille qu'il ne vous p
» d'humeurs semblables. » Ces
...ent prononcées d'un ton à red

tant dans un cabinet à côté de sa cham-
, je vis helas pour mon malheur que le
ger étoit assis sur son lit, & qu'il lui
soit la main, sans qu'elle fit la moin-
: résistance. Je vis encore qu'il lui parla
g temps la tête nue, & qu'elle lui ré-
adit; mais, à ce que je pus remarquer
on visage, ses réponses n'avoient rien
ne bergere irritée. Si j'eusse pu apper-
oir le visage de Pantémon, peut-être
eussé-je apperçu quelque mécontente-
nt qui m'eût tranquillisé; mais il me
rnoit presque le dos, pour lui parler
s bas.

J'étois dans ces mortelles inquietudes,
; que je vis helas que non content de ces
eurs il lui découvrit le sein, & le baisa
i résistance de sa part. Amour, quel de-
i-je alors! mais, dieux, quel devois-je
enir! Pantémon partit, je partis aussi,
mécontent à cause de moi, & moi de-
eré à cause de lui; car c'est ainsi que
iour nous punissoit l'un par l'autre.
es-moi, je vous prie, sage nymphe,
ez-vous crû que j'eusse aimé, si j'avois
nsensible à ce coup? & pouvois-je fai-
oins que de m'éloigner? J'essayai de
recouvrer ma liberté, je l'avoue; &
: alors qu'elle m'envoya une de ses a-
s. Mais que pouvois-je imaginer que
un pareil message? & pouvois-je dé-



lors que je songeois à lui repr
fidie, Amour me retenoit e
que j'offenserois trop celle qu
aimée, & qu'il devoit me suffi
fin desabusé. Conseil pernici
quoi vous écoutai-je ? Si d'a
déclaré à la bergere ce que j'a
se seroit expliquée avec moi
eu autant de bonheur, que de
senti de déplaisir. Au contra
loignant d'elle, je ne pus sçav
temps après, que Pantémon
plus ; & je n'osois même d
leur nouvelles, de peur d'ap
choses qui auroient augmenté
Mon amour enfin triompha de
je revins insensiblement à Do
bord oubliant l'outrage que j
voir reçu, me voilà plus que
ses chaînes. Mais quelle la ren

Que pourroit-elle répondre à Palemon,
lui disoit : » Ingrate bergere, est-il
ossible que tant d'années de service,
ant de témoignages d'amour & de fidé-
ité n'ayent pu effacer l'injuste idée que
'ous aviez conçue de moi ? Ma jalousie
éclaté, je le veux ; mais la jalousie n'est-
lle pas un effet de l'amour ? Si ma jalou-
e vous offensoit, il falloit me punir en
renant à votre tour de la jalousie. Mais
omment l'aurois-je pu, me direz-vous,
uisque vous vous êtes éloigné de moi ?
e me suis éloigné de vous ? Eh bien éloi-
nez-vous aussi de moi. Mais peut-être
avez-vous déja fait, & qui sçait si vot-
e offense n'excede pas la mienne ; sup-
osons pourtant que la chose soit égale,
vous ne voulez qu'égaler le châtiment
l'offense, maintenant que je reviens à
ous, que ne revenez-vous à moi ? Me
oici à vos genoux, touché de repentir.
'écouterez-vous donc plus que votre
juste colere, & le souvenir de mes ser-
ces passés ne peut-il l'appaiser ? » Ainsi
Palémon ; & déja Leonide & Chrysan-
: préparoient à donner leur jugement,
nd l'autre berger se hâta d'expliquer
:aisons.



dès le berceau, & mon amour
s'accroître avec le temps. J'ai
mépris, j'ai souffert qu'à mes
aimât un autre. Je sçais qu'elle
ont ri de mon amour & de ma
cependant je n'ai pu rompre m
Je regardois comme mes enn
qui me le conseilloient; & tou
j'étois de la douceur de l'espe
passion a-t'elle changé? s'est-e
s'est-elle rallentie? Doris m'a
fondre en pleurs devant elle; e
tomber à ses piés sans sentimen
mes pleurs & mes perils ne m'o
l'ingrate que des dédains & dés
& si j'avois pu consentir à lui
dans mon juste ressentiment j

es, j'en attefte l'Amour, m'étoient
:s, quand je me rappellois qu'elles lui
nt agréables. Peut-être que quelque
ere m'a regardé d'un œil favorable, &
doute j'ai donné des témoignages de
idelité. Auffi, pour ne pas laiffer im-
s tant de mépris, l'Amour lui a fait
ntir par fa mefintelligence avec ce
er, toutes les amertumes dont elle
reuve depuis fi long temps. Mais a-
que Palémon l'ait aimée, depuis qu'il
imée, lors qu'il s'en eft éloigné, &
qu'il eft revenu, qu'elle dife fi elle
as toujours reconnu en moi une ex-
e affection, & fi jamais rien a pu l'al-
r. Je l'ai fervie le premier, feul j'ai
ours continué, & de quelque maniere
lle me traite, je la fervirai le dernier.
falgré toutes fes cruautés paffées, je
cufe en quelque forte: engagée à Palé-
, elle eût manqué à la fidelité qu'elle
devoit, fi elle en avoit ufé autrement;
s à prefent qu'elle l'a quitté, de quels
extes peut-elle colorer fa cruauté? El-
ous a dit elle-même, en commençant
difcours, qu'elle avoit aimé Palémon,
ce qu'elle avoit crû que l'amitié devoit
payée par l'amitié. Daignez, grande
nphe, prononcer comme elle. Je jure
elle-même, & c'eft le plus grand fer-
nt que je puiffe faire, que jamais il n'y



Grande nymphe, je suis l
pour le repos de ce berger,
qu'il vous a dit soit veritable
jugerez, lors que vous m'aure
que je ne suis point coupable
seul a poursuivi opiniâtremen
heur. Quand il me déclara s
nous étions si jeunes tous deux
fus point emue. Depuis il fit u
ge, & à son retour il trouva q
plus à moi, mais à Palémon. C
pouvez-vous vous plaindre qu
aye point aimé, quand l'âge m
incapable ? Accusez-en la natu
en les loix ausquelles elle nous
Et trouvez-vous étrange que
vous aimer, quand je ne suis p
Mais il me semble que vous n

bligations que vous m'avez ? Si malgré es rigueurs votre amour est devenu si iolent, qu'eût-ce été, si j'avois usé de douceur à votre égard ? Souvenez-vous, adraste, que mes bontés auroient augmenté votre mal, loin de le soulager; outre qu'elles auroient blessé la fidélité que j'avois jurée à Palémon.

En avouant qu'il est juste d'aimer qui vous aime, je n'ai pas dit qu'il fût injuste de n'aimer point tous ceux dont on est aimé ; autrement il n'y auroit point de fidelité ni d'assurance en amour ; & vous même, vous devriez rendre un amour reciproque à la bergere Byblienne qui meurt pour vous. J'ai seulement prétendu qu'une bergere dont le cœur est libre peut sans reproche aimer qui l'aime ; or il n'y a rien ici de semblable, puis qu'étant engagée ailleurs, je ne puis passer à une passion nouvelle, sans renoncer à l'ancienne.

Si je vous l'ai dissimulé, si je vous ai donné des esperances, plaignez-vous, c'est avec justice que vous le ferez. Mais, si je ne vous ai point trompé, que ne me rendez-vous plus tôt des actions de graces ? Ne vous ai-je pas mille fois conjuré, supplié de mettre fin à cette affection ; & ne m'avez-vous pas toujours répondu que vous prendriez ce parti, si vous pouviez vivre & ne m'aimer point ? Si vous avez continué, n'é-



Palemon m'a seule empêch[e]
sienne ; en effet dès qu'il a
sions, il m'a tellement pressée
que je dois moins le regard[er]
amant, que comme un enne[mi]
pas consideré que je ne me d[...]
de cet amour, sans perdre à
puissance d'aimer.

Adraste alloit repliquer ,
lui eût imposé silence. Alo[rs]
tirant à part Chrysante &
leur demanda leur avis ; ma[is]
les furent long temps à déc[...]
les bergers n'étoient point [...]
conseil, Hylas fut le premi[er]
sant à Doris, lui dit : » Qu[...]
» vous ces deux bergers qu[i]
» en témoignage de votre b[...]
» ceux encore qui voudron[t]
» vous ? Votre conseil, ré[...]

» un mal, ajouta Doris, plus j'aurai de
» mal. Comment, reprit Hylas, vous n'es-
» timez point la pluralité des amans ? Ils
» deviennent enfin nos ennemis, dit la
» bergere, & lors qu'ils nous aiment, ils
» nous sont importuns. D'ailleurs je ne
» crois pas que l'on puisse ainsi partager son
» cœur; & quand on le pourroit, si l'amour
» d'un seul coute tant de peines, que se-
» roit-ce de tant d'amours ? Vous ne vou-
» lez donc en aimer qu'un, dit Hylas ? C'est
» encore trop, répondit-elle; aussi n'en
» veux-je point aimer du tout. Et vous, ber-
» gers, ajouta Hylas, quel est votre senti-
» ment ? Nous montrons bien, dit Palé-
» mon, que nous pensons comme la ber-
» gere. Comment, dit Hylas, que l'on ne
» peut en aimer qu'un ? Encore moins, ré-
» pondit Palémon, puisque tous deux nous
» en aimons une.

La nymphe, en revenant à sa place, interrompit ces discours, & chacun s'étant remis à la sienne, elle prononça de la sorte:

JUGEMENT DE LEONIDE.

» Quoiqu'il y ait en ce differend des circonstances qui semblent se détruire, nous n'y voyons rien qui soit opposé à l'amour; car il n'est pas plus naturel à la flamme de s'élever, qu'à l'amour de produire de ces dissensions. Considerant d'un autre

» côté que ce n'est pas aimer, que de ne
» se pas donner tout entier à l'objet que
» l'on aime, nous ne pouvons croire qu'il
» n'y ait pas une sorte de trahison à parta-
» ger son affection. C'est pourquoi, toutes
» choses sagement pesées, nous disons qu'il
» y auroit de l'injustice à croire que les di-
» visions si naturelles à l'amour doivent
» l'éteindre, ou qu'il puisse être jamais par-
» tagé entre plusieurs : nous déclarons que
» les petites querelles des amans sont des re-
» nouvellemens de tendresse ; & que changer
» ou diviser une inclination, c'est un attentat
» horrible contre l'amour. En consequen-
» ce nous ordonnons que Doris aimera Pa-
» lémon, & qu'à l'avenir Palémon donne-
» ra à Doris de meilleures preuves de son
» amour, que sa jalousie, quoiqu'elle en soit
» un signe. Mais comme la maladie est si-
» gne de vie, mais d'une vie qui menace
» ruine, la jalousie est aussi un signe d'a-
» mour, mais d'un amour qui peut finir.
» Doris rendra donc sa bienveillance à Pa-
» lémon, & elle oubliera tout ce qui lui a
» déplu dans sa conduite, considerant que
» l'amour fait commettre bien des fautes
» que l'on ne feroit point, si l'on n'étoit
» atteint d'une passion aussi violente. Mais
» afin de prévenir les déplaisirs que la ber-
» gere a ressentis, nous voulons que Doris
» traitant Palémon comme la personne

» qu'elle aimera le plus, Palémon de son
» côté aura toute sorte de déference pour
» Doris.

» Quant au malheureux Adraste, nous
» lui laissons le choix d'être à jamais l'e-
» xemple d'un amour fidele & inutile, ou
» de rompre par un effort violent ses pre-
» miers liens, pour répondre à l'amour de
» celle dont il est aimé.

Tel fut le jugement de Leonide : juge-
ment qui produisit des effets bien op-
posés sur les trois personnes interessées.
Tandis que Palémon transporté de joye
begayoit un remerciement ; Doris gardoit
un profond silence, & tenoit les yeux bais-
sés, comme ignorant si elle devoit se ré-
ouir ou s'affliger ; & Adraste tombé par
terre sans sentiment, excitoit la compas-
sion de Doris même. On s'empressa à le se-
courir ; & quand il fut un peu revenu à
lui-même, Leonide & ses compagnes les
laisserent tous trois. Ils ne demeurerent pas
long temps ensemble ; Palémon prit incon-
tinent Doris, & l'emmena du côté de Mont-
verdun. Adraste les suivit des yeux, &
lors qu'il les perdoit de vue : » Allez, dit-
» il, trop heureux amans, jouissez de vo-
» tre bonheur & du mien, tandis que le
» reste de ma vie je payerai de mes larmes
» la felicité que vous posséderez. » Depuis
il perdit tout à fait l'entendement, & fit

de si grandes extravagances que ceux mê-
mes qu'elles faisoient rire en étoient tou-
chés de compassion.

Hylas qui ne pouvoit souscrire au juge-
ment de Leonide, soutenoit contre tous,
que ce differend pouvoit être terminé d'u-
ne maniere plus équitable; & comme Leo-
nide & Pâris connoissoient l'humeur du
berger, ils furent charmés, pour passer le
temps, de le faire parler. » Ma sœur, dit
» Pâris, il me semble que vous pouviez
» traiter plus favorablement le pauvre
» Adraste. Qu'en pensez-vous, Hylas?
» Pour moi, répondit le berger, je suis
» tenté de croire que les dieux ont permis
» cette injustice, pour le punir de sa sim-
» plicité. Concevez, Hylas, dit la nym-
» phe, combien nos sentimens sont oppo-
» sés; bien loin que sa constance pour Doris
» me semble punissable, c'est par cette con-
» sideration qui je lui ai permis de l'aimer
» toujours, s'il le vouloit. Permission fort
» avantageause, repartit Hylas; je vou
» avoue que s'il en avoit appellé à moi, &
» que j'eusse pû revoquer votre arrêt, je n'au
» rois pas balancé; & je m'assure qu'ils au
» roient été tous contens. Et moi, interrom
» pit Silvandre, je m'assure que ce jugemen
» eût été bien sage. Sans doute, repliqu
» Hylas, non, si l'on s'arrête aux visions d
» Silvandre, mais si l'on pése les motifs q

sont aimer. Qu'auriez-vous ordonné, dit la nymphe ? Que Doris les aimât tous deux, & que tous deux la servissent, répondit Hylas ; par là ils auroient été aimés de la bergere, ce qu'ils desiroient; & la bergere eût été mieux servie.

Leonide & ses compagnes éclatant de rire : » Il semble, dit-il, grande nymphe, » que vous riez de ma décision. Il semble » plus tôt, dit la nymphe, que vous riez » de la mienne. Excusez-le, madame, in» terrompit Silvandre, ses discours sont » conformes à ses sentimens. Si les vôtres, » dit Hylas, different des miens, vous pen» sez très mal, & je voudrois sçavoir sur quel fondement vous blâmez mon ordonnance.

Silvandre répondit froidement : » Ce que plusieurs possedent, n'appartient en entier à personne ; si Adraste & Palémon possedent ensemble l'affection de Doris, ils n'en auront qu'une partie ; mais en amour, n'avoir qu'une partie, c'est ne » rien avoir.

» Grande nymphe, dit Hylas, entendî» tes-vous jamais rien d'aussi absurde ? Qui » jugera que dans un verre il n'y ait point » d'eau, parce que le Lignon entier n'y est » pas ? Vous auriez quelque raison, repon» dit Silvandre, si l'amour pouvoit être di» visé comme l'eau ; l'eau est de telle na-



» l'extrême affection, c'est perfi
» pas amour. Or si l'amour est
» comment auroit-on pû ordoi
» ris de partager son cœur entre
» Palémon ?
» Il me semble, Hylas, dit
» nous avons la raison de notre
» que Silvandre a pour lui tou
» l'entendent. Si donc vous ne
» dez, je serai contraint d'aban
» tre parti. Gentil Pâris, dit H
» rité, quoiqu'en dise Silvandr
» vous en puissiez croire, ne ch
» je sçai pour moi que l'experie
» dessus de tous les discours. Si
» que des paroles, & moi j'ai l
» pour moi. J'en ai aimé à la fo

mais il ſe trompe lui même; ainſi qui voudra bien aimer, ne le prendra point pour ſon modéle. Qui donc, interrompit Hylas? c'eſt vous ſans doute que l'on doit ſe propoſer pour modele. Oui, c'eſt moi, dit Silvandre; car mon amour eſt parfait, on ne peut y rien reprendre, & je vous défie de m'en indiquer un autre qui le ſoit davantage. Quelle préſomption, s'écrie Hylas! ſi on l'en croit, il eſt le ſeul qui ſçache aimer, c'eſt lui qui donne des loix à l'amour, & qui l'a fait deſcendre du ciel parmi les hommes. Belle nymphe, ajouta t'il, permettez-moi de le confondre, » & ſe mettant une main ſur les côtés, & de l'autre faiſant des geſtes violens: » Tu dis, pourſuivit-il, Silvandre, que ton amour eſt parfait, que l'on ne peut y rien reprendre, & que je ne puis t'en propoſer un qui le ſoit davantage. Voilà deux choſes, répond d'abord à la premiere.

» A ce qui eſt parfait, on ne peut rien ajouter, j'eſpere que tu ne le nieras pas; avoue donc que tout ce qui eſt parfait eſt en même temps extrême. Or ſi ton amour eſt parfait, on n'y peut rien ajouter; & dès-là il eſt extrême. Dis-moi maintenant ce que c'eſt que l'amour: n'eſt-ce pas un deſir de la beauté, d'un bien qui nous manque? Mais ſi ton amour eſt le deſir



» moi ; si elle est aussi accomplie
» crois , quelle est ta présom
» l'aimer ? car il doit y avoir de l
» tion entre l'objet qui aime , &
» est aimé. Par la même raison t
» meras d'aimer Phylis que tu
» accomplie que moi; mais je sui
» opinion contraire à la tienne ;
» pas de Phylis l'idée que tu as d
» j'avoue qu'elle a du merite & d
» té ; mais je ne suis dépourvu
» ni de l'autre. Elle est spiritue
» suis ; sage , je ne suis pas inse
» gere , je suis berger ; si elle est
» fin , moi je suis Hylas. Si je n
» tant qu'un autre ne puisse va
» Phylis n'est pas si belle , qu'ell
» être surpassée en beauté. Si d
» qu'un veut bien aimer , il faut

Diane, nous dira Silvandre, ne m'aime point, elle en aime un autre ; & je ne laisserai pas de la servir, de peur d'être inconstant. Phylis, nous dira Hylas, ne m'aime point, elle en aime un autre ; pourquoi ne changerai-je pas l'ingrate pour un autre bergere qui méprisera quelqu'autre berger pour moi ? craindrois-je le reproche d'inconstance ? Mais dites-moi, je vous prie, ce que c'est que l'inconstance ? C'est un terme inventé par quelqu'amante artificieuse qui voyoit sa beauté s'évanouir, ou son amant prêt à la quitter. Faut-il qu'un homme sensé adopte une pareille chimere ? & qu'il se consume toute sa vie en soupirs inutiles ? Quoi languir dans le sein d'une ingrate & vieille maitresse, voilà ce qu'on appelle constance ? Je dis moi que c'est une foiblesse, une extravagance. Qui dit vieille, dit laide ; si elle est telle, quel homme sensé peut la trouver aimable ? Qui dit ingrate, dit trompeuse & perfide : si elle est telle ; quel courage peut s'abaisser jusqu'à porter ses chaines ? Que Silvandre cesse donc de me demander, en quoi l'on peut reprendre son amour, & où l'on peut en trouver qui soit plus accompli ; il me semble que j'entens tous ceux qui m'écoutent, lui dire : Hylas aime, Hylas seul sçait aimer en homme d'esprit & de courage.



» je me trompois, Hylas est un
» teurs qui déclament avec
» devant les autels de l'Athe
» dant je voudrois que celui d
» qui sera condamné fût puni
» me severité que ces rheteu
» contraint, lorsqu'ils sont va
» facer leurs discours avec la
« que l'on précipite dans le R
» Cela n'est pas raisonnable
» pit Hylas, & si j'en avois été
» rois pris des juges moins s
» pour avoir moins à effacer
» ma harangue plus courte. P
» la nymphe, vous sommes
» êtes ? *Parce que* vous rega
» Silvandre comme un oracle
» texte qu'il a fréquenté quelq
» écoles des massiliens. Berge
» rien, dit Silvandre, il n'y a

hose que le desir d'un bien qui nous manque. Mais avant que de lui répondre, je vous supplie, madame, de m'excuser, si, pour découvrir ses subtilités, je suis contraint d'employer des termes peu connus dans nos hameaux. Répons-moi maintenant, Hylas. Desire-t'on ce que l'on possede ? Tu diras que non, parce que nous ne desirons que ce qui nous manque. Mais si l'amour n'est qu'un desir, comme tu le soutiens, ne vois-tu pas que posseder ce que l'on desire, c'est éteindre l'amour, puisque l'on ne s'avise point de desirer ce que l'on possede ? On n'aime point ce que l'on possede, interrompit Hylas ? En ce cas je suis d'avis que tu aime, & que je n'aimes point, afin que tu desires & que je possede. Mais, repartit Silvandre, quand l'amour ne seroit qu'un desir, faudroit-il conclure que la jouissance peut l'augmenter ? Si tu y fais reflexion tu diras plus tôt qu'elle le diminue ; car semblable à l'arc qui plus il est tendu, plus impetueusement il pousse la fléche, notre ame desire avec bien plus de violence, les biens qui sont plus difficiles. Si les desirs diminuent à proportion que le bien desiré est facile à obtenir, à plus forte raison quand ils seront satisfaits. Mais si l'amour n'est qu'un desir, comment peux-tu croire qu'il soit



» me doive aimer dieu ; mais
» qu'il doit l'aimer, je te den
» y a plus de disproportion en
» moi, qu'entre le grand Thau
» las. Et pour te desabuser; il
» t'explique encore ce mystere
» Nous ne pouvons aimer san
» l'objet de notre amour. O,
» las, combien est faux ce que
» J'ai aimé plus de cent femm
» sans les bien connoître ; auss
» les trouvois ingrates ou fieres
» tois irrité contre moi même
» reur. L'épreuve que tu as fa
» vandre, doit elle-même te f
» nir de ce que j'avance. Tu ai
» tu ne connoissois pas, c'est-

toit la source de ton amour. En effet si
a volonte d'où procede l'amour ne se
neut que vers les objets que l'entende-
nent juge bons, & si l'entendement ne
eut juger de ce qu'il ne connoît point,
omment te figures-tu que l'on puisse
imer ce que l'on ne connoît point? J'a-
ouerai pourtant que l'entendement peut
e tromper, & juger aimable ce qui ne
'est pas; mais l'amour n'en procede pas
noins de connoissance, soit fausse, soit
eritable.

Or, nas-tu pas appris dans les éco-
es des massiliens que l'entendement &
e qu'il conçoit ne sont qu'une même
hose; dis maintenant, que puisque j'ai-
ne Diane, & que je ne puis l'aimer, sans
a connoître, quelle plus grande propor-
ion tu peux desirer que celle qui est en-
re deux choses qui n'en sont qu'une?
Comment, interrompit Hylas, Diane est
Silvandre, & Silvandre est Diane; en ve-
rité, berger, si tu continues, tu devien-
dras un fou aussi plaisant, qu'il y en eut
jamais dans le Forest.

Tu as raison, reprit Silvandre, de te
moquer de moi; car devrois-je profaner
ces mysteres en te les communiquant?
Aussi je me garderois bien de te les reve-
ler si tu étois seul; mais il importe que
je détrompe ceux qui nous entendent,



» n'aime point Phylis. Qu'il y
» geres plus parfaites qu'elle, i
» partient pas de le juger, mais
» drai qu'il est impossible que
» & que tu ayes si mauvaise opi
» Les premieres loix en amou
» L'AMANT CROYE TOUT PAR
» L'OBJET AIMÉ; & rien n'est
» table que cette loi; car si l'a
» aimer sa maitresse plus que to
» jet, & si la volonté le porte
» ce que l'entendement lui pro
» me meilleur, ne faut-il pas
» sa maitresse plus que toute a
» Croi-moi, c'est Hylas que tu
» non pas Phylis; aussi dis-tu q
» me que pour sa propre satisfa

„ celle d'un amant ne l'est-elle pas ? Au-
„ trement, un regard, un mot, un soup-
„ çon nous jetteroit-il dans l'abattement ?
„ Préfererions-nous tout plaisir, tout re-
„ pos, au plaisir de voir un moment l'ob-
„ jet que nous aimons ? Ah, si tu sçavois,
„ Hylas, combien douce est cette folie, tu
„ n'estimerois gueres toute la sagesse du
„ monde. Et si tu pouvois la comprendre,
„ cette heureuse folie, tu ne me deman-
„ derois pas quels sont les plaisirs de ces
„ fideles amans que tu nommes sombres ;
„ tu connoîtrois que ravis en la contem-
„ plation du bien qu'ils adorent, ils mé-
„ prisent tout le reste, & que ne pouvant
„ comprendre l'excès de leur felicité, ils de-
„ meurent dans un étonnement qui ne peut
„ s'exprimer. Qu'il te suffise d'apprendre
„ aujourd'hui, que l'amour ne peut don-
„ ner aux dieux-mêmes d'autre bien que
„ celui dont il recompense la fidelité des
„ amans, de ces hommes qui par la pure-
„ té de leurs desirs égalent presque les im-
„ mortels. Les autres plaisirs que tu esti-
„ mes tant avilissent l'homme, & le dé-
„ gradent jusqu'à la condition des bêtes.
„ Voilà, Hylas, de quelle espece est
„ ton amour, amour sans proportion, &
„ qui ne peut subsister long temps. Au con-
„ traire l'amour de Silvandre est si parfait,
„ que l'on n'en peut rien ôter, ni y rien

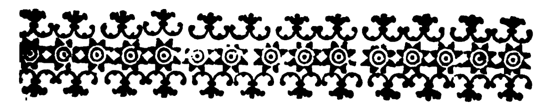
„ajoûter, soit pour la grandeur qui égale
„son objet, soit pour la qualité qui est
„conforme aux regles de la vertu.

Silvandre vouloit continuer, mais Hylas l'interrompit tout à coup en ces termes:
„ Jusqu'à quand, Silvandre, abuseras-tu
„de notre patience ? & jusqu'à quand
„crois-tu que je puisse souffrir tes dis-
„cours insensés ? „ Hylas prononça ces mots d'une voix si éclatante, que tous se mirent à rire. Il fut donc obligé de garder le silence; & parce que le soleil étoit déja p êt de finir sa carriere, & que Leonide vouloit s'en retourner, elle dit à Hylas:
„ C'est assés disputé pour cette fois; Chry-
„sante n'a pas coutume d'être si long
„temps éloignée de son temple. Berger,
„il doit vous suffire que nous sçachions
„que vous êtes en état de répondre à Sil-
„vandre, & que nous pensions que si vous
„aviez eu plus de lo·sir, vous auriez sur
„ce berger le même avantage qu'il a sur
„vous.

Leonide après quelque discours partit avec Chrysante & ses filles druides. Après s'être reposée quelque temps au temple de la bonne déesse, elle alla trouver Adamas, sans que Pâris voulût la suivre, parce qu'il ne pouvoit se resoudre à quitter Diane. Il prit donc le chemin contraire, & ayant retrouvé ces aimables bergeres, il passa avec elles presque tout le reste de la journée.



Guélard



L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE:

SECONDE PARTIE.

LIVRE DIXIE'ME.

LEonide, après qu'elle eut quitté Chrysante, se rendit en diligence auprès d'Adamas; elle étoit impatiente de lui raconter ce que l'on avoit fait pour Celadon. Elle le rencontra sur une terrasse qu'ombrageoient des sycomores; & lui dit tout ce qui s'étoit passé au sujet du berger. Adamas ne put s'empêcher de rire, en apprenant que tous les bergers étoient dans l'erreur, & qu'en effet ils croyoient Celadon mort. J'ai pensé, ajouta la nymphe, que c'étoit un moyen admirable de lui faire quitter la vie sauvage qu'il mene; quand il sçaura les regrets de sa bergere, il pren-

„ dra sans doute la resolution de la voir;
„ mais je ne lui ai rien dit encore; vous fe-
„ rez beaucoup mieux que moi; & le respect
„ qu'il a pour vous donnera plus de poids à
„ vos discours. Il m'aime, il est vrai, dit
„ le druide, il me respecte même; & si je
„ n'avois craint qu'il ne cherchât quelque
„ antre encore plus sauvage, j'aurois aver-
„ ti Astrée que son berger est en vie. Al-
„ lons demain le trouver, aussi bien nous
„ ne l'avons point vu depuis deux jours
„ entiers.

Dès le point du jour Adamas & Leonide se mirent en chemin. Le berger n'étoit point sorti; il avoit repassé dans son esprit ce qui lui étoit arrivé le jour précedent, satisfait de sa fortune, & d'avoir vu la belle Astrée, avant que de mourir. Et considerant qu'il n'en avoit jamais eu tant de faveur, excepté lorsque jeune enfant, il la vit au temple de Venus: „ Heureux des-
„ astre, s'écrioit-il, ô bonté d'amour, qui
„ mêle aux plus grandes amertumes les
„ plus grandes joyes! Qui voudroit se sous-
„ traire à ton obéissance, quand tu veilles
„ de la sorte sur ceux qui t'appartiennent!

Tandis qu'il étoit occupé de ses pensées, & qu'il les exprimoit ainsi, Adamas & Leonide arriverent; ils le trouverent moins sombre qu'ils ne l'avoient laissé, & s'en rejouirent avec lui. „ La joye que vous lisez

sur mon visage, dit Celadon, ressemble à ces soleils d'hiver, qui se levent tard, & se couchent de bonne heure. „ Il leur raconta ensuite comment il avoit rencontré ilvandre, & lui avoit mis entre les mains ne lettre; comment Astrée étoit venue vec toutes les bergeres, comment il l'a-oit vue, & lui avoit mis dans le sein une au-re lettre. „ Mais helas, mon pere, continua-t'il, ne dois-je point craindre que le ciel ne m'ait montré la felicité dont je devrois jouir, que pour me faire mieux sentir l'horreur de l'état où je suis!

„ Mon fils, repondit le druide, croyez plus tôt que l'amour qui veut recompenser votre fidelité, vous a envoyé cette legere satisfaction, pour ne pas vous porter tout à coup du comble de la misere au comble de la joye. Leonide vous dira combien la belle Astrée vous aime, & les témoignages qu'elle lui en a vu donner. „ Alors Leonide lui raconta les érémonies que l'on avoit observées en ii élevant un tombeau, les regrets, les iscours de tous les bergers, & surtout affliction d'Astrée: „ Il ne tient qu'à vous, ajouta la nymphe, de voir ce tombeau, il est si près d'ici, que j'ignore comment vous n'avez point entendu les voix des filles druides & du vacie. „ n même temps Adamas & Leonide le



» vous n'aimez point Aſtrée, ſi
» qu'elle vous aime, & pouvan
» vous vous tenez éloigné de ſa
» Lui obéir, repartit Celadon, e
» quer d'amour ? Quand elle vo
» du de paroître devant elle,
» druide, elle vous haïſſoit, & n
» elle vous aime. Et n'avez-vo
» violé ſa défenſe, lors que vou
» préſenté à ſes yeux ? Oui,
„ Celadon, mais elle ne m'a
„ puis qu'elle dormoit. Je gou
„ ſons, dit le druide ; auſſi ve
„ donner un moyen de la voi
„ jours, ſans en être vû, ſi vous
„ de courage, ou d'amour, po
„ prendre.

à propos de me la renvoyer, jusqu'à ce qu'elle soit rétablie. Quelques jours après vous vous habillerez comme elle, & je vous recevrai dans ma maison sous le nom de ma fille Alexis. Et comme il y a long temps qu'elle n'a paru dans cette contrée, on vous prendra facilement pour elle. Je ne vois ici qu'un inconvenient; nous nous assemblons tous les ans à Dreux, & cette ville est si voisine des antres des carnutes, que les vacies & les druides pourront aisément sçavoir que ma fille n'est point partie. Mais heureusement cette assemblée ne se fera que dans deux lunes; ainsi, Celadon, je ne vois aucune difficulté à ce que je vous propose. Ah, mon pere, dit le berger, malgré ce déguisement ne desobéirai-je point à la belle Astrée? Non, mon fils, car elle ne vous a pas défendu d'être Celadon, mais seulement de lui montrer Celadon; or en vous voyant, c'est Alexis qu'elle verra. D'ailleurs vous ne l'offenserez point, si elle ne vous connoît pas; & si elle vous connoît, vous ne devez attendre rien moins que la mort; & n'aimez-vous pas mieux mourir, que de languir de la sorte? Je me rends, dit le berger, je me remets entre vos mains; vous pouvez disposer de l'infortuné Celadon.„ C'est ainsi qu'Adamas vainquit



qu'elles revenoient de leurs an
loient ainsi. Déja le berger ét
nymphe, & prêt à partir; m
& Leonide crurent qu'il fall
le soir; & cependant Adamas i
ladon de ce qu'il avoit à répo
maniere de vivre des filles dr
cérémonies, leurs sciences.

Le jour commençant à tomb
tirent de ce lieu. Celadon,
éternelle du séjour qu'il y avo
gravé ces vers sur le rocher,

Au fonds de cette roche
Habiterent long temps l'amour
Sans avancer plus loin, si tu crai
sures,
Fui passant, fui soudain

u'Adamas arriva ; le druide fit d'abord
nettre au lit Alexis, sous prétexte qu'elle
:oit fatiguée du voyage ; & Pâris ne la vit
ue le lendemain, & les fenêtres fermées.
ls continuerent plusieurs jours cet artifi-
e, que l'adresse de Celadon à jouer son
ersonnage rendoit inutile. Elle reçut en
et état toutes les visites qu'on lui fit, &
ommença enfin à sortir. La maison étoit
gréablement située ; elle avoit la vue de
a montagne, & de la plaine, & même
elle du Lignon, depuis Boen jusqu'à Feurs.
Une situation si charmante avoit détermi-
é Pelion pere d'Adamas a y bâtir. Ada-
nas y fit depuis élever le superbe tombeau
e son frere Belizar, près d'un bocage qui
puchoit la maison du côté de la mon-
agne.

Alexis & Leonide venoient souvent se
promener en ce lieu, & comme il falloit
un peu monter, Alexis donnoit la main
. Leonide, lors qu'elles étoient sans té-
moins. Un jour qu'elles s'étoient levées
matin, & qu'Alexis rendoit ce service à
Leonide : „ Ce que vous faites pour moi,
„ dit la nymphe en souriant, peut-être ai-
„ meriez-vous mieux le faire pour une au-
„ tre, qui vous en sçauroit moins de gré.
„ Ah, nymphe, dit Alexis en soupirant,
„ ne renouvellez point mes douleurs, je
„ vous en conjure. „ Elles arriverent enfin



,, te . En vérité , interromp
,, je croi que vous êtes le ſeu
,, des lieux où il a gouté de la
,, cauſe de l'ennui ; ſi l'on ſe f
,, plaiſir des maux paſſés , c
,, agréable doit être le ſouve
,, heur dont on a joui ? ,, La
lui répondit:,, Ce qui rend ag
,, venir des maux paſſés , eſt
,, amer le ſouvenir du bien.
,, augmente mes ennuis,c'eſt c
» re la cauſe ; je ſuis entré av
» dans l'examen le plus rigo
» n'ai rien trouvé que je puſ
» cher. Croire ma bergere v
» toit l'offenſer , & dementir
» gnages de ſa fidelité. Croire
» me traite de la ſorte ſans r

» nous cherchions les lieux les plus cachés,
» pour éviter les yeux de nos parens, & de
» mon pere surtout, qui pour me divertir de
» cette passion avoit resolu de me faire passer
» les Alpes. Quelquefois aussi nous venions
» dans ce rocher creux que vous voyez, &
» nous laissions Lycidas ou Phylis en sen-
» tinelle, pour nous avertir quand quel-
» qu'un passeroit. Un jour donc en suivant
» nos brebis, nous passâmes dans cette isle;
» & quoique nous nous fussions déja dit
» plusieurs fois adieu, parce que mon pere
» me cachant le jour de mon départ, nous
» craignions d'être surpris, nous ne laissâ-
» mes pas de repeter encore ces adieux.
» Dès que nous nous vîmes sans témoins,
» elle s'assit par terre, & moi me jettant à
» ses genoux, je pris sa main que je baisai, &
» que j'arosai de mes larmes. Je vais donc
» m'éloigner de vous, cher objet, lui dis-
» je, & je ne dois point mourir, parce que
» vous me le défendez. Mais si l'idée mê-
» me de vous quitter m'ôte la vie, com-
» ment puis-je vous obéir ?

„ Elle ne me répondit rien ; mais elle
» me baissa la tête dans son sein, pour me
» dérober sans doute la vue de ses larmes;
» pendant que j'attendois en silence qu'el-
» le me répondît, elle me passoit la main
» sur les yeux, & je crus surprendre quel-
» ques soupirs. Rompant enfi le silence,



„ un témoignage de mon amou
„ le ciel qu'il ne ſoit point trop
„ Je me levai pour voir quel é
„ moignage ; mais la bergere tc
„ te de l'autre côté, & me ren
„ j'étois auparavant, afin que
„ point couler ſes larmes. Pou
„ dis-je alors, ſi mon départ vo
„ ne m'ordonnez-vous pas de r
„ fils, me répondit-elle, j'aime
„ mourir, que de vous détou
„ voyage, nous ſerions trop
„ tous deux ; vous en deſobéiſſ
„ pere, & moi en offenſant mo
„ Ne croyez pas que je doute
„ que j'ai ſur vous; je juge de vo
„ même ; & je ſens bien qu'il r
„ torité, ni menaces, ni careſſe
„ ſeils qui me puiſſent faire mai

Sermens, dit Alexis avec un profond soupir, sermens trop flateurs, puisque je devois éprouver tant de maux.

„ Je partis quelques jours après, je ne puis vous exprimer tous les perils que j'essuyai en passant les précipices des Alpes; autant de pas, autant d'images d'u„ne mort presente; mais qui pourtant ne „m'ôtoient point l'idée de ma bergere. „Précipices, disois-je, montagnes or„gueilleuses, bien que vous ne soyez point „sensibles à la pitié, soyez témoins de mes „sermens. Je jure qu'à jamais je brûlerai „pour la belle Astrée; & je fléchirai la „mort, si je n'attendris en ma faveur le „dieu des amans. Après avoir passé aupa„ravant les détroits des sebusiens, je vou„lus éviter la montagne des caturiges, & „m'embarquant sur le Rhône je resolus „de suivre ce grand lac qui baigne les ro„ches escarpées de cette montagne; mais „il s'éleva une tempête qui pensa nous „submerger; & lors que chacun attendoit „en tremblant la mort dont il étoit me„nacé, moi je m'occupois de ma bergere. „Flots imperieux, disois-je, qui vous sou„levez contre ce frêle vaisseau, retournez „dans vos grottes profondes, & laissez un „malheureux amant qui méprise votre „violence.

„En sortant du lac, je traversai les fo-

„ rêts des caturiges, ensuite la vallée des „ carroceles, qui me conduisit jusqu'aux » monts Coties. Là, je fis des vers que j'ai » oubliés. » Racontez-moi, dit Leonide, qui vouloit la distraire de ces pensées funestes, racontez-moi ce que vous remarquâtes de curieux dans votre voyage. L'histoire en seroit trop longue, répondit-elle; car l'Italie est la plus belle region du monde; mais il m'arriva une avanture, dont j'espere que le recit vous satisfera.

HISTOIRE D'URSACE ET D'OLIMBRE.

ALcippe, en m'ordonnant de m'éloigner, me fit quitter les habits de berger, afin que je pusse voir les meilleures compagnies; car en cette region il n'y a que les personnes d'une naissance vile qui habitent la campagne, & les autres font leur séjour dans les villes, dont la magnificence étonne l'imagination, quoique l'on y fût encore effrayé de l'arrivée d'un barbare qui par mer étoit descendu en Italie, & l'avoit presque entierement ravagée, mais la capitale surtout. J'avois une extrême envie de plaire, je ne negligeois aucune occasion d'apprendre, dans l'esperance qu'Astrée m'en aimeroit davantage.

En approchant de l'Apennin, je sçus qu'il

avoit des montagnes qui bruloient sans cesse. J'eus la curiosité de les voir ; je laissai donc le grand chemin, & je pris à main droite. Mais je fis une rencontre, qui me fit changer de resolution, comme vous l'apprendrez bientôt. A peine j'avois monté deux milles (c'est ainsi qu'ils mesurent les distances) que j'entendis une voix qui se plaignoit ; & croyant que c'étoit quelqu'un qui avoit besoin de secours, j'allai où la voix me guidoit. Bientôt j'apperçus un homme étendu par terre, qui sans me voir, parloit ainsi quand j'arrivai : » Dans » l'état où je suis, dois-je vivre ? dois-je » mourir ? Si je vis, comment souffrir tant » de douleurs ? Si je meurs, comment être » à jamais privé d'elle ? Vivons, à qui la vie » n'est-elle pas agreable ? Mourons plus » tôt ; la mort qui termine nos miseres a » sa douceur. Quel est donc l'état où je » suis réduit ? puisque ni la vie, ni la mort » ne peut me soulager. Malheureux Ur- » sace, disoit-il après s'être tû quelque » temps, jusqu'à quand écouteras-tu » un vain espoir qui te séduit ? Jusqu'à » quand conserveras-tu une vie si in- » digne de ton courage, & de tes ac- » tions passées ? Toi qui as eu la temeri- » té de lever les yeux sur l'épouse d'un » cesar, qui as eu le courage de verser » le sang d'autrui pour la venger, elle



„ crimes de l'Italie ont merité
„ roux, j'adore vos arrêts qui
„ aux vandales ; je n'ai point d
„ Rome qui s'est enrichie de
„ de la terre entiere, soit mai
„ cagée. Mais, ô dieux, con
„ frez-vous que cette beauté
„ exposée aux plus cruelles i
„ tu le sçais Ursace, & tu l'
„ yeux, & tu respires encore ?
„ rifies de l'avoir délivrée avec
„ la tyrannie de Maxime ?
„ meurs, si tu veux conserver
„ de liberateur, & ce que la
„ pu faire, que ce fer le fasse

L'étranger transporté de f
loit percer de son épée, si un
nant à propos n'avoit retenu s
en lui sauvant la vie, il eut

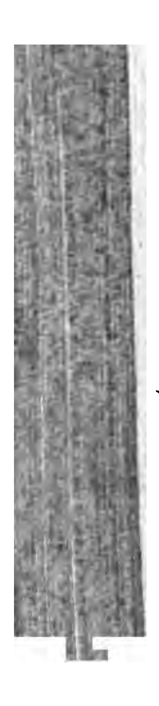
bre, l'étranger auparavant si furieux revint tout à coup à lui même, & l'ors qu'il put parler : » Ami, lui dit il, quel démon » t'a conduit en ce lieu écarté pour m'em- » pêcher d'achever mon dessein ? Ursace, » répondit-il, je te cherche depuis trois » jours, non pour t'empêcher de suivre Eu- » doxe, si tu l'as resolu; mais pour t'accom- » pagner dans ce cruel voyage. Si tu veux » donc terminer tes jours, il faut que tu me » perces auparavant. Ah, Olimbre, repar- » tit Ursace, penses-tu que ma main pût por- » ter le coup mortel à mon ami, dont la » vie m'a toujours été plus chere que la mien- » ne? Mais si tu es sensible à mes malheurs, » laisse-moi les terminer, je t'en conjure » par notre ancienne amitié. Quoi, Olym- » bre, tu n'as pas le courage de m'ôter » la vie, afin que je te puisse suivre; & pour » suivre Eudoxe, tu veux m'abandonner ? » Si la mort est un mal, pourquoi veux-tu » la donner à ce qu'Olymbre aime plus » que lui-même ? Et si c'est un bien, pour- » quoi ne veux-tu pas qu'Olymbre ton » ami le partage avec toi ? Olymbre vivra » éternellement, répondit Ursace, s'il ne » meurt que de ma main; mais il me ren- » dra la derniere preuve de son amitié, » s'il veut bien ne pas s'opposer davantage » a mon dessein.

En disant ces mots, il essayoit de retirer



bre perdoit beaucoup de ſang p
ſure qu'il avoit reçue à la mai
il ſe ſentoit défaillir , il ſe le
trant ſa main à Urſace : » Ami,
» tu as fait ce que tu devois , je
» tendre auprès d'Eudoxe, heure
» pas ſurvivre ! » A ces mots il
noui ſur le ſein d'Urſace. Urſ
gea plus qu'à le ſecourir , il co
fontaine voiſine pour chercher
& lui en jetta au viſage.Et moi je
ſa playe avec un mouchoir & d
ſe, ne trouvant point plus pro
de remede. Il revint auſſi tôt,
ouvrit les yeux: » Helas, dit-il,
» quoi me rappelles-tu à la vie
» je la terminer plus heureuſem
» ta main & en voulant t'oblige
» bre, dit Urſace, il faut que

ı mieux, & pour te défendre d'attenter
r ta vie, parce qu'elle est à dieu, & non
s à toi. Autrement je t'annonce de sa
ırt qu'au lieu de te rendre ta chere Eu-
ıxe, il te releguera en d'obscures téné-
es, où il ne t'en laissera pas même le
uvenir. »
ces discours, Olymbre voulut se jet-
ı mes genoux, mais sa foiblesse ne lui
nit que de me prendre les mains. Ur-
, de son côté, se prosternant à mes
: » O messager du ciel, me dit-il, car
te reconnois tel à tes discours, & à
clat de ton visage. Commande, me
ici prêt d'obéir. Sans doute, inter-
mpit Leonide, ils vous prirent pour
ercure, qu'ils representent jeune &
au comme vous l'êtes. » Je le crois,
it Alexis, aussi voulant me prévaloir
eur erreur, je répondis de la sorte :
eu te commande, Ursace, & à toi
ssi Olymbre, de vivre & d'esperer. »
instant je tirai de ma poche un petit
e plein de vin, à la maniere des visi-
, j'en fis boire un peu à Olymbre, &
onnant la main, je lui dis : » Leve-
i, Olymbre, allons au hameau pro-
ain, le ciel te guerira bien tôt ; car il
ut d'ordinaire que nous obtenions ses
aces par l'entremise des hommes, afin
entretenir entr'eux l'amitié par ces
utuelles obligations.



défaillance, je dis à Ursace
marcher, que dieu étant la
me, il se plaisoit à en voir de
les hommes. Ursace donc
d'Olymbre, & le prie de s'a
lui. Nous arrivâmes de la s
meau prochain, où nous renc
myre qui pansa la main d'Oly
ordonna de garder le lit po
temps.

Je fus ravi de leur avoir ren
office, quoique le jour étant a
me restât point assés de temp
voir ces montagnes brulantes
vouloit suivre, lors qu'il me
mais il ne pouvoit abandonne
l'état où il étoit. Je reçonnus
ras, & je lui dis que dieu lui
des soins qu'il prendroit de sor

mbre se fut endormi, Ursace vint me ouver, & voyant que je prenois mon repas, il demeura surpris. Je m'en apperçus, & lors que nous fumes seuls, je lui arlai de la sorte pour le desabuser :

» Le secours que je vous ai donné si à » propos vous a fait croire que j'étois quelque chose au dessus de l'homme ; je me » réjouis que vous ayez eu cette opinion, » puis qu'elle a aidé à vous détourner de » la cruelle resolution où vous étiez. » Maintenant que votre raison a repris ses » droits, je ne veux plus vous tenir dans » l'erreur. Sçachez donc que je suis un des » celtes que vous appellez gaulois, & né » dans une contrée dont les habitans sont » appellés segusiens & foresiens. Des raisons qu'il seroit trop long de vous raconter m'en ont fait sortir, & ces mêmes raisons m'obligent de demeurer pour quelque temps dans cette region. Sans doute c'est par une providence du ciel que je suis venu au lieu où vous étiez, puis que je vous ai fait abandonner une resolution criminelle. Je l'en remercie ; remerciez-le à votre tour ; il ne vous auroit point retiré des portes de la mort, s'il n'avoit voulu faire quelque chose de vous pour sa gloire.

A ces discours je m'apperçus qu'Ursace pâlissoit, se voyant frustré de l'assistance



„ vous m'appreniez que vou
„ comme nous , je ne laiſſe p
„ que le ciel vous a envoyé p
„ ſerver la vie de deux ſervit
„ j'eſpere même qu'il contin
„ proteger. Ne doutez point, l
„ je, que vous ne ſoyez reſerv
„ leure fortune ; & comme j
„ que vous regrettez, je vou
„ niment obligé, ſi vous daign
„ ſtruire. Alors il me répondit
„ Je meriterois les chatimens
„ refuſois ce plaiſir à qui m'a
„ vie. Je veux donc ſatisfaire
„ ſité ; mais à condition que v
„ ſecret ce que je vous racon
lui promis, & Urſace pourſ
termes.

Alexis alloit continuer ; m

ıpellant tout ce que Sylvie avoit fait
ır l'aider à ſortir du palais d'Iſoure, elle
faiſoit plus aucune difficulté. Cepen-
ıt le druide ne fut pas d'avis qu'elle pa-
:, il craignoit que la jeuneſſe de la nym-
e, & les faveurs de Galatée, ne la fiſ-
ıt parler quand elle ſeroit de retour. Il
mmanda donc à Leonide d'aller trou-
r ſa compagne, & ſurtout de ne lui rien
:e de Celadon. Si elle demandoit à voir
exis, qu'elle lui dît qu'étant reſolue de
tourner bientôt vers les carnutes, elle
ſe montroit que difficilement.
ˌeonide alla donc trouver Sylvie; aux ca-
ſſes qu'elle ſe firent, on eût dit qu'il y
oit un an qu'elles ne s'étoient vues;
rès bien des complimens de part & d'au-
:, elles s'aſſirent éloignées de tout le mon-
, & Sylvie lui parla de la ſorte :

UITE DE L'HISTOIRE DE LINDAMOR.

J'étois impatiente de vous voir, ma
eur, & de vous entretenir; mais, ſi vous
jugez à propos, je voudrois auſſi conferer
vec Adamas ſur une affaire dont j'ai cru
evoir vous inſtruire, & qui peut nous cau-
:r à nous & à Galatée, ou beaucoup de ſa-
sfaction, ou beaucoup de deſplaiſir. Sça-
hez donc, ma ſœur, que Fleurial eſt re-
enu du lieu où vous l'aviez envoyé, &



noit, & ce qu'il me vouloit

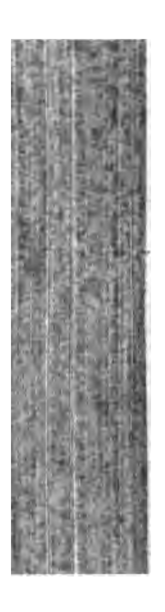
Fleurial qui croyoit bien
dit ſans détour, qu'il venc
Lindamor, & en même ter
ſenta les lettres dont il l'
Et lorſqu'elle lui eut dem
ordre il avoit fait ce voyag
que c'étoit par les vôtres.
ſe tournant vers moi : » Vc
» elle, quel eſt le caractere c
» pagne. » Et refuſant les le
commanda de me les donne
les envoyer ; puis elle me d
dans ſon cabinet. Ainſi je ne
à Fleurial, ſinon de m'atte
ce que j'euſſe parlé à la ny
» vous ſemble de votre com
» elle, dès qu'elle ſe vit ſe

ion pour Celadon ; & je suis persuadée que ces lettres vont justifier mes soupçons. » La premiere qu'elle ouvrit s'adressoit à vous ; je les ai apportées, & tiant le paquet ouvert, elle donna à Leonide la lettre qui lui étoit adressée :

LINDAMOR A LEONIDE.

Je crois, comme vous, que ma presence sera utile, mais autrement que vous ne l'attendez. Elle me tirera sans doute du malheureux état où je suis, car je ne pourrai voir un pareil changement sans mourir, & sans m'en prendre à celui qui en est l'auteur. Je jure par les dieux qu'il n'y a que le sang du perfide qui puisse expier une si grande offense. J'arriverai dans le temps que le porteur vous dira. Cependant, si vous le trouvez à propos, rendez à la nymphe la lettre que je lui écris. J'espere que ma mort préviendra celle du perfide.

» Voici, me dit-elle, continua Sylvie, » ce que j'ai toujours apprehendé davan» tage; l'imprudence ou la malice de Leo» nide est si grande, qu'elle a déclaré à » Lindamor que j'aime Celadon, & c'est » pour cela qu'il veut lui ôter la vie. Helas, » il le peut aisément, puisqu'il est sans dé» fiance, & qu'il n'a d'autres armes que sa » houlette. La méchante aime sans doute » le berger, & parce qu'il l'a méprisée



» rompit la nymphe : Parce q
» roit fait sçavoir l'artifice de
» répondis-je. Quoi, Sylvie, a
» vous croyez encore que L
» vrai ? Ne sçavez-vous pas
» mensonge qu'elle inventa p
» gner de Celadon, afin de
» seule ? Elle en étoit tellen
» qu'elle ne pouvoit souffrir q
» gardasse. Comment ne vou
» point apperçue de sa jalousie
» quelquefois amusée à consi
» verses passions qui l'agitoi
» elle rougissoit, puis elle dev
» tantôt elle ne faisoit que parl
» à coup elle gardoit le silence
» fois surpris ses yeux collés s
» je n'y faisois plus d'attention

bonnes graces, je ne veux plus vivre desais, que pour vous prouver que je les merites ux que le perfide qui est cause de ma disgra- S'il falloit obtenir par amour, ou par les tes, & non par artifice le bien que je regret- le perfide n'y oseroit aspirer, tant que je vi- is. Il l'avouera bien tôt lui-même, ou le fer 'il a déja senti lui ôtera une vie que je lui ai lheureusement laissée.

Leonide après avoir lu cette lettre: Ma sœur, dit-elle, Galatée a enfin reconnu que c'étoit Polemas, & non pas son cher Celadon qui couroit risque de la vie. Puisse Tharamis foudroyer le perfide, & Thautates faire connoître à Galatée que e n'ai point menti, quand je lui ai raonté la trahison de Climante, & de cet rtificieux amant! Je vous jure par tout e que nous avons de plus sacré, que j'ai it la verité. Et quoique je me soucie eu de retourner à Marcilli, tant que la ymphe aura ces sentimens, tâchez de a desabuser. Ma sœur, dit Sylvie, je ous ai cru même avant vos sermens; & ous devez être persuadée que je ne manuerai pas une occasion de parler à la ymphe, comme je l'ai fait jusqu'ici, our la tirer de l'erreur où elle est. Mais, our ne vous point flatter, je n'espere as de réussir, à moins que son esprit



» teroit, & vaincroit ſes de
» Mais, pour laiſſer ces a
» je vous dirai, ma ſœur,
» ayant lu la lettre de Linda
» qu'elle eut de ſçavoir que
» voit rien à craindre, dii
» colere. Madame, lui dis-
» rencontré, lors que j'ai
» queſtion de Polemas? Vou
» me dit-elle, & j'avoue q
» ment accuſé Leonide; c'e
» ſion pour ce malheureux b
» fait tenir ce langage. Mac
» nuai-je, ſoyez perſuadée q
» vous déplaira jamais à de
» elle ſçait que vous haiſſez
» que Lindamor eſt ſon pare
» ſon de ſouhaiter que Linda
» l'honneur de vos bonnes g

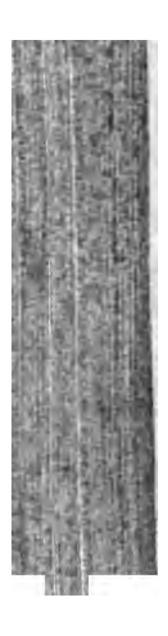
ſé la fuite de Celadon, afin que Lin-
ımor obtînt plus aiſément ce qu'il de-
:e ; & je penſe bien que Leonide a eu
même objet en vue. Je lui pardonne
cette conſideration, & ſurtout parce
ıelle n'a rien mandé à Lindamor de ce
ıi s'eſt paſſé dans mon palais d'Iſoure.
faut, ajouta-t'elle, que par ſon moyen
ous dreſſions une batterie contraire, &
ns qu'elle le ſçache.

ces mots, Sylvie ſe tut, & laiſſant ſon
mier diſcours, elle reprit enſuite en ces
nes : » Je ne vous cache rien, ma ſœur,
otre amitié le veut ainſi ; mais ſi vous
ıe trahiſſiez, je ſerois perdue. J'aime-
ois mieux, répondit Leonide, être à
mais condamnée au ſilence. Sçachez
onc, continua Sylvie, que Galatée me
t enfin : Je vous avouerai, Sylvie, que
indamor & Polemas me péſent étran-
ement, & que ce ſeroit m'obliger au
ernier point, que de m'en délivrer ; car
: ſuis perſuadée qu'ils ne laiſſeront ja-
ıais Celadon tranquille auprès de moi.
: voudrois donc me défaire de l'un par
autre ; & Leonide pourroit nous aider
i. Conſeillez-lui d'avertir Lindamor de
out ce qu'elle dit de Climante, & de
olemas ; mais qu'elle ſe garde bien d'y
ıêler Celadon. Et pour lui en ôter l'i-
ée, dites-lui que j'ai oublié le berger, &

» & que la presence de Lindamor achevé-
» ra le reste. Or il arrivera que je serai dé-
» livrée de Polemas par Lindamor, ou de
» Lindamor par Polemas, & de tous deux,
» si la fortune m'est favorable. Je ne vou-
» drois pourtant pas en être délivrée par
» leur mort ; mais j'aime tellement Cela-
» don, que je consentirois à tout, pourvû
» que je n'y eusse point de part. J'avoue,
» ma sœur, que ce discours me surprit
» étrangement ; je resolus en moi-même de
» vous communiquer son dessein, non pour
» vous inspirer de contribuer à l'execution,
» mais pour y pourvoir.

Je répondis à la nymphe qu'avant tout il falloit sçavoir de Fleurial en quel temps Lindamor lui avoit dit qu'il viendroit. Ma proposition fut agrée; mais avant que d'introduire Fleurial, je lui défendis de dire à Galatée le temps où Lindamor devoit arriver, & le lieu où il devoit se trouver, mais seulement qu'il reviendroit plus tard qu'il ne l'avoit mandé. Il me crut, & lors qu'il fut devant Galatée, il parla d'un air si assuré, qu'elle n'y soupçonna point d'artifice. Et comme elle a souhaité que je vinsse vous trouver, pour vous engager à faire sçavoir à Lindamor ce que Polemas a fait contre lui ; j'ai jugé qu'il étoit à propos de vous amener Fleurial ; il vous dira ce que Lindamor vous mande, &

refusé de me dire. Mais il n'ose se
er devant vous, vous devez lui par-
la faute qu'il a faite de rendre les
à Galatée ; son secours vous est né-
.
us avez raison, répondit Leonide ;
z-le donc que je ne suis point irri-
qu'au contraire il a bien fait ; mais
oit à l'avenir plus circonspect.» Syl-
appeller Fleurial ; & Leonide lui
emandé le succès de son voyage, il
nça de la sorte :
aignois d'avoir failli, madame ; mais
réjouis bien que cela ne soit pas ; car
s entierement dévoué à Lindamor.
dès que j'eus reçu vos ordres, je fis
is de diligence qui me fut possible,
rivai dans une ville que l'on nomme
, où Merovée étoit alors. Aussi tôt
Lindamor me vit, je remarquai bien
visage une grande alteration ; mais
ne il étoit dans son lit, environné
foule de gens ; il ne put me parler.
qu'il fut seul, il me fit appeller, &
emanda quel sujet m'amenoit. Je lui
ue votre lettre l'en instruiroit ; aussi
changea de visage, mais quand il eut
que vous lui écriviez, je ne vis jamais
omme si étonné. J'ignore ce qu'il
oit dans ce papier, mais peu s'en fal-
u'il ne mourût de douleur. Je m'en



les artifices de Polemas m'ont ôt
vous servir. Vos affaires sont
vous ne revenez promptement.
en dire davantage, si ce n'est

» Vous lui donniez, dit Sy
» bles allarmes, & je ne suis
» qu'il eût changé de visage
» lui en écrire moins, dit Lec
reusement, reprit Fleurial, il
de lui qu'un jeune homme
nous fit sortir tous deux ; &
dimes alors pousser des soupi
dai ce qui le retenoit au lit,
c'étoit des blessures qu'il avo
une action, où les neustrie
défaits par sa valeur, & celle

» Tu auras encore oui parler d'une dame » (il me la nomma bien, mais j'ai oublié » son nom) qui habillée en homme avoit » suivi un neustrien qu'elle aimoit, & qui » ressembloit tellement à Lygdamon, qu'é- » tant pris pour lui, il mourut, ne voulant » point épouser une femme, pour qui ce- » lui-là s'étoit battu, & avoit tué un hom- » me, pour le meurtre duquel étant banni, » il s'enfuit en ce pays que je ne puis nom- » mer, & depuis en revenant il fut pris par » un parent du mort; & sans cette dame » qui combattit pour lui, & qui se mit en » prison pour l'en tirer, il eût été remis en- » tre les mains de la justice.

Ce discours embrouillé de Fleurial fit rire les nymphes : » Tú veux parler, lui dit » Leonide, de la belle Melandre & de Ly- » dias, qui fut arrêté à Calais par Lypan- » das, à cause de la mort d'Aronte. C'est » cela même, dit Fleurial; mais je ne pou- » vois me souvenir de leurs noms; pourvu » que vous m'aidiez j'acheverai bien mon » recit. Or cette dame fut cause de la prise » de Calais, & Lypandas fut mis en prison. » Il devint si amoureux de Melandre, qu'il » ne cessa de poursuivre sa délivrance, jus- » qu'à ce qu'il fût mis en liberté, & soudain » il prit le chemin de la ville où elle s'étoit » retirée. J'en ai oublié le nom qui est fort » étrange. N'est-ce point Rothomage, dit

» Leonide? Oui, répondit Fleurial. O dieux,
» continua-t'il, si j'avois de la memoire, que
» je vous dirois de belles choses! Le fils du
» roi en ayant eu avis, il alla attendre l'en-
» nemi, & le tailla en pieces dans un com-
» bat où Lindamor fut blessé. Comment,
» dit Leonide, tu racontes à merveille.
» Or, continua-t'il, pendant que ce jeune
» homme me racontoit ce que vous venez
» d'entendre, Lindamor soupiroit, & par-
» loit quelquefois. J'entendis enfin qu'il
» m'apelloit, & sans ouvrir ses rideaux, il
» me dit: Je veux, Fleurial, que tu par-
» tes demain, je te devancerois, si je n'a-
» vois les deux cuisses percées; mais je te
» suivrai bientôt. Dis à Leonide que j'irai
» descendre chés Adamas, & que ce sera
» dans vingt nuits, du moins si mes blessures
» me le permettent. Il m'ordonna ensuite
» de m'aller reposer. Mais je fus bien éton-
» né quand j'apris que la nuit même il avoit
» pensé mourir, & qu'il étoit dans un grand
» danger. Je croi que les nouveles que vous
» lui mandiez en furent cause. Il nommoit
» sans cesse Galatée, Leonide, & Polemas,
» mêlant avec des propos d'amour des pro-
» pos de vengeance, & de mort. Les myres
» lui dirent qu'il devoit garder la chambre
» encore quinze nuits: c'est pourquoi il me
» dépêcha & me dit que le quinziéme de la
» lune suivante il seroit ici. Il me dôna en-
» suite les lettres que vous avez vues, &

» me chargea de beaucoup de remercimens
» dont je vous avoue que j'ai perdu la me-
» moire.

A ces discours les nymphes ne purent s'empêcher de rire. Et comme elles vouloient s'entretenir seules, elles lui ordonnerent de sortir & d'attendre Sylvie; mais surtout de ne point dire que Lindamor dût revenir. Lors qu'elles furent seules, elles resolurent de ne point déguiser à Galatée le sujet de ce voyage, esperant que le merite de Lindamor la rappelleroit à son devoir; mais de lui cacher le temps de son retour, de peur qu'elle n'en donnât avis à Polemas, afin qu'il se tînt sur ces gardes, ou qu'il demandât le camp, & qu'ils y mourussent tous deux. Cependant Sylvie jugea qu'il falloit consulter le sage Adamas; mais Leonide lui dit qu'elle lui en parleroit à loisir, & que pour l'heure il étoit occupé avec sa fille : » Ne la ver-
» rai-je point dit Sylvie ? Je crois, ré-
» pondit Leonide, qu'il y aura de la diffi-
» culté; si pourtant vous le souhaitez, je
» les ferai avertir; car je suis persuadée
» qu'ils vous verront avec un plaisir ex-
» trême. Il ne faut point les détourner,
» repartit Sylvie, il me suffit de sçavoir
» qu'ils jouissent d'une santé parfaite.

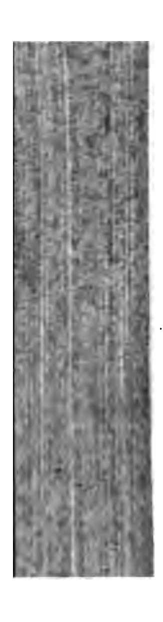
Après quelques autres discours, Sylvie s'en retourna à Marcilli, où Galatée l'at-



» n'eſt point coupable , & j
» preſque d'elle , comme d
» reprit Galatée, ſi elle eſt inn
» quoi n'a-t'elle point vo
» quand vous le lui avez
» part ? Madame , dit Sylvi
» moi de vous rapporter fr
» réponſe ; je vous le comm
» Galatée. Sçachez donc , n
» tinua Sylvie, qu'aprés av
» tre , elle me répondit ,
» tout l'honneur qu'il y av
» vir ; mais que l'idée que vo
» & les mauvais traitemen
» reçus de vous , faiſoient
» mieux vivre éloignée de v
» que de s'expoſer à être la
» la cour. Qu'une fille s'a

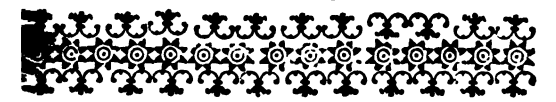
» rendre, mais qu'elle vous supplioit d'a-
» gréer qu'elle ne revînt plus. Elle m'a fait
» encore aujourd'hui la même réponse ;
» & ma juré par tout ce que nous avons
» de plus sacré, qu'elle ne vous a dit rien
» de faux au sujet de Polemas, & de Cli-
» mante.

» Qu'en pensez-vous, dit Galatée ? Madame, répondit Sylvie, je n'y vois rien d'impossible. Car il est certain que Polemas vous aime, & qu'il est artificieux. D'ailleurs je sçais que le jour même que vous trouvâtes Celadon, on vit Polemas se promener seul & long-temps au même lieu. Comment le sçavez-vous, repartit la nymphe ? Les soupçons que vous eûtes de ma compagne, répondit Sylvie, me donnerent la curiosité de chercher ce qui en étoit ; & m'informant où étoit Polemas ce jour-là, j'appris d'abord qu'il n'étoit point à Marcilli ; puis recherchant la verité de plus près, je découvris qu'il étoit parti de Feurs, avec une personne seule ; & je sçus enfin de plusieurs, que ceux qui cherchoient Celadon sur les rives du Lignon trouverent Polemas seul, au même lieu où vous trouvâtes le berger. Ah que vous m'embarassez, dit Galatée ! Si cela est vrai, que j'ai eu de tort de traiter si mal Leonide ! Madame, ajouta Sylvie,



[illegible]
» que je lui rends toute mon a
D'un autre côté Leonide re
mas, dès que Sylvie l'eut quit
conta une partie de ce qu'elle
d'elle, cachant finement ce
qu'il desaprouveroit; & par
heure de dîner, Adamas, Al
nide reprirent le chemin de l





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE ONZIE'ME.

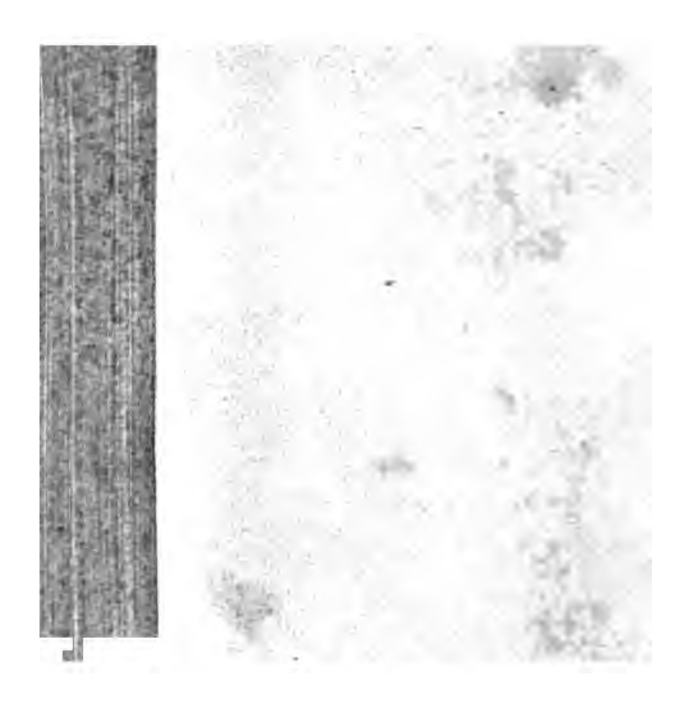
LE soleil avoit douze fois fourni sa carriere, depuis qu'Alexis avoit quitté sa triste demeure, lorsqu'on vint avertir Adamas que des bergers, entre lesquels étoit un nommé Lycidas, demandoient à lui parler. A ce nom de Lycidas le druide remarqua qu'Alexis avoit été émue : » Je » crains, lui dit-il, ma fille, que votre » haine pour ce frere ne découvre notre se» cret ; cependant il faut vous montrer, » parce qu'ils viennent en partie pour vous » voir, outre qu'en vous cachant vous » donneriez des soupçons à Pâris. » Alexis ne répondit rien, parce qu'elle enten-

Phocion, après avoir

nom de tous, du desir qu'il
lui rendre service, dit qu'ils v
tager la joye qu'il avoit de r
plus tôt, & en meilleure san
voient esperé; & pour l'aver
plû au grand Thautates de l
le gui dans les bocages de leu
qu'ils venoient le supplier d'
tions de graces le sacrifice
Alors le vacie s'avança, & dit
» vous allez entendre les ch
» leuses que j'ai trouvées en
» gui. Premierement un templ
» bres, pliés en voute sur un
» des gazons au milieu en for
» sur cet autel un tableau qui r
» mitié reciproque, avec les



Guélard Sculp.



ge en trois branches égales, qui se rejoignent ensuite de maniere qu'elles ne forment qu'un tronc. C'est cet arbre que le grand Thautates a choisi par préference. Nous y avons trouvé le gui salutaire ; il est si beau, au rapport de tous les vacies, que la contrée n'en a point de semblable. Et sans mentir le nom du grand Thautates que porte le tronc, & ceux de Hesus, de Tharamis, de Belenus que portent les trois branches, avec les autres merveilles que l'on voit en ce lieu, font bien connoître que dieu s'y plaît, & qu'il veut y être adoré. » Ainsi e vacie racontoit-il au grand druide, ce u'il sçavoit mieux que lui.

C'étoit la coutume des gaulois de chercher, une lune avant le sixiéme de celle de uillet, par toute la contrée, le chêne qui voit le plus beau gui, & d'en faire le rapport au grand druide, afin que le jour qu'il evoit être cueilli, on s'assemblât dans ce hameau. Les vacies visitoient donc les bocages acrés, & parce qu'ils regardoient comme ine faveur du ciel, de le trouver dans leur hameau, ils avoient accoutumé d'offrir en ction de graces un sacrifice particulier, où le grand druide assistoit, pour peu qu'il voulût les favoriser. Adamas qui aimoit es bergers, & qui avoit sçu par l'oracle que son bonheur dépendoit de celui d'A-



mentir les propres yeux. Cep
l'avoir consideré quelque tem
s'empêcher de lui dire : » Si j
» autant à la personne que v
» plus, que vous, madame,
» j'ai le plus aimée, j'espe
» bientôt en vos bonnes g
» til berger, répondit Alexi
» sant, je suis ravie de res
» que vous aimez, car je sç
» mon pere vous estime & v
Leonide ne put s'empêcher d
voyant combien Lycidas se tr
craignant qu'Alexis ne se tr
discours, elle interrompit le
» Lycidas, dit-elle au berge
» moi des nouvelles de mes an
» les bergeres de votre hamea

'eſt Diane, dit Lycidas, car en n'ai-
nant rien, elle ne peut avoir ni bien ni
nal : tous les biens & les maux dont l'a-
nour n'eſt point auteur, ne meritant pas
e nom. Penſez-vous, continua Leonide,
que Diane n'ait rien aimé, ou qu'elle
'aime rien encore ? Je ne ſçais, répon-
lit Lycidas, ſi elle a aimé autrefois,
nais je gagerois qu'à preſent elle n'aime
ien. Voilà, reprit Leonide, de mauvai-
ſes nouvelles pour Pâris ; mais laiſſons
Diane, elle aimera quand ſon temps ſera
venu ; dites-moi qui eſt la bergere fâ-
chée ? C'eſt Aſtrée ; répondit Lycidas.
Phocion, qui, à la maniere des vieil-
lards, ne ſonge qu'à la placer richement,
veut qu'elle épouſe le berger Calydon
qu'elle n'a jamais vu qu'un inſtant ; &
c'eſt à quoi elle ne peut ſe reſoudre. Com-
ment, repliqua Leonide, Calydon n'ai-
me plus Celidée ? O, madame, ajouta-
t'il, il n'eſt plus qu'eſtion de Celidée,
elle eſt perdue ; & Thamyre n'a rien tant
à cœur que de marier Calydon.

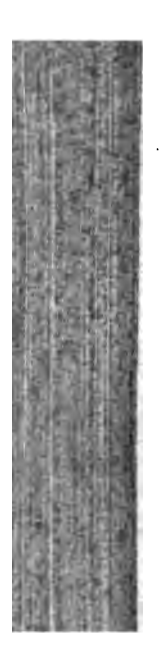
Quoiqu'Alexis s'entretînt avec Hylas,
Tyrlas & Amidor, elle ne laiſſoit pas de
prêter l'oreille à Lycidas, & d'entendre ſes
diſcours qui lui ſerrerent le cœur. D'abord
elle changea de viſage, enſuite il lui prit
une ſueur froide ; & Leonide lui dit :
Vous vous trouvez mal, ma ſœur, vous

» devriez vous asseoir. » Hylas à qui elle faisoit déja oublier Phylis la prenant sous les bras la fit asseoir, & se mit à ses genoux. Cependant Leonide & Lycidas s'approcherent d'une fenêtre; mais Lycidas avant que de reprendre son discours:
» Je ne puis, dit-il en considerant Alexis,
» me rassassier de voir la fille d'Adamas:
» plus je l'examine, & plus je lui trouve
» de ressemblance avec mon malheureux
» frere. Y a-t'il long temps, dit Leonide,
» qu'il est mort ? Il y a environ quatre
» lunes, répondit-il. Que je suis fâchée,
» ajouta Leonide, de ne l'avoir point vu!
» Pour ses traits, pour son air, reprit Ly-
» cidas, regardez Alexis, & vous le ver-
» rez; voilà ses yeux, sa bouche, tous ses
» traits enfin. » Alexis ayant souri en même temps de ce qu'Hylas lui disoit: » O dieux,
» ajouta Lycidas, voilà son même souris,
» la même façon de tourner la tête; il n'y
» eut jamais rien de si ressemblant. » Leonide craingnant que Lycidas ne reconnût enfin Celadon, elle lui dit: » Mais à pro-
» pos de votre frere, lors que Pâris lui éle-
» va un tombeau, j'apris qu'Astrée l'a-
» voit infiniment aimé, & qu'elle s'en étoit
» expliquée enfin un peu avant que nous fus-
» sions arrivés. Je le sçus aussi par Tyrcis,
» répondit Lycidas, & plût à dieu, con-
» tinua-t'il, qu'elle ne l'eût jamais aimé;

›n frere feroit encore en vie ! Com-
nt, dit Leonide, l'accufez-vous de fa
›rt ? L'hiftoire en feroit trop longue,
›ondit froidement Lycidas; mais fi elle
ıffre à l'occafion de Calydon qu'elle
ime point, c'eft qu'amour veut venger
perte de Celadon qu'elle adoroit. Y a-
l long temps que Celidée eft perdue, dit
nymphe ? Quelques nuits après qu'el-
eut reçu votre jugement, dit le berger.
ites-moi le plaifir, ajouta la nymphe,
me raconter cet étrange accident.

ITE DE L'HISTOIRE DE CELIDÉE.

près que vous eûtes condamné l'infor-
é Calydon, il plaignit long temps fa
inée ; mais enfin fa raifon lui rappel-
t ce qu'il devoit à Thamyre, les mépris
Celidée, & le ferment qu'il avoit fait
vous obéir, il effaya de fe défaire de cette
fion, & vêcut quelque temps plus tran-
ille. Cependant Thamyre avoit com-
ıniqué fon deffein à Cleontine, & Cleon-
e en avoit fait part aux parens & à la
ere de Celidée. Déja le mariage étoit ar-
té ; le foir qu'il devoit fe célébrer, on
entendoit que des réjouiffances des pa-
ns de la fille, à caufe des fecours qu'ils
peroient du berger. Calydon vous avoit
béi jufques-là ; mais quand il vint à pen-



de ces idées deseſperantes. T
perçut de ſa triſteſſe, il en d
ment la cauſe, & comme il l'
touché de ſon état ; il pria C
donner quelque conſolation.
vient le trouver : » He quoi,
» dit-elle, ſerez-vous le ſeul
» rez point ? Il eſt vrai, répo
» tendant la main, que vous a
» me faire cette demande, ca
» mes dépens que l'on danſe
» dieu que ſans offenſer Thau
» terminer ma vie, avant q
» poſſedât ce que mon amou
» toit ! Je me figurois, dit Celi
» aviez oublié toutes ces folies
» reprit Calydon en ſoupirant
» don oublie jamais Celidée ! F
» offenſer ainſi mon amour ! P

he (pardonnez-moi , madame , c'est expression du berger) le souvenir m'en st trop douloureux ; mais qu'ai-je à raindre quand je vous perds ! Quel vantage enfin esperez-vous en mourant, jouta Celidée ? Une félicité extrême, épondit le berger, puis qu'il me sera per-nis de vous aimer, sans offenser ni Tha-nyre, ni les dieux, ni vous que je redou-e encore plus. Mais, cruelle bergere, uel dessein vous amene ici? Voulez-vous riompher une seconde fois de Calydon ? e veux, répondit-elle, essayer de vous onner quelque soulagement, sans con-revenir pourtant à la volonté des dieux. Comment, interrompit-il incontinent, l ne vous suffit pas que je meure par la ruauté de mon destin, & par l'injusti-e des hommes qui m'ont enlevé tout e qui pouvoit m'attacher à la vie, si ous n'y ajoutez cette vaine compassion, our me faire mourir avec plus de re-gret ? Si tel est votre dessein, vivez con-ente, vous ne sçauriez me desirer plus le mal, que j'en ressens ; & si ce ne l'est pas, ne me parlez plus de pitié, de re-mede, d'esperance. » A ces mots, quoi-elle s'efforçât de le retenir, il sortit de chambre.

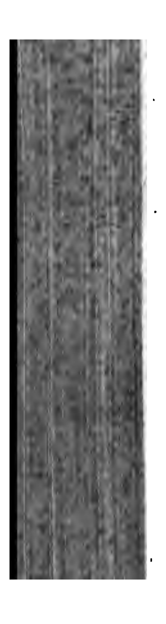
Il étoit déja tard, & le bal étant fini hacun se retira, après que l'on eut mis,



Cleontine voulut l'éveiller ,
forts furent inutiles;elle le pr
mais elle le trouva si froid ,
toute effrayée : » O Dieux ,
» mort ! » A cette voix,des pa
lydon accoururent , & le v
état , elles poussérent de si gr
tout le voisinage y vint en fo
rentrant dans la maison
crioient de toute leur force
étoit mort. Thamyre aussit
porte , il apprend enfin que
plus. Il l'aimoit comme son
si touché qu'à peine on l'eut
qu'il demeura sans poux ; &
soins de Celidée , il auroit s
Qui eût vu Celidée fondant e
visage de Thamyre, lors qu'il
tre ses bras, sans être touché d

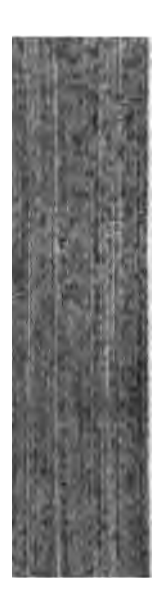
alydon repoussoit doucement Celidée, & recevoit froidement ses baisers. Il demandoit sans cesse des nouvelles de Calydon, & voyant qu'il n'en pouvoit avoir de bonnes : » Il faut, dit-il, que je le voye, » & si mon bonheur l'a fait mourir, il faut » que son déplaisir m'ôte la vie à mon » tour. » Il se leve brusquement, & court demi nud au lieu où Calydon étoit étendu comme mort. Dès qu'il l'apperçoit, il se laisse tomber, & donne du front contre une pierre que l'on avoit mise sous la tête du berger : le sang tombe à gros bouillons, & il demeure évanoui.

Ceux qui étoient autour de Calydon crurent que la blessure étoit legere, & si Thamyre n'avoit resté long temps sans mouvement, ils ne s'en fussent apperçus que bien tard. A ce spectacle digne de compassion, les cris redoublent ; mais quelle devint Celidée quand on lui apporta son époux, & Calydon comme s'ils étoient morts ! Il arriva que Calydon revint de son évanouissement, pendant qu'on le transportoit dans une chambre. Lors qu'il se vit couvert du sang de Thamyre, il ne sçavoit que penser ; mais lors qu'il apperçut Thamyre sans sentiment & blessé à la tête, il demanda qui étoit le meurtrier, & se leva furieux dans le dessein de le tuer, quel qu'il fût ; mais ses proches lui ayant fait enten-



Cependant Thamyre recon
noiſſance, après qu'on l'eut p
qu'il put parler, il demanda
corps de Calydon. Calydon,
vieux myre qui l'avoit panſ
mieux que vous. » O dieu, d
» ſi ce que vous dites eſt verit
» puiſſe le voir ! » Calydon
avoit la même impatience : &
tre leur eſprit, les myres crur
loit leur procurer ce plaiſir m
rent donc venir Calydon; celu
apperçoit Thamyre, ſe jette à
& lui demande pardon. » Excu
» mon pere, le peu d'empire
» moi, j'ai fait tout ce que j
» vous le cacher, j'ai ſouhaité

Mon fils, dit Thamyre en lui tendant
: main, leve-toi, viens m'embrasser;
Celidée avoit pu être à toi, sois per-
ıadé que je n'aurois point voulu la pos-
:der. Et si sa volonté pouvoit changer,
ɔis certain que la mort me seroit agréa-
le, pourvu qu'elle te rendît heureux.»
même temps s'adressant à Celidée: » Et
ous ma fille, continua-t'il, qui voyez
ɔmbien Calydon vous aime, ne chan-
erez-vous point à son égard? Celidée
st-elle donc née pour faire mourir Ca-
ydon, & Thamyre d'amour & de re-
rets?» Celidée toute en pleurs vouloit
ondre, lors que Calydon reprit la pa-
e: » Il faut, mon pere, se resigner à la
olonte du ciel, & à celle de Celidée;
n'est pas raisonnable que pour le plus
ıalheureux des hommes Celidée & Tha-
ıyre changent de fortune. Pour moi je
rens les dieux à témoin que je veux me
ɔumettre à ce qu'ils ont ordonné par la
ouche de la nymphe.
Que signifient donc ces pleurs, ces éva-
ıouissemens, dit Cleontine? Ils prou-
ent que je suis homme, dit Calydon;
nais comme les myres ne retirent point
eurs mains de la blessure, quoique le
nalade fasse des cris, vous ne devez
ɔas laisser d'executer les ordres de Thau-
:ates; & toute la faveur que je vous de-



» faut pas que nous contreve
» lonté de Thautates, ni que
» tion mutuelle devienne inu
» Calydon, il n'eſt pas raiſon
» te conſumes de la ſorte : viv
» donnez-moi ſeulement qu
» & vous verrez que je vous
» pos à tous deux.

A ces mots, reprenant ſes
conjure Thamyre de la diſpenſ
ques nuits de coucher auprès
d'achever ce qu'elle avoit pro
myre qui auroit donné ſa vie
ver celle de Calydon, lui acco
le ſouhaitoit. Calydon fit dreſſe
la chambre de Thamyre, & ne
l'abandonner ; d'un autre cô
étoit ſi touché de l'affection q

ant que sa beauté étoit l'occasion du divorce entre Thamyre & Calydon, elle crut qu'en se défigurant elle remettroit l'esprit de celui-ci, & qu'elle prouveroit que jamais elle n'avoit consenti à ses extravagances. Elle s'adresse donc à la mere de sa nourrice, & lui fait entendre qu'elle veut se venger d'une voisine qui l'a outragée : » Je ne veux point, dit-elle, lui ôter la » vie, ma haine ne va pas jusqu'à la mort; » mais enseignez-moi quelque herbe qui » lui gâte absolument le visage. » Cette femme qui aimoit Celidée, comme si elle l'avoit nourrie, lui répondit sagement qu'elle devoit pardonner, & laisser à Hesus la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu.

Mais Celidée insista, elle la conjura par toute l'amitié qu'elle lui portoit de satisfaire à sa demande; celle-ci prit quelques jours pour y penser; & le terme expiré, elle en voulut encore autant. Celidée qui connut qu'elle l'amusoit, feignit de la croire, & cependant elle resolut de son côté de faire ce qu'elle croiroit plus convenable à son dessein. Il arriva par malheur qu'entrant chés Cleontine qui étoit encore au lit, elle prit son diamant; car vous sçavez, madame, que toutes nos druides en portent un au doigt, comme le symbole de leur consecration à Thautates. Cleontine

s'en apperçut : » Ma fille, lui dit-elle, vou-
» driez-vous porter cette bague aux mê-
» mes conditions que moi ? Je ne souhai-
» terois rien tant, répondit Celidée, je sa-
» tisferois ainsi Thamyre & Calydon, car
» ils sont si religieux que si j'étois une fois
» consacrée à Thautates, ils croiroient
» commettre un crime, en me détournant
» de son service. L'amour, dit Cleontine,
» est plus fort que le devoir, & que la reli-
» gion ; mais dites-moi comment vous sa-
» tisferiez Thamyre & Calydon ; vous ne
» pouvez être qu'à Thamyre, puis que
» vous êtes sa femme, & quand vous au-
» riez le désir de vous consacrer à Thau-
» tates, vous auriez besoin de son consen-
» tement; d'ailleurs il me semble que Tha-
» myre & Calydon vous perdant, ils se-
» roient mécontens l'un & l'autre, puis
» qu'ils vous aiment tous deux. Ma mere,
» répondit Celidée, le dieu qui me fit pro-
» mettre pour adoucir leurs ennuis, ce
» que vous me demandez, ne laissera point
» son œuvre imparfaite. » Alors s'étant mis
sans y penser la pointe du diamant dans
la main, elle se mit à crier ; & Cleontine
lui demanda si elle ne s'étoit point blessée.
» Ce n'est rien, répondit Celidée, quoique
» la douleur m'ait arraché ce cri. Vous vous
» trompez, dit Cleontine, en lui prenant
» la main, vous êtes marquée pour votre

ie. La marque demeure toujours, dès u'il est sorti du sang de la blessure ; c'est our cela que je laisse mon diamant, uand je me couche.

La jeune bergere fut ravie de ce qu'elle noit d'apprendre. Quelle resolution, .dame, est celle que je vais vous racon- ! Il y avoit déja quelques jours que .amyre commençoit à sortir. Celidée n'attendoit que sa guerison, pour ac- nplir la promesse qu'elle avoit faite à amyre & à Calydon, leur dit que le len- main ils seroient contens tous deux. Dès soir elle déroba la bague de Cleontine, feignant de s'aller coucher, elle entra ns un cabinet où elle avoit coutume de abiller, & fermant la porte elle se mit vant le miroir qu'elle ne consultoit gue- qu'aux jours solemnels, ou dans les fê- publiques. „ Miroir, dit-elle, je te de- nandois autrefois conseil pour me rendre plus belle, les temps sont bien changés : Je viens maintenant pour sçavoir com- nent je me priverai de cette beauté que 'ai tant cherie. „ Puis demeurant quelque nps sans parler, & considerant la juste oportion de ses traits, l'éclat de son nt, la douceur & la vivacité de ses yeux, graces de sa bouche : „ Je vous entens, lit-elle ; mais helas, vains agrémens de quoi me servez-vous, si je ne puis être



„ On m'adoroit belle ; laide
„ sera. Non, non ; une action
„ dinaire me fera plus tôt ad
„ leurs cette beauté dont no
„ dolâtres, combien de lunes
„ rois-je la conserver ? L'âge
„ malgré moi, ne vaut-il pa
„ je la sacrifie volontairemen
„ Thamyre que j'aime, que
„ & à celui de Calydon, qu
„ pour moi a rendu si malheu
„ peut-il m'en arriver ? que T
„ me ne m'aime plus ? Mais
„ n'est fondé que sur ma bea
„ nouiroit bientôt avec elle
„ bonnes qualités qui l'ont a
„ il devra m'estimer davanta
A ces mots, (quelle actio
entendre, madame,) Celidé

ſentir. Cependant elle ſe coucha, com-
ſi de rien n'eût été. Le lendemain, dès
e tout le monde fut éveillé, Cleontine
nnée qu'elle dormît encore, & crai-
ant qu'elle ne ſe trouvât mal, vint dou-
nent la voir, mais quand elle l'apperçut
ıte couverte de ſang, elle jetta un grand
, ne doutant point qu'elle ne fût mor-
On accourut; elle tenoit Celidée entre
bras, & lui donnoit mille baiſers. » O
lieux! diſoit-elle, quelle main barbare
'a miſe dans l'état où je te vois? » En pro-
:ant ces paroles, elle redoubloit ſes ca-
ſſes, & s'abadonnoit à toute ſa douleur.
:lidée la ſupplia d'une voix baſſe de la
ſſer tranquille: » Vous ſçaurez qui m'a
:raitée de la ſorte, diſoit-elle, quand
Thamyre & Calydon ſeront arrivés. »
On envoya incontinent chercher des my-
s, & preſqu'en même temps Thamyre
erti de ce qui ſe paſſoit, accourut dans
chambre de Celidée. » Eſt-ce Celidée,
dit-il, que je vois en cet état? Quel monſ-
tre, quel tygre alteré de ſang a pû exer-
cer une pareille cruauté! Ami Thamyre,
répondit Celidée, en ſe tournant douce-
ment vers lui, conſole-toi, ſi tu as per-
du la beauté de Celidée, elle t'a conſer-
vé les mêmes ſentimens; & ſi tu me pro-
mets de n'en point tirer vengeance, je
t'en nommerai l'auteur. » Calydon qui

survint, empêcha Thamyre de répondre. On l'entendoit jurer par Hesus & par Hercule, que quiconque avoit outragé Celidée mourroit avant la nuit. » Craignez » d'être parjure, dit-elle. Comment, re» prit Calydon, je jure encore par Hesus, » que dans ma fureur je n'excepterai que » Thamyre. » Il voulut en même temps lui baiser la main; mais le repoussant un peu: » A qui, dit-elle, Calydon, pensez» vous baiser la main? Regardez-moi, » vous verrez que je ne suis plus cette Ce» lidée, dont vous estimiez tant la beauté.»

Le berger transporté de fureur n'avoit point encore jetté les yeux sur elle; mais quel fut son étonnement, quand il la vit si défigurée! Ne pouvant en soutenir la vue, il se mit la main sur les yeux. Celidée dont le courage paroit incroyable, en sourit, & tendant la main à Thamyre: » Ami, lui » dit-elle, ne serez-vous pas bien satisfait » de me posseder seul, sans que personne » envie votre bonheur? Aurez-vous hor» reur de moi, quand vous considererez » que je ne suis en cet état, que pour être » à vous seul? Je ne le croi pas, Thamy» re, & je me flatte que vous aimiez dans » Celidée autre chose que sa beauté. Vous » desirez sçavoir qui m'a outragée de la » sorte? Sçachez, Thamyre, que c'est Ca» lydon; & vous Calydon, ajouta-t'elle,

» sçachez que c'est Thamyre. » A ce discours les deux bergers furent interdits ; & Thamyre voulant l'interrompre, elle continua ainsi, en adressant la parole à tous ceux qui étoient presens. » Personne n'i-
» gnore ici combien Thamyre m'a aimée
» dès l'enfance ; or cet amour fut recipro-
» que, je l'aimai, dès que j'en fus capable,
» & nous avons vêcu heureusement jus-
» qu'au jour funeste, où Calydon jetta les
» yeux sur moi. Thamyre peut mieux le
» raconter que moi ; mais nous pourrons
» bien dire l'un & l'autre que jamais ber-
» ger ne fut plus aimé que Thamyre, ni
» bergere plus cherie que Celidée. La ma-
» ladie de Calydon, & la cession que Tha-
» myre lui fit de moi, firent presqu'éva-
» nouir ce bonheur. Il est vrai qu'après
» avoir long temps supporté la froideur de
» Thamyre, & l'amour de Calydon, je
» conçus contr'eux une vive colere : & cer-
» tes elle me sembloit fondée, puis que Ca-
» lydon m'avoit fait perdre Thamyre, &
» que Thamyre m'avoit injustement cedée
» à Calydon. Mais quand je lui fus rendue
» par le jugement de la nymphe, je reso-
» lus de me conformer à ce jugement ; je
» pensai que Thautates m'avoit parlé par
» sa bouche. Helas dans le temps que je
» croyois Calydon gueri de sa folle ardeur,
» je le vois qui se desespere, & qui veut

» se donner la mort ! D'un autre côté Tha-
» myre sensible au déplaisir de Calydon,
» en me laissant seule la nuit même de no-
» tre mariage, montra bien que l'amitié
» chés lui l'emportoit sur l'amour. Peu de
» temps après on me les apporte comme
» morts ; & s'ils n'étoient revenus, je ne
» sçais à quoi je me serois déterminée. Mais
» considerant ce qui s'étoit passé, j'invo-
» quai Tharamis, je le suppliai de m'éclai-
» rer sur ce que je devois faire, il m'ins-
» pira ce que vous allez entendre.

» Compte, me dit Tharamis, que Ca-
» lydon ne cessera point de t'aimer, que
» tu ne cesses d'être belle, & que Thamy-
» re ne peut être heureux, tant que Caly-
» don sera tourmenté de la sorte. Que fe-
» ras-tu donc, Celidée ? c'est ta beauté qui
» cause leur dissension, que ne t'en prives-
» tu volontairement ? Ne crains rien, c'est
» ta personne qu'aime Thamyre, il ne ces-
» sera pas de t'aimer, quoique tu cesses d'ê-
» tre belle ; au lieu que Calydon n'aime
» que ta beauté. Voilà, bergers, quelle
» fut la secrete inspiration du dieu. Je cher-
» chois les moyens de la suivre, quand
» Cleontine m'apprit que les blessures du
» diamant sont incurables. J'ai donc fait à
» votre satisfaction un sacrifice de ma beau-
» té. Mais Thamyre, cesserez-vous d'ai-
» mer Celidée, parce qu'elle n'a plus les

„ mêmes agrémens, & qu'elle s'en eſt pri-
„ vée pour éteindre les deſirs de Calydon,
„ & n'être qu'à vous ſeul ? „ Celidée finit de la ſorte, laiſſant tous ceux qui l'écoutoient dans un ſi grand étonnement, qu'à peine pouvoient-ils croire ce qu'ils voyoient.

Je ne vous dirai point quels furent les reproches de Calydon, le déplaiſir de Thamyre, & les regrets de tous ceux qui conſideroient Celidée. Les myres jugerent qu'elle reſteroit toute la vie défigurée, & Calydon en la voyant ſi difforme oublia ſa paſſion, au lieu que Thamyre continua toujours de l'aimer.

„ Voilà, dit Leonide, une action bien
„ généreuſe, & qui me cauſe bien de la
„ joye ; car Celidée m'eſt unie par les liens
„ du ſang. Dieu la rende auſſi heureuſe
„ avec Thamyre, que Thamyre doit eſtimer
„ ſa vertu. „ Or, continua Lycidas, Thamyre qui croit qu'il n'aura point d'enfans, veut que Calydon épouſe Aſtrée ; & pour y faire conſentir Phocion, il offre tous ſes troupeaux & tous ſes paturages. Aſtrée, qui depuis la perte de Celadon a juré de n'aimer jamais rien, répond à Phocion, lors qu'il la preſſe, quelle veut finir ſes jours parmi les veſtales ; & je dois en parler ſecretement à Chryſante. „ Penſez-
„ vous, dit Leonide, qu'elle la reçoive

„ ſans le conſentement de ſes parens ? Si
„ on la refuſe, dit Lycidas, elle eſt reſo-
„ lue de mourir. Je conçois maintenant,
„ dit Leonide, qu'elle eſt veritablement
„ affligée.

„ Mais, ajouta Leonide, qui eſt la ber-
„ gere contente ? Sçachez, madame, con-
„ tinua-t'il en ſouriant, que c'eſt Phylis.
„ Mais, grande nymphe, ne m'en deman-
„ dez pas davantage. Je m'intereſſe trop
„ à Phylis, repartit Leonide, pour ne pas
„ inſiſter ; après tout, peut-être voulez-
„ vous être diſcret, parce que CELER ET
„ TAIRE eſt une des premieres loix d'a-
„ mour. Ne vous cachez point de moi,
„ continua la nymphe, je ſçais plus de vos
„ nouvelles que vous ne penſez. Croyez-
„ vous que j'ignore que vous aimez de-
„ puis long temps la bergere, & que vous
„ êtes jaloux de Silvandre ? Si vous voulez,
„ je vous dirai des circonſtances telles que
„ vous ſerez forcé d'avouer que j'en ſçai
„ preſqu'autant que vous.

Lycidas entendant la nymphe parler ainſi, devint un peu confus : „ Je crois
„ bien, dit-il enfin, que mes folies vous
„ ſont connues, & que celles que j'ai faites
„ depuis quelque temps, ont plus éclaté
„ que je ne l'aurois voulu ; mais pour vous
„ témoigner ma confiance, je vous dirai
„ des faits que vous ne ſçauriez avoir ap-

„ pris des bergeres, puis qu'ils sont ar-
„ rivés, depuis qu'elles n'ont eu l'hon-
„ neur de vous voir. Si j'avois le loisir de
„ vous faire ce détail, vous verriez, ma-
„ dame, qu'il y a bien de la difference
„ entre un amant & un homme sage. Vous
„ en avez tout le loisir, dit la nymphe,
„ Adamas, Phocion, & Diamis sont en
„ conversation, je vous jure qu'ils n'auront
„ pas fini si tôt. „ La nymphe vouloit dé-
tourner Lycidas de considerer davantage
Alexis; mais le berger croyant seulement
faire une chose qui étoit agréable à la nym-
phe, reprit ainsi la parole:

„ Vous sçavez, madame, que les entretiens
„ de Phylis & de Silvandre, à l'occasion de la
„ gageure qu'ils avoient faite, donnerent lieu
„ à ma jalousie, ou plus tôt à ma phrenesie,
„ car c'est ainsi que je dois nommer les trans-
„ ports dont j'étois agité. Tout ce que j'ai
„ souffert dans ce temps là est au dessus de
„ toute expression; pour comble de malheur,
„ lors que je ne trouvois point de raisons qui
„ fondassent ma jalousie, je m'en figurois de
„ si bizares, que j'en rougis maintenant. Si
„ Phylis parloit à Silvandre, ses paroles me
„ perçoient le cœur; si elle ne lui disoit rien,
„ je voulois que ce silence fût un effet de sa
„ dissimulation. Si elle me caressoit, je pen-
„ sois que c'étoit pour me tromper mieux;
„ si elle ne me faisoit point accueil, c'est,



» nouvelles amours; si elle é
» qu'il y avoit quelque brouil
» Enfin tout m'offençoit : co
» ai-je souhaité d'être aveu
» point voir, ou de mourir
» vré de ce tourment ! Juge
» mon mal étoit parvenu ,
» d'aimer Phylis, je la haissc
» ce déplorable état, lors qu
» rent pitié de moi.

Il y a quelques nuits que
tant endormi dans un bois
ple de la bonne déesse, il tr
veil une lettre dans sa main.
ne la crurent de Celadon,
prendre de ses nouvelles a
voit trouvée, elles le prierer
duire ; ce qu'il fit. Mais la
venue, elles ne purent retr

e qui en fut détournée par la presen-
: Pâris. Pour moi j'allai au carrefour
otre hameau, d'où à la faveur d'un
on, l'on peut sans être vu voir tous
qui passent. Je m'y endormis, & je
i'éveillai que tard. Avant que de me
er, je voulus voir qui étoit dans la
:ie, afin d'éviter la rencontre de Phy-
Je l'apperçus avec Astrée, elles ve-
nt prendre le frais en ce lieu. D'un au-
:ôté je vis Silvandre qui les suivoit,
ant, à ce que je crois, que Diane ne ta-
it pas à venir les trouver. La curio-
me fit cacher de nouveau sous le buis-
; mais Silvandre voulant se mettre au
eu d'elles, Phylis se retira. J'entendis
s qu'Astrée l'appelloit, & que Silvan-
la supplioit de venir; cependant elle ne
oit point. Silvandre ne put s'empê-
: de rire, & Phylis qui l'entendit:
lvandre, lui dit-elle, ces façons ne me
nviennent point, croyez que je m'en
:ngerai dans l'occasion. „ Et le berger
:inuant à rire: » Poursuivez, ajoutoit-
le, ne cessez point de m'offenser. Je
aurois jamais cru, interrompit Astrée,
ue Silvandre que j'ai toujours connu
discret en usât de la sorte avec une
:rgere. Et vous aussi, belle Astrée, vous
es contre moi, répondit Silvandre? j'es-
:rois que vous prendriez mon parti;

„ mais je veux bien que vous soyez juge „ de notre differend, pourvû qu'elle vous „ expose le sujet qu'elle a de se plaindre „ de moi. Sçavez-vous, dit Phylis, ce que „ je desire de vous ? c'est que vous ne son- „ giez pas à moi, lors même que vous me „ verrez. Que nous differons tous deux, „ répondit le berger ! Et moi je veux dire „ des choses qui vous feront juger que „ Silvandre vous est peut être plus acquis „ que vous ne pensez. „ Alors se tournant vers Astrée, il la supplia de faire asseoir Phylis, & quand elle se fut assise, sans lui répondre, il recommença de la sorte :

„ Je crois, Phylis, que vous n'ignorez „ pas que j'ai entendu parler de l'amitié „ qui est entre vous & Lycidas. Et pour „ ne vous point tenir en suspens, c'est de „ votre bouche même & de celle de Lyci- „ das que je l'ai appris. Rappellez-vous, „ bergere, l'entretien que vous eûtes avec „ Lycidas, lors qu'ayant commandé à „ Hylas de vous raconter ses avantures, „ vous allâtes avec Astrée le long du bois. „ A ce mot elles rougirent, & Silvandre reprenant la parole : „ Il suffit que vous sça- „ chiez, Phylis, que je suis instruit de „ la jalousie de Lycidas, & des causes „ de cette jalousie. Pourquoi donc, dit „ ma bergere, avez-vous pris plaisir „ à nous tourmenter Lycidas & moi ? Ber-

gere, répondit-il, vous m'avez plus d'obligation que vous ne pensez. Que voudriez-vous que je fisse ? M'éviter, repartit, Phylis. Je ne le pouvois, répondit Silvandre, puis que j'avois entrepris de servir Diane, & que vous étiez toujours auprès d'elle ; mais helas, que cette gageure me coutera cher ! Car au lieu de feindre, j'ai aimé serieusement.

O, madame, que ces paroles me causerent de joye ! „ Comment, dit Leonide, est-il bien vrai que Silvandre aime Diane ? „ Elle ne l'ignoroit pas, mais à cause de Pâris elle vouloit en être plus instruite. „ Madame, répondit-il, n'en doutez point : une autrefois je vous en dirai davantage ; mais je vous raconterai seulement aujourd'hui, comment je me délivrai de ma jalousie. » J'entendis donc que Silvandre continuoit ainsi : „ Ne pouvant „ vous éviter à cause de Diane, que pouvois „ je faire ? Vous deviez vous conduire avec „ plus de circonspection, répondit Phylis, „ en presence de Lycidas. Mais, dit Sil- „ vandre, lors qu'il devint jaloux, vous ne „ vous en apperçûtes pas vous même ; & „ lors que sa jalousie eut fait des progrès, „ si je m'étois retiré de vous, qu'eut-il pen- „ sé ? Croyez, Phylis, qu'il étoit plus con- „ venable que je vêcusse avec vous com- „ me j'avois commencé ; puisqu'il a dû



Pour moi j'étois si content d
que je ne sçavois comment
joye. Enfin m'adressant à Phy
„ gere, lui dis-je, si votre an
„ cedé à ma jalousie, j'esper
„ phera encore de votre ressei
„ ci ce même Lycidas qui v
„ lement offensée par ces i
„ çons ; mais le voici qui vo
„ pardonnez-lui seulement
„ met à tout ce qu'il vous p
„ ner. „ Phylis tourna la têt
té, mais tenant les yeux bai
me elle ne répondoit rien, S
la parole : „ Bergere, lui d
„ Lycidas jaloux sans fonde
„ verrai-je plus vindicative
Il n'est plus temps de co

ycidas, me dit-elle, vous m'avez tellement offensée, qu'il me sera bien dif-:ile de n'en pas conserver long temps souvenir. Cependant puis qu'Astrée : veut ainsi, je vous pardonne, mais je ıre que si vous retombez dans la mê-ıe faute, vous perdrez pour toujours ıon affection. „ Puis élevant sa voix: ·vez-vous bien pû, continua-t'elle, dou-er si aisément de ma bonne volonté? l'avez-vous connue si legere que vous Lussiez penser que je recevois tous ceux ui me regardoient.

, C'est assés, ma sœur, interrompit As-rée, vous ne pouvez lui faire de repro-:hes si cruels, qu'il ne les ait merités. Mais souvenez-vous que c'est ce Lycilas à qui vous avez donné de plus grandes preuves d'amitié que celle qu'il vous lemande. Je veux, répond Phylis, après avoir gardé quelque temps le silence, je veux bien oublier sa faute, pourvu qu'il ne me donne jamais lieu de m'en souvenir.

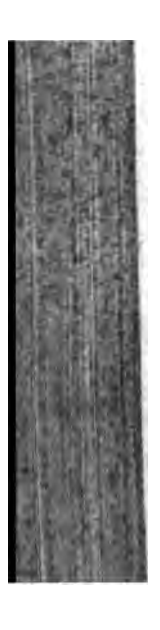
Voilà, madame, comment je fus gueri, : comment je me suis reconcilié avec Silandre, qui est maintenant celui de tous es bergers que j'aime le plus. „ Ne crai-, gnez-vous point, dit Leonide, qu'il ne , vous donne encore de la jalousie? Cela , pourroit être absolument, répondit Ly-



humeur agréable, mettoi
pour lui donner de l'amou
si bien, que le berger s'éc
en frappant des mains : „ C
„ le Phylis, la nymphe vo
„ conquête ; & tout ce que
„ vous donner le congé qu
„ moi. „ Silvandre & Co
donner occasion de comm
discours agréables prirent l
lis : „ Quoi berger, lui dit
„ quittez ainsi la belle Ph
„ n'est-elle pas aussi belle
„ pondit froidement Hyla
„ repartit Corylas, Phylis
„ de beauté. J'en conviens
„ las, mais elle en a moins

nent au but ? J'ai dessein de m'attacher à la parfaite beauté, je l'ai cherchée jusqu'ici ; je la trouve dans Alexis, & je m'y tiens. Berger, interrompit Alexis, considerez quel est votre engagement ; & combien il me seroit douloureux si vous veniez à me quitter ; ce seroit une preuve que vous n'auriez point trouvé en moi ce que vous cherchez, & que vous y trouvez selon vous.

Cependant Adamas entretenoit Phoon, Diamis & Tyrcis, n'oubliant rien ur les amuser, soit qu'il estimât leur rtu, soit qu'il eût resolu de faire épou Astrée à Celadon. Et comme Tyrcis oit étranger, il lui proposa de visiter sa aison. Il le prit donc par la main, & argea Pâris de conduire Hylas & les au:s bergers, s'ils avoient la même curioé que Tyrcis. Hylas donna la main à Ale:, & tous ensemble ils suivirent Adamas. s entrerent dans une galerie d'où l'on oyoit d'un côté la plaine, & de l'autre les ontagnes. Elle étoit ornée des portraits divers souverains ; la voute brilloit d'or d'azur. Hylas que la beauté seule attioit, fixa ses regards sur un tableau qui presentoit deux princesses : „ Voilà, dit-il deux têtes charmantes, „ Adamas l'enndant prit la parole : „ C'est la sage Placidie fille du grand Theodose, & Eudoxe



HISTOI[...]
DE PLACIDI[...]

APrès la mort de Theod[...]
Placidie demeura entre [...]
son frere Honorius, & lui sou[...]
Stilicon. Ce ministre ambitie[...]
affecter la souveraineté, & p[...]
la grandeur qu'il desiroit, il s[...]
cuter par la ruse ce qu'il ne po[...]
ter par la force. Il porta donc
point son autorité, puis il v[...]
mir en donnant sa fille à Hon[...]
tiqua ensuite des intelligences
tous les ennemis de l'empire.
les goths, les francs, les bourg[...]

qu'Honorius ne pouvant lui resister fut obligé de lui demander la paix. Stilicon mécontent du traité fit charger Alaric dans sa retraite ; & quoiqu'Honorius en le faisant mourir eût assés montré qu'il n'avoit point de part à cette perfidie, Alaric vint assieger Rome, & la saccagea entierement.

Ce qu'il y eut de plus déplorable fut le sort de Placidie ; elle devint la captive de ces barbares ; & si Ataulphe prince du sang d'Alaric, épris de sa beauté, n'eût resolu de l'épouser, elle auroit perdu la vie. Il l'épousa en effet avec la permission d'Alaric, & par là dieu fit bien connoître qu'il avoit compassion de Rome, puisqu'elle eût été rasée sans cette alliance. Mais dès qu'Ataulphe se vit le maître, il reprit le chemin de Rome dans le dessein de la bruler ; il lui sembloit que tant qu'elle subsisteroit, il y auroit toujours des empereurs, & ce nom lui étoit odieux. La sage Placidie découvrit bientôt son dessein ; & pour l'en détourner, elle s'abandonne à la tristesse, elle verse incessamment des larmes. Ataulphe qui l'aimoit éperdument, ne put la voir en cet état, sans lui demander le sujet de son affliction. „Prince, lui dit-„elle, j'ai tenté envain de te cacher mes „déplaisirs, mais ne pouvant arrêter les „maux qui menacent ma patrie, souffre „du moins que je les pleure. Tes armes,



„ quand une ville déja ſaccag
„ deroit encore, ces choſes ſo
„ gnes de la grandeur de ton
„ la gloire ? mais quelle gloi
„ ajoutée à la tienne ? Et y e
„ maſſacrer un peuple ſoumis
„ ſement de ta domination ? I
„ de l'Italie ne feroit que t'att
„ du ciel & de la terre. Ne te
„ plus avantageux de vivre
„ telligence avec mes freres ?
„ tu choiſie que pour les haï
„ patrie, & mettre mes proch
„ vité ? Quelles funeſtes nôce
„ miennes ! & plût à dieu qu
„ ma ville fut priſe, eût été l
„ ma vie ! „ A ces mots elle

Ataulphe fait la paix avec Honorius, & quittant l'Italie, il s'en retourne dans les provinces qui avoient été abandonnées à Alaric. Mais ses sujets qui ne respiroient que la guerre, le firent enfin mourir dans une sedition. La mort du roi n'abattit point le courage de la généreuse Placidie ; elle fit élire un grand prince d'entre les gots sur qui elle comptoit ; il s'appelloit Sigeric. Celui-ci reconnoissant l'obligation qu'il avoit à la sage Placidie, fit alliance avec les empereurs romains, ce qui le fit massacrer aussi comme Ataulphe. Après Sigeric, elle fit élire Wallia sage & grand capitaine. Celui-ci pour éviter le malheur des deux rois qui l'avoient précedé, feignit d'abord qu'il étoit le plus grand ennemi de l'empire, & de la sage Placidie. Il déclare la guerre à son frere, & l'empereur averti sous main publie qu'il prépare contre les goths une armée nombreuse. Les goths furent tellement épouvantés de ces bruits, à l'aide de Wallia, qu'ils demanderent la paix ; elle fût conclue, & l'Italie assûrée enfin du côté des goths. Placidie voulut s'y retirer ; on la reçut comme un grand capitaine, à qui l'on auroit décerné tous les honneurs du triomphe ; & son frere Honorius resolut de la marier avec Constance qu'il vouloit associer à l'empire, afin de laisser Placidie après lui mai-

tresse des états qu'elle avoit conservés si long temps, & avec tant de prudence.

Honorius, après avoir donné sa sœur à ce vaillant capitaine, l'envoye en Espagne avec une grande armée contre les alains, les sueves, & les vandales qui l'occupoient presque entierement. Constance vainquit d'abord les alains, dont il tua le roi nommé Acaces , & soumit ensuite les sueves. Il auroit chassé de la Betique les vandales sans un certain Actolus qui s'étoit revolté à Rome, pour se faire déclarer empereur, & qui fit abandonner l'Espagne à Constance, pour venir combattre ce seditieux. Il vint donc à Rome, le prit, & l'enferma dans l'Hippodrome. Pour prix de tant de succès Constance est associé à l'empire, & déclaré auguste; & la fortune mettant le comble à ses faveurs, lui donne deux enfans de sa chere Placidie, Valentinien & Honorique. Voici le portrait du premier vis à vis d Eudoxe sa femme, & celui d'Honorique auprès d'Attila qu'elle suivit en Pannonie, après l'avoir épousé.

Cependant Constance vint a mourir dans le temps même qu'il assembloit une grande armée pour soumettre entierement l'Espagne. Il y avoit alors dans l'armée un sage & vaillant capitaine nommé Ætius, dont nous en particulier, & tous les gaulois en général ne peuvent assés se louer.

a fait long temps la guerre dans les pro-
ıces voiſines , ſans que nous ayons reçu
ſes armes la moindre incommodité; c'eſt
ur cela que j'ai été curieux d'avoir ſon
rtrait. Je l'ai mis auprès d'Attila ce fleau
Dieu qu'Ætius chaſſa des Gaules. Ho-
rius jetta les yeux ſur lui pour achever
ntrepriſe d'Eſpagne, & cela par l'avis de
acidie.

Ætius voulant paſſer en Eſpagne, trou-
que les bourguignons tentoient de ſe ſai-
du pays des heduois, & des ſequanois, &
e les francs avoient paſſé le Rhin, pour
tablir dans les Gaules, ſous la conduite
Pharamond leur roi. Il fut donc contraint
leur faire tête, avant que de paſſer ou-
e; à quoi il reuſſit avec tant de bonheur,
l'il renvoya les bourguignons au lieu
où ils étoient partis, & contraignit les
ıncs de repaſſer les rives du Rhin, où ils
tablirent pourtant après pluſieurs com-
ts. Ces victoires affoiblirent Ætius, &
rs qu'ils fut en Eſpagne il trouva que les
rces des ennemis étoient bien ſuperieures
x ſiennes. Il crut devoir temporiſer, &
rien hazarder mal à propos.

Mais Honorius frappé des premiers ſuc-
s d'Ætius, le ſoupçonna de s'entendre
ec les ennemis de l'empire. Ce prince
oit timide, & n'avoit pas la moindre ex-
rience dans l'art militaire; & meſurant

tout aux évenemens heureux de l'empire de Theodose, ou de Constance, il prit ombrage des lenteurs d'Ætius, il le rappella, & lui donna Castinus pour successeur. Castinus étoit ami d'Ætius : celui-ci lui donna les meilleures instructions qu'il put, il lui ouvrit tous ses desseins, & les moyens de les executer. Cependant il revint à Rome, & connoissant la défiance de l'empereur, il se sauva en Pannonie parmi les huns & les gepides ; il choisit cette nation par préference, parce qu'elle étoit à peine connue des romains, & qu'il auroit justifié les soupçons de l'empereur, s'il s'étoit retiré vers les francs, les bourguignons, les goths, ou les vandales.

Placidie ne pouvant souffrir la mauvaise administration de son frere, se retire à Constantinople vers son neveu Theodose. Et comme cette princesse étoit infiniment aimée, & que le jeune Valentinien commençoit à donner de grandes esperances, plusieurs des senateurs & des chevaliers mirent leurs enfans auprès de lui : Ursace entr'autres fils d'un des principaux chevaliers, je nomme celui-ci, parce qu'il vengea dans la suite la mort de Valentinien.

„ Mon pere, interrompit Silvandre, si „ vous parlez de cet Ursace qui tua Maxi„ me, personne n'en peut dire plus de par-

iarités que moi ; j'étudiois chés les
liens, lors que son vaisseau échoua
ne côte, où sans le secours que nous
onnâmes il seroit mort avec Olim-
son ami.
de lui même que je parle, dit Ada-
& je suis persuadé que cette troupe
vie d'entendre ce que vous en sça-
près que j'aurai fini l'histoire de la
acidie. Ætius ne demeuroit pas inu-
Pannonie, il songeoit à la vengean-
i a toujours tant d'attraits. Comme
t un grande reputation, il persuada
l voulut à ces barbares, en leur re-
tant avec quelle facilité ils pou-
entreprendre sur l'Italie, & de quels
ils pourroient s'emparer. Ces peu-
desiroient rien tant que de changer
neure ; déja ils s'apprêtoient de fon-
l'Italie, mais dieu détourna cet ora-
la mort d'Honorius. Ætius en ayant
a nouvelle, changea incontinent de
, & fit entendre à ces barbares qu'il
écessaire qu'il allât à Rome, pour
disposition des esprits.
vint donc, & fit prendre le titre
ereur au premier secretaire d'Hono-
ec qui il avoit toujours été en bon-
elligence, & sous son nom il dispo-
tout. Theodose qui n'approuvoit
ce choix déclare Valentinien empe-

reur d'Occident, & tout de ſuite il envoye ſous la conduite d'Artabure une puiſſante armée en Italie. Artabure avoit une experience conſommée ; mais une tempête le jetta ſur la côte de Ravenne, où ſon vaiſſeau ſe briſa contre un écueil. Tout ce qu'il put faire, fut de gagner le rivage, où il fut arrêté incontinent, & conduit priſonnier à Ravenne. Le reſte de l'armée avoit été écarté en divers lieux. Mais Aſpar fils d'Artabure qui avoit accompagné ſon pere, & qui montoit un autre vaiſſeau, recueillit ce qu'il put de l'armée, deſcendit à terre pendant la nuit, & par une eſpece de miracle il fut conduit dans Ravenne avec toutes ces forces par un acqueduc. Dès que le jour parut, il s'aſſura de la perſonne du nouvel empereur, lui fit trencher la tête au milieu de la place, & délivra ſon pere.

Preſqu'en même temps la ſage Placidie arriva à Ravenne avec le jeune empereur ſon fils ; où peu de jours après tout lui réuſſit au gré de ſes deſirs. Caſtinus venoit d'Eſpagne à grandes journées, ignorant ce qui s'étoit paſſé. Placidie en étant avertie, envoye Artabure pour l'empêcher de joindre ſes forces avec celles d'Ætius. Artabure le rencontre à Verceil, lui donne la bataille, défait ſon armée, & le mene priſonnier à Ravenne. Et comme ſi le ciel eût

voul

ı d'abord affermir l'empire de Valen-
ı, Ætius qui attendoit à Rome les for-
: Castinus,& celles des huns & des ge-
, fut pris par les partisans d'Hono-
& conduit à Ravenne entre les mains
acidie.
ut en cette occasion que Placidie mon-
ut à la fois sa prudence & sa generosi-
u lieu de faire mourir ces deux grands
nes, elle tâcha de les gagner à Va-
ıien : pour Castinus, elle ne l'aimoit
eaucoup, mais elle crut devoir le mé-
: par consideration pour Ætius qui
oit, & dont elle connoissoit le juge-
, l'experience & la valeur. Elle fit
enfermer Castinus dans l'hyppodro-
d'où elle le tira peu de temps après,
obliger davantage Ætius. Elle reta-
celui-ci dans ses premieres charges,
ait ensorte que Valentinien le déclare
ce, & l'envoye dans les Gaules contre
ifferentes nations qui les occupoient.
ıt que de partir il rendit preuve de
lelité, en faisant rebrousser chemin
huns qui venoient en Italie. A peine
arrivé dans les Gaules qu'il délivre
illa que Thieri tenoit assiegée ; puis
ırnant contre les bourguignons, il les
usse dans les limites que l'empereur
avoit assignées. Pour les francs, ne
ant empêcher qu'ils ne fissent quel-



niaine mortelle pour Catinu
sequent pour Ætius, ne put
torité de celui-ci ; il refusa
Rome ; & Placidie envoya c
puissante armée, sous la con
hortius. Elle fut battue par
Sisulphus sage & vaillant c
vous voyez le portrait sous
lentinien, ayant été envoyé à
se saisit d'abord de Cartage
gnit Boniface de se sauver en
Boniface ne s'y trouvant poi
suré appelle Genseric roi des
pour lors occupoient la Be
propose de partager l'Afriq
Genseric accepte ce parti ; il
que avec sa femme & ses en
apprit bientôt à Boniface con

Valentinien y consent, & sur la foi de la paix nouvellement faite avec le vandale, il rappelle le vaillant Sisulphus, pour s'en servir dans l'Italie & dans les Gaules. Mais Genseric ne lui fut pas plus fidele qu'il l'avoit été à Boniface. A peine Sisulphus fut en Italie avec toutes ses legions, que le vandale se saisit de Carthage, & chassa les romains de toute l'Afrique. Il sembla qu'alors dieu voulût transporter les peuples de l'Europe d'une region à une autre region. La domination des vandales commença en ce même temps dans l'Afrique; celle des visigots en Espagne, car ils prirent la place des vandales; celle des anglois dans la grande Bretagne, & celle des francs dans les Gaules. C'est ainsi, sages bergeres, que dieu change comme il lui plait les royaumes & les empires.

Or la sage Placidie, à qui son grand âge ne permettoit plus de soutenir le poids des affaires, resolut de faire épouser à Valentinien la fille de son neveu Theodose; elle l'engagea donc à faire le voyage de Constantinople, où les noces furent célébrées avec une extrême satisfaction pour Theodose & Placidie; pour Theodose, parce qu'il voioit sa fille imperatrice; & pour Placidie, parce qu'elle sentoit bien que cette alliance seroit d'un grand secours à Valentinien contre ses ennemis. En effet Theodose en-

voya avec sa fille Eudoxe une grande armée pour servir Valentinien au besoin, & Placidie mourut presqu'aussitôt que Valentinien fut revenu en Italie.

Adamas finit de la sorte, & tous les bergers admirant la vertu de Placidie consideroient particulierement tous les traits de son visage; mais Alexis qui avoit été frapée de ce que Silvandre avoit dit de la belle Eudoxe, desiroit de sçavoir s'il avoit entendu raconter cette histoire, comme elle l'avoit aprise de la bouche d'Ursace même, ainsi qu'elle avoit commencé de dire à Leonide, lors qu'Adamas les avoit interrompues. Elle pria donc tous bas la nymphe d'engager Silvandre à s'acquiter de sa promesse : qu'aussi bien il étoit tard; & qu'Adamas ne permettroit à ces vieux bergers de partir que le lendemain. Leonide somma le berger de sa parole, & comme il s'excusoit sur le peu de jour qui restoit, Adamas lui répondit qu'il vouloit jouir de leur compagnie pour tout ce jour.

Diamis, Phocion, & Tyrcis firent quelque difficulté; mais Hylas se tournant vers le druide : » Je suis d'avis, dit-» il, que ceux qui voudront se retirer, » se retirent, & qu'il soit permis de de-» meurer à ceux qui le voudront. Pour » moi, ajouta-t'il, je resterai bien volon-

tiers, & ſurtout tant qu'Alexis y reſtera.»
.damas ſourit à ce diſcours. Après avoir
:emercié Hylas de ſa bonne volonté au
om de ſa fille, il ſe tourna vers les au-
:es bergers, & les pria de ſorte, qu'ils ne
urent lui reſiſter davantage. Il fit en mê-
ıe temps apporter des ſieges, & chacun
étant placé, Silvandre commença en
es termes.





L'ASTRÉE DE M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE

SECONDE PARTIE.

LIVRE DOUZIE'ME.

SAge Adamas, & vous grande nymph quoique je paroisse devant vous en h bit de berger, & que je vive dans le h meau de ces bergers qui m'entendent, n'est pas que j'aye été élevé pour mer la vie pastorale. On m'envoya dès l'enf ce aux écoles des massiliens, où je fi mes études, & où j'appris tous les exer ces convenables à un jeune homme. Qu quefois nous nous assemblions sur le b de la mer, où nous prenions differens an semens. Un jour d'été que nous étions c ou six, & que nous avions resolu de n baigner, nous sortîmes de la ville, & p



nant le côté de la Ligurie nous cherchions la pointe d'un rocher d'où nous avions coutume de sauter la tête la premiere. Mais lors que nous quittions nos habits, après avoir monté cet écueil, un orage qui survint nous empêcha de continuer. C'étoit une chose épouvantable, que d'entendre le mugissement de la mer, & de sentir l'èbranlement du rocher. Nous resolumes d'attendre que l'orage fût passé, pour voir si nous ne pourrions point secourir quelque vaisseau surpris de la tempête; & pour nous garantir de la pluye, nous nous cachâmes dans le creux du rocher, où nous avions accoutumé de mettre nos habits, quand nous nous baignions. Bientôt l'orage s'étant dissipé, nous remontâmes sur le haut de l'écueil, & quelqu'un de nous s'écria dans le moment : » Voiçi deux vaisseaux que le vent brisera contre notre » rocher, si dieu ne les favorise. „ Le vent étoit si impetueux, que ces vaisseaux furent bientôt à laportée denotre vue. Ils n'avoient plus ni voiles, ni antennes, ni mât. Le vent nous apportoit les cris de ceux qui étoient à genou sur le tillac & sur la poupe, élevant leurs mains au ciel. Un tourbillon les poussa heureusement contre notre rocher, où ils se briserent. Les uns en voulant prendre le rocher tomboient dans la mer, les autres nageoient sur des plan-

ches ; mais la plûpart ſe noyerent. Ce qui excita davantage ma compaſſion, ce fut des femmes, qui n'avoient d'autre reſſource que leurs cris ; je me deshabillai à l'inſtant, & je ſautai dans la mer.

Lors que je fus revenu ſur l'eau, j'apperçus deux femmes que leurs robes ſoutenoient encore un peu, & qui ſe tenoient embraſſées. J'en pris une par les cheveux, & je les tirai toutes deux à bord ; enſuite je courus à deux hommes dont l'amitié m'avoit attendri ; l'un d'eux ſçavoit nager, & portoit l'autre ſur ſon dos ; déja ils s'étoient enfoncés pluſieurs fois ; mais enfin en leur donnant de temps en temps du pié, je les pouſſai contre terre. Mes compagnons imitant mon exemple en ſauverent pluſieurs. Pour moi je crus devoir prendre un ſoin particulier de ceux que j'avois ſauvés du naufrage. Ils nous demanderent nos noms, & quand je leur eus appris que je me croyois ſeguſien : » Ciel, s'écria l'un d'eux, „ les ſeguſiens ſont deſtinés à nous conſerver la vie. „ Nous allâmes dans la ville voiſine leur chercher des habits ; & ces deux hommes furent reçus humainement en diferentes maiſons. J'emmenai chés moi les deux que j'avois ſauvés, & parce qu'ils ne vouloient point quitter les deux femmes qui me devoient auſſi la vie, je les conduiſis chés un riche bourgeois, avec qui j'a-

; une étroite familiarité, & que je con-
sois humain & genereux. L'un de ces
ımes s'appelloit Ursace, & l'autre
'mbre, tous deux des meilleures mai-
s de Rome. Ils y envoyerent inconti-
t pour avoir de l'argent & des dome-
ues ; cependant ils ne vouloient point
je les quittasse ; j'en étois ravi, parce
leur conversation étoit extrêmement
éable. Un jour enfin que j'étois seul
s leur chambre, je les suppliai de me
:, pourquoi, lors qu'ils avoient sçu
: j'étois segusien, ils avoient dit que
segusiens étoient destinés à leur sau-
la vie. Le plus âgé me répondit ainsi :

HISTOIRE
:UDOXE, DE VALENTINIEN, ET D'URSACE.

Ilvandre, il est bien juste que vous sça-
chiez à qui vous avez sauvé la vie ; &
ıs aurions prévenu vos desirs, si nous
vions interêt à n'être pas connus. Mais
:ès ce que vous avez fait pour nous,
us sommes en droit de compter sur vo-
discretion.

Sçachez donc que le jeune Theodose
ɔusa Eudoxe fille de Leontius Philoso-
e Athenien, à cause de sa beauté & de



Placidie pour être nourri av
me plusieurs autres enfans
& des senateurs romains ;
quitta l'Italie, j'avois conç
chement pour Valentinien,
goût pour moi, que nous
nous séparer.

L'empereur Theodose ref
sa fille à Valentinien, & l'e
mort d'Honorius qui n'avo
fans. La sage Placidie sent
mariage étoit avantageux à
toute belle qu'étoit Eudox
mais l'aimer ; cependant p
plaire à Placidie, il resolut d
moi, je l'avouerai, j'en d
reux, que je n'ai pû romp

ore qui ſçavoit la volonté de Theodoſe, in d'écouter Valentinien, le rebuta peut tre avec trop de rigueur, & lui déclara ue s'il perſiſtoit, elle en avertiroit Theoofe & Placidie. Ce jeune Prince, pour ne eur point déplaire, cacha ſi bien ſes deirs, qu'Eudoxe & moi fûmes les ſeuls qui ous en apperçûmes.

Cependant mon affection croiſſoit de our en jour, & je ne perdois pas une occaſion d'être auprès d'Eudoxe. Je me ſouviens qu'un jour ſe promenant dans une galerie, elle s'arrêta à conſiderer un Icare qui tomboit dans la mer. » Urſace, me » dit-elle (car tel eſt mon nom) que ſigni» fient ces plumes éparſes, & cet homme » qui tombe d'en-haut ? Madame, lui ré» pondis-je, c'eſt un jeune hõme qui plein » d'un genereux courage voulut voler plus » haut que ſon pere, que vous voyez au deſ» ſous de lui, & qui fut contraint de tom» ber, parce que le ſoleil fondit la cire qui » attachoit ſes aîles. Eh quoi, me dit-elle, » vous louez cette action ? Oui, Madame, » & je ne refuſerai jamais d'acheter une » gloire ſemblable au prix de ma vie. Vous » l'eſtimez donc bien peu, repartit Eudo» xe ? C'eſt, lui repliquai-je, qu'il y a des » choſes que j'eſtime plus que la vie : telles » ſont l'honneur & l'amour. Qu'eſt ce que » l'honneur, me dit-elle ? C'eſt une opi-



» vous porte.

Eudoxe étoit trop jeune e
tendre ce langage ; mais ell
l'âge plus sçavante, & moi p
La premiere fois qu'elle me
l'aimer serieusement, fut u
tant endormie sous un ombr
les jardins de l'empereur, o
presque tous, elle fut piq
par une abeille. Au cri qu'el
courumes, & Valentinien di
rirois, si elle le vouloit. J'a
ma bouche de la sienne ; ma
pousse soudain ; cependant
leur augmentoit, elle me p
mon enchantement. Je dis
les sur sa lévre ; mais quan
tre les miennes & qu'en

reſſentir, ſoyez aſſurée que vous n'en reſſentiriez jamais. Madame, dit Iſidore en ſouriant, ſi vous aviez autant de bonne volonté pour lui, il faudroit qu'à votre tour vous lui ôtaſſiez le mal qu'il vous a pris. J'aime mieux, répondit Eudoxe, lui être obligée, que s'il me l'étoit; d'ailleurs ce ſeroit toujours à recommencer. Il eſt vrai, madame, ajou- »tai-je, & puis mon mal n'eſt plus à la » lévre, il a paſſé au cœur. »Elle feignit de ne me point entendre, & ſans Iſidore qui étoit près de nous, je lui en aurois dit davantage.

Mais je paſſe le commencement & les progrès de mon amour, & je vous dirai ſeulement ce qu'il eſt plus neceſſaire que vous ſçachiez. Je reſolus enfin de lui déclarer ma paſſion, & voiçi l'occaſion que la fortune m'en preſenta. Pour aller aux jardins de l'empereur ſitués à Calcedoine en Aſie, il ne faut que paſſer le Boſphore. Eudoxe aimoit à s'y promener; & je l'y accompagnois toutes les fois qu'il m'étoit permis; heureux quand je pouvois dans toute une journée lui cueillir une fleur! car je ſçavois qu'en amour les petits ſervices, s'ils ſont réïterés ſouvent, font plus d'impreſſion que des ſervices importans, mais rares. Un jour que Valentinien avoit ſuivi Eudoxe en ce lieu, à cauſe d'Iſidore,

celle-ci se trouvant fatiguée entra dans un cabinet pour se reposer. Valentinien l'y suivit bientôt, feignant d'être las ; alors Isidore en voulut sortir, mais il la retint par sa robe. Eudoxe le remarqua, & ne put s'empêcher de sourire en me regardant. Je souris comme elle, & m'en ayant demandé le sujet : » C'est, répondis-je, par-» ce que Valentinien vous quitte pour Isi-» dore. Ursace, me dit-elle, n'en feriez-» vous pas de même ? Vous le devriez du » moins, puis qu'il y a plus d'apparence » qu'elle doive être servie de vous que de » Valentinien. J'en conviens, madame, » repartis-je, mais j'aimerois mieux faire » une faute contraire à celle de Valenti-» nien. Comment l'entendez-vous, répon-» dit-elle ? Je veux dire, continuai-je, que » j'aime mieux mourir d'amour pour vous, » que de servir Isidore. Pour moi, reprit » Eudoxe ? Et que pensez-vous dire, Ur-» sace ? Que j'aime mieux mourir en vous » adorant, que de vivre aimé d'Isidore, » lui répondis-je, & que la grande inéga-» lité qui est entre nous n'a pû m'ôter ce » desir, depuis le jour qu'il me fut permis » de vous voir.

» Parlez-vous serieusement, dit Eudo-» xe, en me lançant un regard severe ? » Madame, repliquai je, je jure par le » service que je vous dois, que je ne pro-

» ferai jamais de paroles plus veritables,
» & que cette extrême passion ne change-
» ra jamais, de quelque rigueur que vous
» m'accabliez. Ursace, me dit-elle, je
» vous voyois avec plaisir ; mais puis que
» vous avez oublié ce que vous me de-
» viez, souvenez-vous que si jamais vous
» me tenez un pareil langage, je vous fe-
» rai repentir de votre témerité. Mada-
» me, lui répondis-je, si je ne craignois
» d'être apperçu, je me jetterois à vos ge-
» noux, pour vous demander pardon de
» cette offense ; mais vos menaces, per-
» mettez-moi de le dire, ne peuvent rien
» sur moi. Tout ce que je puis, c'est de me
» taire & de mourir d'amour pour la belle
» Eudoxe. Je vous jure donc que je ne vous
» tiendrai plus de ma vie ces discours qui
» vous ont offensée ; mais souvenez vous
» seulement que toutes les fois que je vous
» dirai bon jour, ce sera vous dire que je
» meurs d'amour pour vous ; & qu'en vous
» donnant le bon soir, ce sera comme si
» je vous disois : Jusqu'à quand ordonne-
» rez-vous que je sois malheureux ? &
» combien encore durera votre rigueur ?
» Et pour commencer, ajoutai-je froide-
» ment, permettez que je prenne congé
» de vous, & que je vous donne le bon
» soir. » A ce mot, je fis une grande reve-
rence, & me retirai, de peur que ces deux



tion ; je vainquis enfin : car q
perseverance en amour ? U
Valentinien la conduisoit a
m'avançai, & lui faisant une
rence, je lui dis : » Bon jour
Elle sourit, & se tournant ver
» bons jours, Ursace, me d
» reçus de bon cœur. » Dieu
ma satisfaction ! Dès ce jour
qu'en particulier je la homma
cesse, & elle m'appelloit son

Pendant que nous vivions
Honorius mourut sans enfans
se qui vouloit faire empereu
son cousin Valentinien, resol
voyer avec sa mere Placidie.
vouloir la suivre en ce voy
effet je ne desirois que de reste
tinople auprès d'Eudoxe. L

uvelles me firent demeurer avec plu-
urs autres que leur devoir auroit obligés
partir. Je ne vous dirai point où alla Va-
ntinien, vous le sçavez sans doute, &
'après avoir mis ordre aux affaires, il
vint à Constantinople. Theodose l'y re-
t, comme s'il avoit été son fils, & sou-
in à la sollicitation de Placidie qui étoit
meurée en Italie, le mariage de la belle
idoxe fut conclu avec Valentinien. Je
s si combatu de crainte & de regret, que
ıs Eudoxe j'aurois succombé. De son cô-
elle souffroit infiniment à se voir entre
; mains d'un prince qui ne l'aimoit point,
ais elle surmonta ce déplaisir par sa fer-
eté. Et parce qu'elle sentoit bien en quel-
peine je vivois, elle m'admit dans son
binet, en presencede la seule Isidore, &
e dit, en me permettant de lui baiser la
ain : » Vous plaindrez-vous éternelle-
ment de moi ? & douterez-vous toujours
de mes sentimens pour vous ?
» Ma princesse, lui dis-je, si vous n'aviez
accoutumé de m'accorder plus de fa-
veurs que je n'en merite, vous auriez
raison de me faire cette demande, main-
tenant que je reçois celle-ci. Mais pour-
quoi ne me plaindrois-je point de la for-
tune, qui me montre un bien qu'elle
pouvoit me donner, & qu'elle donne à un
autre qui le merite moins que moi, si on



» ſeul bien que je deſirois ? C
» elle, vous ne m'avez aim
» obtenir ce que mon devoi
» Mais comment avez-vous
» ſi vous aviez de moi ſi mau
» Je lui répondis en ſoupir
» princeſſe, je vous aime p
» ne voulez, plus même qu
» le veut, je l'avoue. Mais
» vous aimer autrement ? Ce
» mour avoit plus de pouv
» ce devoir que vous m'opp
» moins, & le trop heureu
» poſſederoit ce qu'il recher
» poſſederois ce que je deſire
» elle, ſi vous ſçaviez tout
» ſens, & quelle violence je

» rois disposer de moi, mais étant fille
» d'empereurs, ne suis-je point obligée à
» leur obéir ? Et ne sçavez-vous pas que
» c'est la raison d'état qui fait les mariages
» des princesses ? Lors que je vous aimai,
» ce fut avec cette resolution que Valen-
» tinien seroit mon époux ; vous-même
» vous avez eu sans doute les mêmes sen-
» timens, quand vous avez jetté les yeux
» sur moi. Qui peut donc vous affliger
» maintenant ?

» Vous pensez donc, madame, inter-
» terrompis-je, que l'amour est sujet aux
» loix du devoir. O dieux ! que vous & moi
» nous sommes trompés ! vous qui avez
» crû aimer, & moi qui croyois être aimé
» de vous. » Et là m'arrêtant un peu, je re-
pis de la sorte, lors que je vis qu'elle vou-
loit prendre la parole : » Madame, les loix
» d'amour sont bien differentes de celles
» que vous proposez. Si l'inégalité qui est
» entre nous ne m'a point empêché d'éle-
» ver mes yeux jusqu'à vous, elle ne doit
» pas vous empêcher de baisser les vôtres
» jusqu'à moi. Vous dites qu'en commen-
» çant de vous servir, je sçavois bien que
» Valentinien seroit votre époux, ah, ma-
» dame, je crus que je pourrois le suppor-
» ter ; mais maintenant que mon affection
» n'y peut consentir, que m'oposerez-vous
» que la foiblesse de votre amitié qui ne



peu à peu dans un cabinet
dormit. La princeſſe étoit
mes diſcours, qu'elle ne
rien. Elle demeura quelque t
répondre ; » Que puis-je fai
» enfin ? Que deviendrai-je,
» Valentinien ? & ſi je l'épo
» quel ſupplice je me vois e
ce mots elle garde le ſilence
larmes. Ce ſilence & ces lar
dirent, je m'approchai d'ell
de lui ſoutenir la tête, je lui
& la bouche qu'elle tint long
mienne ; je lui mis enſuite u
le ſein, mais avec tant de t
je tremblois comme un roſ
le vent. J'allois devenir pl
quand je vis que cette priv

» ment, & me punir moi-même du crime
» que j'aurai commis.» Ces paroles me rendirent si confus, que me jetant à ses genoux je lui protestai de ne lui demander jamais d'autres preuves de son amour, que celles qu'elle venoit de me donner. En même tems Isidore qu'Eudoxe avoit appellée me conduisit par un escalier dérobé, dans la cour.

Voilà en quels termes j'étois, lors que Valentinien épousa cette belle princesse, qu'incontinent il emmena en Italie. Heureusement j'eus la permission de suivre Ariobinde que l'empereur envoyoit à Valentinien avec une armée, pour le secourir contre les barbares, qui de toutes parts venoient ravager l'empire. Nous reçumes en Sicile la nouvelle de la mort de Theodose, & j'accompagnai à Rome celui qu'Ariobinde envoyoit pour en faire part à Eudoxe. J'y fus reçu avec tout l'accueil que je pouvois desirer; cependant Valentinien apprit qu'Attila s'étoit emparé de la Gaule. Quelque difficile qu'il me fût de quitter la belle Eudoxe, il fallut partir, car quelle opinion auroit-on eu de mon courage, si j'étois resté à la cour, tandis que toute la jeunesse se rendoit à l'armée d'Ætius que Valentinien avoit renforcée, pour arrêter les progrès d'Attila. Je demandai mon congé à l'imperatrice: « Souvien-toi, me
» dit-elle en m'embrassant, de revenir

» bientôt, & de m'être toujours fidele.

Cependant Valentinien crut qu'en mariant Isidore, il en viendroit plus aisément à bout. Il la fit donc épouser à Maxime chevalier romain, & qui avoit été deux fois consul. Mais quelques jours après, Valentinien ayant voulu sonder le cœur de la sage Isidore, il la trouva plus opposée à ses desirs qu'auparavant. Ces refus ne firent que l'irriter. Un jour que Maxime avoit perdu jusqu'à sa bague, en jouant avec le prince, il feignit d'avoir quelque affaire d'importance, & laissa un des siens à sa place pour jouer avec Maxime jusqu'à ce qu'il se fût acquitté. En même temps il envoye vers la sage Isidore de la part de son mari, pour lui commander de venir chés l'imperatrice, & pour marque on lui montra la bague. Isidore trompée suivit le messager; elle fut conduite en des lieux où l'empereur l'attendoit; il la prit incontinent par la main, & la porta malgré elle dans un cabinet dont il ferma la porte. » Belle Isidore, lui dit-il, vous se-
» rez étonnée sans doute que je vous en
» aye imposé de la sorte; mais quand vous
» considererez quelle est la grandeur de
» mon amour, & combien il a duré malgré
» tout ce que j'ai pû me dire à moi-même,
» malgré toutes vos rigueurs : j'espere que
» vous me pardonnerez, & que devenue

» enfin ſenſible, vous ne differerez pas
» plus long temps mon bonheur. J'ai pour
» moi mon amour, ma qualité d'empereur,
» cette bague même qui vous fait aſſés
» comprendre que Maxime ne s'oppoſe
» point à mes deſirs. » A ces mots il voulut l'embraſſer; mais Iſidore ſentant qu'en l'état où elle étoit, elle avoit beſoin d'une grande prudence, ſe contenta de le repouſſer doucement, & le ſupplia de l'écouter.
» Seigneur, lui dit-elle, je vous avouerai
» que ma ſurpriſe eſt extrême, quand je
» me vois ſeule auprès de vous en ce lieu
» écarté; mais je me raſſure, en ce que je
» ſuis perſuadée que vous n'entreprendrez
» rien contre votre devoir, & contre ma
» volonté. Je n'oublie pas que je ſuis entre
» les mains du genereux Valentinien, du
» fils de l'empereur Conſtance, & de la ſage
» Placidie. Qu'aurois-je à craindre d'un
» prince auſſi accompli que vous? Votre
» puiſſance eſt égale partout, & n'a d'autres
» bornes que votre volonté? mais ſi cette
» volonté m'eſt acquiſe, ſeigneur, comme
„ vous me l'avez juré tant de fois, puis-je
„ craindre qu'elle aille plus loin que je ne le
„ voudrai? J'avoue que je ne puis concevoir
„ que l'on m'ait conduite en ce lieu, du
„ conſentement de Maxime. J'en ſuis in-
„ dignée, comme je le dois; il eſt indigne
„ d'avoir Iſidore pour épouſe; mais Iſi-



„ souvenez-vous, seigneur,
„ une femme deshonorée ; s
„ que vous insultez à une p
„ vous dites que vous aime
„ cours sont veritables, vous
„ effet ; & si vous m'aimez,
„ vous desirer de plus, sinoi
„ aime ? Vous avez été votre
„ qu'ici : continuez à l'être
„ vous les faveurs dont le cie
„ blé. Il vous a conduit comm
„ sur le thrône ; il vous a d
„ ennemis, il vous a suscité
„ sans. Tant de graces dem
„ votre reconnoissance, & v
„ payer par la plus noire in
„ vous en priver pour jama
„ Dieu puissant, plus tôt qu
„ sion, ton couroux tombe
„ empereur, écrase moi de

Valentinien la voyant à ses genoux la releva, & touché de ses discours & de ses larmes, il lui jura qu'il n'useroit jamais de violence; mais qu'il la supplioit d'avoir égard à son amour, & de lui promettre, si Eudoxe & Maxime venoient à mourir, qu'elle l'épouseroit. La sage Isidore lui ayant promis ce qu'il vouloit, il lui permit de se retirer. Après lui avoir baisé la main, il appelle Heracle, celui de tous ses eunuques en qui il avoit le plus de confiance, & qui avoit conduit Isidore en ce lieu. Lors qu'il sçut que l'empereur la renvoyoit sans avoir satisfait sa passion: » *Sei-*
» *gneur*, lui dit ce méchant, pouvez-vous
» perdre une si belle occasion, & compter
» sur les promesses qu'elle vous fait? Qui
» ne croira d'ailleurs, si l'on sçait qu'elle
» est venue en ce lieu sans autre témoin
» qu'Heracle, qu'elle ne vous a point été
» cruelle? Et si on l'ignore, qu'impor-
» te à sa reputation qu'elle ne l'ait point
» été? Ne laissez point aller une si belle
» occasion que vous regreteriez envain.
La sage Isidore voulut répondre; mais l'eunuque l'interrompant: » Seigneur, ajouta-
» t'il, n'écoutez point la voix de cette siré-
» ne; elle vous a déguisé ses sentimens, & si
» vous manquez l'occasion, elle se moque-
» ra de vous. » Il la prit à l'instant, & lui lia tellement les bras qu'elle ne pouvoit

se défendre. Ses cris, sa résistance, ses efforts, tout lui fut inutile; l'empereur avec le secours de l'infâme Heracle lui arracha ce qu'il vouloit. » Valentinien, lui dit» elle alors, souvien-toi de l'offense que » tu m'as faite, & que je mourrai vengée.» Aussitôt qu'elle fut libre, elle se jetta sur Heracle, & après l'avoir meurtri de coups, elle chercha des armes pour tuer cet infâme, & Valentinien, & se tuer avec eux.

Valentinien essaya de la consoler; il lui representa que personne ne sçauroit ce qui s'étoit passé, & que son mari même l'ignoreroit. Il lui déclara ensuite de quelle maniere il avoit eu la bague.

Admirez, Silvandre, quelle impression fit ce dernier aveu. Elle feignit quelle étoit ravie de ce que Maxime n'avoit point de part à cette aventure, & conjura l'empereur de ne lui en rien dire. Valentinien le promit avec les sermens les plus solemnels; & lors qu'elle se fut un peu remise, elle se retira chés elle, où elle attendit son époux que Valentinien retrouva encore au jeu.

La nuit étant venue, Valentinien renvoya Maxime. Celui-ci vint, suivant sa coutume, voir la sage Isidore; il la trouva seule dans un cabinet, versant un torrent de larmes. Isidore l'ayant prié de s'asseoir auprès d'elle : » Ne soyez point surpris,

lit-elle, de l'état où vous me voyez:
e m'est plus permis de vivre; mais
nt que je meure, jurez-moi que vous
gerez ma mort. » Maxime voulut
rocher d'elle pour l'embrasser; mais
'éloigna, & lui dit: » Je ne suis plus
te Isidore que vous avez tant aimée,
qui n'aima jamais rien que vous. Le
s cruel des tyrans m'a deshonorée,
ie meritant plus de vivre votre épou-
je ne veux plus respirer la lumiere. »
lui raconta en même temps tout ce
vous venez d'entendre. Je ne vous re-
point leurs plaintes, & leurs impre-
ons contre l'empereur. Maxime la pria
e point avancer ses jours, de peur d'ir-
le ciel; il lui representa que n'ayant
t consenti à cette violence, il ne la
oit pas moins chaste, ni moins digne
re son épouse; mais que pour tirer ven-
ice de cet outrage, il falloit qu'elle dis-
ılât, & qu'elle assurât l'empereur,
lle ne lui avoit rien dit.

nviron ce même temps Eudoxe eut
fille que l'on nomma Eudoxe comme
, & l'année suivante une autre à qui
donna le nom de son ayeule Placidie.
endant nous étions dans les Gaules,
ndant Attila qui vint jusqu'à une ville
carnutes nommée Aurelie. Il l'eût pri-
ıns doute si les francs & les visigots ne

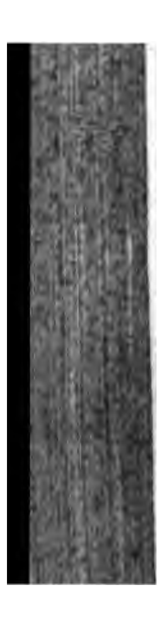


main, dès qu'il n'auroit plu
aussi grand capitaine qu'Æti
vaincu, & contraint de se re
camp où il se fortifia. C'étoi
si Ætius avoit voulu l'y atta
le laissa échaper pour des ra
ques qu'il seroit trop long d
quer.

Je suivis toujours Ætius da
res expeditions, sans oser p
mée, parce qu'il se present
des occasions de combattre,
à la belle Eudoxe, qui craign
tois à la cour, on ne s'app
amour. J'y demeurai douze a
res; & ce fut alors que se do
le dont je vous ai parlé. Il est
dant cet éxil je reçus plusieurs
doxe, où elle me felicitoit su
que je donnois de mon cour

ous voyez ici. Depuis que nous nous som-
es connus, rien n'a pû nous séparer, si ce
est la nécessité de nous rendre des servi-
es mutuels. Me voyant resolu de retour-
er à Rome en même temps qu'Ætius,
voulut m'accompagner; & comme nous
'avions rien de secret l'un pour l'autre,
e lui déclarai mon affection pour Eudo-
e, & la bonne volonté qu'elle me témoi-
gnoit. Cette déclaration l'enhardit à regar-
der Placidie sa fille; il commença de s'at-
acher à elle, qu'elle n'avoit pas plus de
louze ans; & ce fut presqu'à ce même
ge que je commençai de servir la mere,
ont la jeune Placidie avoit beaucoup de
aits. Olymbre avoit alors environ vingt
ept ans, & moi trente cinq, & la belle
udoxe trente. Eudoxe & moi nous nous
perçumes du goût qu'il prenoit pour la
rincesse, & de celui de la princesse pour
ui. Cette affection n'offensoit point Eudo-
e, parce que les ayeux d'Olymbre avoient
té senateurs, & plusieurs fois consuls.

Je viens maintenant à l'accueil que me
t la belle Eudoxe, lors que je revins avec
Etius. Dès que je fus arrivé, & que j'eus
aisé la main de Valentinien, je passai à
appartement de l'imperatrice; je feignis
'avoir quelque chose à lui dire de la part
u général, & je la vis en particulier. J'al-
ai voir ensuite la sage Isidore, comme cel-



non pas tout ce qui étoit ar
partie. Un soir je demanda
Valentinien aimoit toujou
lors qu'elle m'eut répond
avoit point fait attention :
» dis-je, ma princesse, qu'il
» intelligence entr'eux, & q
» lui a voulu faire quelqu'ou
» me dit-elle, que vous ave
» elle ne paroit jamais deva
» larmes aux yeux ; & lors q
» arrive, je la vois pâlir, &
» continent.

Eudoxe me chargea de
étoit possible la verité. Je
re plusieurs visites dans ce
de tous les artifices imagin
ne pus rien démêler qu'u

que nous étions nous trois dans le cabinet de l'imperatrice, nous pressâmes tant Isidore ; Eudoxe sçut si bien feindre qu'elle en sçavoit une partie, que la sage Isidore nous avoua les larmes aux yeux ce qui s'étoit passé. Eudoxe en fut touchée & ne put retenir ses pleurs. Lors qu'ils eurent cessé de couler. » Vengez-vous, ma belle » princesse, dis-je à Eudoxe, & des mêmes » armes dont vous avez été offensée. Vous » donnerez ainsi quelque satisfaction à Isi- » doie, vous punirez le coupable, & vous » me récompenserez.

» Madame, dit la sage Isidore, en se jet- » tant à ses genoux, ce seroit la plus juste » & la plus grande vengeance que je pusse » recevoir. Il est indigne de vous posseder. » Ses mépris, son ingratitude, mon inju- » re, tout invite à rendre Ursace heureux. » Si l'empereur a failli, répondit Eudoxe, » je n'en suis point coupable ; mais je la » deviendrois, si je commettois la même » faute. Ursace, je vous aime comme je » dois, & je voudrois bien me venger, » mais sans me faire tort à moi même. »

Cependant Isidore sollicitoit sans cesse son époux de venger l'injure qu'elle avoit reçue. Maxime de son côté qui ne respiroit que la vengeance, méditoit jour & nuit ce qu'il avoit à faire. Il crut avant que de rien entreprendre contre l'empereur, qu'il

devoit se défaire d'Ætius dont il craignoit la valeur. La difficulté étoit d'executer. Il lui vint dans l'esprit qu'il n'y avoit point de meilleur instrument que Valentinien même qu'il connoissoit soupçonneux & défiant. Il s'adresse à Heracle, il lui exaggere la puissance d'Ætius, les honneurs que toute l'Italie lui avoit rendus à son retour, l'affection que les soldats lui portoient, les richesses qu'il avoit acquises dans les Gaules, les liberalités qu'il exercoit envers tous, le credit qu'il avoit parmi les étrangers : il ajoute qu'ayant pû ruiner entierement Attila, il lui a donné passage, esperant sans doute d'en être assisté dans ses pernicieux desseins ; que pour lui il étoit d'avis qu'on les prévint. Heracle qui étoit naturellement effeminé, & par consequent soupçonneux & cruel, crut facilement qu'Ætius affectoit quelque nouveauté. Il va trouver aussitôt l'empereur, & lui represente le danger si proche & si grand, que le jour même ce Prince fit tuer Ætius par ses eunuques.

Dès ce moment, Valentinien fut détesté : on ne le regarda plus que comme un tyran, & bientôt il connut quel tort il s'étoit fait à lui même, en se privant d'Ætius. Attila n'eut pas plus tôt appris que ce grand capitaine n'étoit plus, qu'avec une armée nombreuse il vint en Italie ; il

défit nos troupes qui voulurent s'opposer à lui, & comme il n'y avoit plus que les villes qui l'arrêtassent, il mit le siege devant Aquilée, qu'il prit enfin après trois ans, & qu'il démolit entierement. Ceux de Padoue, & quelques autres peuples nommés venetes, se retirerent alors dans quelques isles de la mer Adriatique.

Attila marcha ensuite droit à Rome; il l'auroit sans doute prise & saccagée, si Valentinien ne s'étoit rendu son tributaire, & ne lui avoit accordé sa sœur Honorique pour femme. Pour moi j'aurois rougi de me trouver en Italie, & de la voir en cette désolation, sans essayer de me perdre avec elle; mais dès qu'Aquilée fut assiegée, Eudoxe & l'empereur m'avoient envoyé demander du secours à l'empereur Marcien. Je n'en pus rien obtenir; cependant je tombai dangereusement malade, & l'on dit même à Eudoxe que j'étois mort. Jugez quelle fut sa douleur. Je restai donc inutilement plus d'un an à Constantinople, après quoi je m'en vins à Ravenne, où Valentinien s'étoit jetté avec Eudoxe, abandonnant Rome à la fureur de l'ennemi, si, comme je vous l'ai dit, la paix ne s'étoit conclue.

On apprit bientôt la mort d'Attila. Maxime regarda cette conjoncture comme le moment favorable pour executer sa vengeance. Il avoit une grande autorité dans

l'empire, parce qu'il étoit patrice. Il avoit gagné les soldats par ses largesses, & le peuple par son affabilité. Il se lia avec les amis d'Ætius, sans que l'empereur en prît ombrage, puis que lui-même avoit conseillé sa mort. Un jour tirant à part Thrasyle l'un des meilleurs amis d'Ætius, & capitaine des gardes, il sçut si bien lui remettre devant les yeux la mort de ce grand homme, la molesse de Valentinien, & la facilité de la vengeance, qu'il le porta à tout ce qu'il voulut. Cette resolution prise, ils ne tarderent gueres à l'exécuter. Ils prirent leur temps que Valentinien mangeoit seul, & le tuerent avec l'eunuque Heracle.

Si j'eusse été près de sa personne, je l'aurois défendu, ou je serois mort avec lui. Quelque coupable qu'il fût pour la violence dont il avoit usé à l'égard d'Isidore, il n'est jamais permis à un sujet de mettre la main sur son maître, moins encore d'ôter la vie à celui pour qui il est obligé de donner la sienne. J'étois pour lors au sacrifice avec la belle Eudoxe; le tumulte y fut si grand, qu'elle fut contrainte de fuir de Rome, mais il fallut bientôt y retourner.

Maxime s'étant fait incontinent proclamer empereur, sans aucune opposition, à cause du trouble où étoit la ville, Isido-

re en fut avertie par Maxime même. Elle haïssoit tellement Valentinien, qu'elle ne put croire qu'il fût mort. Pour s'en assurer, elle court au palais, elle se lave les mains dans le sang de ce malheureux prince, & la joye dissipant ses esprits, elle tombe morte de l'autre côté. Pour moi j'étois avec la belle Eudoxe; je l'accompagnai par tout où elle voulut, trop heureux de lui prouver tout ensemble mon amour, & ma fidelité!

Vous dirai-je, ami Silvandre, combien de fois je la tins évanouie entre mes bras, & combien de fois j'arrosai son visage & son sein de mes larmes? Nous étions partis avec tant de précipitation, que nous étions presque seuls, & que la nuit nous surprit dans un bois où nous fûmes obligés de nous arrêter. Eudoxe n'avoit avec elle que ses deux filles, Olymbre, & deux jeunes hommes qui nous suivoient ordinairement. Je me couchai par terre, Eudoxe appuya sa tête sur mon sein, & ses filles étoient à ses piés. Quelle nuit pour la belle Eudoxe! mais qu'elle me parut charmante! Je possedois enfin ce que j'aimois uniquement, & ce qui pensa me faire mourir de plaisir, c'est qu'Eudoxe me jura qu'elle n'épouseroit jamais que moi. » Peut-» être, ajouta-t'elle, la fortune vous sera » si favorable, que je le pourrai sans me

» dégrader. Je reçois, lui dis-je, cette pro-
» messe avec la plus vive reconnoissance;
» en échange je me donne entierement à
» vous. Mais si jamais un autre devient vo-
» tre époux, je jure que je le tuerai de cet-
» te même main que vous tenez entre les
» vôtres, sans que vous puissiez vous en
» offenser, ni diminuer la tendresse que
» vous m'avez promise.

Je ne jouis pas long temps du plaisir d'être seul auprès d'elle, ni mon ami d'être auprès de Placidie. Le lendemain Maxime envoya de tous côtés pour nous arrêter. Il dépêcha tant de gens, qu'enfin nous fûmes rencontrés. On nous mena vers le tyran, quelque défense qu'Olymbre & moi nous puissions faire. Nous reçûmes plusieurs blessures l'un & l'autre; Maxime non content d'avoir tué Valentinien, & usurpé l'empire, voulut, pour donner quelque couleur à son usurpation, épouser la belle Eudoxe. Dieux, que ne fit-elle point pour l'éviter! mais, ô dieux, que ne ressentis-je point! mes blessures m'empêchoient de sortir, & par consequent de rien entreprendre. Dix jours après la mort de Valentinien, le tyran contraignit Eudoxe à l'épouser. Je sçus cette affreuse nouvelle par Olymbre qui étoit déja presque guéri, & qui ne me quittoit point. Et lors que nous ne sçavions que juger de cette action, &

que nous doutions presque si Eudoxe n'avoit point consenti, je reçus de sa part ce billet :

EUDOXE A URSACE.

Je suis entre les mains d'un tyran qui me force à l'épouser. Je prens à témoin le dieu qui a entendu les sermens que je vous ai faits, que je n'ai point consenti, & que je ne consentirai jamais à ses desirs. Je vous somme de la promesse que vous me fites en même temps, si vous ne voulez que je me plaigne autant de vous, que nous avons lieu de nous plaindre de la fortune.

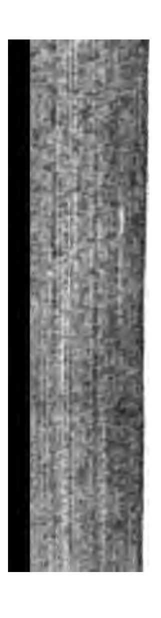
Que n'eusse-je point entrepris, si mes blessûres me l'avoient permis ! mais helas, je n'eus pas même la force de me percer le sein. J'y aurois peut être réüssi sans mon cher Olymbre, qui m'en ôtoit tous les moyens, & qui me persuada enfin de vivre, jusqu'à ce que je vis entrer la sage & belle Eudoxe dans ma chambre, quelques jours après ces injustes nôces. Elle avoit obtenu cette permission de Maxime qui vouloit s'il étoit possible la gagner par la douceur, & qui n'avoit nul soupçon de moi. Elle lui avoit representé qu'il étoit bien juste qu'elle me vît en l'état où j'étois, puis que c'étoit en la défendant que j'avois été blessé. Elle s'approcha de mon lit, elle essaya de me parler, mais inutile-

ment. Pour moi je m'armai de courage, & je lui dis : » Madame, il me semble qu'en » ce malheur il n'y a que Valentinien & » moi qui soyons à plaindre. Il a perdu » l'empire, la vie, & son épouse ; & moi » je pers les bonnes graces d'Eudoxe. Loin, » me répondit-elle, de soulager ma dou- » leur, vous vous plaisez à m'accabler ; » mais je défie le ciel, & vous d'augmenter » mes ennuis. Il ne me reste plus que la » mort à souffrir ; & que m'importe la vie, » puisqu'Ursace ne m'aime plus ?

» Comment, m'écriai-je, Ursace ne » vous aime plus ? Ursace ne vous aime » plus, madame, & depuis quand l'avez- » vous reconnu ? Depuis l'outrage que » vous m'avez fait, en vous donnant au » tyran ? C'est donc parce que j'ai pû sur- » vivre à cette offense ? mais prenez-vous- » en à Olymbre qui m'y a forcé, & qui » m'a fait entendre que vous l'ordonniez. » Donnez-moi le fer que l'on m'a ravi, & » vous verrez si c'est volontairement que » je vis après un si grand outrage. » Elle ne put soutenir plus long temps de pareils discours, & m'interrompant elle me dit : » Je vous ai toujours connu veritable ; vous » dites que vous m'aimez encore, je le » crois, & je ne me trouve plus si malheu- » reuse. Je vous en dirois davantage, si je » ne craignois que l'on nous écoutât, je

„ vous conjure ſeulement par votre amour „ d'être bien perſuadé que c'eſt malgré „ moi que je vis auprès de Maxime que je „ regarde comme un monſtre. Mais le ciel „ me promet que je ſerai vengée, auſſi „ bien que Valentinien & Urſace; cependant diſſimulez, & guériſſez-vous : nous „ ne pouvons autrement arriver à ce que „ nous deſirons. „ Elle ne put m'en dire „ davantage, étant contrainte de s'en aller, de peur de faire ſoupçonner notre „ deſſein.

Elle revint quelques jours après, & me dit qu'elle avoit reſolu de faire mourir Maxime à quelque prix que ce fût. „ Ma „ princeſſe, lui dis-je, vous ne devez point „ m'envier ce bonheur; mais il eſt beſoin „ d'une grande prudence. Voiçi ce que j'imagine : Depuis que Valentinien laiſſa „ l'Afrique à Genſeric, ce barbare n'a point „ voulu s'allier avec ſes ennemis. Faites-lui ſçavoir le meurtre de Valentinien, „ il viendra vous ſecourir. Offrez-lui l'empire; il vaut encore mieux voir un barbare maître de l'Italie, que de reſter ſans „ vengeance. „ Nous chargeâmes Olymbre de paſſer en Afrique; en moins de quinze jours il arrive à Carthage, & diſpoſe de la ſorte Genſeric à l'entrepriſe qu'il lui propoſoit, que deux mois après le roi vandale prit terre en Italie avec trois cens



me il remontoit à cheval,
enſuite dans les montagnes ;
fuſſions inferieurs en nomb
de le charger. Je le défiai ſu
il refuſa d'en venir aux mai
il voulut continuer ſa fuite ;
furent ſi indignés, que ſe joig
amis, ils ſe mirent à le pourſ
teignis le premier, & je lui
la tête un ſi grand coup, qu'il
ber. Incontinent, ceux qui v
moi acheverent de le tuer.

Juſqu'ici vous avez ente
dens bien funeſtes pour la
& pour moi ; mais ceux qui
vous raconter le ſont bi
m'ont reduit, helas, en l'état

neurs & d'actions de graces ; mais le barbare au lieu de meriter ces beaux titres, donne la ville au pillage, & s'en retourne en Afrique chargé de dépouilles. Encore s'il s'étoit contenté des choses inanimées ; mais helas il emmena la belle Eudoxe & ses deux filles. J'étois auprès de cette infortunée princesse, lors qu'il lui manda de se tenir prête à partir dans trois jours. Elle tomba évanouie, & plût à dieu qu'elle & moi nous fussions morts en ce moment, elle n'auroit point été captive, & moi je n'aurois pas été témoin de sa captivité. Dieux ! comment puis-je me rappeller cette aventure, sans mourir ! Je sors de Rome avec quelques personnes affidées, sans communiquer mon dessein à mon cher Olymbre, à qui je ne pus parler, parce qu'il étoit auprès de Genseric qui l'avoit pris en amitié, & que pour obéir à Eudoxe, il ne quittoit point le barbare. J'envoyai depuis vers lui, afin qu'il assurât Eudoxe que je la tirerois des mains des barbares, ou que je mourrois à ses yeux.

Si Eudoxe avoit sçu en quel lieu j'étois, elle m'auroit défendu de songer à ce dessein, dont l'execution étoit absolument impossible. J'assemblai environ mille chevaux, & ne pouvant souffrir que l'on emmenât Eudoxe, je resolus de combattre

l'armée entiere de Genseric. Je comptois de mourir les armes à la main pour une cause si glorieuse, & que ma vie ne pouvoit être plus honorablement employée. Je me cachai dans un bois qui est sur le chemin d'Ostie. Je vis passer une partie de l'armée assés en désordre, mais n'en voulant qu'à Eudoxe j'attendis jusqu'à ce qu'il vint quelques chariots. Il en parut dans les quels j'apperçus des dames. Je crus que c'étoit celles que je cherchois; j'exhorte mes gens à faire un action digne du nom romain ; je pousse mon cheval, nous chargeons ces chariots que dix mille barbares escortoient. Nous battons les barbares, & je délivrois Eudoxe, si elle avoit été dans l'un de ces chariots. O dieu, quel regret fut le mien, quand je vis mon entreprise manquée, & que j'avois toute l'armée ennemie sur mes bras! Nous voilà investis de tous côtés. Quelques-uns se sauverent ; moi je demeurai parmi les morts, je fus dépouillé comme tel ; & c'est ce qui me sauva la vie. Eudoxe reconnut mes habits que portoit un soldat, & les montrant à Olymbre qui ne l'abandonnoit point : « Ursace, lui dit-elle, a enfin trou- » vé le repos que la fortune lui a toujours » refusé. » A ce mot elle s'évanouit.

Olymbre courut après le soldat, & ayant sçu de lui où il avoit pris mes habits, il

partit incontinent, & chercha tant qu'il me trouva. Il eut permiſſion du barbare de me rendre les derniers devoirs. Il me faiſoit porter à Rome ſur un brancart; il arriva je ne ſçai comment que je donnai quelque ſigne de vie. Olymbre qui avoit ſans ceſſe les yeux ſur moi, s'en apperçut; & tranſporté de joye, il me fit mettre dans la premiere maiſon qu'il rencontra. Je revins enfin de ce long évanouiſſement. Ami Silvandre, il vous dira mieux que moi quels furent ſes tranſports, quand il me revit vivant, après m'avoir pleuré mort. Ceux qui le virent en cet état, jugerent bien que ſa vie ne lui étoit pas plus chere que la mienne. Heureux, mille fois plus heureux, ſi j'étois mort en cette occaſion! Je n'aurois point eu les déplaiſirs que m'ont cauſé l'abſence & le raviſſement d'Eudoxe. Olymbre ne ſeroit point ſeparé de ſa chere Placidie, ni Eudoxe abandonnée d'Olymbre qui lui eût été ſi utile.

C'eſt ce qui me fit réſoudre à la mort; mais tant que mes bleſſures me retinrent au lit, Olymbre m'empêcha d'executer ce généreux deſſein. Dès que je pus monter à cheval, je me dérobai ſecretement, & prenant le chemin de l'Etrurie, je me cachai dans les montagnes de l'Apennin, reſolu d'y mourir de faim, & ne voulant



niâtrois dans ma resolution,
m'envoya un jeune homme
& d'une beauté admirables,
tourner de ce dessein. Je le
obéis, esperant de lui quelq
traordinaire.

Quand je sçus que ce jeune
segusien comme vous, & qu
au lieu ou j'étois par hazard
je pris une plus forte resolu
tir, qu'auparavant; & je l'et
ce jeune homme qui s'appell
comme il me le dit depuis, c
mina a attendre la guerisor
qui s'étoit blessé à la main
m'empêcher de me donner
chyrurgien qui le pensoit av
voyagé, & ces voyages lui
de l'experience, il devina e

» de le faire ; dieu punit rigoureusement
» les homicides d'eux-mêmes ;, outre que
» c'est manquer de courage que de se tuer.
» C'est fuir un jour de bataille par la crain-
» te des ennemis. Non que les hommes
» doivent être livrés comme des esclaves
» à toutes les indignités de la fortune; pour
» juger si ces outrages doivent être sup-
» portés, le ciel a établi les massiliens. Ils
» ont regardé la mort comme un tribut de
» la nature, & qu'il étoit injuste de refu-
» ser à ceux qui le demandent avec raison.
» C'est pour cela qu'il y a dans leur ville un
» lieu public où ils gardent de la cigue
» qu'ils donnent à boire à celui qui veut
» mourir, si toutes fois le conseil des six
» cens approuve ses raisons.

» Je vous donne cet avis, seigneur, afin
» que si la fortune vous persecute injuste-
» ment, vous puissiez sans blesser la justi-
» ce, vous soustraire à sa tyrannie. Et ne
» croyez pas que je vous donne un conseil
» que je refuserois pour moi : je partirai
» dans peu de jours, pour terminer heu-
» sement ma vieillesse. J'ai quatre-vingt
» dix-neuf ans, j'ai vêcu heureux selon ma
» condition, & je ne veux point attendre
» la centiéme année, de peur que le sort
» ne me fasse mourir malheureux. » Tel
fut le discours que me tint le bon vieillard.
J'en fus vivement touché, je le redis à

finiment plus puissant que moi. Honteuse, parce que j'ai mille fois juré à celle que j'aimois, qu'il ne lui seroit fait aucun outrage, tant que je vivrois, & que ce m'est une honte extrême de vivre & de ne la pas secourir.

Ursace prononça ces mots avec une fermeté qui étonna les juges. Quand il eut fini, Olymbre parla de la sorte:

DEMANDE D'OLYMBRE.

Seigneurs massiliens, je veux mourir pour toutes les raisons que mon ami vous a déduites; & par ce que je vois qu'il veut mourir. Car l'aimant plus que tout ce qui est dans l'univers, je ne puis ni ne dois me separer de lui. Or il n'est rien qui ne m'ait attaché à lui. Il est vertueux, ami fidele, & je lui dois la vie.

Tout le monde admira la resolution de ce généreux ami; cependant le conseil hesita s'il devoit leur accorder ce qu'ils demandoient, jusqu'à ce que le principal juge demanda de l'avis de tous à Ursace s'il consentoit que son ami mourût. Ursace ayant répondu que non, le sage massilien lui en demanda la raison. » Parce, dit Ursace, » qu'il doit vivre pour soulager sa maitres» se & la mienne. Et vous, continua le » massilien, avez-vous permission de celle » que vous aimez de vous ôter la vie? Je » ne l'ai point, dit Ursace, par ce que je

ne

» ne l'ai point vue depuis ce malheur ;
» mais je suis assuré que son cœur géné-
» reux y consentira. » Les seigneurs du conseil opinerent long temps ; enfin le principal juge ayant recueilli les voix, prononça de la sorte :

JUGEMENT DU CONSEIL.

Sur les requêtes à nous présentées par les deux supplians, le conseil ordonne avant que d'accorder la premiere, que l'un pourra disposer de sa vie, s'il revient avec cette permission ; pour l'autre il est déclaré incapable d'obtenir cette grace, puisque son ami refuse d'y consentir.

» O dieu, s'écria Ursace, combien il me
» reste à passer de tristes jours, & de mal-
» heureuses nuits ! » Ils se retirerent donc tous deux, en se plaignant de la fortune qui ôtoit aux massiliens la volonté de leur accorder ce qu'ils ne refusoient point aux miserables. Le bruit s'étant répandu que ces deux seigneurs avoient quitté l'Italie pour venir demander le poison, un grand astrologue qui desiroit les cōnoître vint les visiter. Je l'introduisis parce que j'en étois connu depuis quelque temps. Le vieillard après plusieurs discours, & sçachant le point de leur nativité traça quelques figures, & leur parla ainsi : » Vivez,
» seigneurs, vivez : vous êtes reservés

» à une meilleure fortune ; vous, dit-il, » en s'adressant à Ursace, vous recouvrerez par votre meilleur ami celle que vous » avez perdue, & vous la possederez lon» gues années dans la même ville où votre » amour à pris naissance. Et vous dit-il, » en se tournant vers Olymbre, vous épou» serez celle que vous aimez, vous la ra» menerez dans sa patrie avec sa mere, & » vous mourrez empereur d'Occident. Ce » que je vous dis arrivera infailliblement.» La reputation du vieillard, le détail qu'il fit à Ursace de sa vie passée, l'engagerent à suivre le conseil qu'il lui donneroit. Il pria donc l'astrologue de vouloir l'aider de ses avis, & lui proposa le danger qu'il y avoit pour lui d'aller en Afrique. » Ren» voyez vos esclaves, dit le vieillard, fai» tes semblant de vous tuer, afin que le » bruit de votre mort se répande par tout. » Vous vous déguiserez ensuite en esclave, » & vous passerez avec votre ami en Afri» que, où vous executerez ce que vous » avez resolu.

Ursace, après avoir long temps déliberé prend le parti d'executer ce que l'astrologue lui avoit dit. Un soir donc que nous nous promenions ensemble sur le bord de la mer avec plusieurs de la ville, il fait semblant de se percer, & se jettant dans la mer, il nous laisse sa robe qu'il avoit ex-

près teinte de sang. Nous feignîmes, Olymbre & moi, de le regretter beaucoup, nous dîmes alors son nom, & bientôt la nouvelle de sa mort fut divulguée. Cependant je lui portai des habits d'esclave au lieu où je sçavois qu'il devoit se retirer. Il arriva qu'Olymbre feignant le lendemain de chercher le corps de son ami, trouva celui du vieil myre. Il le remit entre les mains de ses filles qui lui rendirent les derniers devoirs; & quelques jours après Olymbre les renvoya avec tous ses domestiques, & ceux d'Ursace, à qui il fit de grands biens. Il s'en alla ensuite en Afrique avec son ami déguisé en esclave: Il vouloit m'emmener; mais je ne croyois pas pouvoir disposer de moi, sans le consentement de celui qui m'avoit élevé.

Voilà, madame, dit Silvandre en s'adressant à Leonide, tout ce que j'ai sçu de la fortune d'Ursace, qui pour sa fidelité meritoit un autre sort. Leonide vouloit répondre, lors qu'Hylas se levant dit: « Voilà le plus grand extravagant qui ait jamais fait profession d'aimer. Comment avoir servi si long temps pour n'avoir d'autre salaire qu'un baiser? & cependant avoir tant de fois exposé sa vie, demandé le poison, s'être enfin rendu esclave; je conclus pour moi que le ciel lui a fait justice en l'abaissant à cet état, puisqu'il a toujours

» fait les actions d'un esclave. » Il auroit continué ; mais il étoit heure de souper ; & le druide prenant Tyrcis d'une main, & Phocion de l'autre. & se tournant vers Hylas : » Berger, lui dit-il, avouez la » verité ; qu'avez-vous trouvé de plus » beau en ce lieu ? Pour moi, dit Hylas, je » n'ai rien vu qu'Alexis. » A ce mot ils sortirent de la galerie. Lors qu'on eut soupé, & qu'une partie de la nuit se fut passée en divers entretiens, on les conduisit dans leurs chambres, & dès le matin ils se retirerent dans leurs hameaux, satisfaits au dernier point de la politesse d'Adamas, & de la beauté d'Alexis.

Ils rencontrerent par hazard dans la prairie Astrée, Diane & Phylis, avec Madonte, Laonice, Palinice, Circène & Florice qui les attendoient, pour sçavoir des nouvelles de la beauté d'Alexis. » Eh bien, » mon serviteur, dit Phylis à Hylas, que » dites-vous d'Alexis ? Votre serviteur, dit » Hylas ? n'usons plus, je vous prie, des » mots de serviteur & de maitresse, ils ne » sont plus de saison entre nous. Ne sça» vez-vous pas que je donne congé à celles » que j'aime, quand j'en trouve de plus » belles ? Interrogez Florice, Circène, Pa» linice, Madonte & Laonice, & si elles ne » vous répondent pas, interrogez Phylis, » elle vous pourra dire que je la quitte pour

» Alexis. » On rit des discours d'Hylas, & Phylis lui répondit de la sorte : » Est-» il possible que vous me quittiez pour » une druide ? Il faut, repartit Hylas, que » je vous communique une idée qui m'est » venue. J'ai aimé des filles, des femmes, » des veuves ; j'en ai recherché d'égales à » moi, d'une plus haute & d'une moin-» dre condition que moi ; j'ai servi des stu-» pides, des rusées ; j'en ai trouvé de cruel-» les, de sensibles, d'indifferentes ; j'en ai » eu de vieilles, de jeunes, de blondes, » de noires ; mais je n'ai point encore ser-» vi de vestale. Et je pense que les dieux » m'ont envoyé la belle Alexis, afin que » je fasse cet apprentissage, & que je sois » le plus accompli des amans. »

Cependant Lycidas racontoit à Phylis & à la belle Astrée ce qu'il avoit vu chés Adamas. Alexis, leur dit-il : » Elle ressemble » si parfaitement à mon frere, que l'œil » y est trompé, & que s'il n'étoit pas mort, » je croirois que c'est lui même. O dieux, » dit Astrée, faites que j'aye le plaisir de » la voir ! » Puis se tournant vers Diane : » Je vous jure, ma sœur, lui dit-elle à l'o-» reille, que je n'oublierai rien pour l'en-» gager à me mener avec elle dans l'antre » des carnutes.

Ils choisirent le troisiéme jour pour visiter le sage Adamas, & la belle Alexis.



en leur puissance, s'ils l'avoie

Fin de la seconde P

TABLE DES HISTOIRES

contenues en cette II. Partie.



